

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris, & de l'Académie
Royale de Médecine de Madrid.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*



JULLET 1776.

TOME XLVI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1776.

EXTRAIT.

Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne, contenant l'histoire des médecins de tous les siècles, & de celui où nous vivons; celle des personnes sçavantes de toutes les nations, qui se sont appliquées à quelque partie de la médecine, ou qui ont concouru à son avancement; celle des anatomistes, des chirurgiens, des botanistes, des chymistes; les honneurs qu'ils ont reçus, les dignités auxquelles ils sont parvenus, les monuments qui ont été érigés à leur gloire; le catalogue & les différentes éditions de leurs ouvrages, l'exposition de leurs sentiments, l'histoire de

4 BIBLIOTH. LITTÉR. HISTOR. &c.

leurs découvertes ; l'origine de la médecine , ses progrès , ses révolutions , ses sectes , son état chez les différents peuples. Par M. JOSEPH-FRANÇ. CARRERE , docteur en médecine de l'université de Montpellier , &c. Tome I, A-BOD. Paris, chez Ruault. 1776. In-4°.

IL n'y a pas de science qui ait eu autant d'historiens que la médecine ; les uns ont donné l'histoire de l'art , les autres celle des artistes ; ceux-ci ne se sont occupés que d'une branche particulière ; ceux-là n'ont eu pour but que de nous tracer l'histoire des médecins d'un certain pays , ou d'une certaine époque ; souvent même ils se sont contentés de nous transmettre leurs noms & les titres de leurs ouvrages. Tous ces historiens réunis ne sçauroient cependant , suivant la remarque de M. Carrere , fournir un corps complet d'histoire de la médecine.

« Parmi le grand nombre d'ouvrages qui
 » ont paru sur cette matière , on ne sçauroit
 » refuser la préférence à ceux que nous
 » devons aux pénibles recherches de Le
 » Clerc , de Freind & de Manget. L'ou-
 » vrage de Le Clerc se termine au deuxième
 » siècle de l'ère Chrétienne ; celui de Freind
 » ne commence qu'au temps de Galien ,
 » & finit au seizième siècle. La Bibliothèque
 » *Scriptorum Medicorum* de Manget , quoi-

» que comprenant tous les siècles, est aussi
 » incomplète. Ce bibliographe a adopté
 » les erreurs de plusieurs de ceux qui avoient
 » écrit avant lui ; il a encore oublié un très-
 » grand nombre de médecins, chirurgiens,
 » anatomistes, &c. qui l'avoient précédé,
 » ou qui étoient ses contemporains. Il a re-
 » connu lui-même que son ouvrage n'étoit
 » pas porté à sa perfection, & il s'est plaint
 » de ce que son âge avancé ne lui permet-
 » toit point de s'occuper à de nouvelles re-
 » cherches ; il a enfin avoué qu'il n'avoit
 » eu que très-peu de notions des médecins
 » François, Espagnols, Anglois & Alle-
 » mands. »

Après ce jugement, M. Carrere avertit que la Bibliothèque de Manget étant, malgré ses défauts, ce que nous avions de plus complet en ce genre, il s'étoit d'abord borné à n'en être que le traducteur ; mais qu'il avoit cru ensuite devoir porter ses vues plus loin. Les pénibles recherches qu'il a faites pendant long-temps, celles qu'il doit à un pere qui a vieilli dans la carrière de la médecine, l'ont mis en état de suppléer à un nombre très-considérable d'articles qui y sont oubliés, & d'ajouter ceux qui sont relatifs, soit aux médecins & chirurgiens contemporains de Manget, soit à ceux qui ont vécu depuis ce temps-là jusqu'à nos jours. Il annonce en conséquence qu'il don-

nera environ deux mille articles d'auteurs, dont aucun bibliographe de médecine n'a encore parlé : qu'il rapportera environ huit mille ouvrages qui ont été inconnus à ceux qui ont travaillé avant lui, & dont il n'est fait aucune mention dans les bibliographies : qu'il corrigera beaucoup d'erreurs dans lesquelles sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur la même matière, eu égard aux dates, aux éditions des ouvrages, aux époques relatives à la naissance & à la mort des auteurs, au temps où ils ont vécu, ainsi que par rapport à des noms supposés qu'ils ont présentés comme véritables, & à des ouvrages qu'un titre équivoque les a engagés de rapporter à la médecine.

Quant au plan qu'il a cru devoir suivre, outre ce qui en est énoncé dans le titre, voici l'idée qu'il en donne dans sa préface : « Nous suivrons, dit-il, le plan que Mangel » a observé dans sa *Bibliotheca Scriptorum » Medicorum*, c'est-à-dire l'ordre alphabétique, comme le plus propre à mettre » d'abord sous les yeux du lecteur les objets » qui peuvent l'intéresser.

» Nous donnerons un abrégé de l'Histoire de la médecine & de ses différentes » parties : nous indiquerons l'état de cette » profession chez les différents peuples qui » l'ont cultivée autrefois, comme les Chinois, les Japonais, les Egyptiens, les

» Grecs, les Arabes, &c. Nous parlerons
 » des médecins les plus célèbres de tous
 » les siècles, de tous ceux qui ont enrichi
 » le public de leurs ouvrages, de tous ceux
 » qui méritent d'être connus par quelque
 » trait particulier : les chymistes, les chi-
 » rurgiens, les botanistes, les anatomistes,
 » trouveront leur place dans cet ouvrage,
 » de même que les médecins. Nous n'ou-
 » blions point les rois, les princes, les
 » souverains pontifes, les cardinaux, les
 » évêques, les archevêques, les philoso-
 » phes, les sçavants de tout état, même les
 » femmes qui se sont appliquées à quelques
 » parties de la médecine, ou qui ont con-
 » tribué à son avancement.

» Dans la partie historique, nous rappor-
 » terons le nom & le surnom des différents
 » personnages, les places qu'ils ont occu-
 » pées, le jour, l'année, le lieu de leur
 » naissance, de leur mort, & de leur récep-
 » tion aux degrés ou à la maîtrise, la date
 » de leur aggrégation aux différentes Aca-
 » démies, & de leur élévation aux places
 » & aux dignités; les anecdotes intéressantes
 » qui leur sont relatives, les honneurs dont
 » on a récompensé leurs talents, enfin les
 » monuments érigés à leur gloire.

» Dans la partie littéraire & critique,
 » nous donnerons le catalogue de leurs ou-
 » vrages; nous en indiquerons les diffé-

8 BIBLIOTH. LITTÉR. HISTOR. &c.

» rentes éditions; nous en ferons connoître
» le plan & la distribution; nous établirons
» le jugement qu'on doit en porter; nous
» donnerons un précis des sentiments &
» des découvertes des différents auteurs.

» Nous terminerons l'ouvrage par une
» Table particulière de tous les ouvrages
» de médecine, anatomie, chirurgie, bo-
» tanique, chymie, qui ont paru jusqu'à
» nos jours. Nous suivrons les différentes
» matieres par ordre alphabétique, & nous
» indiquerons les noms des auteurs. Cette
» Table, qui fera l'objet d'un volume, ne
» peut être que fort utile : elle présentera un
» tableau de tous les ouvrages qui ont paru
» sur chaque sujet; on pourra, en cher-
» chant le nom de chaque auteur dans le
» corps de l'ouvrage, connoître ceux qui
» ont le mieux traité de chaque matiere, &
» dont les ouvrages peuvent être par con-
» séquent plus utiles. Nous ferons ensuite
» une récapitulation de tous les auteurs
» dont nous avons parlé, & nous les pré-
» senterons dans un ordre chronologique.
» Nous présenterons de même un tableau
» chronologique de tous les auteurs qui ont
» traité quelque partie de l'histoire de la
» médecine, soit que leurs ouvrages soient
» directement relatifs à cette science, soit
» qu'ils roulent sur des objets différents.

» Quelques personnes, ajoute-t-il, sou-

» haïteroient que nous y joigniffions deux
 » autres tableaux, dans lesquels les auteurs
 » feroient présentés fuivant les pays où ils
 » ont pris naissance, & fuivant les univer-
 » sités, facultés, colleges ou communautés
 » où ils ont été reçus au doctorat, à l'aggré-
 » gation, à la régence ou à la maîtrise. Nous
 » remplirons peut-être leurs vues; mais ce
 » ne sera qu'après nous être assurés que ce
 » plan fera agréable au plus grand nombre.»

Pour donner à mes lecteurs une idée de la maniere dont M. Carreré a exécuté le plan que je viens de tracer d'après lui, je vais leur présenter quelques-uns des articles les plus piquants qu'on trouve parmi ceux qui composent le premier volume de son ouvrage. Je commencerai par le mot *Achromos*, qui présente une méprise bien singuliere des traducteurs d'Hippocrate; voici l'article en entier.

« *ACHROMOS*, femme supposée, que le
 » fameux jurisconsulte Tiraqueau a mise au
 » nombre de celles qui ont exercé la mé-
 » decine. Cet auteur veut qu'Hippocrate en
 » ait parlé, au sujet d'un remede qu'elle
 » avoit pour la dyssenterie: mais ceci est
 » une équivoque, à laquelle certaine tra-
 » duction d'un passage du Livre VII des Epi-
 » démiques du même Hippocrate a donné
 » lieu. Fabius Calvus, médecin de Ra-
 » venne, qui le premier a traduit Hippocrate

» en latin, sur un manuscrit du Vatican, par
 » ordre du pape Clément VII, explique le
 » premier mot de ce passage, comme s'il
 » avoit lu *πόρνη meretrix*, au lieu de *πορνεία*
 » *fornicatio*; & prenant le mot qui suit pour
 » un nom de femme, il traduit ainsi tout
 » le passage : *Meretrix Achromos dyssente-*
 » *riæ medela*; comme s'il y avoit eu, du
 » temps d'Hippocrate, une femme débau-
 » chée nommée *Achromos*, qui avoit un re-
 » mede pour la dyssenterie. Mais d'autres
 » interpretes ont traduit différemment ce
 » passage : Cornarius & Foësius disent : *Scor-*
 » *tatio impudens vel turpis dyssenteria me-*
 » *detur*. Dacier traduit ainsi en françois : *La*
 » *fornication est un méchant & détestable re-*
 » *mede à la dyssenterie*; ordonnance, à la
 » vérité extraordinaire, & dont on fait ra-
 » rement usage dans cette intention. Hip-
 » pocrate n'est pas cependant le seul qui
 » en fasse mention. Aëtius dit que la for-
 » nication arrête les dyssenteries chroni-
 » ques. Paul dit presque, mot à mot, la
 » même chose; & quelques auteurs mo-
 » dernes paroissent l'avoir copié, comme
 » Amatus Lusitanus, Baglivi, &c. »
 Mais on prendra une idée plus nette de
 la méthode de notre auteur dans les deux
 articles suivans, que je crois devoir rap-
 porter en entier, parce qu'ils perdroient
 trop à être abrégés.

« AÉTIUS ou AËCE d'Amide, ainfi ap-
 » pellié du lieu de fa naiffance, c'eft-à-dire
 » d'Amide, ville de Mésopotamie. Il étudia
 » la médecine à Alexandrie, fe fit recevoir
 » parmi les médecins de cette ville, & y
 » exerça la médecine avec beaucoup de
 » diftinction. On n'eft pas d'accord fur le
 » fiécle dans lequel il a vécu; Vander-
 » Linden le place en 455; René-Moreau
 » en 350, quelques autres en 437; mais
 » il paroît qu'on doit le rapporter à la fin
 » du cinquieme fiécle, & au commence-
 » ment du fixieme; car il cite dans fes ou-
 » vrages, 1^o Cyrille, patriarche d'Alexan-
 » drie, mort en 444; 2^o Jacques Psychre-
 » tus, médecin de beaucoup de réputation
 » & d'une grande piété, qui, vers 474, étoit
 » premier médecin de Léon de Thrace;
 » 3^o Pierre, médecin de Théodoric: ce
 » prince n'eft mort qu'en 526.
 » Ce médecin nous a laiffé un recueil de
 » toute la médecine, beaucoup plus inf-
 » tructif & beaucoup plus utile que tout
 » ce qui nous refte d'Oribafe. Il eft divifé
 » en feize Livres, dont il n'y a que les huit
 » premiers qui aient été imprimé en grec,
 » à Venife, chez Alde, in-fol. en 1534.
 » Les autres huit reftent en manufcrit dans
 » plufieurs bibliothèques, & fur-tout dans
 » la Bibliothèque du Roi, où il y en a plu-
 » fieurs exemplaires. Janus Cornarus, &

» Jean-Baptiste Montani, ont traduit en
 » latin sur le grec l'ouvrage entier d'Aéce, &
 » l'ont fait imprimer à Bâle, chez Froben,
 » en 1542, in-fol. sous le titre : *De contrâllâ*
 » *ex veteribus Medicinâ*. Cet ouvrage a été
 » réimprimé à Bâle & à Lyon, en 1549,
 » in-fol. & en 1560, in-12, quatre volumes,
 » & à Paris en 1567, in-fol. Dans les deux
 » éditions de Lyon, on trouve des notes sur
 » les deux premiers Livres par Hugues Soler.

» On trouve, outre cela, les fragments
 » suivans des ouvrages de ce médecin,
 » 1^o *Excerpta de Balneis*, dans la collec-
 » tion de *Balneis*, imprimée à Venise, in-
 » fol. 2^o *Excerpta de Febris*, dans la col-
 » lection de *Febris*, imprimée à Venise,
 » in-fol. 3^o *Librorum medicinalium, Tomus*
 » *primus*, imprimé en grec à Venise, chez
 » Alde, 1534, in-fol. 4^o *De Re medicâ*
 » *Libri xvj*, de la traduction latine de Mon-
 » tanus. *Basileæ, apud Froben*, 1535, 1532,
 » in-fol. On y trouve six discours, *De Cog-*
 » *nosçendis & curândis morbis*, traduits en
 » latin par Janus Cornarus.

» Le premier livre est un abrégé de la
 » nature des remèdes simples & des ali-
 » mens; le second traite des propriétés &
 » des usages des substances métalliques,
 » & des animaux, considérés soit entiers,
 » soit relativement à leurs différentes par-
 » ties; le troisieme comprend la gymnaf-

» tique, & son appareil ; le quatrième est
 » relatif au régime, ou à la manière de con-
 » server la santé ; le cinquième traite des
 » fièvres, des signes de santé & de mala-
 » die, des signes qu'on tire du pouls, des
 » urines, des excréments, des sueurs & des
 » maladies épidémiques & pestilentielles,
 » de celles de la vessie, des tremblements
 » & convulsions, &c ; le sixième comprend
 » les maladies de la tête & du cerveau ; le
 » septième roule sur la structure & les ma-
 » ladies de l'œil ; le huitième comprend des
 » réflexions relatives aux cosmétiques, les
 » maladies de la face, celles de la bouche,
 » des amygdales, des dents, de la langue,
 » la toux, le catarrhe, l'asthme, la pleu-
 » résie, &c ; le neuvième commence par
 » une exposition de l'affection cardiaque ;
 » il traite ensuite de quelques maladies de
 » l'estomac & des intestins : les maladies du
 » foie & de la rate font l'objet du dixième :
 » celles des reins, de la vessie & des par-
 » ties génitales, sont traitées dans le on-
 » zième : le douzième concerne la sciatique
 » & la goutte : le treizième est relatif aux
 » poisons, à la morsure des animaux ve-
 » rmineux, aux antidotes, aux maladies cu-
 » tanées : le quatorzième & le quinzième
 » sont destinés aux maladies externes ou
 » chirurgicales ; enfin : le seizième roule sur
 » la structure de la matrice, la conception,

» la grossesse, & quelques maladies des
 » femmes.

» Une grande partie de ses ouvrages a
 » été inférée dans l'édition faite par Henri
 » Etienne, en 1567, in-fol. *De Artis me-*
 » *dicinæ principibus.*

» Les ouvrages d'Aétius ne permettent
 » pas de douter de son érudition. Il y a re-
 » cueilli tout ce qu'il a trouvé de meilleur
 » dans les livres des médecins qui l'ont pré-
 » cédé; on y trouve divers fragments de
 » l'antiquité, qu'on ne voit point ailleurs,
 » ainsi que la description de quelques nou-
 » velles maladies, & bien des choses con-
 » cernant les maladies des yeux & les re-
 » medes externes. Aétius aimoit beaucoup
 » cette sorte de remedes appellés topiques;
 » il ne raisonne pas mal sur la vertu de plu-
 » sieurs. Il avoit une si haute estime des
 » cauterés, que, parlant de l'asthme invé-
 » téré & de l'empyème, il en conseille l'ap-
 » plication en plusieurs endroits du corps:
 » il n'est pas même fort scrupuleux pour
 » le choix, puisqu'il désigne rarement les
 » parties musculieuses. Il nous a aussi donné
 » quelques remarques sur les charmes &
 » les amulettes qui étoient en vogue chez
 » les Egyptiens, avec plusieurs réflexions
 » sur la pharmacie. Il est le premier mé-
 » decin Grec Chrétien qui fasse mention
 » de ces amulettes.

» Aétius pratiquoit encore la chirurgie :
 » il nous a donné des remarques sur chaque
 » sorte d'opérations , excepté par rapport
 » aux fractures & aux luxations.

» Il a parlé des aliments dans le second
 » Livre de son premier *Quaternion*. Le der-
 » nier Livre de son ouvrage , *Contracta ex*
 » *veteribus Medicina* , contient cent douze
 » chapitres destinés en entier à l'explication
 » des maladies des femmes ; c'est le pre-
 » mier Traité sur cette matiere qui mérite
 » d'être lu. Il parle de la santé dans le
 » fixieme Livre du même ouvrage : le dé-
 » tail dans lequel il entre sur les soins qu'on
 » doit prendre pour la santé des enfans &
 » pour le choix des nourrices, est plus étendu
 » que celui de Galien ; mais presque toutes
 » les autres regles qu'il a données sur la
 » santé sont tirées de cet auteur.

» Rien n'est en particulier plus louable
 » que l'aveu sincere que cet auteur fait des
 » sources où il a puisé. Il cite en plusieurs en-
 » droits Galien , Aspasie , que nous croyons
 » avoir été une sage-femme , Archigene ,
 » Rufus , Philagrus , Soranus & Asclépiade. »

Rien n'est plus exact que l'exposé que
 M. Carrere fait ici de la division de l'ou-
 vrage d'Aétius , rien n'est plus judicieux que
 le jugement qu'il en porte. Peut-être trou-
 vera-t-on qu'il n'est pas aussi aisé de se faire
 une idée des différentes éditions qui ont

paru des ouvrages de ce célèbre médecin de l'antiquité, d'après ce qu'il en dit. Mercklin n'est pas plus correct que lui à cet égard ; cependant il étoit fort aisé d'en donner une notice plus précise, en consultant l'Epître dédicatoire que Janus Cornarus a mise à la tête de la version qu'il a publiée en 1542, & qu'on retrouve dans l'édition in-fol. de Lyon de 1549. Il y dit que dix ans auparavant il avoit traduit *six des sermons* qui composent l'ouvrage d'Aétius, c'est-à-dire depuis le huitieme jusqu'au treizieme : il avoit désiré dès-lors pouvoir se procurer l'ouvrage en entier ; que Jean-Baptiste Montanus avoit fait réimprimer ces fragments à Venise, avec une traduction de sa façon du reste de l'ouvrage : il ajoute, que s'étant procuré depuis le texte grec entier d'Aétius, il avoit cru devoir le traduire de nouveau. De-là il paroît, qu'outre l'édition grecque des huit premiers Livres, faite à Venise par Alde en 1534, il avoit paru une traduction de six Livres, depuis le huitieme jusqu'au treizieme, par Janus Cornarus, vers l'an 1532 ; que cette traduction avoit été réimprimée à Venise avec celle des Livres qui manquoient, par Montanus ; que Janus Cornarus l'avoit traduit de nouveau, & avoit publié sa traduction à Bâle en 1542 ; que cette traduction fut réimprimée à Lyon in-fol. en 1549, avec des additions de Hugues Soler, & en

DE LA MEDECINE ANG. ET MOD. 17
1560 in-12, 4 volumes ; enfin à Paris en
1567.

C'est sans doute par inadvertance que
notre auteur paroît indiquer deux ouvrages
d'Aétius, l'un intitulé *Quaternion*, l'autre
Contracta ex veteribus Medicina ; mais on
s'appercvra aisément en lisant tout l'article,
que c'est une méprise qui peut échapper ai-
sément en mettant en ordre une aussi grande
quantité de matériaux qu'il en a fallu re-
cueillir pour achever un ouvrage tel que
celui que M. Carrere a entrepris. Je passe
au second article que j'ai promis de donner.

« ARABES. (*Etat de la Médecine chez les*)
» Ce fut au temps de la décadence des
» sciences dans le septieme siecle, que les
» Arabes commencerent à connoître les
» auteurs Grecs. Pendant les fureurs de la
» guerre, les sçavants s'étoient dispersés, les
» écoles avoient été détruites, les biblio-
» theques publiques avoient été brûlées,
» les sciences étoient sur le point d'être en-
» tièrement abolies. La ville d'Alexandrie,
» qui étoit l'endroit où elles étoient le plus
» cultivées, & qui étoit sur-tout renom-
» mée pour la médecine, fut saccagée par
» les Sarrafins, vers l'an 640, & sa fameuse
» bibliotheque presqu'entièrement brûlée :
» ce qui resta de livres de médecine ne dut
» sa conservation qu'à l'amour de la vie, qui
» avoit porté ces Barbares à les épargner,

» Les ouvrages des Grecs , qu'on y avoit
 » amassés avec beaucoup de soin , passèrent
 » aussi entre les mains des Arabes. Un autre
 » événement avoit déjà contribué à trans-
 » planter la médecine dans les parties oc-
 » cidentales de l'Asie : ce fut le mariage de
 » Sapor , roi de Perse , avec la fille de l'em-
 » pereur Aurélien , qui la fit accompagner
 » de quelques médecins Grecs ; ceux-ci
 » porterent la doctrine d'Hippocrate à Ni-
 » bur , capitale du Chorassan , fondée par
 » Sapor , l'an de Jesus-Christ 272. Ce fut
 » des écoles de Nibur , comme le conjec-
 » ture Freind , que sortirent dans la suite
 » les Rhafés , les Hali-Abat , les Avicennes.

» Le neuvieme siecle est celui où les
 » Arabes profiterent le mieux des dépouilles
 » des Grecs. Le Calife Almamon Abdalla ,
 » qui monta sur le trône en 813 , fit tra-
 » duire en arabe les ouvrages grecs (a) ;
 » par ce moyen tout le sçavoir de ceux-ci
 » fut bientôt transporté chez les Sarrafins ;
 » ce ne fut plus que dans leur empire qu'on
 » vit des géometres , des astronomes , des
 » mécaniciens , des médecins ; tandis que

(a) « La plupart des versions furent d'abord
 » faites du grec en syriaque , avant que d'être tra-
 » duites en arabe : les Pandectes médicales
 » qu'Aaron , prêtre d'Alexandrie , avoit compo-
 » sées en langue syriaque , furent quelque temps
 » le seul livre classique des universités Arabes. »

» toutes les autres nations étoient plongées
 » dans l'ignorance. La médecine joua un
 » grand rôle chez ce peuple penseur & sé-
 » rieux, grand amateur de la poésie, &
 » dont quelques rois se piquoient de pro-
 » téger les lettres. Cet état dura quatre ou
 » cinq cents ans. Vers les onzième & dou-
 » zième siècles, le schisme & la révolte di-
 » visèrent le puissant empire des Califes :
 » cette division fut fatale aux sciences qui
 » commencèrent à déchoir : la médecine
 » subit le même sort ; & dès le quatorzième
 » siècle, on n'entendit plus parler des mé-
 » decins Arabes, ou du moins leurs ouvra-
 » ges n'ont plus mérité la même attention.

» La médecine fut plus aristotélicienne
 » & péripatéticienne que jamais, entre les
 » mains des Arabes ; ce qui ne pouvoit être
 » autrement, puisqu'un de leurs Califes
 » avoit vu dans la nuit un spectre, sous la
 » figure d'Aristote, qui l'exhortoit à l'étude.
 » Il se fit parmi eux un composé, ou un
 » mélange des opinions de Galien & de
 » celles d'Aristote, jointes à celles de quel-
 » ques beaux génies parmi les Arabes : il
 » en résulta un corps particulier, dans lequel
 » les nuances du galénisme se voyoient mê-
 » lées avec quelques réflexions particu-
 » lières, mais sur-tout avec l'empirisme propre
 » au pays qu'habiterent & que parcou-
 » rurent les Arabes. En effet, les médecins

» de cette nation suivirent le fonds du sys-
 » tème de Galien , quoiqu'ils en fissent fort
 » peu d'usage. Ils mêlerent aux écrits des
 » Grecs les traits grossiers de leur vanité
 » & de leurs superstitions ; ils fonderent
 » principalement toute leur science sur des
 » raisonnemens généraux , & sur les tradi-
 » tions des remèdes qu'ils n'examinoint
 » point : par-là ils réduisirent insensiblement
 » leur médecine à un jeu de mots , & à un
 » vrai appareil d'érudition. Dans leurs ou-
 » vrages , ils traitèrent légèrement de la na-
 » ture , du caractère , des différences des
 » maladies ; ils les indiquèrent encore plus
 » légèrement ; mais ils marquerent en dé-
 » tail les indications, ou , comme on parloit
 » alors , les intentions , *intentiones & inge-*
 » *nia* , qu'il falloit suivre pour les guérir ,
 » & ils s'étendirent beaucoup sur les moyens
 » de les remplir : aussi a-t-on regardé les
 » Arabes comme de simples répéteurs de
 » médecine , occupés à une fausse dialecti-
 » que , & enfoncés dans des divisions frivo-
 » les ; comme des ignorans qui avoient
 » déshonoré leurs maîtres , (*les Grecs*) ; &
 » qui , dans l'impossibilité de s'élever jusqu'à
 » eux , les avoient rabaisés à leur portée ,
 » & les avoient embarrassés de chaînes hon-
 » teuses , de termes barbares.

» Nous devons cependant leur rendre
 » justice ; plus équitables , ou au moins plus

» instruits & moins prévenus que nos peres,
 » nous ne devons point adopter leurs pré-
 » jugés. Ceux-ci mépriserent les Arabes au
 » premier moment, où, dépouillés du jar-
 » gon des interpretes, les Grecs reparurent
 » sur la scene ; mais nous ne pouvons point
 » nous diffimuler aujourd'hui que la médecine leur doit beaucoup. Aux remedes
 » simples connus des Grecs, & à leur phar-
 » macie qu'ils avoient adoptée, ils ajouterent
 » un grand nombre de nouveaux remedes
 » qui leur étoient propres, parce qu'ils croi-
 » soient dans leur pays, ou qu'ils avoient la
 » commodité de les tirer des Indes, dont ils
 » étoient voisins. Plusieurs de ces remedes
 » sont encore en usage parmi nous.

» Les médicaments simples, dont les
 » Grecs & les Romains n'ont point parlé,
 » mais dont nous devons la connoissance
 » aux Arabes, sont les purgatifs tirés des
 » plantes, comme la manne, le séné, la
 » rhubarbe, les tamarins, la casse, les mi-
 » robolans, qui sont plus doux que ceux
 » dont les Grecs se servoient.

» Les Arabes ont encore introduit dans
 » la medecine, la distillation, la connois-
 » sance des sels, des eaux thermales, des
 » cordiaux aromatiques gradués ; ils ont
 » rendu l'usage du sucre plus commun :
 » de-là ce grand nombre de compositions
 » où il entre, & qui étoient inconnues avant

» eux, comme les sirops, les juleps, les con-
 » serves, les confectious; On doit d'ailleurs
 » leur tenir compte de ce qu'ils nous ont
 » les premiers indiqué plusieurs sortes d'a-
 » romates : ils ont aussi mis en usage les
 » pierres précieuses, & les feuilles d'or &
 » d'argent ; mais en cela ils n'ont fait autre
 » chose que de travailler pour la parade,
 » & satisfaire une vanité mal placée.

» Tandis que les Arabes s'occupoient de
 » l'étude de cette partie de la médecine,
 » c'est-à-dire de la pharmacie, ils en négli-
 » géoient deux autres qui en sont le fonde-
 » ment le plus solide, la botanique, & sur-
 » tout l'anatomie. La loi de Mahomet, qui
 » défendoit, comme une pollution, l'attrou-
 » chement des corps morts, a pu les dé-
 » tourner de l'anatomie ; mais ils ont encore
 » inspiré le même éloignement à leurs sec-
 » tateurs parmi les Chrétiens qui n'étoient
 » pas retenus comme eux par des motifs de
 » religion. Il est surprenant qu'ils aient né-
 » gligé l'étude de la botanique ; cette science
 » avoit été cultivée par les Grecs, dont ils
 » vouloient paroître les imitateurs. La raison
 » qui empêcha les Arabes de s'appliquer à
 » l'anatomie, les empêcha aussi d'ouvrir les
 » corps des malades après leur mort, pour
 » tâcher de reconnoître la cause de leurs
 » maladies. Aussi ne trouve-t-on dans leurs
 » ouvrages aucune observation de cette na-
 » ture.

» L'anatomie que les Arabes ont négligée, a été remplacée chez eux par une nouvelle science inconnue aux Grecs, qu'ils ont cultivée; c'est-à-dire la chymie, dont on doit leur faire honneur, quoiqu'il y ait apparence qu'ils la tenoient des Egyptiens, qui s'y sont toujours appliqués. On trouve dans les ouvrages des médecins Arabes, des traces de cette science, qui ne permettent pas de douter qu'ils ne l'aient connue; il est du moins certain qu'en Europe leurs sectateurs l'ont pratiquée avec succès; on n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire Arnault de Villeneuve & Raimond Lulle, qui y ont excellé.

» Les Arabes ont été entêtés de l'astrologie, qu'ils transporterent à la pratique de la médecine. Leur prévention alloit encore plus loin en faveur des talismans. Et à ce sujet notre auteur renvoie aux articles *Astrologie* & *Taliman*.

Les différents morceaux qu'on vient de lire suffiront sans doute pour convaincre le lecteur de l'étendue des recherches que M. Carrere a faites pour remplir un projet aussi vaste que celui qu'il a osé former; de la sagacité avec laquelle il a mis en œuvre ces nombreux matériaux; & pour lui faire desirer la continuation d'une entreprise aussi utile, & qui ne peut qu'honorer notre sie-

cle. On pourroit seulement desirer que la partie typographique fût un peu plus soignée, & qu'on prît des mesures par la suite pour éviter les fautes d'impression qui déparent un peu ce premier volume.

M É M O I R E

Sur une pleuro-peripneumonie érysipélateuse maligne, qui a régné à Eplechin dans le Tournésis, pendant les mois d'Avril & Mai 1772 (a); par M. PLANCHON, médecin à Tournay, correspondant de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon.

La maladie qui régnoit dans ce village depuis la fin de Mars, étoit une *pleuro-peripneumonie érysipélateuse maligne*, caractérisée telle, par la rapidité & le danger avec lesquels elle parcouroit ses temps, sur-tout si l'événement devoit être funeste, puisque ceux qui y ont succombé sont morts presque tous avant le cinquième ou le sixième jour; & ceux qui sont guéris, étoient hors de péril avant le septième.

Le début de cette maladie étoit prompt, & souvent inattendu; les malades, quelques heures avant l'invasion, ne se plaignoient

(a) Ce Mémoire a été remis, dans ce temps-là, à Messieurs des États de Tournay & du Tournésis.

d'aucun accablement ; ils mangeoient à leur ordinaire avec appétit. Tout-à-coup il survenoit des frissons , une lassitude extrême , comme s'ils avoient les membres brisés ; une douleur vive se faisoit sentir à l'un ou l'autre des côtés , mais le plus souvent du côté gauche : la respiration étoit gênée ; il y avoit oppression , anxiété précordiale , resserrement & pesanteur à la région du cœur , une toux sèche (a). S'il survenoit une expectoration, ce n'étoient que des crachats glaireux & écumeux , quelquefois sanguinolents. Il y avoit des envies de vomir ; la langue n'étoit presque pas chargée ; le pouls étoit accéléré , dur & tendu le premier jour. Dès que la première impétuosité de la fièvre étoit passée , il devenoit plus lent & plus mou , sans être ferré. La chaleur de la peau étoit âcre & brûlante , & persistoit telle jusqu'à ce que les sueurs se fussent établies , ou que les extrémités se fussent refroidies , ce qui arrivoit , si l'issue devoit être malheureuse , vers le troisième ou le quatrième jour : alors les forces étoient abattues & affaïssées ; les sueurs , quoique copieuses , ne soula geoient pas. Les symptômes de la poitrine augmentoient (b) ; la douleur du côté s'évanouissoit , il survenoit un délire passager

(a) HUXHAM, *Essai sur les Fievres*, chap. 2, pages 227, 256.

(b) HUXHAM, *Ibid.* p. 227.

& obscur, sans que le malade perdît connoissance ; les inquiétudes, les anxiétés, les jactations alloient en croissant. Le râle qui s'étoit déclaré augmentoit ; les sueurs & les extrémités devenoient froides ; le visage qui, les premiers jours, étoit d'un rouge vermeil, devenoit pâle & défiguré ; les yeux étoient languissans & mourans ; le pouls diminuoit de forces, il étoit plus petit, tremblotant, misérable ; & le malade mouroit, pour ainsi dire, paisiblement. Si au contraire, la nature soutenoit vigoureusement le combat, & devenoit victorieuse, les moiteurs s'établissoient vers le quatrième jour, ou le cinquième ; les sueurs devenoient copieuses, le malade étoit moins accablé, il y avoit moins d'affaïssement ; le pouls étoit moëlleux, mou, large, il perdoit de sa lenteur sans être plus fébrile ; la sueur duroit quelquefois vingt-quatre heures, & la fièvre cessoit. Le malade qui n'avoit pas perdu toutes ses forces par la fièvre, qui n'a pas duré sept jours, se relevoit & se promenoit le lendemain dans sa chambre.

De cinquante environ qui avoient essuyé cette maladie quand j'y fus envoyé, trente avoient succombé, parmi lesquels il se trouvoit des personnes avancées en âge, de cinquante, soixante, soixante-dix & quatre-vingts ans. Il en est mort beaucoup plus dans les six semaines à deux mois qu'a duré

cette épidémie. Ces malades étoient confiés pour la plupart aux soins mal-entendus de personnes trop peu expérimentées pour distinguer toutes les nuances d'une maladie aussi perfide : il eût fallu que les médecins envoyés ou appelés pour leur prêter les secours nécessaires, eussent été tous les jours à même de les voir & de les visiter. A quoi peut servir la visite d'un médecin deux fois la semaine ?

Cette maladie en avoit imposé au chirurgien, à qui elle n'a paru que comme une fluxion de poitrine ordinaire.

Le sang tiré des veines étoit long-temps à se figer ; il se recouvroit d'une pellicule glaireuse, bleuâtre, facile à séparer. La partie fibreuse du sang étoit noire, sans consistance, & presque dissoute (a).

M. *** fit ouvrir un cadavre : il a observé que les poumons étoient flétris, flasques, diminués de deux tiers de leur volume, remplis d'une sérosité sanieuse, contenue, sembloit-il, dans des vésicules qui se déchiroient aisément, ainsi que la membrane qui les recouvroit, dont la couleur étoit pâle, cendrée, très-mince, & comme tombée en putrilage. La plevre étoit de même, & comme adhérente au poumon, à l'endroit du point de côté ; le médiastin

(a) HUXHAM, *Essai sur les Fievres*, chap. 2, pages 225, 255.

28 MÉM. SUR UNE PLEURO-PÉRIPN.

& le péricarde participoient au même désordre ; le cœur étoit flétri, diminué de son volume.

Le deuxième, au rapport du chirurgien (a), qui seul en a fait l'ouverture, a présenté la même espèce de gangrene ; il a ajouté que la partie centrale du diaphragme & le gros lobe du foie, étoient sphacelés ; que la vésicule du fiel, le petit lobe du foie, l'estomac & le reste des viscères du bas-ventre, n'avoient aucune marque de pourriture ; c'est ce qu'on avoit observé également dans le premier cadavre.

Les grands vaisseaux, les sacs & ventricules du cœur ne contenoient qu'une petite portion de liquide plus sanieux que sanguin, & sans consistance.

Cette gangrene, différente de celle qu'a produite une inflammation essentielle de la poitrine, où l'on voit les poumons gros, noirs & gorgés de sang (b), n'offroit que l'aspect d'une gangrene érysipélateuse, due à une sérosité âcre & corrosive.

Quelles peuvent être les causes qui ont donné lieu à cette épidémie, qui ne régnoit, pour ainsi dire, que dans un seul canton ? Si on réfléchit à la situation du lieu, quelle a

(a) Ce fut en ma présence que le chirurgien a fait ce rapport.

(b) LIEUTAUD, *Précis de Médecine pratique*, Tome I, de la Péripleumonie.

été l'atmosphère qui a précédé la maladie, & la constitution de l'air qui a succédé à celui de la saison précédente, on pourra déduire d'où peut naître une maladie aussi meurtrière, à moins qu'on ne veuille admettre un courant d'air qui ait laissé en passant ces preuves sensibles de sa nature corrosive.

Eplechin, au sud-ouest de Tournay, vu du côté de Rume, est situé dans un lieu bas & humide, bordé des bois du même côté, au milieu de beaucoup d'arbres, entouré & traversé de haies, par lesquelles l'air ne circule pas librement, où il est plus chargé de vapeurs humides, sur-tout aux environs de la *Louvrie*, endroit qu'on peut regarder comme marécageux. Je sçais qu'il est des endroits dont le sol est le même, & qui ne furent pas exposés à la même épidémie : qu'il en est même de plus bas, plus ombragés par les bois, les arbres & les haies, & qui en ont été à l'abri.

La saison qui a précédé l'épidémie fut pluvieuse, froide & nébuleuse (a).

On sçait que ceux qui habitent les lieux humides & marécageux, & même ceux qui, sans être tels, ne vivent pas dans un

(a) Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, aux mois de Novembre, Décembre 1771, Janvier, Février, Mars 1772, rapportées dans le *Journal de Méd.* Tome XXXVII.

lieu où l'air puisse avoir un libre cours ; parce qu'il y est retenu en quelque sorte , se ressentent plus de l'humidité de l'athmosphère que d'autres ; que l'insensible transpiration en est ralentie , & que la masse des humeurs en est surchargée ; d'autant plus que les corps absorbent une portion des particules aqueuses de l'air ambiant ; que cette transpiration diminue considérablement chez quelques-uns , si la même circonstance est toujours présente , & que dans d'autres elle se supprime totalement. Alors, si le cours des urines ne supplée point à cette évacuation nécessaire ; s'il ne survient point une diarrhée ; si quelques-uns n'ont point une sueur la nuit , qui entraîne cette humeur retenue dans le sang , ils sont dans le cas d'une plénitude humorale dont les principes salins , huileux & sulfureux s'exhalent & se corrompent , tant par la chaleur animale , que par le mouvement intestin & progressif des fluides. Faut-il s'étonner si dans le printemps , après une telle constitution , il survient un vent froid & sec qui resserre les pores cutanés , il arrive une maladie de cette nature ? Quand , par la chaleur renaissante du soleil , cette humeur retenue pendant l'hiver doit être rappelée vers la superficie des corps , elle est bientôt augmentée de volume par celle qui

est refoulée vers le centre par le resserrement des pores de la peau. Cependant, malgré la froideur & la sécheresse de la saison (a), les humeurs animales se ressentent de la chaleur dont je viens de parler; il s'y fait un mouvement intestin qui les échauffe, les raréfie; de-là elles acquièrent une âcreté particuliere qui devient d'autant plus caustique, que le mouvement-progressif donne de l'intensité à la dépravation qui en résulte. De toutes les humeurs, celle de l'insensible transpiration supprimée en est plus susceptible: elle cause différents maux, selon les parties ou les viscères sur lesquels elle se jette. Dans le cas présent, c'étoit sur les poumons & la plevre, qui ont une disposition particuliere à la recevoir, qu'elle étoit déposée. Sa grande âcreté excitoit une inflammation; la fièvre se déclaroit avec la douleur puugitive du côté; &, sans secours efficaces & peu différés, la gangrene s'établissoit bientôt: tant la matiere morbifique étoit ici corrosive!

On peut déduire de tout ceci, que l'épidémie d'Eplechin étoit une inflammation érysipélateuse maligne & gangréneuse des poumons, de la plevre, dont les progrès étoient rapides & meurtriers, d'autant plus

(a) Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, aux mois d'Avril & Mai 1772, rapportées au *Journal de Méd.* Tome XXXVIII.

quelle attaquoit, pour ainsi dire, les viscères essentiels à la vie (a).

Les sueurs, qui s'établissoient avec allègement des symptômes, promettoient une guérison prochaine, sur-tout si elles survenoient le quatrième jour. Les urines ne se troubloient point; elles dépoisoient cependant un sédiment léger & blanc, quand la nature devoit prendre le dessus. Il ne yenoit point de cours de ventre: on le tenoit libre par des lavemens qui ne charioient que des excréments naturels.

Les personnes âgées, chez qui les forces sont déjà diminuées par l'âge & par les travaux, dont les humeurs sont plus ou moins viciées, celles dont le tempérament étoit originairement foible & délicat, devoient succomber à cette maladie. Il en est cependant d'autres qui ont péri sans être dans ces circonstances.

Les premiers, à qui le chirurgien a prêté ses soins, ayant été traités comme s'ils avoient eu une fluxion de poitrine inflammatoire, en ont été la victime; quelques-uns, abandonnés aux soins de la nature, n'ont point eu un meilleur sort.

Les sujets robustes qui ont eu cette ma-

(a) Cette maladie a été déjà observée par les plus célèbres praticiens. HUXHAM, *Obs. de Aëre & Morbis epidem.* vol. 2, en fait mention. Elle n'a pas échappé à l'exacte observation de Baglivi, &c.
ladié

ladie sans complication d'une inflammation par impulsion, ont soutenu le combat, & s'en sont relevés ; ceux dont la santé n'avoit point été altérée avant d'être malades, chez qui les forces vitales étoient en vigueur, ne couroient point autant de risque d'y succomber.

S'opposer, du premier instant de l'invasion, s'il étoit possible, aux progrès de cette inflammation érysipélateuse, en tenter la résolution & faciliter la crise ; donner des égoûts à l'humeur morbifique, & ainsi la déloger des viscères sur lesquels elle étoit déposée & s'accumuloit, corriger la septicité de cette matière hétérogène, sans négliger de la déloger, de l'adoucir, & de la rendre par-là moins destructive, étoient les premières indications qui se présentoient, & qu'on devoit remplir sans délai, parce que les moments étoient précieux, & que le désordre étoit, pour ainsi dire, plus rapide que les secours de l'art n'avoient d'efficacité, si on différoit & si l'on temporisoit : *Occasio præceps*. HIPPOCR. Aph. j.

Eviter la dissolution putride du sang (a), lui rendre sa consistance balsamique, relever les forces abattues, soutenir le principe de la vie, étoient celles qui s'offroient dans

(a) Il faut ici des remèdes pectoraux qui puissent résister à la putréfaction. HUXHAM, *Essai sur les Fièvres*, chap. 2, pag. 256.

34 MÉM. SUR UNE PLEURO-PÉRIPN.

le cours d'une maladie aussi aiguë & aussi courte, si les premiers remèdes ne soula-
geoient pas.

Parmi les premières indications, il en étoit une autre, que les envies de vomir établissoient; celle d'évacuer par le haut une bile porracée que les malades rendoient, quand on les faisoit vomir.

Le premier résolutif étoit la saignée, qu'on ne devoit ici employer qu'une fois ou deux (a), comme accessoire à la cure, & ne la prescrire qu'à des sujets sanguins, forts & robustes, aux personnes qui sont dans le cas d'une suppression de mois ou d'hémorrhoides, ou de surabondance de sang. Dans ce cas, un pouls plein, dur & fort, avec une fièvre violente, sont les signes d'après lesquels on peut généralement recourir à la déplétion des vaisseaux, d'où la circulation devient plus libre, & l'humour morbifique quitte plus facilement son siége.

Le petit-lait, l'eau d'orge, la tisane pectorale, délayent & adoucissent l'âcreté des humeurs. Les résolutifs essentiels, & préfé-
rablement indiqués dans le cas présent, sont les légers diaphorétiques & les rafraîchissans, d'une nature à ne pas retarder les sueurs, & que l'expérience a déjà plus d'une fois reconnus efficaces dans les affections

(a) НУХНАМ, *Ibid.* pag. 253.

érysipélateuses; telles sont les fleurs de sureau, infusées dans l'eau bouillante, le rob des baies de la même plante, le vinaigre & le camphre: ce dernier, dont on a souvent observé le succès dans de pareilles épidémies, doit être donné à grande dose, si l'on veut qu'il porte coup (a).

On sçait que, quoique le vinaigre soit rafraîchissant & anti-putride, il donne de douces moiteurs (b), si l'on persiste dans son usage. Le vinaigre camphré de M. Van-Swieten, dont la propriété particulière est de pousser à la peau la matière morbifique fixée sur les viscères, convient ici à tous égards; sans être incendiaire, il procure les sueurs & les soutient, sur-tout quand la nature a une pente à cette décharge (c). Un vésicatoire appliqué d'abord sur le point de côté, deux autres aux jambes, formeront des égoûts; & l'écoulement qui en résulte allège la poitrine qui en est surchargée. Ce qui doit déterminer aux vésicatoires des jambes, est une observation que nous avons faite, qu'un convalescent à qui on ne les

(a) Les fleurs de sureau, infusées, sont fortement recommandées par M. TISSOT, *Avis au Peuple*, art. de l'Erysipele; & l'on sçait, d'après l'observation de M. POULEAU, *Mélanges de Chirurgie*, combien le camphre est efficace dans les affections érysipélateuses, tant internes qu'externes.

(b) BOERHAAVE.

(c) HUXHAM, *Ibid.* pag. 253.

avoit pas appliqués, fut pris d'une douleur vive dans les muscles jumeaux de la jambe droite, qu'un vésicatoire avoit beaucoup diminuée quand nous le vîmes quelques jours ensuite de l'application (a).

L'abattement des forces, les sentimens de foiblesse & d'affaïssement, dont se plaignoient les malades, le pouls petit, languissant, beaucoup de sueurs sans soulagement, étoient des preuves non équivoques de la dissolution putride des fluides, & de la destruction prochaine du principe de la vie; que la nature enfin étoit en défaut, qu'il falloit lui rendre des forces pour vaincre. Une décoction de quinquina, aiguisée d'esprit de vitriol (b), le vin trempé de deux tiers d'eau, sont des moyens efficaces, réunis aux premiers, pour arracher, s'il est possible, les malades à la mort. Les soins des lieux sont les mêmes que dans les

(a) Il arrive quelquefois que la matiere morbifique se jette sur les extrémités inférieures, & y cause des phlegmons, des abcès, des tumeurs érysipélateuses..... au grand soulagement des malades. HUXHAM, *Ibid.* pag. 265.

(b) On pourroit y suppléer par l'acide sulfureux volatil, que conseille M. Maret, dans son excellent Mémoire, *pour servir au traitement d'une fièvre épidémique, fait & imprimé par ordre du Gouvernement**, dans lequel on trouve bien des choses qui viennent à l'appui de ce que je rapporte dans ce Mémoire.

* A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins,

autres maladies aiguës ; la liberté & le renouvellement de l'air ambiant , la propreté des malades , sont indispensables.

On peut aisément conclure qu'il faut ici toute l'attention d'un médecin éclairé, pour saisir le précieux moment d'appliquer un remède essentiel , ou d'ajouter à ceux qu'on a déjà prescrits ; & que, perdre un instant propre , c'est s'exposer à la perte d'un malade : cet instant est remplacé par un autre qui présente le trouble irréparable de l'économie animale (a) ; alors les secours de l'art les mieux suggérés sont inutiles.

Quoiqu'on n'ait pas observé que cette maladie ait été contagieuse , elle ne demandoit pas moins l'attention des hommes attachés à la conservation de leurs semblables , puisqu'on ne peut trop s'occuper de la vie des citoyens , & sur-tout des habitans de la campagne , qu'on sçait être le principal soutien de l'Etat.

(a) C'est dans des épidémies aussi meurtrières que l'on voit combien les connoissances & les lumières d'un médecin observateur sont nécessaires ; c'est ici le cas de discerner si la *médecine agissante* doit l'emporter sur l'*expectante*. On conçoit assez que cette épidémie étoit du district de la première, qui devoit être pesée & combinée avec la dernière.



OBSERVATIONS ET REMARQUES

Sur le sublimé corrosif; par M. BARBUT, bachelier ès droits, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & membre du college des médecins de la ville de Nismes.

Il ne suffisoit pas que M. Van-Swieten eût trouvé dans le sublimé corrosif l'ennemi le plus redoutable du mal vénérien, si on n'osoit l'attaquer avec ce remède, soit par crainte, ou soit qu'on n'eût pas un assez grand nombre d'observations qui en prouvassent l'efficacité. Quoiqu'il eût paru quelques Mémoires en faveur de cette grande découverte, elle n'étoit guere fructueuse; & ce n'est que depuis qu'on a enrichi l'art de guérir d'un excellent ouvrage sur cette matiere, qu'on a reconnu ses bons effets, & qu'on les a généralement vantés. On s'est empressé de toutes parts à mettre en usage le sublimé corrosif, & on a trouvé en lui un moyen de guérison sûr, prompt & facile. Depuis qu'on l'administre, ce n'est plus un génie malheureux qui préside au sort des personnes qui gémissaient depuis si long-temps dans les chaînes du mal siphilitique; car, lorsque les autres remèdes ont été sans succès, on a recours à lui, comme

à l'unique ressource qui reste. Il ne se borne pas seulement à détruire le mal vénérien, il fait encore des merveilles, suivant M. de Haën, dans une infinité de maladies chroniques. Nous pourrions prouver ce que nous avançons par plusieurs observations; mais M. Gardane en rapporte un très-grand nombre. En voici seulement deux qui viennent à l'appui des siennes.

1^{ere} OBSERVATION. Un homme âgé de cinquante ans avoit une fistule à l'anus, cinq chancres sur le gland, une tumeur sur le cordon des vaisseaux spermatiques, un ulcère dans le nez, une dartre croûteuse au menton qui le rendoit hideux, & des douleurs dans tous les membres. Les effets du sublimé furent si sensibles, que le mal disparut à vue d'œil; il ne put du tout résister à l'aspect de ce remède héroïque. Cet homme se trouva si bien, qu'au bout de cinquante jours, terme auquel il finit de prendre la solution du sublimé, il fit un voyage à pied de soixante lieues. Il appelloit la solution, l'eau merveilleuse & sans pareille (a). Vingt-six grains firent l'affaire.

(a) On a décoré de titres pompeux plusieurs préparations mercurielles qui ne les méritoient pas comme le sublimé; mais le prestige s'est bientôt évanoui, parce qu'on a vu qu'elles ne tenoient pas ce qu'elles promettoient. On ne dit pas ceci pour les exclure; on sçait au contraire les em-

II^e OBS. Une femme avoit depuis trois ans une dartre sur la main, qui la rendoit si difforme, qu'elle l'enveloppoit toujours avec un linge. On avoit mis en jeu tous les moyens capables de combattre cette maladie, & les frictions mercurielles n'avoient pas été oubliées. Cette dartre lui caufoit de vives douleurs, & l'empêchoit de travailler. Huit grains de sublimé corrosif la guériront en peu de temps.

REMARQUES. J'ai remarqué 1^o que, tant que j'ai donné le sublimé avec le lait, les malades n'ont pas tardé à perdre l'appétit, à avoir des rapports nidoreux, & ensuite la diarrhée. Ceci ne peut s'expliquer que de la maniere suivante. L'acide marin coagulant le lait (a), le lait devient très-difficile à digérer, & ne l'est point entièrement; ce qui fait qu'il séjourne dans l'estomac; d'où le dégoût. Par la chaleur de ployer quand il le faut. Ce qui le prouve, c'est que par le moyen des frictions mercurielles, j'ai fait marcher une femme qui ne pouvoit marcher depuis un an qu'à l'aide des potences, & qui croyoit même les porter toute la vie..

(a) M. DE HAEN, *Rat. med. part 12, cap. 6*, parle d'une dissertation, dans laquelle on prétend démontrer par des expériences que le lait se coagule toujours, même dans l'estomac de l'homme le plus robuste. M. Zimmermann, dans son sçavant ouvrage intitulé *Traité de l'Expérience dans l'art de guérir*, le pense ainsi; mais tout le monde n'est pas de cet avis.

ce viscere , la partie huileuse ne tarde pas à rancir , & la saline à acquérir les propriétés del'alcali volatil ; d'où les rapports. Comme on continue d'en prendre , les suc digestifs , non-seulement de l'estomac , mais encore de l'intestin duodénum , (on en sent la raison) n'ont pas la liberté d'agir comme au commencement ; d'où la diarrhée. Il faut convenir que cette diarrhée est très-salutaire ; car si le sublimé qui l'occasionne passoit dans le sang , sans avoir été soumis aux agents de la digestion , quels maux n'en résulteroit-il pas , puisqu'on sçait que Malpighi a fait mourir un chien en injectant dans ses veines une quantité d'acide nitreux , qui ne lui auroit fait aucun mal s'il l'eût avalée ? Malgré les avantages du lait connus de tout le monde , je suis obligé d'y renoncer par toutes ces raisons ; je donne la solution du sublimé avec l'eau de riz ou l'eau d'orge , & les malades sont à l'abri de ces désordres , qui les obligeroient à se purger de temps en temps ; ce que le plus grand nombre ne peut faire , soit par la dépense du purgatif , la perte du temps , ou parce qu'on ne veut pas passer pour malade , ou parce que le corps se trouve souvent épuisé , soit par la violence du mal , soit par celle des remèdes qui ont précédé : je dis *qui ont précédé* , parce qu'il arrive souvent que les malades qui viennent se mettre entre

mes mains, sont épuisés par la quantité des remèdes qu'ils ont pris. D'ailleurs, pour revenir à notre sujet, croit-on retirer un grand avantage des purgatifs? Souvent répétés, ils ruinent l'estomac, affoiblissent le canal intestinal, & font sortir le mercure, qu'il est essentiel, de l'aveu de tous les praticiens, de faire rouler long-temps dans le corps. Il paroît donc par-là, qu'on détruit d'une main ce qu'on bâtit de l'autre: le traitement n'en devient que plus long, & on est obligé de prendre une plus grande quantité de sublimé. Il résulte donc de ce que nous venons de dire, qu'on ne doit purger que lorsqu'il y a indication, autrement c'est à pure perte.

J'ai remarqué en second lieu que les urines déposoient un sédiment terreux très-abondant. Il est vrai qu'on lit dans le Dictionnaire de Chymie, art. Urine, *Que dans l'état de santé, c'est par la voie des urines que la nature se débarrasse de ce qu'elle a de trop de cette terre pour l'accroissement, l'entretien & la réparation des os.* Mais ici, où l'on est dans un état contraire, & où on use d'un acide minéral, n'auroit-on pas droit d'attribuer ce dépôt à cet acide, & de dire qu'il le produit en se portant sur la substance crétacée des os, mais en si petite quantité & avec si peu d'activité, qu'il ne porte aucun préjudice sensible? On n'ignore

pas que les acides attaquent puissamment la substance crétacée, quoiqu'ils soient affoiblis, ainsi que l'a prouvé M. Hérissant, & qu'ils produisent un ramollissement considérable des os. Qui sçait si un jour, à force de se familiariser avec le sublimé, & de le prendre à haute dose, on ne lui verra pas produire de pareils effets ? On pourroit dire ici que ce remède augmentant les urines, les autres évacuations doivent diminuer, sur-tout la sueur, dont la matiere est grossiere & terreuse (a), & qu'ainsi cela ne doit pas surprendre : cette raison seroit bonne si, lorsqu'il fait suer, les urines n'étoient ni plus abondantes, ni plus chargées qu'en état de santé. On trouve dans les auteurs plusieurs exemples du ramollissement des os, & il paroît qu'ils n'attribuoient ce vice qu'à une matiere acide. Fernel rapporte qu'un soldat avoit les os des bras, des cuisses & des jambes, d'une mollesse & d'une flexibilité semblables à celle de la cire. Forestus & Sennert parlent de la cure d'une maladie où les os étoient ramollis ; & M. Morand, de l'Académie des sciences de Paris, raconte l'histoire d'une femme dont les os s'étoient entièrement ramollis par la perte de leur substance terreuse par les urines. Si

(a) Cela est si vrai, que je connois un homme qui jouit d'une bonne santé, & qui rend du gravier par les sueurs.

44 MÉMOIRE SUR L'ANÉVRISME

L'on voyoit un jour produire ces mauvais effets à l'acide du sublimé corrosif, il ne seroit sans doute pas difficile de les arrêter en le neutralisant par les alcalis : on peut dire que c'est le plus sûr & le plus prompt moyen qu'on puisse employer pour faire disparaître les accidents qu'il pourroit occasionner, ainsi que je l'ai éprouvé chez une fille qui avoit une gonorrhée virulente, & qui s'avisa au commencement d'en prendre deux grains dans un jour, pour hâter, disoit-elle, sa guérison : elle eut des douleurs d'estomac, des nausées & des maux de tête : je lui donnai quelques prises de sel alcali, qui dissipèrent bientôt tout cela.

Comme on fait à présent un grand usage du sublimé corrosif, je crois que ce que j'ai dit pourra être utile.

M É M O I R E

Lû à l'Académie royale de Chirurgie, le 14 Septembre 1774, sur l'anévrisme de l'artère crurale; par M. SUE le jeune, prévôt du collège de Chirurgie, & des Académies de Montpellier, Rouen & Dijon (a).

L'histoire très-étendue des différentes

(a) M. Sabatier vient de lire, à la rentrée publique de l'Académie, un Mémoire sur le même sujet; je n'avois pas encore fait, ainsi qu'il est

maladies qui affligent le corps humain, présente un sujet de réflexions inépuisable à celui qui cherche à en distinguer la nature & à y remédier. Il est impossible qu'un homme de sang froid parcoure la Nosologie de Sauvages, sans être frappé de cette triste vérité, que tous les pas de l'homme sur la terre sont marqués par presque autant de périls, auxquels il peut bien offrir pendant quelque temps une vigoureuse résistance, mais qui tôt ou tard s'emparent de lui, & le conduisent nécessairement au tombeau. Les maladies vont l'attaquer jusques dans ses propres vaisseaux, destinés à la nourriture & au soutien des autres parties. Le Mémoire que nous soumettons aujourd'hui au jugement du public en est une preuve non-équivoque ; & le mal contre lequel nous allons proposer un nouveau moyen de guérison, empoisonne souvent les sources mêmes de la vie, puisqu'il n'est pas rare de rencontrer des anévrismes dans

d'usage, la seconde lecture du mien. La supériorité de connoissances, de talents & d'expérience, que j'accorde volontiers à M. Sabatier sur moi, ne me permet pas de douter que son Mémoire ne trouve place, de préférence au mien, dans le Recueil de l'Académie : c'est aussi ce qui m'a déterminé à prendre une autre voie, celle du Journal de Médecine, pour rendre public un travail qui, quoi qu'en disent certaines gens, m'a coûté beaucoup de peines & de recherches.

l'aorte, ainsi qu'on en trouve des exemples dans nombre d'ouvrages (a).

On appelle anévrisme toute tumeur des arteres, occasionnée par la dilatation de leurs tuniques. On en fait deux especes, l'une vraie, & l'autre fausse. Dans la premiere, les parois de l'artere étant dilatées, il se forme une poche remplie de sang, laquelle augmente peu à peu : dans la seconde, espece d'anévrisme, il y a solution de continuité dans les membranes de l'artere, & en conséquence épanchement de sang dans le tissu cellulaire, ou ailleurs. Chacune de ces deux especes d'anévrismes est susceptible de plusieurs autres divisions qui ont aussi leurs signes particuliers ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, parce que nous ne devons nous occuper que de l'anévrisme de l'artere crurale.

Quoique cette espece d'anévrisme ne soit pas absolument rare, peu d'auteurs en ont traité en particulier : encore la plupart de ceux qui en ont parlé ne l'ont-ils fait, pour ainsi dire, qu'en passant, *per transennam*, & ont-ils décidé qu'il étoit incurable, regardant

(a) On lit dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, années 1756 & 1757, qu'on a trouvé l'aorte dilatée à un tel point, que le sternum étoit soulevé & usé. Il y a dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences, années 1707 & 1712, des Observations de M. Litre sur un anévrisme de l'aorte ascendante.

même la mort des malades comme inévitable, lorsque la rupture du sac anévrisimal arrivoit. C'est ainsi que dans l'observation d'un anévrisme crural, rapportée par le célèbre Guattani, le malade mourut en peu de jours. C'est ainsi que dans une observation pareille, insérée dans le Journal de Médecine (a), & qui est de M. La Combe, chirurgien-major au régiment Royal-Cantabres, le malade mourut à la suite de la rupture de l'anévrisme. Cette dernière observation offrit en même temps le cas d'une anastomose singulière : deux pouces au dessous de la partie inférieure du kyste, l'artère ayant son calibre naturel, alloit se perdre dans le tronc principal de la veine crurale, pour reprendre un pouce au dessous son cours ordinaire. Il seroit difficile de citer un autre exemple d'une pareille anastomose, laquelle, dans le cas présent, devoit beaucoup augmenter la somme des accidents, parce que de la compression de l'artère suivoit nécessairement celle de la veine : or il est certain que le retour du sang étant ainsi interrompu, il a dû augmenter l'anévrisme, & accélérer la mort du malade. M. Michel, chirurgien-major de la ville de Maubeuge, qui consulta pour ce malade avec M. La Combe, garde précieusement dans son cabinet anatomique ce morceau curieux.

(a) Tome XVII, pag. 262.

Saviard rapporte aussi une observation singulière sur un anévrisme crural ; mais, comme son observation a beaucoup plus de rapport que les autres à notre objet, nous la rapporterons tout au long plus bas, ainsi que celle de Marc-Aurèle Séverin, sur une blessure de l'artère crurale à sa partie supérieure, guérie par la ligature. Il est hors de doute que le seul moyen qu'on puisse tenter pour sauver les malades, qui font le sujet de pareilles observations, c'est la ligature de l'artère, faite au moment de la rupture de la tumeur ; & il est bien étonnant que des chirurgiens trop timides ou ignorants, soient restés tranquilles spectateurs de la mort des malades confiés à leurs soins, plutôt que de tenter un moyen de guérison, qui, même en ne réussissant pas, ne pouvoit rendre le sort des malades plus funeste, & par lequel seul on pouvoit espérer de les sauver. C'est comme si un chirurgien appelé pour un malade attaqué d'une hernie avec étranglement depuis trois jours, refusoit de pratiquer l'opération, seul moyen de guérison qui reste, sous prétexte que le malade pourra peut-être mourir entre ses mains, ou peu de temps après l'opération. La parité est absolument égale : car nous ferons bientôt voir que l'opération de la ligature de l'artère crurale n'est pas aussi dangereuse qu'on se l'est persuadé jusqu'ici, ni aussi inutile qu'on

qu'on l'a cru; mais il faut, avant tout, établir les causes & les signes de l'anévrisme crural.

On ne peut guere assigner d'autres causes de cette espece d'anévrisme, que celles qui donnent lieu aux autres especes. Tout ce qui sera capable de diminuer la résistance de l'artere crurale pourra occasionner un anévrisme vrai, parce qu'alors la force élastique du tissu cellulaire n'aura pas assez de nerfs pour résister à l'impetuosité du sang qui frappe avec violence les parois de l'artere; d'où il arrive que le vaisseau est peu à peu distendu, & forme insensiblement un sac anévrisimal. Il arrivera, par la même raison, anévrisme, lorsque quelques feuillets des membranes seront écartés les uns des autres, soit du côté interne, soit du côté externe, à la suite d'une contusion, d'une plaie, d'un effort très-violent, ou lorsqu'ils auront été rongés par une humeur âcre, par un pus corrosif. Il n'est pas hors de propos de joindre à ces causes le relâchement & la foiblesse survenus aux tuniques, parce qu'ils peuvent seuls produire l'anévrisme. Celui dont parle le sieur La Combe dans le *Journal de Médecine*, venoit de ce que le malade avoit enjambé avec effort un fossé considérable, en sorte qu'il avoit éprouvé dans le moment une douleur des plus vives à la cuisse : reste à sçavoir si une pareille cause suffit pour pro-

duire un anévrisme de l'artere crurale ; c'est ce qu'on aura bien de la peine à croire , sans supposer une cause prédisposante , dont celle-ci n'a été que l'occasion ; c'est même ce que M. La Combe a observé dans le malade dont il est question , qui , outre le vice vénérien dont il ne se croyoit pas exempt , avoit en tout temps , depuis vingt ans , un mouvement accéléré dans le poulx ; enforte qu'on pourroit croire avec assez de vraisemblance que ce mouvement avoit pu , pendant ce long temps , affoiblir le ressort des tuniques de l'artere , & les disposer à céder au moindre effort. Quoi qu'il en soit de cette conjecture , qui n'est pas dénuée de raison , on sera toujours fondé à croire , qu'il n'est guere possible qu'une artere aussi forte que la crurale forme subitement un anévrisme , par quelque cause que ce soit , s'il n'y a pas déjà une disposition vicieuse dans les tuniques de ce vaisseau. Passons aux signes de l'anévrisme crural.

Pour bien connoître les signes de cet anévrisme , il faut distinguer le vrai d'avec le faux. Dans le vrai , on apperçoit une tumeur pulsative , sans douleur , molle au tact , & cédant facilement lorsqu'on la comprime , mais revenant sur le champ dans le même état lorsque la compression cesse. Dans l'anévrisme crural qui vient en partie de la rupture des membranes , lorsqu'on com-

primé la tumeur, on entend un léger frémissement, occasionné par le retour du sang dans le cylindre du vaisseau. Ce frémissement n'est pas sensible dans l'anévrisme produit par la dilatation des tuniques; car, lorsqu'il est comprimé, la tumeur cède à la vérité, mais c'est pour occuper la partie inférieure, soit latérale, soit postérieure, du segment affecté de l'artère. Rien de plus aisé que de distinguer l'anévrisme faux de l'artère crurale, puisque le sang s'élance au dehors, ou s'épanche dans l'interstice des parties voisines, d'où naît quelquefois une tumeur qui a quelque rapport avec l'anévrisme vrai.

Les accidents qui accompagnent l'anévrisme crural sont différents, suivant l'espèce qui a lieu. Dans le vrai, l'expansion des tuniques se fait avec le temps; & ce n'est que lorsque cette expansion est portée à un degré de force inférieur à celui du sang, que la rupture spontanée des tuniques arrive. Dans le faux, par épanchement, on aperçoit à la cuisse un grand engorgement avec lividité, le malade éprouve une douleur gravative: le gonflement œdémateux qui survient annonce ordinairement une gangrene prochaine, & le sphacèle qui doit bientôt en être la suite. Dans l'anévrisme faux consécutif, il y a une tumeur dure qui augmente peu à peu, qui n'est incommode

52 MÉMOIRE SUR L'ANÉVRISME

que par son poids, en ce qu'elle gêne beaucoup l'action de marcher ; mais tôt ou tard elle produit les mêmes accidents que la première ; & c'est alors que les auteurs conseillent l'amputation du membre , comme la seule ressource qui reste. Nous, au contraire, nous croyons que c'est-là le cas de pratiquer la ligature de l'artere , ainsi que nous le prouverons après avoir dit deux mots de la cure des différentes especes d'anévrismes de l'artere crurale , que nous venons de détailler.

Les especes en grand nombre d'anévrismes, en général, ont donné lieu d'inventer plusieurs méthodes différentes de les conduire à parfaite guérison : ainsi une compression convenable est, pour l'ordinaire, tout ce qu'il faut pour l'anévrisme appelé vrai , pourvu toutefois qu'il ne soit pas ancien , & que la rupture des tuniques ne soit pas prochaine. Car alors il n'y a que l'opération par l'incision , si elle est praticable , qui puisse détruire la maladie ; c'est ce dont tous les bons auteurs conviennent. N'est-il pas étonnant, d'après cela , que Tulpius (a) & Riviere (b) conseillent encore , dans ce cas-là même , la compression ? Ils n'ont pas vu que ce moyen est alors plus pernicieux qu'utile , en ce qu'il accélère la rupture de

(a) Observat. 56.

(b) Observat. 14.

l'artère, au lieu de faire disparoître la tumeur. Nous croyons qu'on peut en dire autant de l'usage de la compression dans l'anévrisme produit par la dilatation des membranes ; car bien loin, dans ce cas, qu'elle produisît aucun effet salutaire, elle ne feroit au contraire qu'augmenter le trouble de la circulation du sang, parce que, quelque exacte que fût cette compression, la tumeur ne manqueroit pas de faire bosse à la partie opposée à celle qui est comprimée : c'est ce qu'on éprouve tous les jours dans les anévrismes vrais de l'artère brachiale, & autres : c'est ce qui auroit encore plus aisément lieu dans l'anévrisme de l'artère crurale, dont le diamètre est plus grand, & la force élastique des tuniques plus active. Fabrice de Hilden (a) & Lancisi (b) ont bien senti l'insuffisance de la compression dans ces circonstances : mais le moyen qu'ils proposent à la place ne vaut pas mieux. Ils prétendent qu'on peut alors administrer avec succès les médicaments internes. Il est certain que ces remèdes peuvent avoir leur utilité, lorsqu'il y a quelque vice intérieur à combattre ; autrement ils seront toujours insuffisants pour le mal local, qui ne peut céder qu'à l'application des remèdes locaux. Il résulte de ce que nous venons de dire,

(a) Observat. 57.

(b) *De Motu cordis*, pag. 261.

qu'il n'y a que l'anévrisme crural vrai, qui est récent, qu'on puisse guérir radicalement, en le comprimant légèrement & *gradatim*, au moyen d'un bandage convenable qui embrasse exactement la tumeur, & que l'on a l'attention de visiter de temps en temps, pour examiner s'il n'en se dérange pas. Il faut avoir soin en même temps de faire garder au malade un grand repos, de lui faire observer un régime exact, & de réitérer de temps en temps la saignée, pour diminuer l'impétuosité du cours du sang.

Les auteurs ne font aucune mention de cette première méthode de guérir les anévrismes cruraux, qui ne font que commencer; apparemment qu'ils imaginoient qu'elle ne pouvoit réussir sur une artère aussi considérable que la crurale. Il est bien vrai qu'elle n'est pas applicable dans tout le trajet de cette artère, où elle ne réussiroit pas également bien; mais il n'est pas moins vrai qu'appliquée avec les précautions requises, lorsque l'anévrisme a son siège à la partie moyenne de la cuisse, elle peut être suivie d'un plein succès. M. Goursaud en a rapporté un exemple bien remarquable à une des séances de l'Académie de Chirurgie. Il est d'ailleurs prouvé par plusieurs observations, rapportées par différents auteurs, que la compression est très-utile dans l'anévrisme de l'artère poplitée; pourquoi n'auroit-elle

pas le même avantage , un peu au dessus , sur l'artere d'où celle-ci tire son origine ? Quant à la maniere dont s'opere la guérison par la compression , nous ne pouvons croire , avec Valsalva , que le succès de cette méthode dépende de ce que les forces du malade étant affoiblies , l'artere blessée recouvre son ancien ton , se dilate & se resserre comme auparavant. Si Valsalva eut examiné les grumeaux que l'on trouve pour l'ordinaire dans le sac intérieur des anévrismes , & qui y sont ramassés en plus ou moins grande quantité , suivant le volume plus ou moins grand que ces tumeurs ont acquis , il auroit reconnu que le défaut de pulsation & d'accroissement peut également être attribué , & même à plus juste titre , aux concrétions polypeuses qui naissent du ralentissement de la circulation du sang dans l'artere.

Nous venons de faire voir que la compression ne convient que dans les anévrismes vrais & commençans de l'artere crurale : nous allons plus loin , & nous avançons qu'elle peut aussi conduire à guérison les anévrismes faux de la même artere , soit qu'il y ait épanchement de sang , pourvu qu'il soit peu considérable , soit qu'il n'y en ait pas. Qu'arrivera-t-il en effet lorsqu'on l'emploiera comme il faut , & dans un temps convenable , sur un anévrisme faux ? De deux choses l'une : ou elle produira la

consolidation de la plaie de l'artere ; ou, faisant rentrer la partie la plus fluide du sang épanché, elle appliquera & réunira si fortement sur les levres de la plaie la partie fibreuse du grumeau, que les adhérences qui en résulteront boucheront l'ouverture de la plaie. Il ne restera donc plus qu'à donner issue à la partie la plus grossiere du sang épanché, qui tôt ou tard formera un abcès, qu'on ouvrira & qu'on guérira suivant les regles de l'art. On juge aisément que pour que cette méthode ait lieu dans un anévrisme faux, sur-tout de l'artere crurale, il faut qu'il soit récent, que l'épanchement de sang soit peu considérable, l'ouverture de l'artere petite, & ses tuniques non usées ; car s'il y a un grand épanchement de sang, si l'ecchymose est très-étendue, menace même de gangrene, dans ce cas la compression, bien loin d'être utile, seroit très-nuisible ; & il faudroit alors se déterminer sans différer, non à amputer le membre, comme on a fait jusqu'ici, mais à pratiquer la ligature de l'artere, suivant les regles que nous donnerons bientôt. Je ne vois qu'un cas où l'amputation soit indispensable, c'est lorsqu'il y a gangrene & sphacele dans la partie inférieure du membre, enforte qu'on n'ait plus aucune espérance de pouvoir le conserver.

Lorsque le siege de l'anévrisme de l'ar-

tere crurale est à la partie moyenne & presque inférieure de la cuisse, lorsque l'ecchymose n'est pas ancienne, lorsqu'elle cede au toucher ; lorsqu'enfin elle n'est ni noirâtre, ni considérable, mais cependant assez étendue pour qu'on ne puisse espérer aucun succès de l'application de la compression, peut-être alors pourroit-on encore se dispenser de la ligature, avec la précaution cependant, de la part du chirurgien, de la tenir toute prête en cas d'événement : pour lors, après avoir appliqué le tourniquet sur le trajet de l'artere, il ouvrira la tumeur, donnera issue au sang épanché, & examinera la plaie de l'artere. Si elle est petite, & qu'elle paroisse pouvoir se réunir aisément, ou il en procurera la consolidation par les astringents seuls, aidés de la compression de l'artere ; ou, à l'exemple d'Ethmuller, il prendra un morceau de vitriol blanc, de la grosseur d'un pois, qu'il enveloppera exactement dans du coton, & qu'il appliquera sur l'ouverture de l'artere, remplissant ensuite la cavité de la plaie d'astringents, & contenant les levres réunies par un bandage convenable : il pourra par ce moyen, surtout si l'ouverture de l'artere est petite, obtenir sa réunion & sa consolidation : dans tout autre cas, & principalement si la plaie de l'artere crurale est considérable, si elle est transverse ou située supérieurement, si une

matière âcre & corrosive a déjà rongé les tuniques de l'artere, il n'y a plus alors à balancer, & on doit sans différer procéder à la ligature de l'artere, parce que c'est l'unique remede qui reste à employer.

Les auteurs, tant anciens que modernes, soit qu'ils ignorassent la distribution des vaisseaux artériels de la cuisse, soit qu'ils aient regardé la plupart de ces vaisseaux comme insuffisants pour rétablir la circulation interceptée du sang dans l'artere crurale, n'ont point du tout parlé de l'opération qu'on peut pratiquer sur cette artere, je veux dire la ligature, dans le cas d'anévrisme. Si nous venons à bout de détruire un préjugé qui met des bornes à l'art, lorsqu'il fournit au contraire des ressources assurées; si nous faisons voir qu'une maladie qu'on a jusqu'ici regardée comme désespérée, ou dont au moins on a cru ne pouvoir obtenir la cure que par l'amputation de la partie où elle a son siege, peut être combattue par d'autres armes, nous n'aurons pas travaillé infructueusement; & nous aurons l'avantage d'avoir, je ne dis pas inventé, mais plutôt réveillé l'idée d'un moyen curatif, qui nous a paru n'avoir été négligé jusqu'ici que par un défaut de confiance mal placé. Mais la premiere chose que nous ayons à établir pour prouver la possibilité de la ligature de l'artere crurale, dans quelque

endroit que soit l'anévrisme, c'est de faire voir anatomiquement que cette artère a différentes anastomoses avec les iliaques & les tibiales, au moyen des rameaux, tant descendants que récurrents ; en sorte que, dans quelque endroit qu'on fasse la ligature, le cours du sang, intercepté dans le tronc, puisse être rétabli par les vaisseaux collatéraux. Nous ne pouvons en conséquence nous empêcher d'entrer ici dans des détails anatomiques, absolument nécessaires pour établir notre proposition.

L'aorte descendante, parvenue vers la quatrième vertèbre lombaire, donne naissance aux deux iliaques primitives, qui elles-mêmes se partagent, après avoir fait environ trois pouces de chemin, en deux rameaux, appelés l'un *iliaque externe*, & l'autre *iliaque interne*, ou *hypogastrique*. De celui-ci part l'artère ombilicale, dont la plus grande partie devient ligament dans l'adulte, tandis que l'inférieure conserve sa cavité, fournit plusieurs rameaux aux parties voisines, & donne quelquefois naissance à la honteuse externe, laquelle est un rameau de l'artère crurale. Voilà donc déjà une communication de l'artère iliaque avec la crurale : poursuivons. De la courbure de l'hypogastrique, ou iliaque interne, naissent cinq troncs principaux, sçavoir, la petite iliaque, la fessière, la sciatique, la honteuse commune, & l'ob-

turatrice. Ces cinq arteres ont communication ; la premiere , avec les sacrées latérales ; la deuxieme , avec un rameau externe de l'artere crurale ; la troisieme , avec ce même rameau , & plusieurs ramifications du rameau interne de cette même artere ; la quatrieme , avec le rameau externe dont nous venons de parler , & avec la petite honteuse externe qui naît de l'artere crurale ; la cinquieme enfin , avec le rameau moyen de cette même artere. On voit , par le détail de ces ramifications artérielles , décrit d'après la nature même , combien est grand le nombre d'anastomoses entre les arteres iliaques & crurale ; d'où on peut conclure , comme nous le ferons voir plus amplement ailleurs , que , quand bien même il s'agiroit de lier l'artere iliaque , il ne faudroit pas encore désespérer de la vie du malade.

Cependant l'iliaque externe , après s'être étendue obliquement au dessus du muscle iliaque , jusqu'au ligament de Poupar , jette deux rameaux , appelés l'un *épigastrique* , & l'autre *coronaire*. Le premier tantôt communique dans le bassin avec l'obturatrice , tantôt sort par le trou ovale , va gagner le muscle triceps , où il s'anastomose avec l'obturatrice & un rameau de l'artere crurale : le second communique avec ce même rameau. L'artere iliaque étant sortie du bas-ventre par l'arcade crurale avec le tendon

du muscle psoas, elle change alors de nom, & prend celui d'artère crurale. Immédiatement après sa sortie, elle fournit trois artères; dont l'une, appelée petite honteuse externe, communique avec les honteuses interne & externe, & les autres vont se distribuer aux muscles voisins. Peu après, en descendant au dessus de la tête du fémur, elle fournit trois autres rameaux qui communiquent, le premier *externe*, avec la sciatique & le premier rameau de la honteuse commune; le second *moyen*, avec l'obturatrice; & le troisième *interne*, avec la sciatique par plusieurs anastomoses.

L'artère crurale descend ensuite le long du fémur, en dirigeant sa marche vers le condyle interne, où elle forme différentes anastomoses avec des rameaux récurrents des artères poplitée & tibiales. Ces anastomoses sont quelquefois si considérables, qu'on est obligé dans certaines amputations, pour se rendre maître du sang, de faire la ligature de quelques-uns de ces rameaux. On conviendra que dans ce cas au moins, ils pourroient aisément remplir l'orifice de l'artère crurale. La ligature de cette artère, d'après cette seule considération, n'est donc pas une chose impossible ou inutile. Cette artère, un peu plus haut, à l'endroit où, passant entre les muscles courturier vaste interne & triceps, fournit en

même temps, çà & là, plusieurs rameaux qui communiquent avec les arteres musculaires fournies par les hypogastriques, & avec les rameaux récurrents des tibiales, où elles forment des anastomoses si fréquentes, qu'elles ressembleraient à une espece de réseau.

Cependant, entre toutes ces ramifications, on en doit distinguer deux principales qui méritent attention, & qui sortent de la partie moyenne de l'artere crurale ; la premiere, supérieure & interne, qui va gagner le condyle interne, se divise, avant d'y arriver, en deux branches qui s'anastomosent avec les deux rameaux récurrents inférieurs, qui tantôt naissent par un seul tronc de l'artere tibiale antérieure, tantôt sortent par deux rameaux, dont l'un plus grand naît de la tibiale antérieure, & l'autre plus petit tire son origine de la poplitée. La seconde ramification notable, fournie par l'artere crurale, est inférieure & externe, va gagner le condyle externe, & communique un peu plus supérieurement avec un rameau qui naît tantôt de l'artere péroniere, tantôt de la tibiale postérieure. C'est principalement sur ces deux ramifications que nous venons de décrire, qu'on peut établir la possibilité & les avantages qu'il y a de faire la ligature de l'artere crurale, depuis sa partie moyenne supérieure, jusqu'à sa di-

vision, ou plutôt jusqu'à son changement de nom en poplitée.

Nous avons dit plus haut, que quand même on seroit obligé de pratiquer la ligature sur l'artere iliaque, elle pourroit réussir d'après les communications artérielles dont nous avons déjà parlé, & d'après celles qui nous restent à décrire. En effet, outre la mammaire interne, les intercostales inférieures, les lombaires musculaires, la lombaire inférieure, la spermatique & l'obturatrice, qui toutes s'anastomosent avec la coronaire iliaque & l'hypogastrique, le commerce médiat ou immédiat de tous les rameaux hypogastriques avec l'artere crurale, seroit certainement une très-grande ressource pour soutenir la circulation du sang, ou la rétablir. De plus, les artères honteuses interne & externe, qui communiquent avec la petite honteuse externe, le rameau externe de l'artere crurale, la fessière, & le principal rameau de la honteuse commune qui communiquent avec le tronc externe de l'artere crurale, l'obturatrice qui communique avec le rameau moyen, & la sciatique avec le rameau interne, suffiroient de reste pour fournir le sang nécessaire à l'entretien des parties inférieures. A plus forte raison peut-on en dire autant de la ligature de l'artere crurale jusqu'environ sa partie moyenne. Lorsqu'il s'agira, après

avoir pratiqué la ligature plus bas, de rétablir la communication des parties supérieures de cette même artère avec les inférieures, il n'y aura pas plus d'embarras. N'y a-t-il pas pour cela les anastomoses très-nombreuses de l'artère crurale descendante avec les rameaux musculaires hypogastriques & récurrents des artères, soit poplitée, soit tibiaie ou péronière ?

Cela posé, en réfléchissant attentivement & sur la structure des parties, & sur la distribution des vaisseaux qui s'y rendent, on ne peut disconvenir que tout favorise la pratique de la ligature dans l'anévrisme crural, & qu'il n'y a plus que l'expérience qui puisse confirmer la solidité & la sûreté de la théorie que nous venons d'établir. Nous devons cependant prévenir une objection qui pourroit nous être faite relativement à la description anatomique que nous venons de faire des vaisseaux artériels de la cuisse & du bassin. On nous objectera peut-être que les différentes divisions & anastomoses dont nous venons de parler, ne se rencontrent pas constamment dans tous les sujets, & qu'en conséquence la ligature n'est pas un moyen assuré de guérison pour tous. En convenant de la variété qui s'observe dans les ramifications de l'artère iliaque, tant interne qu'externe, nous répondons que cela ne fait rien à la ligature, & ne doit pas détourner

détourner le chirurgien de la pratiquer ; la raison est que s'il ne rencontre pas précisément les mêmes divisions que nous avons décrites, d'après le plus grand nombre de sujets, il s'en trouvera d'autres qui suppléeront à celles-ci, qui établiront également une communication de l'artere crurale avec les iliaques, la poplitée & les tibiales. L'objection est donc résolue par le seul fait, & les principes que nous avons établis restent dans toute leur force.

La suite dans le Journal prochain.

OBSERVATIONS DE CHYMIE,

*Relatives à l'analyse animale ; par monsieur
ROUELLE.*

Le détail des observations que j'annonce aujourd'hui se réduit à quatre chefs, dont je vais traiter séparément en quatre paragraphes différents.

Le premier sera sur le sang humain ;

Le deuxieme, sur le sang de plusieurs quadrupedes ;

Le troisieme, sur le sel fusible à base d'alcali volatil ;

Le quatrieme, sur le sel fusible à base de *natrum*.

Je me bornerai, dans ce que j'ai à dire sur le sang humain & sur celui de plusieurs

quadrupèdes, à de simples énoncés des diverses substances contenues dans chacun d'eux, & j'indiquerai seulement, à peu près, la quantité des sels & terres martiales qui s'y trouvent, avec les moyens que j'ai employés pour les retirer, me réservant d'en détailler plus amplement les procédés, & d'y joindre de nouvelles observations.

Mais, avant que d'entrer en matière, je crois qu'il est à propos que je présente une idée succinte du résultat des expériences de Menghini sur le sang (a).

Le siége du fer, dit-il, est dans la partie globuleuse du sang; deux onces de cette partie globuleuse, calcinées, se réduisent à un scrupule de matière toute attirable par l'aimant (b). De-là on peut calculer la quantité de fer qui se trouve dans un animal. Par exemple, en admettant avec Haller environ vingt-cinq livres de partie globuleuse dans le cheval, on en retirera au moins six onces de matière ferrugineuse, à six scrupules par livre (c). Conséquemment la partie globuleuse du sang dans l'homme formant, selon la plupart des physiologistes, une masse d'environ treize livres, on retirera soixante-dix scrupules de matière mar-

(a) Mém. de l'Institut de Bologne, Tome II, part. 2, pag. 244 & suiv.

(b) Il est clair que Menghini a confondu une portion de la matière charbonneuse avec son fer.

(c) Il faut entendre la livre de douze onces.

tiale, sans compter la perte qui s'en fait dans la calcination, dans les lotions, ou dans leur mélange avec les autres parties.

§. I. *Sur le sang humain.*

1^o Ce sang pris de personnes saines, lorsqu'on l'a desséché, brûlé, & calciné ses cendres (a), contient en premier lieu de l'alcali fixe minéral ou *natrum*, secondement du sel marin, troisièmement du sel fébrifuge, quatrièmement une terre animale ou calcaire, cinquièmement du fer, sixièmement enfin du charbon.

2^o L'alcali fixe du *natrum*, & les sels neutres du sang humain, y sont dans des proportions différentes. Il y a environ en alcali fixe vingt-huit à vingt-neuf parties, & seize à dix-sept parties en sels neutres.

3^o En évaporant & faisant crySTALLISER à plusieurs reprises les lotions ou lessives des

(a) Menghini n'a employé dans ses expériences que la partie globuleuse du sang; au lieu que j'ai employé dans les miennes le sang tel qu'on le tire de l'homme & des animaux en santé, sans en rien soustraire. Il s'est servi de vaisseaux de terre pour la combustion & la calcination de son sang, afin d'éviter la partie de fer que les vaisseaux de ce métal peuvent fournir. Les expériences que j'ai faites assez en grand dans des vaisseaux de terre, comparées à celles faites dans le fer, ne m'ont pas donné des différences assez considérables pour faire croire que le fer qu'on retire du sang soit dû aux vaisseaux de même métal.

68 OBSERVATIONS DE CHYMIE,

cendres du sang humain n° 1, on retire d'abord le sel marin; ensuite le sel fébrifuge, enfin le *natrum* ou base du sel marin.

4° Les cendres qui restent après les lutions n° 3, sont composées d'un peu de terre animale, d'une matière charbonneuse ou charbon, & de beaucoup de fer.

La terre animale fait à peu près le dixieme de la totalité, la partie charbonneuse est peu considérable; mais cela varie en raison de la calcination plus ou moins forte.

5° En traitant les cendres du n° 3 avec l'acide du sel pur, on en peut séparer la terre animale du fer, pourvu qu'on mette une juste proportion de cet acide, qui a plus de rapport avec cette terre qu'avec le fer. Celui-ci alors reste assez pur, à cela près d'un peu de charbon qui ne s'en sépare point.

6° Le fer qui reste de l'expérience n° 5, est d'une assez belle couleur de safran de mars. plus ou moins foncée: quoique sous cette forme il est tout attirable par l'aimant; & s'il y en a quelque portion qui ne le soit pas, comme il arrive quelquefois, c'est qu'il a plus perdu de son phlogistique. Mais on peut le lui rendre en l'imbibant d'huile d'olive, pour en faire une espece de pâte un peu ferme, que l'on fait rougir légèrement dans une cornue ou dans un creuset fermé & luté, auquel on laisse une petite ou-

verture pour que l'huile se dissipe. On observera qu'il faut que le creuset rougisse très-peu, & seulement jusqu'au point où on ne voit plus de vapeur huileuse se dissiper.

On obtient par ces deux moyens un safran de mars très-noir, bien attirable par l'aimant.

7^o Le mars du sang humain, n^o 4 & 5, est soluble dans tous les acides, & présente les phénomènes d'une limaille de fer traitée par les mêmes acides ; c'est-à-dire qu'en employant l'acide vitriolique ou l'acide du sel, les vapeurs qui s'en élèvent sont également inflammables, & qu'on obtient de la dissolution de ce mars par l'acide vitriolique, un beau vitriol martial entièrement semblable à celui qui résulte de la limaille de fer & du même acide (a).

Après qu'on a dissout tout ce mars du sang humain par l'un ou l'autre des deux acides ci-dessus, il reste dans le matras la portion charbonneuse qui étoit encore unie avec le fer.

(a) Je dois prévenir que l'on connoissoit déjà que le fer contenu dans le sang humain, ainsi que dans celui de tous les animaux, étoit susceptible de passer, à l'aide du phlogistique, de l'état de safran de mars à celui de véritable fer ; qu'on pouvoit le sublimer en véritables fleurs martiales par l'intermède du sel ammoniac, en faire du bleu de Prusse sans aucun fer ni vitriol étranger, enfin le présenter lui-même sous la forme d'un véritable vitriol.

8^o J'ai dit n^o 1 que le sang humain contenoit de sel fébrifuge : cela est vrai ; mais ce sel y est en très-petite quantité.

§. II. *Sur le sang de quelques Quadrupèdes.*

ARTICLE I.

Du sang de Bœuf.

1^o Le sang de bœuf, traité comme le sang humain par les mêmes procédés, donne les mêmes résultats, sçavoir : de l'alcali fixe minéral ou *natrum*, du sel marin, une infiniment petite quantité de sel fébrifuge, une terre animale, du fer, & une petite portion de charbon.

2^o L'alcali fixe & les sels neutres de ce sang sont à peu près à parties égales ; c'est-à-dire qu'il y a neuf à dix parties du premier, & dix à douze des autres pris ensemble.

3^o Le marc de ce sang, séparé des sels & de la terre animale, est tout attirable par l'aimant, soluble dans tous les acides, & donne des vapeurs inflammables dans ses dissolutions par l'acide du sel & l'acide vitriolique, avec lequel il forme un vitriol martial.

ARTICLE II.

Du sang de Cheval.

1^o Le sang de cheval, soumis aux mêmes expériences que les deux sangs précédents,

donne les mêmes produits, à l'exception que le sel fébrifuge & le sel marin sont à peu près en égale quantité.

2^o Les sels neutres & l'alcali fixe de ce sang sont dans des proportions bien différentes de celles des mêmes substances salines du sang de bœuf, & leur quantité répond à peu près à la quantité des sels du sang humain. L'alcali fixe est ici de dix-neuf à vingt parties, & les sels neutres de dix à onze parties.

3^o Le mars du sang de cheval, séparé de la terre animale, présente avec les acides des résultats pareils à ceux du mars retiré du sang humain & du sang de bœuf.

ARTICLE III.

Du sang de Veau.

1^o Les résultats du sang de veau n'ont rien de particulier qui les distingue de ceux des trois espèces de sang dont on vient de parler. Les sels y sont les mêmes, avec cette différence pourtant, que le sel fébrifuge y est en très-petite quantité. Du reste, le sang de veau donne les mêmes produits avec les acides.

2^o L'alcali fixe & les sels neutres de ce sang ne diffèrent pas tant entr'eux que ceux du sang de cheval. L'alcali fixe est de quatorze à quinze parties, & les sels neutres de onze à douze parties.

ARTICLE IV.

Du sang de Mouton.

Le sang de mouton , traité de la même manière que les quatre espèces précédentes , donne également des produits tout pareils , excepté que le sel fébrifuge y est en très-petite quantité.

2^o Les sels neutres , & l'alcali fixe du sang de mouton , sont à peu près dans les proportions des matières salines du sang de bœuf. La quantité des sels neutres , comparée à celle de l'alcali fixe , est de treize à quatorze parties.

ARTICLE V.

Du sang de Porc.

1^o Il résulte des expériences ci-dessus , appliquées au sang de porc , une égale parité de produits salins , mais avec cette différence , que le sel fébrifuge s'y trouve en bien plus grande quantité que le sel marin.

2^o Le mars que ce sang fournit , n'a rien qui le caractérise plus particulièrement que les autres en le traitant par les acides. Tout y est assez égal , & les différences d'un sang à un autre se réduisent à bien peu de chose. Je le ferai connoître par la suite.

3^o Les proportions des sels neutres avec l'alcali fixe du sang de porc sont assez semblables , & le peu de différence qui s'y trouve

ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête ; car la proportion de l'alcali fixe y est comme de trente-trois à trente-quatre, & celle des autres produits salins comme de 36 à 37.

ARTICLE VI.

Du sang d'Ane.

1^o Les résultats du sang d'âne, traité de même par la combustion & la calcination de son charbon ou de ses cendres, ne différent point de ceux des autres espèces de sang dont je viens de parler. Mais je ne détermine pas les quantités des sels neutres & de l'alcali fixe qu'il contient, n'ayant pu me procurer que onze livres & demie de ce sang. J'ai seulement observé que ses cendres, comme celles des autres sangs, sont, après la calcination, d'un beau rouge plus ou moins foncé.

2^o Le sang d'âne & le sang de porc sont ceux des quadrupèdes dont j'ai retiré le plus de sels.

ARTICLE VII.

Du sang de Chevre.

Le sang de chevre présente dans sa combustion à peu près les mêmes choses que ceux dont il est question dans les articles précédents ; mais il n'en est pas de même de la calcination de son charbon, Elle m'a

paru beaucoup plus difficile. Il peut se faire aussi que la petite quantité que j'en ai employée, relativement à celle des autres sangs, y soit entrée pour quelque chose. Je n'ai pu me procurer que quelques livres de celui-ci : encore ai-je été obligé d'acheter les deux dernières especes d'animaux, que j'ai fait tuer en ma présence. Je rendrai compte de l'analyse du sang de l'un & de l'autre de ces quadrupedes dans une autre occasion.

TABLEAU des quantités des différentes especes de sang employées dans mes expériences, avec le poids des sels & des cendres martiales que j'en ai retirés.

	SELS.			CENDRE MART.		
	onces.	gros.	gr.	onces.	gros.	gr.
Sang humain.	57 liv. 11 onces	5	4	2	6	
	[a]					
Sang de bœuf.	26 liv.	2	6	1	2	36
Sang de cheval.	38 liv.	4	12	1		4
Sang de veau.	31 liv.	3	3	1	1	48
Sang de mouton.	34 liv.	3	5	1		18
Sang de porc.	134 liv.	18		5		
	[b]					
Sang d'âne.	11 liv. 8 onces.	1	2		3	12

(a & b) Je n'ai employé que la moitié de ces sels.

REMARQUES

Sur les Expériences précédentes.

1° J'ai observé plusieurs fois que les quantités des sels varioient un peu dans le sang des mêmes animaux. Il en est de même de tous les autres sangs. Cette variété se trouve quelquefois en plus ou en moins relativement aux quantités indiquées dans le tableau ci-dessus.

2° On peut juger, par l'exposé & les résultats de ces expériences, du degré de ressemblance que les différents sangs peuvent avoir entre eux, ainsi que de leurs rapports respectifs. Il est vrai qu'ils en ont un qui est essentiel, en ce qu'ils contiennent tous le *natrum* & point d'alcali fixe végétal.

3° Il y a des animaux dont le sang contient du sel marin assez sensiblement, quoiqu'ils n'en mangent point, & qu'ils ne soient nourris que de substances végétales seules. On dira peut-être à cela que ce sel marin vient des végétaux. Mais aussi, d'un autre côté, on voit des animaux qui vivent également de végétaux, mais qui peuvent prendre du sel marin dans certains aliments, & dont le sang, au contraire, ne contient que du sel fébrifuge. Dira-t-on de même que ce sont les végétaux dont ils se nourrissent qui fournissent ce sel? Il est vrai

que les végétaux en fournissent; mais l'économie animale, qui opère de si grands changements dans toutes les substances végétales, ne peut-elle pas décomposer ces sels, comme elle peut en former d'autres? Que devient, par exemple, l'alcali végétal si abondant dans les végétaux dont ces animaux se nourrissent, & dont on ne retrouve plus de vestige, tandis que c'est toujours le *natrum* qui devient, s'il est permis de le dire, le sel essentiel de leurs liqueurs? L'économie d'un animal diffère souvent d'une manière très-marquée de celle d'un autre animal; je pourrois en citer plusieurs exemples frappans: j'en indiquerai sous peu de temps quelques-uns qui tiennent à d'autres expériences.

§. III. *Sur le Sel fusible à base d'alcali volatil.*

ARTICLE I.

De la préparation de ce Sel.

Entre les différents moyens que j'ai employés pour retirer le sel fusible de l'urine, le premier est celui que les chymistes ont proposé, & dont M. Margraff a donné le détail.

On évapore l'urine putréfiée en consistance de sirop liquide, puis on la met à la

cave. M. Margraff ne dit point de passer l'urine à la chauffe. Je l'y passe; & même, au lieu de chauffe, je me sers d'une double toile avec plus d'avantage, pour en séparer un dépôt terreux qui n'est dû en partie qu'à la sélénite de l'urine, & souvent à une portion de sel marin qui cristallise pendant l'évaporation. Ce dépôt, comme je l'ai observé, contient plus ou moins de sel fusible. Il le faut lessiver plusieurs fois avec de l'eau chaude, évaporer les lessives, & les mêler à l'urine que l'on place à la cave. Alors le sel fusible cristallise en plus ou moins de temps.

Il y a plusieurs observations à faire relativement à la cristallisation de ce sel.

1^o Il est difficile de bien déterminer le point convenable d'évaporation de l'urine.

2^o On doit avoir égard au temps plus ou moins long employé à faire putréfier cette urine; car plus la putréfaction dure, plus le sel fusible perd de son alcali volatil dans l'évaporation.

3^o Cette perte est encore plus considérable, quand on évapore l'urine par une forte ébullition. Je ferai voir dans un instant que c'est un moyen d'avoir le sel fusible plus facilement.

4^o Si ce sel fusible a beaucoup perdu de son alcali volatil, il ne cristallise pas communément le premier; c'est le sel ma-

78 OBSERVATIONS DE CHYMIE,

rin qui crystallise d'abord, & favorise ainsi la crystallisation du sel fusible. Dans ce cas, j'ajoute toujours à l'urine rapprochée, comme je viens de le dire, de l'esprit alcali volatil d'urine, ou de sel ammoniac, soit immédiatement après qu'elle est filtrée, ou encore mieux après la crystallisation du sel marin, & même après qu'elle a donné la premiere crystallisation du sel fusible.

En ajoutant cet esprit alcali volatil à l'urine froide, ou un peu chauffée, il se fait toujours une effervescence plus ou moins forte; elle est quelquefois telle que la liqueur passe par dessus les terrines.

Après avoir obtenu une premiere crystallisation de sel fusible, on peut encore faire évaporer un peu l'urine, la remettre à crystalliser, & l'on réussit à avoir du sel fusible. Le sel marin qui crystallise alors assez abondamment, fait que le sel fusible est bien impur.

Je préfere à l'évaporation faite au feu, celle faite à l'air dans la belle saison. Cette évaporation lente fait que le sel marin & le sel fusible se partagent bien mieux dans leur crystallisation, & que les crystaux de l'un & de l'autre sont moins confondus.

M. Margraff observe que l'urine qui reste après avoir été traitée par les évaporations & la crystallisation, à la maniere ordinaire, contient encore du sel fusible.

Cette urine exposée de nouveau à l'évaporation à l'air dans la belle saison, comme je l'ai proposé, est un moyen d'en séparer tout le sel fusible au point de n'en laisser, peut-être, qu'une infiniment petite quantité. J'ai tenu ainsi à cette évaporation pendant trois & quatre ans, des produits de deux cents & trois cents pintes d'urine, & j'en ai toujours retiré du sel fusible.

Il a fallu tout ce temps pour les épuiser entièrement; &, quoique j'aie répété plusieurs fois ce procédé, je n'ai pas encore bien déterminé ce que l'on peut retirer de sel fusible; mais la quantité qu'on a prétendu que l'urine pouvoit en fournir n'est pas exacte, & se trouve au-dessous de ce qu'elle fournit effectivement.

J'ai proposé de filtrer à la chauffe l'urine rapprochée. Ce procédé avantageux par lui-même est du docteur Schlosser (a).

J'ai encore employé un moyen pour avoir le sel fusible plus promptement. Il consiste à faire évaporer l'urine à une consistance plus épaisse que celle d'un sirop. A ce point il se passe deux choses, 1^o le sel fusible perd plus de son alcali volatil, 2^o il se cristallise une grande quantité de sel marin que l'on partage par ce moyen.

On passe sur une toile cette urine ainsi rap-

(a) *Trans. de Sal. nativ. urin. human.* Harling. 1760.

prochée toute chaude ; & après qu'elle est passée, ou dans le temps qu'elle passe, on y ajoute de l'eau pour l'empêcher de cristalliser, & la mettre dans une consistance plus liquide que celle d'un sirop.

On met dans une terrine le sel marin qui reste sur la toile, après qu'il est bien refroidi ; on verse dessus, à différentes reprises, quelques petites portions d'eau, qu'on laisse quelques minutes pour en enlever le sel fusible qui s'y trouve mêlé.

Après avoir ajouté toutes ces lotions à son urine, on la met à évaporer légèrement au feu, si on ne la trouve pas assez rapprochée ; & lorsqu'elle est presque froide, on y ajoute de l'esprit volatil d'urine ou de sel ammoniac, fait par l'alcali fixe. Alors on obtient abondamment son sel fusible. Si on ne veut pas faire évaporer l'urine au feu, on la laisse à l'air, bien entendu à l'abri de la pluie.

Les urines qu'on expose à l'air dans la belle saison pour évaporer, & se procurer les différents sels qu'elles contiennent, reprennent tellement l'humidité de l'air en automne, qu'elles passent par dessus les bords des terrines lorsque celles-ci sont un peu trop pleines. Pour éviter cet inconvénient, & pour n'avoir pas tant d'évaporation à faire au printemps, on transvase les urines dans des vaisseaux de verre ou de
grais,

grais, au commencement de Novembre, & on les remet à l'air au mois d'Avril.

ARTICLE II.

De la purification du Sel fusible.

1^o Le sel fusible qu'on retire de l'urine par les évaporations & crySTALLISATIONS répétées, est toujours fort sale, & mêlé d'une portion de matiere savonneuse ou extractive, de sel marin, & d'un autre sel formant assez communément des crySTaux plus ou moins considérables, qui tombent en efflorescence, au lieu que le sel fusible n'y tombe pas. C'est ce même sel que des chymistes ont pris pour du sel de Glauber, tant à cause de la propriété qu'il a d'effleurir, & de son goût qui approche de celui du sel de Glauber, à l'amertume près qu'il n'a pas, qu'à cause de la figure de ses crySTaux.

2^o C'est en purifiant ce sel fusible que ce dernier se partage assez bien, comme nous le ferons observer.

3^o Le sel fusible, dans ses purifications & évaporations, soit à feu nu, soit au bain-marie, présente des phénomènes & des difficultés dont, ce me semble, on a encore peu parlé.

4^o On fait dissoudre son sel fusible dans cinq à six parties d'eau pure à une douce chaleur; & on filtre la liqueur au papier ou à la chausse. Si on évapore cette liqueur

82. OBSERVATIONS DE CHYMIE,

dans une bassine, dont une grande partie reste vuide, soit que la liqueur bouille ou non, il se dissipe d'abord non-seulement de l'alcali volatil, comme l'a observé M. Margraff, mais encore une assez grande quantité de sel fusible. Toute la partie de la bassine qui est vuide & au-dessus de la liqueur, se couvre peu à peu de petits points blancs, qui se multiplient tellement qu'ils forment par-tout une croûte à lames continues. Ces lames s'étendent même jusque sur les bords du fourneau, lorsque la bassine se trouve à son niveau (a).

C'est à l'alcali volatil & à l'eau qui se dissipent, qu'est due cette évaporation ou dissipation du sel fusible, puisque l'acide phosphorique est de la dernière fixité au feu. Si on fait promener la liqueur sur toute cette lame saline, il se fait une effervescence assez sensible, qui démontre que c'est du sel fusible qui a perdu la plus grande partie de son alcali volatil, & que celui qui se dégage continuellement de la liqueur, lorsqu'on la fait passer sur cette lame saline, est la cause de l'effervescence qu'on y remarque. Cela est si vrai, qu'on peut produire le même effet en appliquant, avec une paille, de l'esprit alcali volatil de sel

(a) Tous les sels en général son plus au moins emportés dans l'air, à la faveur de l'eau qui s'évapore.

RELATIVES A L'ANALYSE ANIM.

ammoniac sur la croûte saline. Il n'y a donc point de doute qu'elle ne soit, comme je l'ai dit plus haut, une portion de sel fusible privé d'une partie de son alcali volatil.

5^o On ne peut guere déterminer le point précis de l'évaporation. Il ne faut pas attendre que la liqueur fasse la pelli-cule. Cependant le sel fusible ne demande pas beaucoup d'eau pour être tenu en dissolution. Ce sel m'a paru donner plusieurs variétés de crystaux, dont je m'abstiens de parler ici, parce que je réserve ce détail pour une autre occasion.

6^o C'est dans cette nouvelle purification & crySTALLISATION du sel fusible qu'on voit se former communément, en plus ou moins grande quantité, un autre sel qui en differe beaucoup par la forme & la grosseur de ses crystaux, qui présentent ordinairement des groupes de la plus grande beauté.

La forme de ces crystaux est un prisme tétraèdre allongé, très-comprimé ou applati, & irrégulier, dont un des bouts est dièdre, composé de deux rhomboïdes taillés en sens contraire, & l'autre est adhérent à la base. Les quatre côtés du solide sont deux pentagones irréguliers & alternes opposés, & deux rhomboïdes allongés & taillés en biseau.

Ce sel crySTALLISE communément après & par dessus le sel fusible. Quand ils sont

84 OBSERVATIONS DE CHYMIE,

tous deux nouvellement crySTALLISÉS, ils sont transparents ; mais la différence de leurs figures les fait bientôt distinguer. Un des caractères principaux du premier, est l'efflorescence qu'il contracte à l'air. On le connoît encore par la propriété qu'il a de former une masse opaque & blanche lorsqu'il est fondu au grand feu ; tandis que le sel fusible pur fait un verre de la plus belle transparence, & donne, comme on sçait, de l'alcali volatil dans la distillation (a). L'autre au contraire, s'il est pur, n'y donne que de l'eau. C'est celui-là que j'appelle *sel fusible à base de natrum*.

7° Après avoir obtenu la première crySTALLISATION du sel fusible, on évapore de nouveau la liqueur, & on répète les crySTALLISATIONS ; par ce moyen, on vient à bout d'avoir tout son sel fusible. Comme toutes ces crySTALLISATIONS sont plus ou moins pures, on réitère plusieurs fois les dissolutions, & on remet à crySTALLISER.

J'ai observé que les évaporations faites à l'air avoient de l'avantage sur celles faites à feu nu, ou même au bain-marie, à cause de la facilité avec laquelle se dissipe ce sel fusible.

(a) Il ne faut qu'un fixieme du premier pour rendre l'autre opaque dans la fusion ; mais si on fait l'expérience en grand, & qu'on tienne un peu de temps la matière au feu, le sel fusible se partage en partie.

Après l'avoir privé de tout sel marin, & sur-tout du sel fusible à base de *natrum*, quoi qu'il ne fût pas absolument bien blanc, j'en ai traité au feu dans un creuset de porcelaine ; il y est devenu comme un beau verre transparent : il s'est seulement couvert d'un peu d'écume grise ; c'est ce qui le salissoit.

8° On vient de voir, n° 6, que par les cristallisations on parvient à séparer peu à peu le sel fusible à base de *natrum*. On le sépare encore très-bien après qu'il est tombé en efflorescence : alors on le distingue parfaitement du vrai sel fusible, dont on le détache avec les doigts ou avec des pointes de ciseaux.

9° Dans les purifications, évaporations & cristallisations répétées du sel fusible, il faut avoir l'attention d'ajouter toujours de l'esprit alcali volatil d'urine ou de sel ammoniac, & cela pendant l'évaporation, sur-tout si elle se fait au feu. Après que la liqueur est évaporée au point propre à la cristallisation, & qu'elle est presque froide, on la sature d'esprit alcali volatil ; on en met même un peu plus, afin de maintenir toujours son sel dans l'état le plus parfaitement neutre possible ; sans quoi l'acide phosphorique acquiert une consistance épaisse, tenace comme un sirop fortement cuit, & alors il n'est plus possible de le faire cristalliser. Si, lorsque le sel fusible ou acide phospho-

86 OBSERVATIONS DE CHYMIE

rique dans cet état est privé de tous autres sels neutres, on met la liqueur dans un creuset de porcelaine, ou dans tout autre vaisseau propre à l'opération, qu'on place à feu nu, ou au bain de sable: si on dessèche la liqueur avec beaucoup de précaution, & qu'on donne sur la fin un feu suffisant pour fondre l'acide phosphorique, on l'obtient d'une transparence aussi parfaite que celle du plus beau crystal.

ARTICLE III.

Des différents phénomènes opérés par le sel fusible.

1° La dissolution du sel fusible dans l'eau, donne au sirop de violettes une couleur verte assez foncée.

2° Lorsqu'on triture du sel fusible en poudre avec de l'alcali fixe de tartre, l'alcali volatil se dégage; effet qui se manifeste encore plus vite en y ajoutant quelques gouttes d'eau.

3° L'alcali volatil se dégage également en triturant ensemble du sel de soude & du sel fusible.

4° La craie, la chaux éteinte triturée avec le sel fusible, ne paroissent pas agir à froid.

§. IV. *Sur le sel fusible à base de natrum.*

1° La dissolution de ce sel dans l'eau distillée, verdit bien le sirop de violettes.

2° Si on mêle à ce sel en poudre de l'acide vitriolique bien concentré, il ne se fait aucun mouvement apparent.

3° L'acide nitreux n'a aucune action sur ce sel.

4° Soumis au grand feu, il entre en fusion, & forme une masse blanche opaque.

5° En ajoutant de la dissolution de mercure par l'acide nitreux, à celle du sel fusible à base de *natrum* dans l'eau distillée, il se fait sur le champ un précipité blanc assez abondant. On s'assure, autant qu'il est possible, du point de saturation. Tandis que l'on fait cette précipitation, on ne sent point l'odeur d'acide nitreux, comme dans l'opération du mercure précipité blanc.

6° Ce précipité séparé de la liqueur qui le surnage, édulcoré avec l'eau distillée, ne paroît pas y être aussi soluble que le mercure précipité blanc.

7° Si l'on soumet ce précipité séché à la distillation, dans une cornue de verre lutée, & qu'on donne le feu par degrés jusqu'au point de tenir la cornue rouge pendant une heure & demie à peu près, il passe d'abord une légère vapeur d'acide nitreux; il se sublime ensuite dans le col de la cornue une substance semblable à un précipité rouge trop calciné, & mêlée de beaucoup de mercure coulant.

8° On trouve dans le fond de la cornue

88 OBSERVATIONS DE CHYMIE

une masse blanche qui paroît avoir été bien fondue , & qui est fort pesante. Elle agit sur le verre de la cornue , qu'elle est souvent prête à percer ; ce qui prouve que cette matiere mercurielle contient l'acide phosphorique , qui , comme on sçait , a la propriété d'agir sur le verre exposé au grand feu.

9° Une portion de cette substance saline mise en poudre , & tenue en ébullition avec un peu d'eau & de l'alcali fixe dans un petit matras , se change en une poudre d'un beau rouge de brique fort vif.

10° Un morceau de cuivre , frotté avec cette liqueur & le précipité , devient blanc ; preuve que l'acide animal ou phosphorique est uni au mercure.

11° La liqueur que l'on a décantée de dessus le précipité n° 6 , évaporée au point convenable pour la crySTALLISATION , donne un nitre quadrangulaire , qui démontre que ce sel a le *natrum* pour base.

12° Si on mêle au sel fusible à base de *natrum* , dissous dans l'eau distillée , une dissolution de nitre à base terreuse , il se fait sur le champ un précipité blanc abondant. Le point de saturation trouvé , on laisse déposer le précipité , on décante la liqueur que l'on met à part , & on lave le précipité.

13° Le précipité séché est pulvérulent comme une craie ou magnésie , sans aucune forme saline apparente à la vue. Ce pré-

cipité n'a donc aucune ressemblance avec la sélénite.

14° Ce même précipité ou sel à base terreuse ne fait effervescence avec aucun des acides. Il se dissout totalement dans l'acide nitreux, & dans l'acide du sel marin. On voit par-là que, loin d'être une terre absorbante, il a les propriétés des terres animales, telles que les os.

15° On fait de la sélénite avec ce précipité comme avec la terre animale.

16° Enfin la liqueur, qui a été décantée de dessus le précipité n° 12, évaporée convenablement pour cristalliser, donne des cristaux de nitre quadrangulaire ; nouvelle preuve que ce sel a pour base le *natrum*.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1776.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	3 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
2	4 $\frac{1}{2}$	12	7 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
3	8 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
4	6 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	9	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8
5	5 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6
6	7 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
7	6	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 9 $\frac{3}{4}$
8	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 9
9	4 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
10	6	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 2
11	5 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
12	6 $\frac{1}{4}$	13	8 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
13	7 $\frac{1}{2}$	15	8 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{3}{4}$	28 5
14	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10	28 4 $\frac{3}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
15	8 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
16	8	12	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{3}{4}$
17	8	12	7 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28
18	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
19	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28 1
20	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
21	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
22	7 $\frac{1}{2}$	12	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1
23	9	9 $\frac{1}{2}$	6	28 1	28 1	28 1
24	6	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$
25	6	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
26	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
27	9	16	11	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
28	10	17	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
29	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
30	16	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$
31	15	18	14	28 1	28 1	28

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. nuag. vent.	N. nuages.	Couvert.
2	N. nuages...	N. nuages.	Beau.
3	S-O. pluie.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
4	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
5	O.n. pl. grêle.	O. grêle, pl.	Nuages.
6	N. couvert.	O. nua. pluie.	Beau.
7	N-O. couvert, pluie, grêle.	N-O. pluie.	Nuages.
8	N-O. pl. couv.	N-O. pluie.	Pluie.
9	N. couv. pl.	N. pluie.	Couvert.
10	N. cou. pluie.	N-N-E. nuag.	Beau.
11	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
12	N. nuages.	N. nua. beau.	Beau.
13	N. beau, nua.	N. nuages.	Beau.
14	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
15	N. nuages.	N. cou. pluie.	Beau.
16	N. couvert.	N. couvert.	Nuages.
17	N. nuages.	N. nuag. vent.	Pluie.
18	N. pluie.	N. couv. pl.	Pluie.
19	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
20	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
21	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
22	N. couvert.	N-N-E. n. v.	Couvert.
23	N. nuag. vent.	N. nua. vent.	Nuages.
24	N-N-E. nuag.	N-E. nuages, pet. pluie.	Nuages.
25	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
26	N. beau, nuag.	N. nuages.	Beau.
27	N. beau.	N-E. nuages.	Beau.
28	N-N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
29	N-E. beau.	S. nuages.	Nuages.
30	S. pet. pluie, nuages.	S. n. ondées.	Nuages.
31	N. pluie.	O. pluie.	Nuages.

92 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES, &c.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $21\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur, de $3\frac{1}{4}$ degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $17\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 20 fois du Nord.

4 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

2 fois du S.

2 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

4 fois de l'O.

2 fois du N-O.

Il a fait 16 jours beau.

26 jours des nuages.

12 jours couvert.

13 jours de la pluie.

2 jours de la grêle.

4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1776.

On a observé pendant ce mois-ci les mêmes rhumatismes que les deux mois précédents : ils ont précédé souvent l'invasion des maladies, pour disparaître lorsque la fièvre commençoit à prendre un caractère régulier : les douleurs de tête ont été fréquentes, aiguës, & souvent d'une féroacité qui n'est pas ordinaire : les malades éprouvent d'abord du spasme dans la région épigastrique & les hypochondres, le ventre est resserré, & il y

a de la constipation ; cet état est accompagné de fièvre souvent violente & de délire ; & dure jusqu'à ce que le ventre, devenu libre, laisse d'abord passer des évacuations de matières bilieuses , noires & recuites , qui sont ensuite suivies d'une bile plus ou moins colorée ; & qui annonce la coccion. Une ou deux saignées , dans le commencement , suivant la violence de la fièvre ou des douleurs ; les boissons délayantes acidules , & les laxatifs doux , terminent alors heureusement la maladie. Il y a aussi des petites-véroles d'un bon caractère , & sur-tout des rougeoles très-fréquentes.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille , au mois de Mai 1776 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

Les vents du nord , qui ont encore régné la plus grande partie de ce mois , l'ont rendu froid : ce n'est que vers les derniers jours que le temps s'est adouci. La liqueur du thermomètre s'est portée , le 30 , à 17 degrés au dessus du terme de la congelation.

Les pluies survenues au commencement du mois , & continuées par intervalles jusques vers la fin , ont comblé les vœux du laboureur.

Il y a eu , tout le mois , des variations dans la hauteur du baromètre. Le 5 , le mercure est descendu à 27 pouces 5 lignes ; & le 18 , il s'est élevé à 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 17 degrés au dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 4 degrés. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le

94 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

barometre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaiffement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
1 fois de l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
3 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
11 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
17 jours de pluie.
2 jours de la grêle.
11 jours de brouillard.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mai 1776.

La petite-vérole a continué à régner. Cette maladie n'a pas été plus fâcheuse ce mois que le précédent.

La continuation des vents du nord a causé des pleuropneumonies légitimes, & quelques angines. Ces maladies ont dû être traitées par la méthode purement anti-phlogistique. Dans quelques personnes, la pleuropneumonie s'est terminée par des dépôts dans les extrémités du corps.

Il y a eu aussi des fluxions de poitrine & diverses fluxions catarrheuses.

LIVRES NOUVEAUX.

Les Oracles de Cos, ouvrage intéressant pour les jeunes médecins, utile aux chirurgiens, curés & autres ayant charge d'ames, & curieux pour

tout lecteur capable d'une attention raisonnable ; par M. *Aubri*, docteur en médecine, conseiller-médecin ordinaire du Roi, intendant des eaux minérales de Luxeuil. Paris, chez *Cavelier*. 1776. In-8°.

Flora Parisiensis, ou Descriptions & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris ; second cahier. Paris, chez *Didot*. 1776. In-8°.

Les vingt plantes figurées & décrites dans ce cahier sont l'aristoloché, le bon Henri, la capucine, la cimbalairé, le laitron, le lin, la grande mauve, la mille-feuille, le muslé de veau, l'œillet, l'origan, l'orpin, l'orvale, la parelle, le réseda, la saponairé, la sarriété, la scabieuse, la tanaïsie, la violette de Mars.

Des pierres précieuses & des pierres fines, avec les moyens de les connoître & de les évaluer ; par M. *Dutens*, de la Société royale de Londres, & de l'Académie des inscriptions & belles-lettres de Paris. Paris, chez *Didot aîné*, & *Debure aîné*. 1776. In-16.

Ce livre est également précieux par l'exactitude des descriptions qu'il renferme, & par l'exécution typographique.

Observations sur les maladies des Negres, leurs causes, leurs traitements, & les moyens de les prévenir ; par M. *Dazille*, médecin pensionnaire du Roi, ancien chirurgien-major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'Isle de France, &c. Paris, chez *Didot le jeune*. 1776. In-8o.

Essai sur la santé des filles nubiles ; par M. *Virard*, ed. Londres ; & se trouve à Paris, chez *Monory*. 1776. In-8° de quarante-trois pages.

Traité du seigle ergoté ; par M. *Read*, docteur en médecine, &c. seconde édition. A Metz, chez *Colignon*. 1774. In-12. On en trouve des exemplaires chez *Didot le jeune*. Prix 15 s.

T A B L E.

<i>EXTRAIT. Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne. Par M. Joseph-François Carrere, méd.</i>	Page 3
<i>Mémoire sur une pleuro-péritneumonie érysipélateuse maligne. Par M. Planchon, méd.</i>	24
<i>Observations & Remarques sur le sublimé corrosif. Par M. Barbut, méd.</i>	38
<i>Mémoire lu à l'Académie royale de Chirurgie, le 14 Septembre 1774, sur l'anévrysme de l'artere crurale. Par M. Sue le jeune, chir.</i>	44
<i>Observations de chymie, relatives à l'analyse animale. Par M. Rouelle.</i>	65
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1776.</i>	90
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1776.</i>	92
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1776. Par M. Boucher, médecin.</i>	93
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai 1776. Par le même.</i>	94
<i>Livres nouveaux.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1776. A Paris, ce 24 Juin 1776.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris, & de l'Académie
Royale de Médecine de Madrid.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U S T 1776.

TOME XLVI.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

AVIS DU LIBRAIRE.

¶ Nous apprenons à MM. nos Souscripteurs, avec la douleur la plus vive, la perte que la médecine & la littérature ont faite par la mort de M. Roux, auteur de ce Journal, & dans les papiers duquel presque tous les matériaux de celui de ce mois se sont trouvés tels qu'on les publie aujourd'hui. Lorsque l'on aura recueilli les détails de sa vie, on se fera un devoir de rendre à sa mémoire le juste tribut d'éloges qui lui est dû. MM. les Souscripteurs recevront le Journal de la même manière qu'il leur est parvenu jusqu'à ce jour, & l'on fera tous ses efforts pour remplacer dignement le médecin célèbre qui prenoit soin de sa rédaction.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1776.

EXTRAIT.

Les Oracles de Cos, ouvrage intéressant pour les jeunes médecins, utile aux chirurgiens, curés, ou autres ayant charge d'ames, & curieux pour tout lecteur capable d'une attention raisonnable; par M. AUBRI, docteur en médecine, conseiller-médecin ordinaire du Roi, intendant des eaux minérales de Luxeuil; avec cette épigraphe:

Un chêne antique s'élève, l'œil en voit de loin les
feuilles; il approche, il en voit la tige; mais il
n'en aperçoit pas les racines; il faut percer la
terre pour les trouver.

MONTESQUIEU, *Esprit des Loix.*

A Paris, chez Cavelier. 1776. In-8°.

DE tous les auteurs de médecine, Hippocrate est celui qui a eu le plus grand nombre de commentateurs, & qui par ses

grandes vues, les grands principes & son laconisme, en exigeoit davantage. Les uns, après une étude approfondie de la langue grecque, ont travaillé à rétablir le vrai texte d'Hippocrate, corrompu par les copistes & altéré par vétusté : les autres, en jettant un coup d'œil sur la collection des ouvrages attribués à Hippocrate, ont bientôt reconnu qu'ils n'étoient pas tous de ce grand homme; en conséquence ils ont fait tous leurs efforts pour établir l'authenticité des uns & la fausseté des autres : d'autres (& le nombre de ceux-ci est considérable) éblouis par une théorie qu'ils avoient imaginée, ou séduits par celle qui régnoit de leur temps, ont tâché d'expliquer Hippocrate en appliquant leurs théories à la doctrine de ce grand homme; vains efforts ! car c'est contre les vérités éternelles de ce pere de la médecine, que toutes les hypothèses, les théories mensongeres, les spéculations de cabinet vont se briser. Enfin la quatrième & dernière classe comprend ceux qui, par une pratique assidue, par des observations bien faites, par une longue expérience, ont confirmé la vérité des dogmes de la médecine de Cos.

M. Aubri, peu satisfait des travaux de tous les commentateurs, & considérant la collection des œuvres d'Hippocrate comme le puits au fond duquel se trouvoit la vérité, & d'où on ne l'avoit tirée qu'en partie, s'est

persuadé qu'il avoit trouvé le moyen de la faire sortir tout-à-fait. Ce moyen, selon lui, consiste à prendre les quarante-deux histoires du premier & du troisieme Livres des Epidémiques d'Hippocrate, dont l'authenticité est généralement reconnue, & d'en déduire chaque regle ou chaque sentence renfermée dans les Aphorismes, les Pronostiques, les Prorrhétiques & les Coacques. Voilà le vrai fil d'Ariane, ou le mot de l'énigme ; c'est Hippocrate qui se commente lui-même.

M. A. dans un Avertissement qui est à la tête de son ouvrage, trace en peu de mots la marche qu'il a constamment suivie au sortir des écoles de médecine. « Je ne lisois » jamais d'auteur, dit-il, sur-tout la premiere » fois, que la plume à la main, afin de noter » sur une feuille de papier à part, tous les en- » droits que je croyois les plus intéressants, » où qui ne me paroissent pas bien clairs. » J'avois soin d'arranger chaque note par » ordre alphabétique, en marquant en même » temps la page & la ligne d'où ces notes » étoient tirées. Quand j'eus lu un certain » nombre d'auteurs, je commençai à m'ap- » percevoir qu'ils se copioient les uns les » autres ; ce qui diminueoit d'année à autre » le nombre de mes notes. Je reprenois » souvent les auteurs qui me paroissent » originaux, ou les meilleurs, pour en lire

» seulement quelques articles ou chapitres ;
 » mais il me seroit impossible de dire com-
 » bien de fois Hippocrate, Celse, Prosper
 » Alpin, Pierre Foresté, Boerhaave, &c.
 » ont passé & repassé par mes mains. »

Il parle ensuite de la manière dont il pratiquoit la médecine ; il visitoit quelquefois le même malade jusqu'à quinze fois par jour. Il faut croire qu'alors M. A. n'en voyoit pas beaucoup ; car il n'auroit pas pu suffire à tant de visites, sur-tout en notant exactement tout ce qu'il observoit. C'est d'après une étude & une pratique de douze ans qu'il a commencé l'ouvrage dont nous parlons ; il a eu soin de le faire précéder par un Discours préliminaire, dans lequel il donne un abrégé de l'Histoire de la Médecine, avec cette épigraphe : *Détournons les morts, & dévorons leurs écrits, comme Saturne devoit les pierres.*

Il est inutile de donner un précis de ce discours, qui est lui-même un précis très-sec & très-stérile de l'Histoire de la Médecine de Le Clerc, Freind & Schulze. Nous remarquerons seulement en passant, que l'endroit où il est parlé de Boerhaave & de sa secte, nous a paru très-propre à diminuer l'enthousiasme des jeunes médecins pour les ouvrages de ce grand maître. C'est sur-tout en médecine qu'il est très-dangereux de trop jurer *in verba magistri*. M. A.

fait mention des différentes hypothèses de ce médecin sur les esprits animaux, sur le mystère de la génération qu'il explique par les animalcules de Leuwenœch, prétendant que le plus vigoureux d'entr'eux pénètre dans l'œuf, qu'il le féconde, & qu'après cette opération, il suffoque tous ses camarades qui n'ont pas la force de se défendre; sur la cause de la chaleur fébrile, qu'il fait consister dans le frottement des molécules sanguines, ce qui n'est pas vrai, d'après les observations de MM. de Haen, Schewenke & Venel; sur l'abus que le célèbre professeur de Leyde a fait des loix de la mécanique & de l'hydraulique, pour expliquer la plupart des fonctions de l'économie animale, & les vertus des médicaments.

M. A. démontre que ses calculs sur le mouvement du sang sont erronés, & que toutes ses théories sont défectueuses, parce qu'il a négligé de les déduire de l'attraction, de l'électricité, de la fermentation, de l'irritabilité, & peut-être de bien d'autres puissances inconnues. Passant ensuite à ses méthodes curatives, notre auteur prouve que la plupart ne lui appartiennent pas. Malgré ces taches, qu'on peut comparer à celles du soleil, M. A. rend justice aux travaux de Boerhaave, & convient qu'il a tiré de l'oubli plusieurs choses excellentes, perdues dans

les ouvrages des médecins Grecs, Arabes & Latins ; qu'il a fait un grand nombre d'élèves, dont la plupart ont acquis, à juste titre, beaucoup de réputation ; & que le plus grand service qu'il ait rendu à la médecine, a été de conseiller perpétuellement l'étude de la médecine grecque, qui est le dépôt des véritables loix de la médecine-pratique. Nous ajouterons qu'il a concouru à épuiser le nombre des erreurs dans lesquelles il faut, pour ainsi dire, nécessairement tomber pour parvenir au vrai. Peut-être aurions-nous toujours cru que les loix générales du mouvement pouvoient s'appliquer avec succès à l'explication des fonctions de l'économie animale, si ses tentatives infructueuses ne nous avoient dé-
trompés.

L'auteur ne dissimule point qu'il donne la préférence à la secte des empiriques ; non à ces empiriques aveugles qui n'ont qu'une routine qui leur est commune avec celle des charlatans, mais à ceux qui comparent leurs observations, ne raisonnent que sur des faits bien reconnus, & n'admettent au lit des malades aucune théorie, mais des règles seulement déduites de l'observation. Cet empirisme dont parle M. A. ne diffère en rien de la médecine dogmatique : d'ailleurs il ne faut pas disputer des mots ; car, en adoptant tous les dogmes d'Hippocrate,

même ceux qui se trouvent dans des ouvrages reconnus pour apocryphes, il me paroît avoir une prédilection plus grande encore pour la médecine dogmatique que pour l'empirique, selon l'idée qu'en ont communément les historiens de la médecine. D'après cela, on doit présumer qu'il ne trouve aucune différence entre ces deux sectes.

M. A. divise son ouvrage en trois sections. Dans la première, il rapporte les histoires des malades qui sont morts, & déduit des symptômes qu'ils ont éprouvés dans le cours de leurs maladies, toutes les sentences renfermées dans les Aphorismes, les Pronostiques, les Prorrhétiques & les Coaques. Toutes ces sentences sont des sentences de mort; cependant il nous semble qu'elles ne sont pas toutes sans appel.

La seconde section contient l'histoire des malades qui ont recouvré la santé; & de l'existence de certains symptômes, l'auteur déduit les axiomes renfermés dans les Livres d'Hippocrate dont nous avons parlé plus haut. Ces axiomes ou ces sentences annoncent une terminaison heureuse de la maladie.

La troisième section est une récapitulation de tous les signes annoncés dans les deux sections précédentes, une application de ces signes aux maladies en général & à

chaque symptôme en particulier, & leur justification par des exemples tirés des quarante-deux histoires du premier & du troisième Livres des Epidémiques. Pour mettre le lecteur en état de juger de la manière dont M. A. a atteint le but qu'il s'étoit proposé, nous allons rapporter en entier un des articles de la première section; ensuite nous ferons quelques remarques générales sur tout l'ouvrage, plutôt dans la vue de demander quelques éclaircissements à M. A. que dans celle de le critiquer.

*Histoire du second malade des Epidémiques
d'Hippocrate, Liv. I, sect. iij.*

« Silénus, qui demeuroit proche les enfants d'Eualcide, après bien des fatigues, des excès de vin & des exercices outrés, fut attaqué de la fièvre.

Il eut d'abord mal aux reins (a), une pesanteur à la tête, & une tension au cou (b).

SENTENCES tirées de cette histoire.

(a) « La douleur des lombes rend les fièvres bien graves. Coac. sect. 2, n° 114.

(b) La tension douloureuse au cou est très-dangereuse dans toutes les maladies aiguës; mais elle est encore plus redoutable dans toutes celles où l'on craint qu'il ne survienne un délire. Coac. sect. 2, n° 26.

Le premier jour il rendit par les selles une abondance de bile (a) pure, écumeuse (b), & forte en couleur; les urines étoient noires, & dépofoient un sédiment noir (c): il fut altéré, sa langue devint sèche: il passa la nuit (d) sans dormir.

Le second jour la fièvre fut aiguë, les déjections plus copieuses & plus tenues (e),

SENTENCES.

(a) *Les douleurs des lombes dans la fièvre, occasionnent bien souvent des déjections liquides.* Coac. sect. 1, n° 23.

Il ne faut pas prendre cette sentence à la lettre; car il peut fort bien se faire que la douleur des reins soit plutôt un signe, ou même un effet de la diarrhée qui se prépare, au lieu d'en être la cause.

(b) *Toutes déjections bilieuses & moussues sont mauvaises & suspectes dans les maladies aiguës; principalement à ceux qui ont des douleurs de reins.* Prorrh. Liv. 1, n° 71. Coac. sect. 3, n°s 223, 230 & 232.

(c) *Toute urine noire est pernicieuse; mais celle qui dépose un sédiment noir, l'est encore plus.* Coac. sect. 3, n° 266.

(d) *Quand un malade ne dort ni le jour, ni la nuit; si cette insomnie n'est pas occasionnée par quelque douleur, c'est une marque que le délire arrivera.* Liv. des Prénos. n° 136; & Coac. sect. 3, n° 105.

(e) La grande ténuité étant un signe de grande crudité, il résulte que cette maladie devoit être mortelle, ou fort longue, parce que, dans ce cas, ou la coction ne se fait point, ou si elle se fait,

écumeuses ; les urines furent noires , la nuit laborieuse ; il survint un peu de délire.

Le troisieme jour il eut un redoublement ; une tension (a) molle aux deux hypochondres , qui s'étendoit jusqu'à l'ombilic : les déjections furent tenues & noirâtres : il ne dormit point pendant la nuit , & parloit beaucoup ; il rioit , chantoit , & ne pouvoit plus se contenir.

Le quatrieme jour, même (b) état.

Le cinquieme jour les déjections étoient pures , bilieuses , luisantes & (c) grasses ;

SENTENCES.

ce n'est que très-difficilement & en beaucoup de temps.

(a) Comme Hippocrate ne parle plus des douleurs de reins que Silénus avoient le premier jour , il est probable que cette humeur avoit abandonné les lombes , & avoit reflué au diaphragme , ou vers les parties internes du foie & de la rate ; ce qui faisoit paroître cette tension sans dureté extérieure ; par conséquent les douleurs des lombes ou des parties inférieures qui remontent vers le diaphragme , mettent les malades dans le plus grand danger. Liv. des Prénot. n° 286.

(b) Quand le troisieme jour des maladies aiguës est accompagné de symptômes ou de signes dangereux , si le quatrieme lui ressemble , c'est un signe bien pernicieux. Régime des Maladies aiguës , section 4 , n° 175.

(c) Les déjections bilieuses & grasses sont mortelles. Coac. sect. 3 , n° 384.

les urines tenues (a) & transparentes (b). La connoissance lui revint un peu.

Le fixieme il sua un peu autour de la (c) tête; les extrémités devinrent froides & (d) livides; il eut beaucoup (e) d'agitation; il n'alla point (f) à la garderobe; les urines (g) s'arrêterent; la fièvre étoit toujours aiguë.

SENTENCES.

(a) Les urines blanches & transparentes sont d'un très-mauvais présage, sur-tout chez les frénétiques. Coac. sect. 3, n° 263.

(b) L'urine noire, trouble, qui devient tenue; bilieuse ou transparente, est des plus funestes. Coac. sect. 3, 254.

(c) Les petites sueurs qui paroissent seulement autour de la tête ou du cou, sont bien mauvaises; car elles annoncent la mort dans les maladies aiguës, & de la longueur dans celles qui sont moindres. Liv. des Prénos. n° 75; Coac. n° 239; & Prorrh. Liv. I, n° 56.

(d) Nous avons vu dans l'histoire des Philiscus le danger qui résulte des extrémités froides ou livides.

(e) Quand les extrémités deviennent froides dans la fièvre, & qu'il y a en même temps sueur à la tête, impatience, inquiétude ou grande agitation; c'est un signe d'autant plus pernicieux, qu'il indique la phrénésie actuelle. Prorrh. Liv. I, n° 26.

(f) Nous verrons bientôt pourquoi il n'alla point à la selle.

(g) La suppression d'urine est mortelle dans les maladies aiguës, ainsi que celle qui survient à la suite du refroidissement. Coac. sect. 3, n° 306.

Le septieme jour il fut sans parole ; la chaleur ne revint point aux extrémités ; il n'urina (a) pas.

Le huitieme jour il sortit de tout le corps une sueur froide, avec des exanthêmes (b) rouges, petits, ronds, pustuleux, qui ne vinrent point à suppuration. On lui donna un suppositoire légèrement, irritant qui lui fit rendre avec douleur (c) beaucoup d'excréments tenus, cruds : il rendit aussi avec douleur une urine (d) mordicante. Les extrémités recouvrent un peu de chaleur ; il eut quelques petits sommeils, des assoupis-

SENTENCES.

(a) Le danger des symptômes de ce jour a été suffisamment prouvé dans l'histoire de Philiscus.

(b) Nous avons aussi fait voir combien sont pernicieuses les sueurs froides, ainsi que les urines tenues & transparentes. Nous ajouterons ici que quand il survient dans les fièvres continues des pustules par tout le corps qui ne suppurent pas, c'est un signe mortel, à moins qu'il ne se forme ailleurs un abcès qui rende une bonne quantité de pus louable. Coac. sect. 1, n° 147.

(c) Les douleurs de la vessie sont formidables dans les fièvres continues, car elles suffisent pour faire mourir ; & pendant qu'elles subsistent, les malades ne vont point à la selle, ou s'ils y vont, c'est avec des efforts douloureux. Livre des Prénos. n° 297.

(d) Toute urine qu'on rend avec douleur & en petite quantité, est d'un fort mauvais augure. Prorrh. Liv. I, n° 77, 78 & 79 ; & Coac. sect. 3, n° 318.

sements passagers ; il fut sans parole ; & ses urines furent derechef tenues & transparentes.

Le neuvieme jour il étoit dans le même état (a).

Le dixieme jour , on ne put lui faire prendre aucune boisson (b). Il tomba dans l'assoupissement (c) : son sommeil étoit fort léger ; ses déjections semblables aux précédentes. Ses urines furent copieuses , épaisses , avec un sédiment blanc , qui (d) ressembloit à de l'orge grossièrement moulu. Les extrémités redevinrent froides.

Le onzieme jour (e) il mourut.

S E N T E N C E S .

(a) C'est-à-dire qu'il y avoit continuation de symptômes.

(b) *Les délires les plus pernicioeux, sont ceux pendant lesquels les malades refusent de prendre les choses nécessaires à la vie, telles que les aliments & la boisson ; car s'ils perséverent, la mort est inévitable.* Coac. sect. 1, n° 128.

(c) *L'assoupissement est dangereux par-tout ; mais il est pernicioeux lorsqu'il est de refroidissement.* Coac. sect. 3, n° 254.

(d) Cette urine dont le dépôt ressembloit à de l'orge grossièrement moulu, n'étoit-elle pas une marque de l'affection pustuleuse ou galeuse de la vessie. Aphor. 77, sect. 4.

(e) Cet événement nous fait voir que les maladies qui se déclarent après des excès de vin & de travail , sont des plus dangereuses ; & que par

112. LES ORACLES DE COS.

Il eut, depuis le commencement jusqu'à la fin, une respiration rare (a) & grande, avec des palpitations perpétuelles (b) aux hypochondres : il étoit âgé d'environ vingt ans (c). »

M. A. suit la même marche dans la seconde section, c'est-à-dire qu'il rapporte les histoires des malades qui ont recouvré la santé, & qu'à chaque symptôme il accro-

SENTENCES.

conséquent, lorsqu'il regne des maladies populaires, on ne sçauroit apporter trop d'attention dans le régime & dans l'exercice pour les éviter, ou du moins pour se mettre à l'abri du danger quand elles attaquent.

Quand la faculté appétitrice est éteinte, c'est une marque que la nature est dans l'impuissance absolue de faire aucune espèce de digestion & de nutrition. Si ce symptôme persévère, cela signifie qu'il n'y a plus de ressource, à cause de l'impossibilité de soutenir ou de réparer les forces qui se consomment à vue d'œil.

(a) *La respiration rare & grande est un symptôme bien funeste qui annonce presque toujours la phrénésie ou les convulsions.* Coac. sect. 2, n°. 6.

(b) *Les palpitations ou pulsations qui surviennent aux hypochondres ou vers la région ombilicale, pendant les maladies aiguës, sont mauvaises, & annoncent le délire.* Coac. sect. 2, n° 55, 82 & 86.

(c) *Il y a une grande apparence que le malade ne seroit pas allé si loin avec tant de symptômes mortels, si ce n'eût été sa jeunesse.* »

che

che deux ou trois sentences tirées des Œuvres séméiotiques d'Hippocrate.

La troisieme section appartient plus particulièrement à l'auteur, que les deux précédentes ; car, outre les différents passages cités d'après les Œuvres du pere de la médecine, M. A. disserte assez longuement sur les jours critiques & les années climatériques. Depuis Galien jusqu'à nos jours, on a beaucoup disputé sur ces fameux jours critiques ; on a tâché de concilier les différents passages d'Hippocrate entr'eux, & ensuite avec l'observation. Les efforts de M. A. n'ont pas été plus heureux que ceux des écrivains qui l'ont précédé ; & il nous semble, après avoir lu & relu ce qu'il en dit, que la matiere n'est pas encore tout-à-fait éclaircie. Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de rapporter toutes les objections qu'on pourroit faire contre cette doctrine : nous dirons seulement que le nombre des jours ne doit point être compté, ni ne peut l'être ; que la coction & la crise peuvent avoir lieu, & ont réellement lieu tous les jours indistinctement, c'est-à-dire, que le nombre des jours n'est pas déterminé par la nature, pour le temps de la coction & celui de la crise. L'observation cependant nous a appris que les crises suivoient l'ordre des redoublements ; que dans les maladies aiguës ces redoublements

arrivoient le plus souvent en tierce jusqu'au quatorze, en quarte depuis le quatorze jusqu'au vingt-un ; & que depuis cette époque jusqu'au quarante & au-delà, on n'appercevoit de redoublement bien marqué que de sept en sept jours. C'est aux praticiens observateurs qu'il appartient de décider la question. Les calculs des auteurs sur les jours critiques & les années climatériques, ont été enfantés la plupart par la doctrine absurde de Pythagore sur les nombres : quelques faits particuliers qui semblent quadrer avec ces calculs, ne prouvent rien ; la multiplicité des causes, leur énergie différente, la variété des circonstances tirées de l'âge, du tempérament, de l'air, des lieux qu'on habite, du climat, &c. empêcheront toujours que la nature suive une marche uniforme dans les maladies, & leur terminaison.

Quant à l'ouvrage entier de M. A. nous ferons les remarques suivantes.

1^o M. A. a confondu les ouvrages qui sont réellement d'Hippocrate, avec ceux qui ont été reconnus pour apocryphes depuis Galien jusqu'à nous. Les Coaques ont toujours été regardées comme une compilation des sentences de l'école de Cos. Le Livre premier des Protrhétiques n'est sûrement pas d'Hippocrate ; il suffit de le comparer au second pour s'en convaincre : or dans ces deux ouvrages il y a une multitude

de choses fausses , hafardées & contradictoires, que M. A. admet le plus souvent sans restriction.

2^o Tout lecteur , en lisant l'ouvrage de notre auteur, reconnoîtra facilement un vice de logique essentiel ; car, en jettant les yeux sur l'article que nous avons rapporté en entier , on verra que M. A. conclut toujours du particulier au général.

3^o L'ordre qu'il a suivi dans son ouvrage sert plus à embrouiller les idées qu'à les éclaircir. La division des maladies selon leur terminaison est abusive , en ce que dans les maladies aiguës le commencement , & même l'état de la maladie , est presque toujours accompagné de signes très-pernicieux ; ainsi tout observateur peut prononcer alors que la maladie est dangereuse , & même mortelle. On trouvera des preuves de ce que nous avançons ici , dans la première & la seconde section de l'ouvrage. Quelquefois le malade est regardé comme mort, il en a tous les signes , & cependant la nature faisant un dernier effort , opere une évacuation qui sauve le malade. C'est d'après de pareilles observations que le père de la médecine a sagement prononcé cette belle sentence dont MM. les curés , & autres ayant charge d'âmes , doivent bien se souvenir :

Acutorum morborum non omnino tutæ

sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. Aphor. 19, sect. 2.

Il nous semble qu'on ne doit pas prendre chaque symptôme d'une maladie pour y accrocher deux ou trois sentences générales, qui ne se trouvent le plus souvent vraies que dans un cas particulier. C'est l'ensemble des symptômes qu'il faut saisir, c'est de leur réunion qu'on doit tirer & le pronostic & les indications. D'ailleurs, il est extrêmement important dans les maladies de distinguer les symptômes essentiels de la maladie, de ceux qui ne sont qu'accidentels, & de ceux qui sont symptôme de symptôme ; & dans une maladie compliquée, les différents effets sensibles de chaque maladie. En général, tout le pronostic des maladies aiguës pourroit se réduire à la proposition suivante :

Plus le malade est éloigné de l'état de santé, soit par le nombre des symptômes, soit par leur gravité, plus la maladie est dangereuse ; & vice versâ.

5^o Quoique les histoires des quarante-deux malades, écrites par Hippocrate, soient très-précieuses par la description exacte d'un certain nombre de symptômes, il faut convenir cependant qu'elles sont défectueuses, en ce qu'il n'y est point fait mention de l'état du pouls, des médicaments mis en usage, & qu'on n'y parle que très-rarement de l'état de la respiration, & nullement du

tempérament du malade. Nous sommes persuadé qu'il est, pour ainsi dire, impossible d'asseoir un bon pronostic dans les fièvres aiguës, sans faire attention à l'état du pouls; & que des saignées faites & des purgatifs administrés au commencement d'une maladie, peuvent occasionner des changements, d'où résulte une marche de la maladie toute différente de celle qui auroit eu lieu si le malade avoit été abandonné aux seules forces de la nature.

6^o Il nous semble que les vérités sublimes de l'école de Cos perdent beaucoup à être rendues en langue vulgaire. La précision & l'énergie du grec & du latin ne se trouvent plus dans la prose très-négligée & très-peu correcte de M. A. D'ailleurs, quoi qu'on en puisse dire, la médecine n'est point faite pour être mise à la portée de tout le monde. La demi-science dans les autres connoissances, ne donne souvent que du ridicule, au lieu que dans la médecine elle est toujours dangereuse.

7^o Malgré tous les défauts que nous croyons avoir trouvés dans l'ouvrage de M. A. & ceux que des yeux plus clairvoyants que les nôtres pourroient encore y trouver, il faut convenir que son ouvrage peut être de quelque utilité aux médecins, en ce qu'il contient toute la doctrine de l'ancienne médecine sur les signes, avec quelques notes

judicieuses & même sçavantes. Il est vrai que ces notes auroient pu être exposées dans un meilleur ordre ; mais on doit toujours sçavoir gré à l'auteur de ses motifs & de son travail. Il a eu le courage que bien des médecins n'ont pas , de dévorer les écrits de l'école de Cos , de creuser la terre sur laquelle est planté ce chêne antique , & d'en découvrir parci par-là quelques racines (a). Ses efforts lui ont mérité l'approbation de la Faculté de Médecine de Paris , dans le sein de laquelle la médecine grecque s'est toujours conservée , malgré les disputes de l'école , les faux systèmes , & l'opinion du jour.

(a) Voyez l'épigraphe qui est à la tête de cet article , après le titre du livre.

LETTRE (a)

A l'auteur du Journal ; par M. BRASDOR, professeur royal en chirurgie , &c.

Vous avez bien voulu , Monsieur , insérer dans votre Journal du mois de Mars , des conjectures que j'ai cru pouvoir hasarder sur l'épizootie qui ravage les provinces méridionales du royaume. Outre l'avertisse-

(a) Cette Lettre avoit été envoyée à feu M. Roux , il y a près de deux mois ; mais l'abondance des matieres ne lui avoit pas permis de l'insérer dans le cahier de Juillet.

ment qui est dans le titre même, j'ai eu soin de prévenir que ma spéculation n'étoit peut-être qu'un rêve. Je n'ai rien prononcé, rien affirmé ; j'ai proposé une idée à vérifier sans aucune prétention, & avec la modestie qui convenoit à son auteur.

Ce n'est pas d'après cet exposé que je suis attaqué dans la Gazette de Santé, du 14 Mars : on lit à la fin de l'article qui me concerne, qu'il est de *M. Grignon, chevalier de l'Ordre de S. Michel, sçavant éclairé, & correspondant des académies des sciences & belles-lettres de Paris.*

Je suis fâché qu'un homme de mérite ait employé un style si peu digne de ceux qui cultivent les sciences & les arts ; je le plains d'avoir cherché à répandre le ridicule & le mépris sur un homme qui ne lui est connu que par un acte, dont au moins le motif est honnête. Les intérêts de la vérité ne peuvent perdre à être défendus avec raison & décence. Ce que j'extraurai de la Gazette citée sera imprimé en lettres italiques.

On lit dans la Gazette de France, n° 15, du 22 Février, une observation du sieur Brasdor. Ayant trouvé des vers dans la tête de quelques chiens affectés de contagion, en 1763, & croyant remarquer de l'analogie dans les symptômes de la maladie des chiens, comparés avec ceux de l'épizootie pestilentielle, il conclut que les vers sont le prin-

cipe de ce fléau ; qu'il suffit, pour en anéantir les funestes effets, de donner des remèdes qui tuent les vers. Il propose les fumigations de cinabre & de tabac, que Boerhaave employa pour guérir une fille qui avoit des vers dans le nez.

Ce qu'on vient de lire est absolument différent de ce que j'ai écrit. J'ai trouvé des vers dans le nez & non dans la tête, de plusieurs, & non pas de quelques chiens. Je n'affirme que cela seul. Remarquant de l'analogie, par rapport à certains symptômes, entre la maladie des chiens & l'épizootie régnante, je conjecture qu'il pourroit y avoir des vers dans le nez des bœufs, ainsi que j'en ai trouvé dans le nez des chiens. Je souhaite que mon soupçon soit vérifié ; je ne prononce pas que, quand on en trouveroit, on dût les regarder comme le principe de la maladie ; j'ai proposé cette opinion comme hypothèse, comme un *postulatum*. Il est également faux que je conclue qu'il suffit de donner des remèdes qui tuent les vers, que j'aie proposé des fumigations, &c. J'ai dit que dans le cas où l'on auroit des vers à détruire, l'air seroit propre, en parcourant les anfractuosités du nez, à porter par toute leur étendue les substances dans lesquelles on auroit découvert les propriétés désirées ; & ensuite j'ai rapporté une observation de Boerhaave re-

lative à mon sujet, mais sans aucune induction, sans aucune application.

On auroit lieu de croire que M. G. a écrit d'après l'article qu'il cite de la Gazette de France. Quoique cet article ne rende pas exactement ce que j'ai dit, que même on m'y fasse attribuer la maladie des chiens aux vers que j'ai trouvés dans leur nez, ce que je n'ai point avancé; néanmoins sur le reste on n'y trouve pas ce langage tranchant qu'il a plu à M. G. de me faire tenir, ce qu'il seroit facile de prouver en rapportant le texte de la Gazette.

En second lieu, il n'est pas d'usage de juger d'un écrit sans le lire; & mes conjectures ont paru dans le Journal de M. Linguet, le 15 Février, précisément un mois avant la date de leur critique. Ensuite elles ont été imprimées dans le Journal de Médecine, le Journal Encyclopédique & le Mercure, qui ont été publiés le 1^{er} Mars. J'ignore comment M. G. n'en auroit point eu connoissance, & je n'en rejette la cause que sur leur peu d'importance.

L'honnêteté connue de M. Gardane, membre distingué d'un corps respectable, ne permet pas de croire qu'il en ait non plus pris lecture; car il n'auroit pas inséré dans la Gazette une critique qui porte sur une base altérée.

L'hypothèse des vers donnés comme cause

principe de ces deux maladies , n'est qu'une fable renouvelée cent & cent fois.

Ce ne seroit pas parce que cette hypothese auroit été renouvelée cent & cent fois , qu'on devroit la rejeter ; mais parce qu'il seroit prouvé qu'en effet ce n'est qu'une fable , qui pourroit d'ailleurs donner lieu à des erreurs fâcheuses , détourner l'attention de choses plus utiles , &c. Cette question ne peut être décidée que par des recherches : quand le résultat de celles qui ont été faites , ou qui pourroient l'être , ne seroit pas favorable à mes idées , je demande quel mal j'aurois fait ? Je crois que dans le cas extrême qui réduit à sacrifier le bétail sain & malade : tout ce qui est sans prétention doit être accueilli , parce qu'on reste maître de l'usage.

Le sçavant Lancisi..... & plusieurs de nos vétérinaires , ont combattu si victorieusement cette chimere , qu'elle n'auroit pas dû repousser une tête monstrueuse dans ce siecle éclairé , &c.

Le sçavant Lancisi a pu combattre victorieusement les chimeres de son temps ; mais il me paroît difficile que cet auteur , qui écrivoit en 1715 , ait pu combattre victorieusement une hypothese que je propose en 1776 , à moins qu'on ne prétende qu'il a prouvé que la chose supposée par cette hypothese est de nature à ne pouvoir se réa-

liser, ou, ce qui revient au même, qu'il est impossible que des vers logés dans le nez des bœufs y causent des symptômes fâcheux, & même mortels; ou qu'il a prouvé que si on y en trouve on ne pourra, en aucune supposition, les regarder que comme l'effet de la maladie: or je ne vois rien de tout cela dans Lancisi.

Il réfute victorieusement l'opinion de ceux qui attribuoient l'épizootie de son temps à l'espece d'insectes nommés *buprestis*. Suivant une seconde opinion, il y avoit un ver dans les cavités du nez des bœufs près le crâne. Lancisi examina un de ces prétendus vers, & trouva que ce n'étoit qu'une concrétion polypeuse, *verum polypum*.

Enfin on avança, comme conjecture vraisemblable, que la maladie des bœufs étoit produite & communiquée à l'*instar* de la galle, par des essaims de vermineux particuliers. Lancisi dit qu'il embrasseroit volontiers ce sentiment, si le hasard ou ses recherches lui avoient fait rencontrer des vers dans le sang de ces animaux; mais que, comme il n'en a vu que dans la peau, le nez, la bouche & le gosier, dont les surfaces sont contiguës à l'air libre, il suspend son jugement sur cet avis, qui lui paroît probable, mais non pas certain.

Lancisi finit ce chapitre en disant que le

docte Valisnieri, qui a étayé de plusieurs conjectures ce système sur la pourriture vermineuse, a rendu service à la république des lettres (a).

On voit qu'en effet *les hypothèses de vers donnés comme cause principe de la maladie*, que cet auteur a combattues, n'étoient que des fables. Mais que peut-on en conclure contre ce que j'ai écrit? Les vers que j'ai trouvés dans le nez des chiens étoient très-réels, très-organisés; il y en avoit dont la longueur étoit de plus de trois pouces. Leur conformation étoit celle de vrais vers, suivant les idées reçues parmi les naturalistes. Quant aux vers que Lancisi a vus dans *la peau, le nez, la bouche, le gosier, &c. dont les surfaces sont contiguës à l'air libre*, lieux, dit-il, où des foules de mouches avoient pu se porter (b), Lancisi ne les décrivant point, je ne puis les comparer à ceux que j'ai observés. En tout cas, ce seroit abuser du raisonnement, que de trouver dans le peu qu'il en dit, dans son sentiment sur leur origine, la réfutation de l'hypothèse qui supposeroit que l'épizootie actuelle pourroit dépendre de vers qui étoient inconnus à Lancisi. Qui même assureroit que

(a) J. M. LANCISI, *de Peste Bovilla*, p. 111, cap. vj, Genève, 1718.

(b) *Quibus scilicet locis muscarum agmina poterant confluisse.*

celle sur laquelle cet auteur a écrit n'avoit pas une semblable cause ? Il a parlé de deux fortes de vers, dont les uns étoient des êtres de raison : il ne nous instruit pas sur les autres, qui étoient visibles ; mais il en pouvoit encore exister qu'il ne connoissoit pas. Je prie qu'on se souvienne que ceci n'est qu'une supposition fondée sur l'historique des découvertes.

Mais pour la forcer jusques dans les derniers retranchements de son obscure origine, nous allons appuyer de nos propres observations le sentiment de ces hommes célèbres. . . . Les vers sont toujours produits par le développement d'un œuf déposé par un insecte sur un corps qui peut fournir les aliments propres à son accroissement. Les chairs infectées attirent les mouches, qui y font éclore des essaims de vers.

On devoit naturellement s'attendre que quelqu'un qui annonce le projet d'abattre une tête monstrueuse, qui n'auroit pas dû repousser dans ce siècle éclairé, n'avancera que des principes de la dernière exactitude : or il y a des vers vivipares (a), & même parmi ceux qui attaquent notre espèce. On

(a) Histoire naturelle des insectes ; par M. Geoffroi, &c. Tome I, page 21. Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare, édit. in-4° de 1775, Tome III, pages 477, 478 ; Tome VI, 496, au mot *Vivipare*.

prétend avoir vu des vers rinaïres, ou nazecoles, vivipares (a). En ce cas, il n'est pas vrai que les vers sont *toujours* le produit d'un œuf déposé par un insecte.

Cependant, comme je veux me renfermer dans l'objet de cette discussion, & que je suis trop peu versé dans la connoissance des insectes, pour sçavoir si les vers vivipares, autres que les rinaïres, sont de ceux qui attaquent les animaux, je ne relève la proposition de M. G. que comme générale, malgré ce que j'ai lu sur les vers du nez dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle, parce que l'auteur de cet ouvrage utile n'a point prononcé explicitement à cet égard. En laissant donc subsister le principe de M. G. je demande si des mouches ne pourroient pas déposer leurs œufs dans le nez des bœufs, & ces œufs produire des vers par leur développement ? M. G. va prouver lui même cette possibilité, au moins sur d'autres animaux.

Nous avons démontré dans nos Mémoires de physique, que les crapauds sont sujets à recevoir par les narines, des œufs de vers qui leur rongent la tête à mesure qu'ils prennent de l'accroissement.

M. G. pour forcer, jusques dans les retranchements de son origine obscure, la

(a) *Ibid.* Tome V, page 365, au mot *Vers du corps humain.*

chimere qui suppose que des vers pourroient se loger dans les nazeaux des bœufs, & causer la maladie régnante, rapporte qu'il a trouvé dans le nez des crapauds des vers qui leur rongent la tête. J'ai cru que M. G. parloit de crapauds morts ; mais c'est dans le nez de ces animaux vivants que les œufs sont reçus : ils y donnent naissance à des vers qui y prennent leur accroissement, & y produisent en effet des ravages cruels auxquels les crapauds succombent (a).

Il y a bien des gens qui regarderont la réfutation comme une preuve décisive, en faveur de la chose qu'on s'étoit proposé de réfuter, & qui, d'après l'axiome *Ab actu ad posse valet conclusio*, concluront que dès qu'on a remarqué dans le nez des crapauds, des vers qui leur causent une maladie mortelle, il ne seroit point absurde, mais très-conséquent, de supposer qu'il pourroit aussi s'en trouver dans le nez des bœufs, qui donneroient lieu par différents genres d'irritations aux symptômes de l'épizootie. Il resteroit à supposer que les causes qui attirent les mouches dans le nez des crapauds, manquent dans les bœufs. Mais 1^o M. G. va dire qu'on a trouvé des vers dans le nez des bœufs : il les regarde, à la vérité, comme effet de la maladie. 2^o Ce sçavant, ne pouvant prévoir qu'il auroit mon hypothese à

(a) Mém. de Physique, &c. par M. Grignon.

combattre, n'a pu entrer dans une discussion contradictoire sur les raisons de la différence que suppose son raisonnement. Il a expliqué la manière dont il conçoit que la chose se passe par rapport aux crapauds : il faut , pour que M. G. ne soit point en contradiction avec lui-même, que son explication ne puisse être appliquée à mon hypothèse.

M. G. dit que c'est sans doute parce que le crapaud est punais, que la mauvaise odeur de ses narines invite les mouches à y déposer leurs œufs, quoique les narines soient bouchées par un tégument qui fait l'office d'une soupape, qui s'élève pour la respiration, & se ferme aux besoins de l'animal. Mais en ce cas tous les crapauds devroient avoir des vers dans le nez; & M. G. a dit au haut de la même page, « que peut-être » les mouches sont invitées à déposer leurs » œufs plutôt sur certains crapauds que sur » d'autres, par l'infection qui peut naître » de l'humeur muqueuse qui s'engorge plus » dans certains individus que dans d'autres, & se corrompt dans les cornets du » nez, &c. (a) »

Je n'imagine pas pourquoi M. G. qui se permet des suppositions, refuseroit la même permission aux autres. Ne puis-je pas supposer aussi qu'il peut y avoir des modifica-

(a) Page 236, Mémoire de Physique.

tions

tions qui attirent les mouches dans le nez des bœufs, &c. M. G. ne peut pas faire valoir l'odeur naturellement mauvaise du nez des crapauds, puisqu'il est obligé d'avoir recours à une corruption de l'humeur muqueuse par une cause particulière : d'ailleurs, c'est la pourriture qui attire les mouches ; & on ne peut pas dire que tous les corps qui ont une mauvaise odeur sont en pourriture. Enfin, ce n'est point par des raisonnemens qu'on prouvera qu'il peut se trouver ou non des vers primitivement ou consécutivement dans le nez des bœufs, & qui seroient cause ou effets de l'épizootie ; c'est une question de fait, & qui ne peut être décidée à priori ou par autorité : il faut commencer par examiner s'il y en a.

Nous avons eu la patience de suivre la métamorphose de ces vers, nous avons vu qu'il naissoit de leurs chrysalides des mouches bleues semblables à la mere ; si M. Brasdor avoit pris la peine de suivre de même la métamorphose des vers qu'il a trouvés dans la tête de quelques chiens infectés de contagion, il nous auroit appris leur origine.

Pour ce principe, je ne le puis passer. Il suit des paroles de M. G. qu'il croit que tous les vers subissent des métamorphoses : or, parmi les especes auxquelles on a donné par extension le nom de vers, il y en a qui

130 LETTRE DE M. BRASDOR,
ne changent point de forme ; & c'est une
propriété des vers proprement dits , qu'il
ne faut pas confondre avec des larves d'in-
sectes , telles que celles dont M. G. a fait
la découverte dans le nez des crapauds.
Enfin je n'ai observé des vers que dans le
nez des chiens morts , & ces insectes l'é-
toient eux-mêmes.

*Mais il lui a été plus facile de dire qu'ils
sont inconnus.*

Ce n'est pas moi qui l'ai prononcé , mais
MM. de Jussieu , Guettard & Adanson.

*M. Brasdor n'a pas trouvé des vers dans la
tête de tous les chiens infectés qu'il a ouverts.*

Je n'imagine pas que M. G. en veuille
conclure qu'il n'y en avoit pas dans les
chiens où je n'en ai point trouvé ; cette
conclusion ne seroit pas juste , parce que
la connoissance a pu m'en être dérobée par
plusieurs circonstances ; le fait est que j'ai
eu beaucoup de difficulté à découvrir les
premiers , ensuite je les ai trouvés plus faci-
lement & plus fréquemment.

*Si cette maladie avoit pour cause des
vers , il en auroit trouvé dans la tête de tous
les chiens malades , & en grand nombre ,
comme nous en avons trouvé dans la tête
des crapauds qui en étoient rongés.*

Je ne vois point de relation entre les
prémises & la conséquence ; & on ne peut
pas conclure de ce que M. G. a trouvé

des vers en quantité dans le nez des crapauds , que les vers logés dans le nez des chiens n'ont pas causé les symptômes de leur maladie , parce qu'ils n'étoient pas en grand nombre. Qui peut se flatter de connoître les variations de la nature sur ces objets ?

Ce chirurgien ne paroît pas avoir ouvert la tête d'aucun bœuf mort à la suite de l'épizootie.

C'est-là la raison pour laquelle je n'ai pu vérifier mon idée , & que je l'ai proposée comme conjecture.

Il n'y a donc trouvé aucuns vers ; il ne juge donc de l'identité des causes , que par une prétendue analogie des sympômes extérieurs. Cette présomption n'est pas pardonnable en physique & en médecine , sur tout lorsqu'il s'agit de prononcer ex professo.

La présomption est pardonnable , mais il n'est pas permis de prononcer. Je conviens de ce principe , auquel je me suis exactement conformé.

Il est très-rare de trouver des vers dans la tête des bœufs affectés.... M. Vicq d'Azyr n'en a apperçu que dans deux individus.

Je rends hommage aux talents de M. Vicq d'Azyr , je le crois très-propre à répandre sur la question une lumière qui fixe notre jugement. Voilà la première fois que j'entends parler des vers trouvés dans le nez

des bœufs. Il seroit à souhaiter pour le bien de la chose, qu'un homme éclairé comme M. Vicq d'Azyr prît la peine de donner la description de ces vers, & l'historique de ce qui concerne cet objet.

Les vers ne sont donc point le principe originel de cette épizootie contagieuse.

Cela peut être, & je n'ai pas dit le contraire, mais assurément M. G. est bien loin de l'avoir prouvé.

Ils n'en sont donc que les accidents secondaires, parce qu'ils n'y sont déposés que lorsque les membranes des sinus sont abreuvées d'une humeur fétide.

Les vers qui auroient été déposés dans le nez des bœufs, lorsque les membranes des sinus ont été abreuvées d'une humeur fétide, ne sont regardés par M. G. que comme des accidents secondaires; & cependant les vers éclos d'œufs déposés par des mouches que l'infection de l'humeur muqueuse corrompue a attirées dans les narines des crapauds, sont, selon lui, la cause de l'espece de maladie épizootique des crapauds; (il le dit très-expressément, page 233 de son Mémoire.) Si l'une de ces propositions est vraie, je ne sçais pas comment l'autre seroit fausse.

Et dans la saison des insectes volants.

C'est au mois de Décembre que j'ai trouvé les vers dans le nez des chiens.

Le principe de la contagion est un virus dont l'air est le véhicule ; ses miasmes morbifiques sont aspirés par les animaux, il développe dans leurs humeurs une fermentation putride, qui gangrene les parties molles & les solides, d'où il suit une mort d'autant plus prompte, que ses progrès sont accélérés par la constitution de l'individu, & par la situation de l'atmosphère ce poison rend impuissans tous les secours de l'art & de la nature.

Il n'y a que la dernière de ces propositions qui soit de toute évidence ; les autres sont de ces probabilités générales auxquelles on s'arrête faute de mieux. M. G. a dit plus haut, que la *présomption en physique & en médecine n'est pas pardonnable ; sur-tout lorsqu'il s'agit de prononcer ex professo.*

Personne n'a encore prouvé que les choses ne soient pas autrement que M. G. ne les expose. A quoi ont servi jusqu'ici ces théories exclusives, si commodes, avec lesquelles on rend raison de tout, & dont on ne peut démontrer ni le vrai, ni le faux ? Le fruit qu'on en a retiré doit il empêcher qu'on ne se livre à d'autres recherches ? A quoi ont-elles conduit ?

Au massacre, le seul sacrifice d'expiation dont on puisse obtenir l'extirpation du fléau,

134 LETTRE DE M. BRASDOR,
*dont l'embrasement ne s'éteindra que dans
le sang des victimes.*

Et en effet, les efforts de l'art & de la nature étant impuissants, c'est le seul moyen de faire cesser l'épizootie, parce que le combat finit faute de combattants; cela n'empêche pas qu'il ne fût plus utile d'acquérir des connoissances dans l'art de guérir & de conserver le bétail, qui est la principale richesse des campagnes.

Le ferment de cette épizootie établit son principal siege dans les membranes qui tapissent les os ethmoïdes; qui sont souvent cariés. Les ravages qu'il porte dans les différents organes du cerveau, causent tous les accidents que l'on observe dans les autres parties, &c.

Les détails de certains effets de la maladie sont connus; malheureusement on ignore ce qui seroit le plus important à sçavoir, les causes, leur façon d'agir, les remedes, &c.

Ayant fait ouvrir un fœtus de six mois, tiré vivant de la matrice de sa mere immolée au salut général, nous y avons observé les fortes impressions du virus pestilentiel.

M. G. ne faisant point connoître ces impressions, je ne sçais à quelles inductions elles peuvent donner lieu. Si elles faisoient voir clairement que l'hypothese des vers donnés comme principe de la maladie, est

une chimere, elles donneroient la solution que j'ai demandée; on seroit alors assuré qu'il faut ôter les vers du nombre des causes possibles de l'épizootie.

Nous demandons au sieur Brasdor par quels canaux les vers, qui procedent toujours d'un œuf, auroient pu pénétrer dans les sinus de la tête de ce fœtus.

D'après ce que j'ai dit ci-dessus, je n'ai rien à répondre sur cette question. Cependant M. G. n'ignore pas qu'on a trouvé des vers dans des abcès, dans toutes les parties du cerveau, & autres parties du corps en général: il faut bien qu'il y ait eu des routes par lesquelles ces insectes ont pu pénétrer.

Nous pouvons assurer que le sentiment de ce professeur est une erreur scientifique d'amphithéâtre.

L'erreur est définie, une fausse opinion: or je n'ai point d'opinion, j'ai proposé de vérifier une hypothèse qui peut ne mener à rien, je l'ai dit moi-même; mais ce n'est point une erreur.

Quant à erreur scientifique, je ne releverai point l'assemblage de ces deux mots qui doivent être étonnés de se trouver ensemble. J'imagine que M. G. a entendu que je voulois faire le sçavant: je l'assure du contraire; & pour se désabuser, il n'a qu'à lire ces conjectures qui l'ont si fortement soulevé contre moi.

Je ne suppose pas dans M. G. lorsqu'il parle d'amphithéâtre, le dessein de faire paroître nos écoles sur la scène ; l'apostrophe regarde sans doute tous les lieux où l'on enseigne : en effet, que prouveroit dans la question présente une sortie contre un établissement fondé & protégé par le Gouvernement ?

Qu'elle est aussi absurde que si, en poursuivant son analogie sur les hommes, il étoit assuré que la peste de Marseille avoit été allumée par des vers venus d'Orient par mer, & que tous les animaux meurent de maladies semblables, parce qu'il auroit observé que leurs cadavres exposés aux effets de la putréfaction fournissent des vers.

En vérité M. G. abuse bien étrangement de la critique. Les vers que j'ai trouvés dans le nez des chiens y étoient du vivant de ces animaux, puisque j'ai ouvert les chiens immédiatement après leur mort. En comparant leurs tailles respectives, on étoit obligé de conclure que certains d'entr'eux avoient vécu long-temps dans le chien ; les plus petits avoient la longueur d'un travers de doigt, & il y en avoit qui étoient longs de plus de trois pouces. Ces derniers au moins avoient donc une existence bien antérieure à la mort de l'animal chez lequel je les ai trouvés. Il faut avoir bien envie de trouver à reprendre, pour les comparer aux

vers dont fourmillent les cadavres exposés aux effets de la putréfaction.

J'aurois gardé le silence, si je n'avois eu à répondre qu'à ce qui me regarde dans la critique de M. G ; mais, en traitant ma conjecture d'absurde, il empêche qu'elle ne donne lieu à de nouvelles recherches, à l'examen peut-être plus scrupuleux des cadavres, peut-être aussi à quelque chose d'utile. En persuadant que les théories reçues sont suffisantes, qu'il n'y a que le massacre à pratiquer, il éteint toute émulation, toute activité. Alors aucune tentative pour découvrir les causes & les remèdes, & tout reste dans un état désespéré ; alors il ne faut envoyer que des bouchers. J'ai donc cru devoir prouver que M. G. n'est pas fondé à prétendre que ce seroit une absurdité que de s'attacher à découvrir des vers dans le nez des bœufs. C'est en prononçant d'après des observations ou antérieures ou postérieures, que l'on peut répondre à ma question, & non en jugeant *à priori*. La marche n'est pas sûre, quand on va du raisonnement à l'expérience ; mais c'est d'après celle-ci que l'on peut raisonner.



OBSERVATION

*Sur un empyème ; par M. MORIN , docteur
en médecine à Avranches.*

*O quantum difficile est judicare morbos pulmonum !
ô quanto difficilius eosdem cognoscere , & de iis dare
præſagium ! Fallunt peritiſſimos ac ipſos medicinæ
principes. BAGLIVI , Prax. Med.*

Si des maîtres de l'art , ſi des praticiens
conſommés ont bien pu ſ'en laiſſer impoſer
par une de ces maladies protéiformes dont
je vais donner l'obſervation ; à combien de
mépriſes doivent être expoſés les jeunes
praticiens dans ce labyrinthe inextricable de
l'art machaontique ? Accoutumés dans les
écoles à ſoumettre la nature à l'art , l'expé-
rience ne leur a point encore appris que
c'eſt l'art qu'il faut ſoumettre à la nature.

C'eſt donc à eux que j'adreſſe cette ob-
ſervation , en leur ajoutant , non comme
Baglivi à ſes élèves , mais comme un con-
frère à ſes contemporains : *Condiſcipuli mei ,
cauti ſimus & prudentes in iis curandis
morbis , nec facilem promittamus curationem.*
Je l'offre auſſi à la critique de mes doyens.
Ce qui ſemble un phénomène au jeune
médecin , eſt ſouvent très-familier à celui
qu'une longue pratique a mis à portée de
ſuivre la nature dans tous ſes replis , & par
fois de la prendre ſur le fait. C'eſt , dit un

auteur moderne , *par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les causes des maladies , & à trouver leurs remèdes.*

M. *** , âgé de trente-quatre ans , d'une constitution délicate & foible , d'un tempérament mélancholique & voluptueux , débuta dès l'âge de quinze ans dans le monde par gagner une gonorrhée : à une semblable galanterie , il ajouta cinq ans après un bubon vénérien. A vingt-deux ans on lui confia un emploi d'importance , mais trop sérieux pour l'âge des plaisirs , & fatigant pour sa frêle constitution. Ardent & zélé , on l'est à cet âge , il faisoit souvent jusqu'à vingt-cinq & trente lieues par jour. Amateur des chevaux fringants & mauvais écuyer , en le démontant , ses brillantes montures lui faisoient par fois acheter bien cher la gloire d'être bien monté. A la suite d'une de ses chutes , il fut saisi , il y a quatre ans , d'une fièvre putride , avec un dévoiement des plus opiniâtres ; depuis cette fièvre , sa fanté s'est toujours bien soutenue. Jaloux de la conserver , il ne buvoit que très-peu de vin à ses repas , jamais de liqueurs ardentes , & ne prenoit point de café ; on ne lui reprochoit que de trop manger , & de manger avec trop d'âpreté : mais , comme on le verra tout à l'heure , ce n'étoit pas à table seulement qu'il donnoit dans l'excès.

Après une longue & vigoureuse résistance, (qu'autant qu'il le falloit sans doute pour irriter ses desirs,) une jeune Vestale laissa enfin éteindre en sa faveur le feu sacré de sa virginité. Au bout de quelques jours notre héros éprouve un prurit, une chaleur mordicante à l'uretre ; enfin il apperçoit un écoulement d'une humeur virulente. Il confie sa triste aventure à *un chirurgien expert*, lui défendant sur-tout de soupçonner la plus pure des femmes, qu'il n'avoit vue qu'avec la volupté pénible d'une première jouissance.

Ce chirurgien, dont la pathologie ne fut jamais en défaut, lui explique admirablement bien comment cette gonorrhée avoit dû se manifester par les efforts de cette jouissance pénible. « La cicatrice formée à la » suite des deux chaudepissés que vous avez » eus dans votre jeunesse, s'étant rompue » & déchirée par les efforts qu'il vous a » fallu faire pour déflorer cette jeune vierge, » le virus vérolique renfermé sous cette cicatrice s'est jetté sur le canal des urines, & » y a reproduit une nouvelle gonorrhée. »

La thérapeutique de ce chirurgien ne fut pas moins leste que sa pathologie avoit été décisive : franchissant les bornes de la méthode, il met tout d'abord son malade à l'extrait de bourrache, & lui injecte le baume verd de Metz. Une des glandes in-

guinales se tuméfie : c'est le même virus qui, cantonné sous la cicatrice du bubon vénérien, a aussi rompu ses entraves, & donné naissance à un nouveau poulain. Sur le champ on l'attaque avec une friction mercurielle d'un gros. O prodige ! la bouche s'échauffe, la salivation s'annonce, & le poulain disparaît.

Cependant il y a déjà six semaines que M. *** s'abreuve d'extrait de bourrache, & s'injecte le baume verd de Metz : loin de s'arrêter, la gonorrhée coule avec plus d'abondance : à cette époque le malade inquiet me prie de lui dire s'il a réellement la vérole.

La question étoit pressante, & je n'ai pas l'avantage d'être tranchant ; je lui répondis seulement que, malgré le respect que je portois à *sa belle du Toboso*, je soupçonnois qu'elle lui avoit fait présent d'une gonorrhée ; que néanmoins il étoit bien possible qu'antérieurement il fut attaqué de la vérole, qu'au surplus le temps seul, en offrant des signes plus sensibles, apprendroit si la gonorrhée étoit primitive ou consécutive. Quelque peu satisfaisante que fût cette réponse, elle satisfait plus M. ***, qui avoit du jugement, qu'une solution hasardée ; dès-lors il me pria de lui donner mes soins. J'ai commencé par retrancher le baume verd de Metz, (les bons praticiens en devinent

aisément la raison.) Quoique je ne croie pas l'extrait de bourrache plus spécifique que sa décoction ou son suc, je le fis continuer, & prescrivis un régime (a).

De cet état de calme dont je voulois profiter pour observer quelque temps la nature de la maladie, s'éleve un orage affreux : des coliques poignantes, une forte fièvre se déclarent tout-à-coup. Une saignée, (je voulois la répéter, on s'y opposa,) l'extrait de bourrache, quelques émulsions, l'eau de veau, des lavements ramenerent le calme ; il ne reste plus à combattre que quelques accès de fièvre-tierce : cinq à six bains, deux minoratifs & huit gros de quinquina les dissipent.

La gonorrhée ne se modérant point, je fais reprendre les bains, & propose quelques frictions, (persuadé qu'une seule avoit porté à la bouche) : le malade refuse obstinément le mercure sous cette forme : vainement je tentai de lui démontrer qu'il n'avoit ici qu'une fausse alarme, *opinio præjudicata judicium obruit*. Il fallut céder. Je le mis donc à l'usage de l'æthiops minéral,

(a) M. Montfils n'a pas prétendu donner les extraits de bourrache & de buglose comme spécifiques, mais comme diurétiques & anti-phlogistiques excellents, seuls spécifiques dans le premier période de la gonorrhée ; ce bon praticien s'est expliqué assez en disant, *je suis tenté de les croire spécifiques*.

& lui en fis prendre deux pilules par jour, de dix grains chaque, pendant dix jours. Le onzième je le purgeai avec *aquila alba*, demi-scrupule; rhubarbe & follicule, de chaque deux scrupules; sirop de chicorée composé, quant. suffis. Sur ce bol, manne fondue dans un verre de petit-lait, deux onces. Après quelque temps d'intervalle j'allois faire recommencer le même régime, lorsqu'une dartre qui parut au haut de la cuisse gauche me fit changer une partie de mon indication : à l'extrait de bourrache, je substituai le petit-lait avec les suc épurés de cresson, de cerfeuil & de fumeterre, & la décoction de patience sauvage pour boisson ordinaire; les bains & les bols ci-dessus à douze grains, avec l'extrait d'aunée à dix-huit grains, & le même purgatif, sont répétés. On fomentoit la dartre avec une légère décoction de guimauve & de jusquiame. La matière de la gonorrhée ayant perdu son acrimonie & cette *couleur verdâtre*, je donnai les bols balsamiques, tels qu'ils sont prescrits par M. Fabre, (*Traité des Maladies véroliques*, Tome I, page 97;) mais cette gonorrhée coulant toujours, & la dartre croissant de plus en plus, je m'appesantis sur la nécessité des frictions, & je parvins cette fois à la prouver au malade. Après s'être préparé par une vingtaine de bains & un minoratif, il se donna six frictions, d'un gros

& demi chaque, sur la dartre & aux environs, dans l'espace de vingt-trois jours : ces frictions font disparoître la dartre, suppriment l'écoulement, & font oublier à M. *** qu'il a été malade.

Je n'étois pourtant pas sans inquiétude sur ce qu'il m'avoua que lors du traitement, malgré mes défenses, il s'étoit exposé plus d'une fois à un air très-froid. Pour prévenir les accidents d'une pareille imprudence, je le purge sur le champ, & le mets à l'usage de l'eau de squine coupée avec le lait ; sa santé se soutint toujours sans altération jusqu'à la fin de Novembre, qu'elle fut troublée par une légère diarrhée, avec quelques épreintes. Les selles devenant plus fréquentes, je le purgeai au bout de quelques jours, avec rhubarbe un gros, catholicum double un gros & demi, manne une once & demie. Quelques bols absorbants, un régime approprié, arrêterent cette diarrhée.

Ses forces s'étant rétablies, M. le malade s'avise de monter sur une jeune jument fougueuse ; cette bête indomptée fait un écart, & jette à dix pieds loin d'elle ce pauvre convalescent. Dès l'instant il se plaint d'une douleur très-vive à la partie inférieure postérieure droite de la poitrine, & à l'épaule du même côté : la poussière imprégnée sur ses habits, marquoit en effet que c'étoit dans ces endroits où le corps avoit le plus porté.

Je

Je lui conseille de se faire tirer du sang, mais on lui indique des vulnérables immanquables; pendant cinq à six jours il en prend de toutes especes, & ne se guérit point. Des coliques semblables, & plus vives que celles qui avoient précédé la fièvre, jointes au dévoiement, indiquent de plus en plus la saignée; je la propose une seconde fois, elle est encore rejetée; sous le prétexte du dévoiement. Les remèdes que j'avois employés la première fois contre le même mal font repris avec le même succès; tout alloit bien, & nous touchions au port. Que dis-je? une nouvelle tempête en rejette le malade pour toujours; l'hydre n'étoit qu'assoupie, le monstre se réveille sous une forme plus terrible (a).

Une fièvre inflammatoire des plus violentes, avec un pouls dur, plein & tendu, un saignement de nez continuel, chaleur brûlante, soif inextinguible, insomnies fatigantes, douleurs vagues, qui pourtant, comme à un foyer, viennent toutes aboutir à l'endroit de la chute, caractérisent une fausse pleurésie. Malgré la répugnance du

(a) Trop foible seul pour le combattre, je demande du secours, j'indique même ceux de mes confreres auxquels j'avois le plus de confiance; je ne sçais par quelle prévention le malade ne voulut entendre parler ni d'assemblée, ni de conférence.

malade, je le fais saigner cinq fois en trois jours : son sang étoit sec, dur, & couvert d'une couenne coriace de trois lignes ; ces cinq évacuations, avec plus de deux livres de sang qu'il avoit perdu par le nez, ayant calmé les accidents, me parurent suffire. Déjà les deux signes de la santé, le sommeil & l'appétit, avoient reparu ; les urines arrêtées dans ce temps de bourrasque avoient repris leur cours ; enfin les fonctions commençoient à se rétablir. *Encore une fois, s'écrie ce pauvre malade, je revois terre.* Espoir trompeur ! calme perfide, précurseur du plus funeste orage. Le dévoiement ne s'étoit arrêté que pour revenir avec une nouvelle fureur : jusqu'à présent il n'avoit été que bilieux, stercoreux, & un peu sanguinolent ; il est maintenant tour à tour bilieux, sanglant, lientérique & céliaque. Les remèdes mentionnés & proportionnés à l'opiniâtreté des symptômes, un régime analeptique mucilagineux & presque tout végétal, donnent bien quelques instants de trêve ; mais ces courtes remises, toujours suivies de quelque nouvel accident, en me rappelant cette sentence de Van-Swieten, *Si malignus ille fomes corrigi nequeat, patet nullam medelam esse expectandam*, commencent à me faire mal juger de ce dévoiement incorrigible. Quoiqu'essentiel dans les commencements, il me paroît alors symptôme de la fièvre ; &

d'après Hippocrate, ce symptôme ne m'offre qu'un pronostic plus terrible : *In febre ardente, si alvus eruperit, mortale est.*

Tout me rendant donc cette situation plus désespérante, je cherche de l'espoir dans les lumières de mes confrères, & force enfin M. *** à appeler du conseil ; il choisit le médecin qui l'avoit traité dans sa fièvre putride (a).

Celui-ci croit entrevoir la cause de tous les accidents dans le refoulement du virus vérolique, & le spécifique dans le mercure ; mais, trop prudent pour le proposer dans l'état d'exténuation où il trouve M. *** ; il ne change rien à ma méthode, qu'il approuve dans tous les cas ; il me propose seulement de tenter l'éthiops à petite dose. L'estomac n'en put supporter que quatre grains, que j'ajoutai à chaque prise des poudres stomachiques ordinaires.

Quelqu'un qui ne portoit pas ses vues au-delà des gros intestins, s'imagina qu'il ne s'agissoit que d'arrêter le dévoiement pour guérir la maladie, & proposa en conséquence des lavements astringents. Ayant observé que la fièvre étoit toujours en raison inverse de cette évacuation symptomati-

(a) M. La Gantrais, médecin à Saint-Hilaire, physicien sans système, sçavant sans prétentions, & médecin sans jalousie.

que, je m'opposai à ces spécifiques dangereux. Le malade en prit à mon insçu, dont j'ignore la composition; ce que je sçais, c'est qu'en supprimant le dévoiement, la fièvre redoubla à un tel point, qu'il s'en ordonna lui-même d'eau & d'huile: ceux-ci rétablissent la diarrhée, & la fièvre diminua. Parce que le malade étoit baigné de sueur, le même médocastre, faisant une fausse application de cet aphorisme, *Quo natura vergit*, &c. s'imagina avoir trouvé l'antidote dans les sudorifiques, (l'erreur se persuade :) j'eus beau faire la distinction des évacuations critiques qu'il faut seconder, d'avec les symptomatiques qu'on doit modérer; le ressein du malade prévenu fut toujours *des sudorifiques*.

Pour le satisfaire, je prescrivis une légère décoction de squine, de scorfonere & de corne de cerf. Quoi qu'il continuât les mucilagineux & les absorbants, il suoit prodigieusement, & le dévoiement n'alloit pas moins son train. Ces sueurs ne faisant que l'affoiblir davantage, il abandonna les sudorifiques, mais les sueurs ne le quitterent point.

Ce qui me paroît bien extraordinaire; me disoit-il un jour, *c'est que les sueurs annoncent & accompagnent souvent le frisson*. Je me gardai bien de lui pronostiquer l'effet funeste de ce symptôme, si bien prédit

par le pere de la médecine, *Qui crebrò tenuiter exsudant, ac subindè rigenè, perniciosum; ac sub finem empyema habere deprehenduntur, alvosque perturbatas.* Ce premier signe d'épanchement dans la poitrine, est bientôt suivi d'une foule d'autres qui ne laissent aucun doute sur un épanchement déjà formé; les douleurs à l'endroit de la chute se renouvellent; le malade ne peut rester coucher que sur le côté droit: dès qu'il change de situation, il est menacé de suffocation & d'évanouissement; les extrémités se refroidissent, la poitrine, le cou & la tête se couvrent d'une sueur colligative, le bras du côté affecté tombe dans une espece de paralysie, l'abondance incroyable des selles, & leur fétidité putride rendoient encore cet état plus cruel.

C'est à ce dernier période qu'on me présente une réponse de M. Fabre, qu'on avoit consulté sans m'en parler. Ce chirurgien approuve le vésicatoire que j'avois fait appliquer, mais trop tard; le malade & le chirurgien, ou plutôt le chirurgien & le malade s'y étant toujours opposés. Il ordonne sans préparations préalables les frictions mercurielles. Je crus devoir représenter l'inutilité de ce remede dans la situation actuelle (a); j'appuyai mon avis de celui de

(a) Si on avoit fait un exposé fidele de l'état de la maladie, M. Fabre est trop bon praticien

M. La Gantrais, qui, après avoir fait voir le danger de toute espece de fondant dans cet état de fonte & de colliquation, finit sa consultation par ces deux vers d'Ovide, également désespérants pour le malade, & consolants pour le médecin traitant :

*Non est in medico semper relevetur ut æger,
Interdum doctâ plus valet arte malum.*

Malgré notre avis, le chirurgien donna au malade une friction d'un gros d'onguent ; au bout de deux jours, M. *** soupiroit après le mercure, *quasi ad sacram anchoram*. Son état étant d'ailleurs sans espoir je lui laissai faire une nouvelle friction. Le surlendemain il expira, en me répétant, c'est ma chute qui me fait mourir.

C'est instinct de la nature qui trompe rarement, & que les médecins n'écoutent peut-être pas assez, joint aux signes pathognomoniques ci-dessus, indiquoit bien clairement un épanchement ; mais comme je l'avois annoncé, & qu'on n'y croyoit pas, pour mettre mon pronostic en évidence, je demandai la permission d'ouvrir le cadavre, & l'obtins.

L'abdomen n'offrit rien de remarquable que des ulcérations dans le canal intestinal, suite nécessaire d'un dévoiement de près de pour avoir ordonné les frictions à un moribond ; mais l'oracle répond comme il est consulté.

trois mois ; les autres viscères de cette cavité étant à peu près dans l'état naturel. Je fis ouvrir la poitrine ; le côté droit , (c'est-à-dire celui de la chûte & le siege de la douleur,) étoit rempli d'une matiere rous-sâtre , ichoreuse & méphitique ; le lobe de ce côté rétréci au moins de moitié , & plus compacte : le côté gauche étoit sain , & dans l'état ordinaire. Persuadé qu'on avoit trouvé la cause de la mort dans cet épanchement , on ne porta pas plus loin cet examen anatomique.

*Remarques pathologiques & thérapeutiques
sur cette observation.*

M. *** avoit-il la vérole ? & , comme le pensoient MM. Fabre & La Gantrais ; en peut-on faire remonter la date à ces deux premières gonorrhées ?

« Quoi qu'il en soit , dit le premier dans » sa consultation , il est toujours certain que » la dernière apparition de ces deux symp- » tômes , prouve évidemment que la masse » du sang étoit restée infectée. » Cette assertion est conforme à ce que cet auteur avance dans son excellent Traité des Maladies vénériennes ; appuyée du sentiment du célèbre Petit , & d'accord avec l'opinion générale sur l'existence possible du virus vérolitique , alors même qu'il ne se manifeste pas par des signes aussi sensibles que ceux qu'on

remarquoit chez M. ***. Mais ces signes étoient-ils suffisants pour attester la présence de la vérole, & déterminer aux frictions ?

Examinons-les en détail. 1^o La gonorrhée. --- M. *** ne pouvoit-il pas bien l'avoir gagnée avec cette prêtresse de Vénus, si adroitement métamorphosée en Vestale ? Depuis quatorze ans il n'avoit eu aucun symptôme vérolique. Huit à dix jours après avoir vu cette femme, la chaudepisse paroît. N'avoit-on pas lieu de croire alors qu'elle étoit primitive ?

2^o Le bubon. --- Il n'en eut jamais l'aspect. Pourquoi n'auroit-il pas été l'effet de l'inflammation des parties naturelles, ainsi que l'engorgement des glandes axillaires arrive souvent à l'occasion d'inflammation aux doigts ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que sa marche ne fut pas celle d'un poulain.

3^o La dartre. --- Elle ne parut qu'au bout de deux mois de l'écoulement ; elle ne fut jamais très-vive : ne pouvoit-elle pas bien être essentielle, ou l'effet d'une partie de la matière gonorrhéique, répercutée dans la masse du sang par l'indiscrette application du baume verd de Metz ?

4^o L'opiniâtreté du dévoïement. --- Le temps seul devoit apprendre que ce dévoïement seroit opiniâtre ; d'ailleurs il ne parut qu'après les frictions mercurielles, & peut-

être par l'imprudence du malade en s'exposant au froid lors des frictions.

Quand la réunion de tous ces symptômes équivoques caractériseroit la vérole, (ce que je ne suis pas éloigné de croire,) ils ne se manifestèrent pas tous dans le commencement, & je soutiens qu'il n'en parut pas assez pour indiquer les frictions. *Il faut, dit sagement Astruc, s'abstenir des frictions lorsqu'on doute de la présence de la vérole.* Cependant, ajoute-t-il ailleurs, *lorsque la gonorrhée résiste aux remèdes ordinaires, il faut faire cinq à six frictions.*

On a dû voir que je me suis, ou du moins que j'ai voulu me conformer à ces deux avis du célèbre professeur.

Ire Objection. N'ai-je point donné lieu au dévoiement par la trop forte dose d'éthiops ou des purgatifs? --- On sçait à quelle dose modérée j'ai donné l'un, pour ne pas irriter le canal intestinal : on a dû s'appercevoir combien je me suis écarté du précepte de M. Fabre, qui, dans pareil cas, prescrit des purgatifs résineux. D'ailleurs ces deux remèdes auroient d'abord porté leur action sur l'estomac; ce viscere n'a été affecté que sur la fin de la maladie. Tous les autres symptômes ayant semblé céder aux frictions, l'opiniâtreté du dévoiement, quelle qu'en fût la cause, étoit donc le seul acci-

dent à combattre, & à combattre seulement par les remèdes ci-dessus employés. Si le malade, dit encore Astruc, *a une diarrhée opiniâtre, il faut travailler à la guérir, ou du moins à la diminuer par les remèdes ordinaires.*

II^e Objection. Malgré l'avis de ce fameux professeur, n'auroit-on pas dû attaquer ce dévoiement en attaquant la cause?

Elle est encore en question, cette cause; cependant je l'admets, & je demande en quel temps on devoit l'attaquer. Avant la chute? La facilité avec laquelle j'arrêtai la diarrhée, ne laissoit pas soupçonner qu'elle fût alors le symptôme de la vérole. Rien n'indiquoit donc la nécessité des frictions, que la rigueur de la saison contre-indiquoit. Après la chute? Elle fut aussitôt suivie de coliques cruelles, & d'une fièvre inflammatoire; à cette fièvre succéda un dévoiement, accompagné de sueurs abondantes & d'une fièvre hectique, qui bientôt jettant le malade dans la consommation & l'épuisement, proscrivirent absolument ce prétendu spécifique. Quel eût été l'effet de ce spécifique contre une diarrhée, effet d'une suppuration interne?

III^e Objection. Cette suppuration étoit occasionnée à son tour par le virus vérolé répercuté, ou s'étoit formée à la suite

de la fièvre inflammatoire ? Ne pouvoit-on pas prévenir la répercussion du virus, ou empêcher la formation du dépôt ?

Je réponds, 1^o que si dès le commencement on eût traité régulièrement la gonorrhée ; qu'après les préparations préalables, on l'eût attaquée par des frictions, comme je le proposai ; que le malade, lorsqu'il se les donna, ne se fût point exposé au froid, peut-être on eût prévenu cette funeste métastase & le dévoiement ; qu'enfin un vésicatoire, appliqué plutôt, comme je le voulois, en rappelant au dehors une partie de l'humeur morbifique, eût arrêté, ou du moins modéré ce dévoiement rebelle.

Je réponds 2^o qu'immédiatement après la chute, si, comme je le conseillai, le malade s'étoit fait saigner, on auroit prévenu sans doute, ou du moins considérablement diminué l'engorgement inflammatoire ; par conséquent la fièvre, & peut-être le dépôt.

IV^e Objection. Quelle que fût la cause de ce dépôt, dès qu'on eut des signes de son existence, ne devoit-on pas en tenter l'évacuation ?

Sans doute, si ces signes s'étoient manifestés à propos ; mais je soutiens qu'à l'époque où le siège de ce dépôt se déclara, l'opération eût été inutile, pour ne pas dire meurtrière : *Si empyema vetus*, dit Boerh. *vires collapsæ, capilli jam cadant, alvi fluor*

colliquativus adfit, corpus contabescat, paracentesis facta mortem accelerare solet..... Sic & utilis hæc operatio, ajoute son digne commentateur, vituperium patitur & medici famæ turpis nota inoritur, dum creditur occidisse ægrum qui servari non poterat.

Tel étoit l'état du malade, qu'en ordonnant la paracentese, j'aurois craint de rendre un arrêt de mort, qu'eût sans doute exécuté l'opérateur à l'instant même de l'opération.

V^e Objection. Comment cet empyème ne se manifesta-t-il qu'à cette époque fatale où l'on n'en pouvoit tenter l'issue sans un danger évident ? Depuis long-temps on avoit des signes d'une suppuration interne : or chaque viscere ayant ses fonctions particulières, ses lésions ne doivent-elles pas avoir des signes distinctifs ?

Oui, mais ces signes ne sont pas toujours faciles à distinguer : *Morborum internorum mæsti exitus peritissimos distinent.* J'en rapporterai trois observations, qui prouvent combien ces signes si clairement démontrés dans les écoles, deviennent obscurs au chevet du lit.

1^{ere} OBSERVATION. Un médecin de réputation soutenoit à un chirurgien qu'il n'y avoit point de pus dans la poitrine d'une femme morte à la suite d'une pleurésie ; pour réponse, le chirurgien plonge son inf-

trument dans cette cavité, & couvre de pus le docteur déconcerté.

II^e OBS. Trop enhardi par un si beau triomphe, ce chirurgien tente la même opération sur un empyème. Que croyez-vous qui sortit de la poitrine? Du vent. Peu de jours après, le malade jetta une vomique enkystée dans la substance du poumon.

III^e OBS. Tous les symptômes réunis pour manifester un épanchement de pus dans le côté gauche de la poitrine, j'étois prêt de proposer l'opération : avant de s'y soumettre, le malade fait consulter *la fameuse médecine ou sorcière de Pont-Orson* (a). Sans sçavoir pourquoi, elle lui fait prendre un vomitif des plus violents ; par les efforts redoublés que cette médecine ex-

(a) Cette femme de la lie du peuple, ne sçait ni lire ni écrire : elle n'a fait d'autre étude que sous un prêtre qui se disoit médecin, & que le peuple croyoit forcier ; il croit aussi son élève forcier : la seule magie de cette imbécille, est d'entretenir le peuple, plus imbécille qu'elle encore, dans cette heureuse crédulité. Dénoncée à la police par le médecin de l'endroit, elle comparoit ; & prenant le ton d'une inspirée, elle répond à ses juges *qu'elle se servoit des talents singuliers que Dieu lui avoit confiés pour la conservation de son peuple*. Toute absurde qu'elle étoit, on devoit bien s'attendre à cette réponse ; mais ce qui surprit, c'est qu'un des juges parut ajouter foi à ces bêtises. Forcé pourtant par l'ordonnance, & plus encore par le cri public, il la condamna à la plus

cite, le kyste se déchire, le patient vomit plus de deux livres de pus, & cet axiome de Celse est réalisé, *Quos ratio non restituit, temeritas adjuvat*. Mais l'ignorance téméraire n'est pas long-temps heureuse : quoique le patient fût dans la fleur de l'âge, & des plus robustes que j'aye connus, au lieu de prendre des vulnéraires adoucissans & légèrement détersifs, cette femme ne lui donnant que les échauffans les plus âcres, le conduisit bientôt au tombeau, quand il eût été facile de le guérir.

Enfin, ce qu'il y a de plus décisif encore, c'est que M. La Gantrais avoit vu le malade à peu près trois semaines, avoit été consulté huit jours avant sa mort, sans que ce praticien consommé eût le plus léger soupçon sur l'existence de ce dépôt. M. Fabre, dans sa Consultation, n'en dit pas un mot. Le chirurgien lui-même, qui a toujours suivi la maladie, & dont le *taxis* plus exercé doit être plus exquis ; non-seulement ce chirurgien ne l'a pas soupçonné, mais plus incré-

modique amende, avec défense de faire la médecine. Il en fut de cette défense comme de la prohibition des mauvais livres, elle ne servit qu'à lui donner plus de célébrité : il n'est pas un village qui ne lui reproche la perte d'un nombre infini de citoyens ; & par une fatalité inconcevable, on diroit que sa réputation s'accroît à proportion de ses meurtres.

dule que l'apôtre, il n'a cru à ce dépôt qu'après avoir porté non le doigt, mais le scalpel dans le côté.

Quoi qu'il en soit, les erreurs des autres ne justifient pas la mienne : peut-être, & je l'avoue de bonne foi, peut-être avec plus d'attention ou de sagacité, on eût pu découvrir à propos ce dépôt impalpable pour des yeux distraits ou superficiels, & le médecin n'est jamais sans reproche dès qu'il n'a pas fait tout ce qui est possible.

Mais de son côté, que n'a point à se reprocher le malade, en partageant la confiance qu'il doit exclusivement à son médecin, avec ceux auxquels il ne doit tout au plus qu'une reconnoissance proportionnée aux apparences d'une bonne volonté ? *Non satis est medicum suum fecisse officium, nisi suum quoque ægrotus, suum adstantes faciant.* Et ces intrus, qui, par leurs sourdes suggestions, non-seulement empêchent le malade de faire ce qui étoit indiqué par les gens & les règles de l'art, mais lui indiquent souvent, contre toutes les règles du bon sens, ce qu'il ne peut faire sans le plus grand danger, leur conscience est-elle tranquille ? Puissent leurs remords les corriger ! ou du moins leurs fautes ouvrir les yeux au public !

*Curentur dubii medicis majoribus ægri ;
Tu venam vel discipulo committe . Philippi :*

JUVENAL.

Dans cette triste conjoncture, le plus malheureux est encore la victime. Et le plus coupable?... Je laisse au lecteur à juger la question.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur l'anévrisme de l'artere crurale ; par M. SUE le jeune, prévôt du college de Chirurgie, & des Académies de Montpellier, Rouen & Dijon.

Nous desirerions très-fort présenter au public des faits qui vîssent à l'appui de ces principes. La possibilité & les avantages de l'opération que nous proposons en seroient plus certains ; mais les auteurs qui ne l'ont pas pratiquée, n'ont pu nous laisser des observations sur sa réussite ou son danger. Les observations de Marc-Aurele Séverin & de Saviard, dont nous avons parlé plus haut, & que nous allons bientôt rapporter, sont les seules qui approchent en quelque façon du but que nous nous sommes proposé dans ce Mémoire.

M. Heister a publié en 1771, in-4°, un programme, de *Arteriæ cruralis vulnere periculosissimo feliciter sanato*. Son observation prouve que la blessure de cette artere n'est pastoujours mortelle, qu'on peut même en faire la ligature, & qu'il ne faut pas toujours

jours en venir tout de suite à l'amputation : *Ob hoc vulnus*, dit-il, *non continuè artus amputandus*. C'est ce qu'on va voir plus clairement par les observations de Marc-Aurele Séverin & de Saviard. Commençons par celle de Marc-Aurèle.

Jacques, âgé d'environ dix-sept ans (a), d'une complexion bilieuse, est blessé, par un fusil chargé à balle, à la cuisse droite, huit travers de doigts au dessous de l'aîne, & la plaie perce de part en part. Son entrée étoit dans l'intervalle des muscles droit, grêle, & vaste externe, & sa sortie vers le muscle triceps. La plaie étoit accompagnée d'une très-grande dilacération des parties, & surtout de la grande artère, d'où s'ensuivoit une hémorrhagie considérable de sang artériel. Jean Trullus, célèbre lithotomiste, fut appelé pour panser le blessé. Lorsqu'il arriva, il le trouva déjà pansé par un barbier, & laissa ainsi la plaie sans y toucher jusqu'au lendemain. Ayant alors défait l'appareil, il trouva l'hémorrhagie arrêtée, mais la partie extraordinairement tuméfiée, avec pulsation si considérable, qu'elle soulevoit

(a) Cette observation est traduite du latin de Marc-Aurele Séverin, sur la ligature de l'artère crurale, *De Medicinâ efficaci*, Libr. III, *Chirurgiæ efficaciæ*, pars 2, *Enarratoriâ de Angiologiâ*, p. 46, sous ce titre : *Admiranda Nicolai Larchei, medicî clarissimi, observatio*.

les deux mains appuyées sur la tumeur. Il soupçonna aussi-tôt qu'il y avoit quelque artere blessée, & prononça que le cas étoit difficile & dangereux ; en conséquence il exigea que les parents lui joignissent pour consultant le sieur Ferrand, habile homme, qui porta un pronostic aussi fâcheux. Ils employèrent de concert les répercussifs & les astringents : ils laisserent plusieurs jours la plaie sans y toucher, quoique le sang s'échappât quelquefois de lui-même jusqu'à trois ou quatre onces, & s'arrêtât ensuite également de lui-même. Appercevant cependant toujours la même tumeur & la même pulsation qu'auparavant, la fièvre, la douleur & la pulsation augmentant tous les jours, épouvantés, ils appellerent à leur secours d'autres chirurgiens, afin qu'en consultant ensemble, ils décidassent quelque chose d'avantageux pour le malade.

Les avis furent partagés, mais le plus grand nombre se réunit à dire qu'il falloit abandonner l'ouvrage au temps & à la nature, excepté le sieur Jean Trullus Vérulanus, qui conseilloit d'agrandir la plaie pour chercher l'artere. Mais cette opinion fut rejetée. Ayant donc de nouveau employé les mêmes remedes & les mêmes bandages, la plaie resta couverte plusieurs jours, jusqu'au dix-septieme ; alors le sang sortoit comme auparavant : je fus appelé

pour exposer comme les autres, librement & ingénument, ce que je pensois de cette maladie. Après m'être fait instruire de tout ce qui s'étoit passé & de ce qui avoit été fait, avant de rien prononcer, & pour ne pas parler à la légère, nous avons découvert la plaie qui étoit en assez bon état; la tumeur & la pulsation étant diminuées, comme l'assuroient non-seulement les chirurgiens nommés ci-dessus, mais même les assistants, & sur-tout un barbier nommé Jérôme, qui étoit toujours là pour être à portée d'arrêter le sang, si cela étoit nécessaire.

Cet état bien décidé, nous avons prononcé, d'un consentement unanime, qu'il ne falloit pas changer l'ordre qui étoit utile pour la santé, & qu'il falloit continuer pour la plaie les mêmes secours dont on avoit usé jusqu'alors; ajoutant seulement, que pour soutenir mieux les forces du malade, il falloit lui faire boire plus abondamment du vin. Le sang ainsi arrêté fut treize jours sans s'échapper, au bout desquels il coula de nouveau, & s'arrêta également de lui-même. Ayant donc découvert la plaie le trentième jour, nous avons trouvé la tumeur ramollie, & prête à suppurer; la supuration ayant en effet eu lieu, nous espérons qu'il se feroit une régénération des chairs, & que le vaisseau ouvert seroit bouché par les chairs renaissantes, comme il

arrive souvent ; mais l'événement trompa nos espérances.

Les forces du blessé diminuant de jour en jour, la fièvre augmentant, le visage, ainsi que les autres parties du corps, devenant étiques, nous perdîmes espérance ; & s'il y avoit encore quelque secours à attendre, ce ne pouvoit être que de la dilatation de la plaie, afin ou de coudre, ou de lier, ou de brûler l'artere, ou d'arrêter le sang de quelque autre manière. Ainsi, après avoir fait entendre au père du blessé qu'il ne restoit de ressource pour sauver son fils que dans l'ouverture de la tumeur & la ligature de l'artere, après avoir tout préparé pour l'opération, nous mîmes la main à l'œuvre. Ayant donc trouvé par le tact l'artere vers l'aîne, en la suivant un peu au dessous, après avoir mis dessus une compresse dure & une forte ligature, nous avons serré la cuisse, suivant la méthode de ceux qui ont coutume d'amputer une partie, afin que le vaisseau, rendu plus étroit par la pression, rendît moins de sang dans l'opération. Nous avons ensuite marqué avec de l'encre la partie de la peau qu'il falloit ouvrir, & le sieur Jean a incisé cet endroit. Nous apperçûmes aussitôt une grande masse de sang grünelé, qui pouvoit aisément égaler le poids de six livres, que j'ai moi-même enlevée avec mes mains, ainsi qu'une

quantité de sang artériel qui sortoit récemment de l'artere, & qui, lorsque la masse de sang grumelé fut enlevée, indiqua le chemin pour trouver l'artere. Lorsqu'on l'eut trouvée, le sang fut arrêté par une forte compression des doigts à l'aîne, faite par Jean Trullus; & nous avons vu très-distinctement l'artere, que j'ai séparée de la veine qui étoit très-proche, & que j'ai liée d'abord à la partie supérieure, & ensuite à l'inférieure, en employant les mêmes précautions qu'on emploie dans les varices. Cette artere n'étoit pas déchirée à la moitié, mais aux deux tiers, n'y en ayant qu'un d'entier, qui, le lendemain de la ligature, fut coupé par Jean Trulle, crainte qu'elle ne contractât la partie avant de se putréfier (a). Pendant le reste du traitement, la plaie fut traitée comme simple, & guérie entièrement en six semaines, en présence de Ferrand, Serrou & plusieurs autres.

(a) *Quâ repertâ, forti digitorum compressione sanguis coercitus, fortiter in inguine comprimente D. Joanne Trullo, arteriamque conspicuam habuimus quam à proximâ venâ separari & alligari parte prius superiori, deinde inferiori, adhibitis iisdem cautionibus quæ in varicibus adhibentur. Hæc non erat ad dimidiam partem lacerata, verumtamen ad tertiam, unâ duntaxat remanente, quæ postea die à ligaturâ resecta est à D. Joanne Trullo, nè forsan partem, antequam putresceret, contraheret.*

Il y a, ajoute Marc-Aurele Séverin , dans cette observation , beaucoup de choses à remarquer , mais sur-tout trois qui sont au dessus de toute admiration : dont la première , que pendant quarante jours le sang hors du vaisseau ait pu être conservé sans contracter une grande putridité ; la seconde , que ce sang avoit tellement écarté les muscles les uns des autres , que si-tôt que le grumelé fut ôté , l'artere fut aussi à découvert que si on avoit disséqué les muscles , ce qui donna une grande facilité pour opérer : aussi , instruit par cet-exemple , je conseille à tout le monde de ne pas tout d'un coup recourir à l'opération , mais d'employer d'abord toute sorte de moyens en temporisant , à moins que l'hémorrhagie n'oblige d'opérer ; la troisième , qu'après la ligature de l'artere la partie a été naturellement nourrie comme auparavant , comme si elle eût reçu du sang de l'artere entière , en sorte qu'elle n'a pas été moindre que l'autre cuisse en force & en masse.

Avant de tirer aucune conclusion de cette observation , rapportons de suite celle de Saviard , qui est la soixante-troisième de son Recueil.

Au mois de Novembre 1688 , un nommé Duchene fut conduit à l'Hôtel-Dieu pour être pansé d'un coup d'épée qu'il avoit reçu à la partie supérieure & interne de la cuisse ,

& qui avoit été suivi d'un anévrisme fort considérable. M. Botentuit en avoit eu soin jusqu'alors. Comme ce blessé avoit de fortes recommandations, & que sa blessure d'ailleurs étoit de grande conséquence, MM. Morel, Berriere, & plusieurs autres maîtres de l'art, furent mandés pour dire leur avis sur ce qu'on devoit faire dans un cas pareil. L'examen de la plaie, de sa situation, de la tumeur dont elle étoit environnée, avec une pulsation forte & profonde, donna aisément lieu aux consultants de convenir que c'étoit un anévrisme causé par l'ouverture de l'artere crurale dans son tronc : mais la principale difficulté consistoit à trouver le moyen de secourir le blessé, que cette blessure mettoit en grand danger de sa vie.

On convenoit bien que l'opération de l'anévrisme étoit le seul moyen de guérison que l'art présentât ; mais on craignoit, en faisant cette opération, 1^o que le blessé ne mourût d'hémorrhagie, avant qu'on pût découvrir l'endroit de l'ouverture de l'artere, pour la lier au dessus ; 2^o qu'en liant l'artere en son tronc, toute l'extrémité inférieure ne tombât en gangrene par l'interception du sang qui lui étoit nécessaire pour la vivifier : malgré ces considérations, on se détermina à l'opération, à laquelle on prépara le malade, & qui fut faite de la manière suivante. On appliqua le tourniquet

vulgairement connu sous le nom de *garot* ; & lorsque l'opérateur le jugea suffisamment serré, il ouvrit la tumeur anévrismale dans toute sa longueur, & en tira tout le sang épanché en très-grande quantité, d'où résulta un grand vuide.

Le tourniquet ayant été un peu lâché, la sortie impétueuse du sang fit bientôt appercevoir l'ouverture de l'artere. Après avoir resserré le tourniquet, on passa sous le corps de l'artere une aiguille courbe, suivie d'un double fil ciré, dont on tira une portion au dessus de l'ouverture du vaisseau, & l'autre au dessous. L'une & l'autre furent fortement liées par un nœud redoublé, que l'on appelle *le nœud du chirurgien*. On prit la sage précaution de ne pas mettre, comme quelques auteurs le recommandent mal-à-propos, entre l'artere & les fils, des petites compresses qui, venant à s'imbiber d'humidité, diminuent d'épaisseur, & font manquer la ligature. Le tourniquet lâché sans que le sang donnât, fit voir que la ligature étoit bien faite. Le vuide de la plaie fut rempli d'astringents, & de charpie couverte de compresses assujettis par un bandage roulé pour plus de sûreté : on fit comprimer pendant vingt-quatre heures, par des serviteurs qui se relayoient, l'endroit de la ligature de l'artere.

Le premier appareil ne fut levé qu'après

trente heures , & encore très-doucement : on n'ôta que ce qui se détacha facilement , & le reste de l'appareil fut appliqué comme la première fois ; ce ne fut qu'au quatrième pansement que ce qui s'étoit comme mastiqué dans le fond de la plaie se sépara , & la ligature ne tomba qu'au bout de quinze jours ; enfin le blessé fut parfaitement guéri en six semaines , il a vécu depuis en parfaite santé , & a fait à l'armée plusieurs campagnes avec toute la vigueur possible.

Cette observation est encore de celles , dit Saviard , qui font connoître que l'on réussit quelquefois en n'abandonnant pas les malades dans les cas les plus désespérés , quand on se conduit , dans le secours que l'on tâche de donner , selon les loix de la bonne chirurgie , & selon les regles de la prudence , qui doit toujours nous guider dans l'exercice d'un art si important & si difficile ; aussi M. Botentuit mérita-t-il , ajoute cet observateur éclairé , beaucoup de louanges pour s'être comporté aussi sagement qu'il fit dans une cure aussi délicate & aussi périlleuse.

M. Heister , dont nous avons parlé ci-dessus , parle dans les Ephémérides des Curieux de la Nature , vol. VII , observ. 32 , de la guérison d'une plaie de l'artere crurale. C'est probablement la même que celle rapportée plus haut ; mais il a donné de plus ,

dans ce Journal, observ. 33, la description d'un instrument pour comprimer l'artere crurale lorsqu'elle est blessée.

Il est aisé de présumer quel parti avantageux nous pouvons tirer des deux observations que nous venons de rapporter, pour la these que nous soutenons. Il est certain, quoique Saviard parût avoir quelque doute, que l'anévrisme avoit son siege dans le tronc même de l'artere crurale, & non dans quelque'un de ses rameaux ; car la blessure faite à la partie supérieure & interne, annonçoit clairement qu'il ne pouvoit y avoir dans cet endroit que le corps même de l'artere qui eût été ouvert : d'ailleurs, il est aisé de le reconnoître immédiatement après l'ouverture de la tumeur dans toute sa longueur ; & il faudroit n'avoir aucune idée anatomique de l'artere crurale, pour confondre une de ses branches avec son corps. C'étoit donc réellement l'artere crurale elle-même qui avoit été divisée, d'où s'en étoit suivi l'anévrisme faux. La ligature pratiquée sur cette artere, qui a eu un plein succès, sans même qu'on ait eu le moindre lieu de craindre la mortification des parties inférieures, prouve donc qu'on ne doit pas balancer à pratiquer cette opération, lorsque le cas se présente ; & qu'il y auroit de l'inhumanité à laisser périr un malade, ou à le priver d'un membre utile, lorsqu'on peut par un moyen

plus doux , non-seulement lui conserver le membre , mais même le guérir de la maladie qui sembloit nécessiter l'amputation. Qu'on ajoute à ces considérations , & aux observations que nous venons de rapporter, les raisons théoriques & anatomiques qui militent en faveur de la ligature , il sera impossible de ne pas se rendre à l'évidence & aux avantages de la méthode proposée.

Lorsque je rédigeois ce Mémoire , je reçus le Journal de Médecine du mois de Novembre dernier , dans lequel je trouvai une observation remarquable de M. Jussy, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi au college de chirurgie de Befançon , professeur des opérations au même college , & chirurgien de l'Hôtel-Dieu de la même ville , sur l'ouverture d'une artere crurale guérie sans ligature. Voici l'extrait de cette observation , qui m'a paru pouvoir mériter l'attention des gens de l'art , & remplir, aussi bien que les deux de Marc-Aurele Séverin & de Saviard , le but que je me suis proposé dans cette dissertation.

Le sieur Cornibert , âgé de dix-sept ans , reçut un coup de couteau à la partie moyenne & interne de la cuisse droite. Le sang jaillit aussi-tôt à flots , & par bonds. L'endroit de la blessure , dit M. Jussy, la couleur & la sortie du sang par bonds , étoient des signes très-certains de l'ouver-

ture de l'artere crurale. Il embrassa aussitôt la cuisse avec ses deux mains , & plaça ses deux pouces au dessus de la plaie , sur le trajet de l'artere , qu'il couvrit d'une compresse de huit à dix doubles , & du tourniquet de Morel. Après s'être ainsi rendu maître du sang , il examina la plaie qui avoit un pouce de longueur , & coupoit transversalement le muscle couturier : l'artere , qu'il jugea n'être pas coupée en entier , étoit ouverte précisément à l'endroit où elle se contourne pour gagner la partie postérieure de la cuisse , c'est-à-dire où elle traverse le muscle triceps inférieur. Il fit étendre & élever la jambe , appliqua une espece de bandage unissant , fait de linges blancs & très-secs , & roulé de maniere qu'il tint rapprochés les bords de la plaie , sur-tout le fond , & qu'il modérât l'action des muscles fléchisseurs de la jambe.

La circulation fut libre dans toute l'extrémité , quoique la pelotte du tourniquet portât directement sur l'artere. Au bout de dix jours l'appareil fut levé sans irritation & sans effusion de sang. Le tourniquet lâché , il ne parut pas une goutte de sang. Un second appareil fut appliqué plus léger que le premier : au bout du mois la cicatrice parut entièrement ferme & solide ; & le blessé n'a depuis ressenti aucune gêne ni douleur dans la cuisse. La plus grande attention qu'a eue , &

avec raison, pendant tout le traitement, M. Jussy, a été de maintenir par l'appareil qu'il a appliqué, & par la situation de la partie, les muscles extenseurs de la jambe dans leur plus fort raccourcissement, & les fléchisseurs dans leur plus grande extension; ce qui, joint à leur immobilité, à la compression graduée, simplement locale & non circulaire, a procuré la réunion de l'artere sans aucune ligature, & sans le secours d'aucun astringent.

Cette observation prouve indubitablement que si la compression a pu suffire pour consolider une plaie à la partie moyenne de l'artere crurale, la ligature sera encore un moyen plus sûr pour obtenir cette réunion, dans le cas où on auroit quelque doute sur le succès de la compression. Cette observation nous fournit de plus de nouvelles armes pour combattre l'ancien usage où l'on est de préférer l'amputation du membre à la ligature de l'artere. Il ne nous reste plus, pour terminer ce Mémoire, qu'à donner l'histoire du procédé qu'on doit suivre & des précautions à observer pour la réussite de la ligature : nous sommes déjà entrés, à cet égard, dans quelques détails, en rapportant les observations précédentes ; ce que nous allons ajouter complètera la matière.

Après l'usage des remèdes généraux pour

préparer le malade , tels que la saignée , les purgatifs , le premier devoir du chirurgien est de se rendre maître du sang pendant l'opération ; ce qu'il obtiendra soit par le garot , soit par le tourniquet de M. Petit. Si cependant il est obligé , par le siege de l'anévrisme , de faire la ligature près de l'arcade crurale , comme il lui est impossible alors d'appliquer aucun tourniquet faute de place , il faut qu'il ait recours à un aide sage & prudent , qui , au moyen de ses doigts appliqués au pli de l'aîne vers l'origine de l'artere crurale , fasse sur cette artere une compression directe : cet aide doit être bien attentif ; car , si malheureusement il cesse un moment de comprimer , la sortie violente du sang troublera l'opération , & fera périr bientôt le blessé (a) ; en sorte que sa vie est entre ses mains. Au surplus , comme un chirurgien qui opere n'aime pas que la réussite de son opération dépende de ses aides , afin de prévenir toute inquiétude , on pourra employer , dans le cas proposé , une espece de bandage inventé par M. Pipelet le jeune , notre confrere , lequel remplit avec plus de

(a) On lit dans les Mémoires de l'Académie de Chirurg. T. IV, in-4^o, page 56 & 60, l'histoire de deux amputations de la cuisse , faites par M. Louis sans tourniquet , & par le moyen seul de la compression faite au pli de l'aîne par un chirurgien attentif , & sur lequel on puisse compter.

sûreté cette fonction délicate de l'aide (a).

Lorsque l'anévrisme de l'artère est vrai, ou faux, que rien ne presse pour l'opérer, il est avantageux, avant de pratiquer l'opération, d'exercer pendant quelque temps sur l'artère une compression graduée, qui est utile en ce que, comprimant le tronc principal, & augmentant la gêne de la circulation, elle détermine la colonne du sang à passer dans les vaisseaux collatéraux; ce qui les distend, les amplifie, & les rend en conséquence plus propres à remplir la place du tronc qu'on doit lier: mais lorsqu'il y a du danger à différer la ligature, il faut la pratiquer sur le champ. Ayant donc fait coucher le malade sur un lit, & appliqué le tourniquet, ou tout autre moyen capable de comprimer l'artère dans son origine, on incise les téguments qui recouvrent la tumeur, prenant bien garde d'ouvrir en même temps le sac anévrisimal. Lorsqu'il est à découvert, on l'ouvre dans toute sa longueur, & on fait sortir tout le sang épanché qu'il contient.

Lorsqu'on s'est assuré par le relâchement

(a) Ce bandage ou tourniquet, a la forme d'un brayer pour la hernie crurale: la plaque porte dans son milieu une vis qui agit sur une pelotte placée à la partie antérieure & supérieure de la cuisse, sur l'origine de l'artère crurale. Même Volume des Mémoires, pages 61 & 62.

du tourniquet, & le jet du sang de l'endroit de l'artere qui est ouvert, on procede à la ligature, comme on le pratique dans l'anévrisme de l'artere brachiale, en prenant les mêmes précautions relativement aux nerfs & à la veine : on fait deux ligatures, l'une en haut, l'autre en bas. Dans l'anévrisme faux, l'inférieure doit être peu éloignée de la supérieure, & dans l'anévrisme vrai c'est tout le contraire, parce que si on faisoit les ligatures dans la partie dilatée de l'artere, il pourroit s'ensuivre un nouvel anévrisme. Lorsque l'extrémité de la tumeur est située si bas qu'il ne reste pas assez de place pour pratiquer la ligature inférieure, en sorte qu'on puisse être dans le cas de craindre une hémorrhagie consécutive, il faut remplir le bas de la plaie de remèdes astringents les plus forts, qui s'opposeront à l'hémorrhagie. Dans ce cas dangereux, il ne faut pas perdre de vue le malade, afin d'être à portée de lui donner du secours, s'il en a besoin ; il est même bon alors de laisser le tourniquet en place sans être serré, pour, en cas d'hémorrhagie, le serrer sur le champ.

Pour prévenir aussi la rupture de la ligature, qui quelquefois manque, il faut, après avoir appliqué l'appareil & situé la cuisse suivant les regles de l'art, placer des aides qui se succedent alternativement pendant

dant vingt-quatre heures, & qui, avec les doigts, exercent une compression immédiate sur l'endroit de la ligature. Une attention essentielle dans l'application des compressees & du bandage, c'est qu'ils soient appliqués de maniere qu'ils compriment exactement l'endroit de la ligature de l'artere, & nullement les parties latérales. Sans cette attention, l'opération deviendroit infructueuse, parce que les vaisseaux collatéraux étant comprimés, le sang ne pourroit y aborder, & ils n'augmenteroient pas de volume, ainsi qu'il est nécessaire, pour qu'ils fassent la fonction de l'artere crurale. C'est à cette sage précaution que M. Jussy a dû tout le succès de son opération, dans la dernière observation que nous avons rapportée.

Il est encore très-sage de tenir le membre comme enseveli dans des compressees imbibées de liqueurs aromatiques & spiritueuses. Ces remedes entretiennent la chaleur des parties, rétablissent leur action, & préviennent la gangrene & le sphacele qui pourroient suivre du cours intercepté du sang; c'est dans les mêmes vues, & pour prévenir les inflammations & les trop grandes suppurations, qu'on doit réitérer la saignée plus ou moins, suivant les forces & l'état du malade. Il est inutile de parler ici des autres précautions à prendre pour la suite du traitement, elles sont les mêmes

que dans toutes les grandes opérations : nous observerons seulement en finissant , qu'en suivant toutes celles que nous avons établies pour la ligature de l'artere crurale , il sera très-rare qu'on soit obligé d'avoir recours à l'amputation comme dernière ressource , & on retirera toujours un avantage certain & évident d'une méthode établie & sur la théorie & sur la pratique , qui ne fera jamais ni aussi incertaine , ni aussi dangereuse que l'amputation , qui enfin a pour base l'anatomie même , comme je crois l'avoir suffisamment démontré.

La conclusion qui nous reste à tirer est donc que dans les anévrismes de l'artere crurale on peut , & on doit pratiquer , de préférence à l'amputation , la ligature de cette artere ; c'est au moins tout ce que j'ai tâché de prouver dans ce Mémoire : je m'estimerai trop heureux si mon travail peut mériter l'attention des gens de l'art , & contribuer en quelque chose au bien & au soulagement de l'humanité souffrante.

OBSERVATION

Sur un abcès au cerveau , guéri par l'usage interne & externe de la verveine ; par M. BARBUT, bachelier ès droits , docteur en médecine de la Faculté de Mont-

pellier, & membre du college des medecins de la ville de Nismes.

Un jeune homme de Nismes, âgé de vingt-quatre ans, restant en Provence, mais dans un lieu isolé, passa l'après midi d'un jour fort chaud du mois de Septembre, à une vigne, avec un bonnet très mince sur la tête. De retour le soir, il eut un mal de tête si fort, qu'il fut obligé de se mettre au lit; & là, bien loin de trouver du repos, il passa la nuit la plus cruelle. La douleur de tête qui augmentoit, la soif extraordinaire qui ne pouvoit s'éteindre, & la chaleur par toute l'habitude du corps, le mirent dans un état affreux. Le lendemain, ayant demandé du secours, on fit ce qu'on crut de mieux; mais on ne fit pas ce qu'il falloit, puisque la saignée ne fut jamais de la partie. Le malade avoit beau dire qu'il avoit reçu un coup de soleil; on lui répondoit qu'on faisoit ce qui étoit nécessaire, & que cela ne seroit rien. La violence des symptômes ayant diminué quelques jours après, on ne donna plus rien au malade, qui resta un mois en proie à sa douleur de tête, & à la fièvre qui le consumoit.

Il se fit transporter à Nismes chez ses parents, le 28 du mois d'Octobre, & je fus appelé le 30 du même mois pour le voir. Voici quel étoit son état,

Une violente douleur, avec des élancements vifs à la partie postérieure & latérale de la tête, venoit lui répondre au front : la fièvre ne le quittoit point, de même que la toux ; sa langue étoit extrêmement sale, & sa foiblesse excessive. Autant de symptômes autant des remèdes. Mais, en vain, Arrêtons-nous, dis-je alors, & voyons si notre malade, confié pendant quelques jours au soin de la nature, fera un peu soulagé. Point du tout. Nous donnons encore des remèdes pour terrasser l'ennemi, mais c'est tout le contraire ; il nous brave, & prend le dessus. Tous les soirs le malade a un redoublement horrible, avec une hémorrhagie du nez peu considérable ; les sueurs nocturnes se joignent à ceci, & augmentent le désordre ; l'enflure des jambes se manifeste, sa mort paroît prochaine.

Le 28 du mois de Novembre au matin, étant dans le lit assez tranquille, il s'étend tout-à-coup ; une pâleur mortelle & peinte sur son visage, toutes ses fonctions sont ou paroissent suspendues ; on le croit mort. On l'agite, on veut le réveiller, l'échauffer, tout cela est inutile ; & malgré les pulsations rares qui se faisoient sentir, on croit qu'il n'y a plus d'espoir : il reste trente six heures dans cet état ; après quoi il s'éveille sans se rappeler la scène qui venoit de se passer. Est-il guéri ? Point du tout. La dou-

leur de tête est presque la même; elle marche toujours avec un bon cortège de symptômes. La médecine fera-t-elle impuissante contre cette maladie? Non. La verveine vient à notre secours. C'étoit environ le soixante & dixième jour de la maladie. J'en fis ramasser de fraîche en grande quantité; je fis couper les cheveux du malade; &, après avoir réduit la verveine en pulpe dans un mortier, on lui en appliqua sur la tête: on avoit soin de changer l'appareil deux fois par jour. Au second jour, la douleur ne fut pas si forte: au troisième jour, je lui fis boire deux tasses d'une forte décoction de verveine; il passa la nuit assez bien. Au quatrième jour, il en but trois tasses: la douleur diminua beaucoup; & à mesure qu'elle diminuoit; les autres symptômes s'affoiblissoient. Au bout de quinze jours, plus de mal de tête, plus par conséquent d'application de verveine: la fièvre ne quittoit jamais le malade, & nous ne nous lassions jamais de lui donner trois tasses de décoction de notre plante. Enfin, pour abrégér, il en prit sans interruption pendant un mois & demi, au commencement trois tasses, ensuite deux; & sur la fin une par jour suffisoit. Voilà notre homme sur pied. Mais attendons: qu'arrive-t-il encore? Un matin il va à la selle naturellement, ainsi que de coutume; peu après, un besoin ex-

traordinaire & inopiné le rappelle, il rend environ une cuillerée de pus ; le lendemain il en fait de même, & ce fut là l'époque de sa parfaite guérison. Ce jeune homme a repris depuis long-temps son travail, & vient de se marier.

Je crois que tout ce que j'ai dit est suffisant pour prouver que ce jeune homme avoit un abcès au cerveau. Ce qu'il y a à considérer, c'est que cette observation offre plusieurs phénomènes. Quel bonheur pour l'humanité, de trouver dans la verveine un si puissant vulnérable, & de voir son efficacité dans les maladies, sur-tout de la tête, comme contusions, abcès, épanchements, &c ! Cette plante pourroit-elle, dans certains cas, empêcher d'en venir à l'opération du trépan ? C'est aux grands maîtres à décider. Ce ne sont pas là toutes ses vertus ; c'est encore un spécifique pour les maux de tête, au rapport des auteurs cités par M. de Haën : on peut voir ce qu'il en dit, qui est très-intéressant, dans le troisieme Tome de son ouvrage intitulé *Ratio medendi*, pars 6, cap. 7, §. III.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1776.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	15 $\frac{1}{4}$	20	15 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
2	16	20	16 $\frac{1}{4}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
3	17	23 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	27 11	28
4	13 $\frac{1}{2}$	18	15 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
5	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	28	28	27 11
6	13 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{3}{4}$
7	8 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11
8	11	15	12 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
9	11	17	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
10	13	18 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11
11	13 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
12	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
13	10 $\frac{1}{2}$	18	12	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
14	11	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$
15	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
16	14	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28
17	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	14	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
18	13 $\frac{1}{2}$	20	15	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
19	12	18	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
20	11	20	14	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	13	22	15	28 1	28	28
22	16	15 $\frac{3}{4}$	13	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
23	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
24	15 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
25	13	18	10 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
26	10 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
27	10 $\frac{1}{4}$	20	13 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
28	13	16	11	28	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
29	12 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1
30	10 $\frac{1}{4}$	13	11	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S. pluie. nua.	S. nua. pet. pl.	Nuages.
2	S. n. per. pl.	S. nua. per. pl.	Petite pluie.
3	S-E. nuages.	S-E. c. écl. ton. pluie, grêle.	Pluie.
4	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
5	S. nuages.	S-O. nua. pl.	Couvert.
6	S-O. pluie.	S-O. couv. pl.	Nuages.
7	S-O. nuages.	O. pl. nuage.	Nuages.
8	O-S-O. pl. n.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
9	S-O. couvert.	S-O. pl. nuag.	Nuages.
10	S. nuages.	S. nuages.	Nuag. Ecl.
11	S-O. pluie.	S-O. couv. n.	Nuages.
12	S-O. nuages.	S-O. pet. pl. nuages.	Nuages.
13	S-O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
14	N-N-E. b. n.	N-N-E. nuag.	Nuages.
15	E-S-E. c. pl.	S-O. nuages.	Beau.
16	S-S-O. couv. pluie.	S-O. pl. vent, nuages.	Couvert.
17	O. nuages.	O-N-O. nuag.	Nuages.
18	N. couvert.	N. couvert.	Nuages.
19	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
20	N-E. nuages.	E. nuages.	
21	O. beau, nua.	N-O. beau, n.	
22	N-O. h. nuag.	N-E. b. nuag.	Beau.
23	O. beau, nuag.	N-O. b. nuag.	Couvert.
24	O. nuages.	N-O. b. nuag.	Beau.
25	N-O. nuag. b.	N-O. b. nuag.	Beau.
26	N. beau.	N. beau, nuag.	Beau.
27	N-O. couvert.	N-O. b. nuag.	Beau.
28	N-O. couvert.	N-O. orag. pl.	Serein.
29	N-O. couvert.	N-O. bruine.	Couvert.
30	N-O. n. pluie.	N-O. n. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $23\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur, de $10\frac{1}{4}$ degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{3}{4}$ lignes ; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $9\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $3\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
 5 fois du N-N-E.
 1 fois de l'E.
 9 fois du S.
 1 fois du S-S-O.
 12 fois du S-O.
 2 fois du S-E.
 6 fois de l'O.
 2 fois de l'O-S-O.
 14 fois du N-O.

Il a fait 7 jours beau.
 11 jours des nuages.
 6 jours couvert.
 6 jours de la pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1776.

Les rougeoles ont été nombreuses ; la plupart ont eu des suites fâcheuses. La matière de cette maladie éruptive ne se fixant qu'imparfaitement à la peau, s'est portée, chez plusieurs malades, aux yeux ; chez d'autres elle s'est accumulée dans le tissu cellulaire des extrémités, tant inférieures que supérieures, où elle a occasionné des dépôts :

186 MALADIES RÉGN. A PARIS.

cependant l'usage long-temps continué des émollients, & des adoucissans en forme de bains & de fomentations, a souvent empêché le dépôt de se former, en procurant une résolution que les douches ont souvent accélérée. Les purgatifs répétés ont été employés avec succès dans les fluxions de cette matiere sur les yeux.

On a vu aussi des fievres catarrhales avec inflammation à la gorge, que les émétiques & les émético-cathartiques, administrés après quelques saignées, ont amenées à une heureuse terminaison.

Les fievres tierces qu'on a observées pendant ce mois ont été assez opiniâtres, & n'ont cédé qu'aux purgatifs répétés & unis aux fébrifuges.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1776; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps n'a point été, dans le cours de ce mois, porté au degré de chaleur qu'il l'est ordinairement alors dans cette contrée. La liqueur du thermometre ne s'est élevée à la hauteur de 19 degrés au dessus du terme de la congelation que le 3. Elle ne s'est guere portée le reste du mois qu'à celle de 17 degrés. Aussi nous n'avons pas essuyé d'orage, chose assez extraordinaire dans cette saison: on n'a entendu gronder le tonnerre que le 8; encore étoit-ce de loin.

Il a plu plusieurs jours; mais la pluie n'a été considérable que trois à quatre jours vers le milieu du mois.

Le mercure dans le barometre a été plus souvent observé au dessous du terme de 28 pouces, qu'au dessus de ce terme; mais il ne s'en est pas éloigné.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 187

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

1 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ouest.

5 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1776.

La maladie dominante de ce mois a été une fièvre continue inflammatoire, qui portoit principalement à la tête. Les indications générales pour la cure étoient celles des fièvres inflammatoires: après l'emploi des saignées suffisantes, les pédiluvés & les lavements émolliens étoient particulièrement indiqués: pour boissons, la tisane nitrée, l'oxymel, le petit-lait dans lequel on avoit fait bouillir les tamarins, &c. convenoient le mieux. Ensuite venoient les minoratifs du genre des acidules.

Nombre de personnes se sont plaintes d'affec-

tions vertigineuses sans fièvre. Il y a eu encore des rhumatismes inflammatoires, dont la crise la plus favorable étoit par les sueurs. Les bains d'eau tiède étoient très-salutaires. La petite-vérole a été très-amortie, & presque dissipée.

LIVRES NOUVEAUX.

L'excellence de la méthode Suttonienne d'inoculer la petite-vérole, ou Réponse aux objections faites contre cette méthode, & recueillies dans la Dissertation de M. *Preffavin*, maître en chirurgie à Lyon; par *Michel O Ryan*, D. M. de Montpellier. A Avignon; & se trouve à Paris, chez *Didot le jeune*. 1776. In-12.

Nous donnerons dans un des Journaux suivans plusieurs observations relatives à l'objet de cet ouvrage.

Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé & dans l'état de maladie; par M. *Fabre*, maître en chirurgie, ancien prévôt de sa compagnie, conseiller-commissaire pour les extraits de l'Académie royale de Chirurgie, & professeur royal du collège. Paris, chez *Delalain*. 1776. In-8°.

Nous nous proposons de donner l'extrait de cet ouvrage dans le Journal du mois prochain.

Caractères generum plantarum quas in itinere ad insulas maris australis collegerunt, descripserunt, delinearunt annis 1772-1775. J. K. Forster, societatis regiae scient. Lond. & G. Forster. Londini. 1776. Grand in-4°, avec soixante-quinze planches très-bien gravées. On en trouve des exemplaires chez Didot le jeune.

Le Cri de la nature en faveur des enfans nouveaux-nés, ouvrage dans lequel on expose les règles diététiques que les femmes doivent suivre

pendant leur grossesse & pendant leurs couches ; les avantages & les douceurs qu'elles trouveront à nourrir leurs enfants , & les dangers qu'elles courront en ne se soumettant pas à cette loi naturelle. On y a joint un Précis historique de l'inoculation , & plusieurs autres objets d'utilité publique. Par M. *Nicolas*, docteur en philosophie & en médecine de l'université de Lorraine , de l'Académie royale des sciences , arts & belles-lettres de Dijon , de celles de Nîmes , des Arcades de Rome ; ci-devant médecin pensionnaire de la ville du Buis en Dauphiné , actuellement médecin à Grenoble. A Grenoble, chez la veuve *Giroud* ; & se vend à Paris, chez *Vincent*, libraire. in-12. 1775. Prix 1 liv. 16 s. broché.

Flora Parisiensis, ou Description & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris ; par M. *Bulliard*, troisième cahier. A Paris, chez *Didot*. 1776. In-80.

Les vingt plantes figurées & décrites dans ce cahier sont l'absinthe, l'aster, la bourse à berger, le cornouiller, la fumeterre bulbeuse, la jacinthe, la grande linai re, la petite marguerite, le narcisse, le pas d'âne, le pêcher, la persicaire, le pétasite, le poirier, le pommier, la primevere, le sain-foin, la véronique mâle, la vulvaire & l'ieble.

AVIS INTÉRESSANT.

Un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, rendu le 29 Avril 1776, établit à Paris une Commission de médecins destinés principalement à l'étude & au traitement des épidémies, & à entretenir une correspondance suivie avec les médecins du royaume, relativement à tous les objets de médecine, & sur-tout aux maladies épidémiques & épizootiques. Le préambule annonce que le Roi

s'étant fait rendre compte des précautions anciennement prises pour porter des secours à ses sujets, lorsque des maladies épidémiques ont affligé quelques provinces, Sa Majesté a reconnu qu'il étoit digne de sa bienfaisance de pourvoir à cet objet important par des institutions plus efficaces que celles qui ont déjà été faites jusqu'à présent ; que l'incertitude, dans ces sortes de cas, naît du peu de soin que l'on a eu d'étudier les différents symptômes de ces maladies ; que si quelques médecins habiles ont écrit & conservé leurs observations sur les épidémies, ces ouvrages isolés sont encore bien éloignés de former un corps complet de doctrine ; que cependant l'étude de la médecine consistant dans l'expérience, le véritable code de ceux qui la pratiquent doit être dans le recueil des faits observés par les hommes les plus instruits dans cette science ; & qu'enfin, pour les encourager à publier leurs observations, rien ne seroit plus utile que l'établissement d'une Commission principalement chargée de s'occuper des maladies épidémiques, & de se ménager des correspondances avec les meilleurs médecins des provinces, & même avec ceux des pays étrangers. Les intentions de Sa Majesté y sont exposées de la manière la plus honorable pour la médecine, & la plus affectueuse pour ses peuples. Elle dit expressément qu'elle a droit d'attendre du zèle de ceux qu'elle aura choisis, qu'à l'exemple des plus grands hommes de l'antiquité, ils ne dédaigneront pas d'étudier pareillement la nature & les maladies des animaux qui, partageant avec les hommes les travaux de l'agriculture, deviennent une partie intéressante de leur richesse.

Sept articles déterminent ensuite la forme de ce nouvel établissement. Le premier ordonne qu'il se tiendra une fois par semaine une assemblée

dans un lieu indiqué par M. le Contrôleur général. Le deuxième nomme M. *Lassone*, conseiller d'Etat, premier médecin de la Reine, & du Roi en survivance, chef de cette nouvelle société. Le troisième nomme M. *Vicq d'Azyr*, docteur-régent de la Faculté de Paris, de l'Académie royale des sciences, & médecin consultant de Monseigneur le comte d'Artois, commissaire général pour les épidémies, & premier correspondant avec les médecins du royaume. Le quatrième ordonne qu'il sera tenu de faire gratuitement chaque année un cours d'anatomie humaine & comparée, dont il est à cet effet nommé professeur. Les cinquième & sixième enjoignent aux médecins de cet établissement de se transporter par-tout où les besoins publics pourront les appeler. Le septième enfin, pour étendre davantage l'utilité des exercices de la nouvelle Commission, y admet un certain nombre de jeunes docteurs & étudiants en médecine ou en chirurgie, auxquels Sa Majesté veut bien promettre des encouragements.

Une pareille Société excitera sans doute une nouvelle émulation entre les médecins du royaume. En multipliant leur correspondance, ils multiplieront en même temps les observations intéressantes, sans lesquelles la médecine ne peut faire aucuns progrès. Nous sçavons que le nombre des Mémoires déjà envoyés au premier médecin correspondant est très-considérable, & nous espérons que la Société se fera un plaisir d'enrichir notre Journal, en se servant de ce moyen pour donner tous les mois au public le résultat des Mémoires envoyés par les médecins des provinces, & de ceux qui seront lus dans ses assemblées, en attendant qu'elle en publie la collection.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Les Oracles de Cos, ouvrage intéressant pour les jeunes médecins, utile aux chirurgiens, &c.</i>	
Par M. Aubri, méd.	Page 99
<i>Lettre à l'Auteur du Journal.</i> Par M. Brasdor, chir.	118
<i>Observation sur un empyème.</i> Par M. Motin, méd.	138
<i>Suite du Mémoire sur l'anévrisme de l'artere crurale.</i>	
Par M. Sue le jeune, chir.	168
<i>Observation sur un abcès au cerveau, guéri par l'usage interne & externe de la verveine.</i> Par M. Barbut, médecin.	178
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin 1776.</i>	183
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1776.</i>	185
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1776.</i> Par M. Boucher, médecin.	186
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1776.</i> Par le même.	187
<i>Livres nouveaux.</i>	188
<i>Avis intéressant.</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1776. A Paris, ce 24 Juillet 1776.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

Medicina non ingenij humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

SEPTEMBRE 1776.

TOME XLVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1776.

EXTRAIT.

Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé & dans l'état de maladie ; par M. FABRE, maître en chirurgie, &c. &c. A Paris, chez De Lalain, libraire. 1776.

DEPUIS que l'homme s'étudie lui-même, il ne lui a pas été possible d'approfondir la nature de ses fonctions ; & ce problème, dont on a inutilement cherché jusqu'ici la solution, sera sans doute longtemps encore l'amusement & le désespoir des philosophes. Connoître la cause immédiate de la vie & de la mort, calculer le nombre & la vitesse des globules qui roulent dans nos vaisseaux, pénétrer jusques

dans le tissu du nerf pour y voir le siege de la sensibilité, expliquer d'une maniere simple & mécanique tous les efforts de la machine vivante & animée; voilà ce qu'ils ambitionnent, & ce que le vulgaire étonné croit qu'ils sçavent & qu'ils connoissent parfaitement. Voir & décrire ce qui est le plus apparent, observer des mouvements, bien considérer des effets, les rapprocher, les comparer entr'eux, & avec les expériences connues; voilà tout ce qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils devroient faire. Tel est aussi le plan que s'est proposé l'auteur dont nous venons d'annoncer l'ouvrage.

La division la plus ancienne est celle qu'il adopte. Les fonctions vitales, naturelles & animales, sont les trois principales sections dont il s'est servi. Un chapitre préliminaire traite de la puissance motrice des solides du corps humain. Conduit par l'ordre même du sujet, il détermine ce que c'est que la fanté; &, la considérant ensuite relativement à l'état de maladie, il apprécie la nature de l'une & de l'autre par leurs rapports. Enfin, dans un chapitre sommaire, il rapproche ses idées, & les présente sous un point de vue unique & intéressant.

Un passage de Galien commence très-heureusement ces Recherches. La nature est, dit-il, une puissance naturelle au corps, & une faculté qui gouverne les animaux, soit

au gré de leur volonté, soit contre son influence. Les systêmes de Démocrite, d'Epicure & de Lucrece, qui ont trouvé dans le jeu des atômes l'explication des phénomènes les plus surprenants, suivent de près celui de Galien. Asclépiade, qui en fit l'application à la médecine, prétendit que le mouvement & la matiere présidoient seuls à toutes les fonctions du corps humain.

Qu'il nous soit permis de demander pourquoy l'auteur des nouvelles Recherches, qui appelle cette assertion hardie & dénuée de preuves du nom d'impiété, ne fait pas le même reproche à Démocrite & à Lucrece, dont il fait mention auparavant? Le matérialisme fut-il jamais développé d'une manière plus dangereuse & plus faite pour séduire, que par ce dernier? N'a-t-il pas joint le charme de la poésie, avec toute l'adresse des sophismes que l'on peut employer, pour prouver un pareil paradoxe? & peut-on rien dire à ce sujet de plus expressif & de moins équivoque que ce que renferme le sens des vers suivans :

*Nunc animum atque animam dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se:
Sed caput esse quasi, & dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum mentemque vocamus...
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est;
Corporeis quoniam telis istuque laborat.*

LUCRECE, *De Rerum Nat.* Lib. III.

Le système de Descartes, dont tous les développemens sont mécaniques, est mis ensuite en opposition avec celui de Van-Helmont, qui, mettant une puissance active à la tête de nos fonctions, & la plaçant dans l'estomac, semble indiquer que ce viscere en est le foyer principal. Le logement assigné à cet être spirituel & ses caprices, sont exposés, par M. Fabre, d'une manière très-agréable. Nous remarquerons cependant que si l'on met à part la métaphore, à l'ombre de laquelle Van-Helmont a souvent dit de grandes & d'importantes vérités, cet auteur est peut-être le premier qui ait senti & exprimé d'une manière convenable l'influence des plexus nerveux, dont il parle souvent avec enthousiasme, sur les organes de la digestion, & en général sur toutes les fonctions du corps humain. Stahl a appelé du nom d'*ame* ce que Van-Helmont appelloit *archée*; & M. de Sauvage chérissoit tellement ce système, qu'il n'a pas craint d'avancer que la fièvre étoit son ouvrage, que la crise dans les maladies étoit due à ses soins, qu'elle s'occupoit des détails de la digestion, & qu'heureusement ses travaux nombreux, dont il étoit si bien informé, ne venoient point à notre connoissance, & avoient l'air de se faire sans notre participation. Maintenant encore ce que l'on appelle du nom de *principe vital*, est substitué à l'ame, & on lui attribue la

même étendue de services & d'intelligence.

Il falloit oublier ces considérations métaphysiques , & chercher à approfondir la nature de nos fonctions par la voie de l'expérience ; c'est ce qu'a fait M. de Haller , au sujet de l'irritabilité. M. Fabre a trouvé dans quelques auteurs des traces de cette doctrine , & semble lui en faire reproche. Rendons ici à M. de Haller toute la justice qui lui est due , & observons qu'après avoir cité Glisson , Charleton , Bellini , Stahl , Gorter , &c. il termine ce paragraphe par la phrase suivante ; qui est assurément pleine de modestie : *His nostris laboribus est effectum , ut vetustum irritabilitatis vocabulum , passim cum nomine meo sit repetitum... Ego vero nihil mihi hic sumo.* Element. Physiol. Tom. IV. Lib. II.

L'auteur des Recherches desireroit que M. de Haller eût étendu davantage cette propriété , qu'il ne l'eût point regardée comme indépendante des nerfs , & comme étant inhérente au mucus gélatineux ; mais il est facile de le justifier , en répondant que , quoiqu'il ait regardé les muscles comme éminemment irritables , il n'a jamais prétendu qu'ils soient les seules parties contractiles , comme on peut en juger par la phrase suivante : *Videtur etiam alias corporis partes aliter ab iisdem stimulis affici.* Element. Physiol. T. IV, Lib. II. Cephysi-

cien n'a d'ailleurs jamais écrit que l'irritabilité est absolument indépendante des nerfs. L'action ou l'irritation nerveuse doit, d'après ses principes, être regardée comme leur cause occasionnelle. Enfin ce qu'il a dit du gluten, dans lequel il soupçonne que l'irritabilité pourroit bien avoir son siége, n'est qu'une simple conjecture qu'il ne donne que pour ce qu'elle vaut, comme il paroît par ses propres expressions : *Paucula liceat addere ex conjecturâ sumptâ*. Ailleurs M. Fabre semble confondre l'irritabilité avec la sensibilité (page 17;) propriétés qui sont cependant très-différentes, puisqu'il y a une classe très-nombreuse d'animaux éminemment contractiles, qui n'ont point de nerfs; & puisque dans l'homme même le cœur, qui est très-irritable, est cependant très-peu sensible.

1^o Dans l'analyse que l'auteur fait des fonctions vitales, il avance que les parties du corps humain se meuvent, parce qu'elles ont des nerfs qui y portent la matiere de la sensibilité. Ne paroît-il pas toujours confondre cette fonction avec le mouvement? Galien, & depuis lui Salicet & Willis, que leur différence avoit frappés, avoient cru devoir admettre deux especes de nerfs & d'esprits destinés pour ces différents usages; & alors, d'après de semblables principes, on ne manqueroit pas de répondre avec un

peu plus de vraisemblance, que les nerfs servent aux parties contractiles en leur fournissant la matière du mouvement, plutôt que celle de la sensibilité.

La réciprocité des contractions du cœur & des mouvements de la poitrine, est exposée avec beaucoup de précision par M. Fabre. Il croit, avec Schliting & avec M. de Lamure, que le cerveau, distendu par le sang veineux pendant l'expiration, éprouve de légères secousses qui favorisent la circulation, & même la sécrétion des esprits; il pense, avec la plus grande partie des physiologistes, qu'une fois portés jusqu'à l'extrémité des nerfs, ils ne reviennent plus au cerveau. Plus loin il assure que la lymphe qui se trouve dans leur tissu est incontestablement le principe de la sensibilité : d'où il résulte, suivant lui, que les parties ont d'autant plus de force, que l'esprit vital est plus pressé dans le nerf qui le contient. Il ajoute que, pour peu que la gaine soit stimulée, elle augmente encore leur ton en se contractant; & il croit que dans l'effort le sang est retenu vers les parties supérieures par la contraction de la veine-cave descendante.

C'est une chose bien étrange, que de voir avec combien peu de succès les contours symétriques du cerveau ont été décrits par les anatomistes; non-seulement leurs

travaux n'ont rien appris sur leurs usages ; mais ils n'ont pas encore jusqu'ici donné lieu à la moindre probabilité. Voulant cependant tout expliquer, & non moins embarrassés que Démocrite & Descartes, qui se plaçant à l'époque de la création, & voulant animer ce vaste univers, eurent recours, l'un à des atômes, & l'autre à des courants de matiere subtile, les philosophes du petit monde ont imaginé les esprits animaux, qu'ils ont soin de mettre en jeu, & auxquels on les voit recourir toutes les fois qu'ils n'ont pas de meilleure raison à donner. Disons-le à notre honte, dans un temps où la philosophie, plus éclairée que jamais, rejette avec mépris les atômes & les tourbillons, n'est-il pas bien étonnant que la médecine admette encore des esprits dont l'existence n'est ni mieux fondée, ni plus utile ? Toutes les fois qu'un fluide ne se rendra sensible ni par lui-même, ni par ses effets, à aucun de nos sens, on aura toujours tort de l'admettre pour en faire la base d'un système : or il est certain qu'aucun des effets connus ne prouve directement l'existence de ces prétendus esprits. Ne seroit-il pas plus raisonnable de donner au mot *sensibilité* une valeur relative à celui de l'attraction newtonnienne, & de dire que tous les phénomènes du système nerveux dépendent d'une structure propre à son tissu, que nous

ne connoissons encore que par quelques-uns de ses résultats, mais qui ne requiert pas plus l'existence d'un fluide, que les mouvements musculaires & l'irritabilité ne la requierent eux-mêmes? Alors, en partant de ce point, on en viendroit peut-être à quelque découverte utile : si au contraire on croit avoir tout fait, si on parle toujours avec confiance d'une matière que l'on suppose, & qui probablement n'existe point, la vérité ne cessera jamais d'être masquée par le système, & les progrès de la physique du corps humain deviendront impossibles. Au reste, si M. Fabre, en admettant les esprits animaux, mérite plus de reproches qu'un autre, ce n'est que parce qu'ayant une sagacité & une justesse d'esprit au dessus du commun, il auroit dû être le premier à les proscrire.

En parlant de la respiration, l'auteur des Recherches regarde cette fonction comme facile à développer. Tout y est, dit-il, soumis à la démonstration. On pourroit cependant lui objecter que la structure intime des poumons, que la grosseur & la distribution respective des veines & des artères, que la proportion qui existe dans tous les temps de la vie entre la distension du poumon & la capacité de la poitrine, sont des objets sur lesquels tous les doutes ne sont pas encore levés. Il se contente de faire ob-

server la réciprocité que l'on observe entre les mouvements du cœur, ceux du poumon & ceux du cerveau.

Celui qui ne considère la circulation du sang que dans les gros vaisseaux du système vasculaire, ne connoît qu'une partie de ses phénomènes. Il faut, à l'exemple de M. Fabre, pénétrer avec Lewenhoeck & M. de Haller dans les dernières divisions des vaisseaux capillaires, où, en faisant différentes ligatures & différentes plaies, on voit toujours le sang se détourner & se porter vers le lieu de l'irritation. L'auteur en tire une conclusion déjà développée dans ses *Essais de Physiologie*, qui est que le noyau d'une tumeur inflammatoire, est toujours un centre d'irritation vers lequel les humeurs affluent en quantité. Nous voyons avec plaisir que cette doctrine, déjà exposée très-au long par de MM. Sauvages & de Bordeu, fait tous les jours de nouveaux prosélites.

L'action des fibres nerveuses est une des principales causes de ces directions variées. Les humeurs renfermées dans les vaisseaux capillaires, sont considérées par M. Fabre comme étant contenues dans un lac considérable. Il se fait encore, dit-il, une circulation d'un autre genre dans le tissu cellulaire. Ne seroit-ce pas plutôt à cette dernière que la comparaison du lac conviendrait le mieux?

Si l'on ajoute l'influence des affections de l'ame aux causes dont il vient d'être fait mention , on reconnoîtra de plus en plus combien est étendu l'empire de la sensibilité. Mais, lorsque M. Fabre a dit que le nerf peut se resserrer & se contracter, il nous semble qu'il a eu tort ; non pas peut-être que la chose soit impossible, mais parce que jusqu'ici rien n'appuie cette assertion.

2^o Les fonctions naturelles fournissent à l'entretien de la vie, à un grand nombre de sécrétions, & à la reproduction de l'espèce. Le choix des aliments se fait par le moyen des sens. La vue dans les oiseaux & dans les poissons, l'odorat dans les quadrupedes, & le goût dans l'homme, sont les organes qui y président spécialement. M. Fabre fait ici très-heureusement l'application de cette vérité déjà développée par plusieurs naturalistes, & entr'autres par M. de Buffon. Les expériences dans lesquelles Pringle, après avoir mêlé différentes substances alimentaires avec de l'eau ou avec de la bile, a obtenu une fermentation plus ou moins considérable, sont rapportées pour prouver que la digestion est une opération analogue. La faim étant une sensation vive qui exprime l'action & le besoin de son organe, on conçoit pourquoi elle doit précéder une bonne digestion. Cette seule réflexion fait sentir combien les sto-

machiques doivent suppléer foiblement à ces dispositions. L'auteur finit cet article en faisant admirer les différentes affinités des aliments avec les diverses especes d'animaux, qui, connoissant ceux qui leur sont propres, sçavent les choisir & se les assimiler.

Après avoir dit ce que c'est que la génération, & avoir fait un court exposé des systêmes qui renferment tous les germes possibles dans le premier, il passe rapidement aux idées nobles & hardies du célèbre M. de Buffon. Il semble croire avec lui que les molécules actives & vivantes surabondent dans l'enfance, & qu'étant portées, dans l'âge de puberté, vers les organes de la génération, elles en développent le tissu en y transmettant les impressions de la sensibilité. La semence des animaux mâles; celle même des femelles & celle des plantes, contiennent une certaine quantité de ces molécules actives, que l'on a prises mal-à-propos pour de petits vers. Plusieurs les regardent comme étant l'extrait des différentes parties du corps duquel elles émanent.

Ici M. Fabre objecte que si l'on excepte la couleur & la densité, les parties du corps humain ont à peu près par-tout la même trame, & qu'en adoptant ce systême leur extrait ne doit former qu'un bloc informe, à moins que l'on n'admette une especie de vertu plastique, capable de les

modifier. Mais on peut répondre à cette objection, que les différentes parties du corps humain, quoique semblables, quant à la trame grossière, au premier coup d'œil, diffèrent cependant essentiellement quant à leur structure intime; & que d'ailleurs M. de Buffon admet des espèces de moules organiques, propres à donner aux molécules qui portent le même nom une forme & une structure déterminée.

L'auteur des nouvelles Recherches croit que la matière de la sensibilité ne diffère point essentiellement de celle qui est destinée à la génération. A la suite de ses preuves, viennent la constitution délicate, l'embonpoint & la voix grêle des Eunuques. Ne sembleroit-il pas au contraire que les changements que l'on observe dans les hommes ainsi mutilés, quoique le cerveau, ainsi que les distributions des nerfs, restent toujours les mêmes, nous autorisent à regarder le fluide spermatique comme jouissant d'une existence particulière, & comme étant essentiellement différent de tous les autres?

Notre auteur jette ensuite un coup d'œil rapide sur les différentes espèces de fluides du corps humain; &, après avoir rapporté une analyse du sang qui n'est pas tout-à-fait au niveau des connoissances modernes, il distingue avec M. de Buffon deux espèces

de matieres, l'une vivante, & qui jouit d'une force expansive, & l'autre inerte, brute, & qui tend toujours vers un point commun, & vers le repos. La lumiere & le feu sont rangés dans la premiere classe; & comme tous les corps peuvent se convertir en ces deux éléments, c'est cette transmutation continuelle qui fait qu'au milieu même de la destruction, le travail de la reproduction s'opere d'une maniere non interrompue. La fibre animale convertit en sa substance une grande quantité d'air & d'eau, & chaque corps vivant peut être regardé comme un petit foyer qui consomme les éléments dont il est environné. Ces différents tableaux, qui appartiennent à M. de Buffon, sont rangés & placés avec le plus grand art dans l'ouvrage de M. Fabre, qui rend d'ailleurs à cet auteur célèbre le tribut d'éloges qui lui est dû.

M. Le Cat admettoit un fluide analogue à la matiere du feu, qu'il appelloit du nom de caustique, sans lequel l'homme, disoit-il, n'auroit été qu'une statue inanimée, sans activité & sans imagination. Si ce fluide avoit existé, M. Le Cat en auroit été certainement mieux pourvu que tout autre. Les différentes humeurs dont il vient d'être question peuvent se vicier d'autant plus aisément, qu'elles sont naturellement plus exaltées. L'auteur des Recherches croit qu'alors elles sont contenues

nues dans le tissu cellulaire, d'où elles se portent vers une partie quelconque, dont elles pénètrent le tissu sans affecter expressément le système des vaisseaux.

En parlant des sécrétions, M. Fabre adopte absolument les idées de M. Bordeu, comme il a adopté celles de M. de Buffon dans presque tous les articles précédents. L'érection des conduits excréteurs, l'action des glandes indépendante de la compression, la sécrétion sanguine qui se fait dans la matrice, sont admises sans réserve dans l'ouvrage que nous analysons. L'air renfermé dans les intestins, y est regardé comme propre à empêcher leur affaissement & à entretenir leur force organique. Un ulcère anciennement établi est, suivant les principes de l'auteur, une espèce d'émonctoire qui fait la sécrétion des humeurs viciées. M. Fabre justifie enfin l'attraction & la répulsion des fluides, opérée par l'action organique des différentes parties du corps humain, par quelques réflexions de M. d'Alembert sur les phénomènes que présente la physique des corps inanimés.

3^e Les fonctions animales sont celles de toutes qui distinguent le plus l'homme d'avec la brute. Les rapports de l'âme avec le corps sont ce qu'elles présentent de plus difficile. C'est aussi ce que M. Fabre discute avec le plus de soin. Les principales erreurs

consistent, suivant lui, en ce que l'on n'a pas connu la ligne de séparation que le Créateur a tirée entre ces deux substances, & en ce que d'un autre côté on a presque toujours confondu le sentiment avec la pensée.

Le foyer principal où se rendent toutes les impressions du sentiment pris dans un sens purement physique, est dans les parties précordiales, soit dans le diaphragme, comme le pensent MM. Buffon & de Bordeu, soit dans le plexus solaire, comme le pense spécialement M. Fabre, opinion qui se rapproche beaucoup de celle que M. Le Cat a adoptée dans son *Traité des Sens*. C'est là en effet que l'on ressent une émotion voluptueuse dans le moment du plaisir, ou bien un poids & une espèce de resserrement lorsque l'on éprouve les entraves du chagrin & de l'inquiétude.

La communication du plexus solaire avec tous les autres nerfs du corps humain, fournit à l'auteur une explication facile de tous les phénomènes qui tiennent à la sensibilité. Si un animal est blessé, il crie, fuit, ou se venge par la seule communication de ce plexus avec la partie blessée, & avec celles qui peuvent entrer en contraction pour exécuter les mouvements susdits, sans que l'on soit obligé d'avoir recours pour cela à l'influence de l'ame. C'est ainsi,

ajoute l'auteur dans la même page, que la tragédie d'*Iphigénie* fait une impression vive sur le centre nerveux du spectateur, qu'elle lui fait pousser mécaniquement des soupirs, & qu'elle lui arrache des larmes.

Le chant du rossignol dans le printemps, le vol lent & inquiet de la perdrix après la naissance de ses petits, sont, suivant lui, des effets qui dérivent de la même cause. L'ame forte & courageuse des habitants du Nord, dont le froid resserre les fibres, le caractère foible & pusillanime des animaux domestiques, les bonnes ou mauvaises qualités qui se transmettent par imitation, sont autant de considérations relatives à la sensibilité, qui viennent à l'appui des premières, pour confirmer les droits du plexus en question.

Le sens interne ou ce plexus dans les animaux, ébranlé par les objets relatifs à leur appétit, à leur amour & à leur conservation, peut, suivant M. Fabre, expliquer ceux de leurs mouvements qui sont le plus compliqués. Il emploie ensuite beaucoup d'esprit pour prouver que les bêtes n'en ont point. Les ruses du loup, & celles de tous les animaux en général, sont présentées comme pouvant être l'effet de l'action nerveuse seulement. M. Fabre, en suivant toujours la même idée, en fait l'application aux facultés de l'ame, qui distinguent l'homme d'avec les brutes; il est,

suivant lui, nécessaire que le plexus solaire du poëte soit monté sur le ton des passions qu'il veut peindre ; & si on demande pourquoi Corneille , Racine , Crébillon & Voltaire les ont si bien peintes dans leurs tragédies ; & pourquoi Lekain & mademoiselle Dumefnil expriment avec tant de force les traits sublimes de ces poëtes , notre auteur ne craint point de répondre que ce n'est point à leur ame que l'on doit la supériorité de leurs talents , mais à la sensibilité de leurs organes , & en particulier à celle du plexus solaire auquel il rapporte tout.

Il parcourt en homme lettré les chefs-d'œuvres de Moliere ; le caractère sensible & inquiet d'Alceste dans le *Misanthrope* , l'hypocrisie de Tartufe , son ingratitude & sa concupiscence , le mouchoir qu'il présente à la suivante pour cacher les objets qui le séduisent ; rien n'est oublié par M. Fabre , & tout est adroitement expliqué par l'influence des plexus épigastriques.

L'auteur fait ensuite mention du poëme d'Homere. Il en analyse les aventures : aucun des grands hommes de la Grece n'échappe à son érudition. Le caractère fier & belliqueux des Romains , l'étendue de leur empire , les ouvrages de leurs poëtes & de leurs historiens , lui fournissent , on ne sçait trop comment , de nouveaux arguments en faveur de son système. Il cherche

à résoudre cette question, sçavoir si la tragédie est plus capable d'agir sur le centre du système sensible, c'est-à-dire, sur le plexus solaire, que le poëme épique. Enfin il passe aux détails de l'éducation, & en commençant par Aristote, il finit en exposant les principes du philosophe de Geneve; & il croit, avec lui, qu'un enseignement trop précoce étouffe les heureuses dispositions de l'esprit, & détruit absolument cet enthousiasme sans lequel on ne peut faire de progrès dans les sciences.

Ces recherches d'érudition, & ces observations philosophiques sont intéressantes par-tout où elles se trouvent; mais, comme elles peuvent convenir à tous les systèmes de physiologie en général, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'elles nous ont paru fort étrangères à l'objet principal que l'auteur se propose de traiter dans l'ouvrage dont nous faisons ici la critique. Une preuve sans réplique de ce que nous avançons, c'est qu'il ne résulte de ces détails rien que de vague, rien qui ne convienne à la sensibilité prise dans le sens le plus étendu; & en un mot rien qui soit particulier aux nerfs précordiaux, & sur-tout au plexus si vanté, qui en est une partie, & dont il ne faut pas que le nom merveilleux impose.

Parmi les préceptes que M. Fabre donne

pour la conservation de la santé, il recommande sur-tout de suivre jusqu'à un certain point l'indication de la nature pour régler son régime, & pour le choix de ses aliments. Il suppose en même temps que l'opulence & la pauvreté ne fassent pas commettre, par excès ou par privation, des fautes que cette même nature n'a pas dû prévoir. Tout ce qui n'est pas analogue à notre substance, excite en nous un mouvement expulsif, qui tend à l'éloigner & à en débarrasser nos organes. Il vaut donc mieux en général écouter la voix de l'instinct, que celle de la science pour les besoins naturels, lorsque toutefois on n'en excède pas les limites.

4^o Les principes que l'on vient d'offrir au lecteur, appliqués à l'état pathologique, composent la dernière partie de l'ouvrage de M. Fabre. Il considère d'abord, avec M. Quesnay, les différents sièges qu'affectent les maladies. Ce n'est, dit-il, qu'en rapportant tout à la sensibilité, qu'on peut en expliquer les variations. Une cause stimulante quelconque propage sympathiquement son action jusqu'au cœur, dont elle accélère les mouvements. Dans certaines fièvres, l'hétérogène qui parcourt le tissu cellulaire affecte quelquefois très-vivement les plexus de la région précordiale : alors le resserrement du ventre, la gêne de la respiration, les

douleurs sourdes & profondes dans la région épigastrique , le froid , les vomissemens , quelquefois les convulsions dans le reste du corps , & beaucoup d'autres effets , en dérivent naturellement. Quelquefois une matiere irritante blesse & enflamme le tissu d'un organe , en y attirant une grande quantité d'humeurs. Il examine ensuite les trois temps que l'on a distingués dans les maladies aiguës , celui de l'irritation , celui de la coction , & celui de la crise , dont il croit , avec les meilleurs médecins , que la matiere doit toujours être évacuée.

Un tableau court & précis des différents remedes , suit celui des différentes maladies. Il remarque très-judicieusement , que l'on a souvent très-grand tort de forcer le malade à prendre copieusement & sans soif des boissons souvent fort dégoûtantes , & à manger des choses qui lui répugnent. Un médecin de la Faculté de Paris , attaqué , dans une isle de l'Amérique , d'une hydropisie ascite , & auquel on avoit déjà fait quatre ponctions , fut guéri après avoir mangé plus de cent livres de sucre dans l'espace de vingt jours. Il assure que feu M. Petit a opéré des cures bien surprenantes , en faisant appliquer les vésicatoires dans tous les cas où il pouvoit soupçonner un principe morbifique caché intérieurement ; & il dit avec bien de la hardiesse & bien de la vérité ,

que la répercussion des éruptions cutanées est une source intarissable de maladies. Il paroît avoir peu de confiance dans les remèdes chymiques ; & il pense que les médicaments agissent principalement par une espèce d'affinité qu'ils ont avec nos organes.

M. Fabre termine son ouvrage par l'éloge justement mérité du célèbre Petit, dont il est le digne élève. Il n'a pu s'empêcher de dire en finissant, que la chirurgie est bien plus nécessaire que la médecine.

On reconnoît par-tout dans cet ouvrage beaucoup de philosophie, beaucoup d'esprit & beaucoup d'honnêteté ; il est vraiment digne d'être l'hommage de l'amitié (a). Le public se ressouviendra sans doute, avec reconnoissance, en le lisant, qu'il doit à son auteur les premiers éléments de la doctrine moderne sur la consolidation des plaies, sujet qui lui appartient en propre, & qui depuis est devenu si fertile dans les mains de plusieurs auteurs.

(a) M. Fabre a dédié cet ouvrage à ses amis.

EXTRAIT.

Observations sur les maladies des Negres ; leurs causes , leur traitement , & les moyens de les prévenir ; par M. D'AZILLE , médecin , pensionnaire du Roi , ancien chirurgien major des troupes de

Cayenne, des hôpitaux de l'Isle de France, &c. Paris, chez Didot le jeune. 1776. In-8°. Prix 3 liv. 12 s. broché.

Tous ceux qui ont des possessions dans les colonies de l'Amérique sont extrêmement intéressés à la conservation des Negres, parce que toute la culture est fondée sur leur travail. La perte de ces hommes noirs est aux colons, ce que la perte des bêtes de somme est aux Européens, s'il est permis de faire cette comparaison. Les observations d'un médecin instruit, qui a été sur les lieux, & qui a observé avec soin les maladies de cette classe d'hommes, ne peuvent manquer d'être très-utiles, non-seulement aux médecins & chirurgiens envoyés dans les colonies, mais encore à tous les colons qui peuvent y puiser des conseils propres à la conservation de la santé de ceux sans lesquels ils ne pourroient retirer aucun bénéfice de leurs possessions.

L'ouvrage de M. D. est divisé en quatorze chapitres, précédés d'un avertissement & d'une introduction, & terminé par une conclusion & un précis d'analyse des eaux minérales.

L'auteur réduit les principales maladies des Negres à quatre causes, une nourriture insuffisante, des travaux excessifs, le défaut de vêtements, & le libertinage.

« En arrivant dans une colonie, dit M. D., page 4 de l'introduction, » l'homme » de l'art doit examiner la situation du » pays, les lieux élevés, les marais, leurs » distances des habitations & des villes, les » vents qui regnent le plus ordinairement, » les qualités des eaux, le genre de vie des » habitants, leurs mœurs, leur nourriture, » leurs travaux, enfin leur maniere de se » vêtir.

» Pour acquérir ces lumieres & les rendre utiles à l'humanité, il faut être un » homme instruit, laborieux, & avoir l'amour de son état. »

Quand on a examiné ce qui environne l'individu, il faut le considérer en lui-même, pour connoître son tempérament, la qualité de ses humeurs, & sur-tout ses habitudes; il n'est pas inutile, comme l'observe très-bien M. D., de tâcher de découvrir ses opinions particulieres, ses passions; car le physique est très-souvent affecté par le moral.

La proximité des marais est une des causes les plus fréquentes de maladies; & à ce sujet, M. D. donne un détail géographique des différents établissemens des Européens, très-instructif pour les jeunes médecins. Les différentes remarques qu'il fait sur la nourriture des Negres, sur leurs penchans pour les liqueurs fortes, &c. sont

très-judicieuses, & méritent la plus grande attention de la part des habitants.

Page 34 & suivantes, après avoir caractérisé les fièvres putrides, en avoir indiqué les jours critiques, exposé les symptômes, le diagnostic, le pronostic & les moyens de curation, l'auteur parle d'un accident très-grave qu'il a rencontré dans cette maladie, & qu'il a eu occasion de traiter.

« On observe, dit-il, dans cette maladie, » un accident qui n'est pas très-commun, » mais qui est beaucoup plus grave que les » autres ; c'est le *tétanos*, connu en Amé- » rique sous le nom de *crampe*. Cette ma- » ladie est convulsive ; le spasme commence » par les muscles de la mâchoire, & gagne » de proche en proche tous ceux du reste » du corps.

« Un pareil accident, survenant à la suite » d'une maladie aussi dangereuse de sa na- » ture que la fièvre putride, laisse fort peu » de ressource ; aussi en réchappe-t-on » rarement : j'ai néanmoins été assez heu- » reux pour guérir un mulâtre de quatorze » à quinze ans, attaqué en pareil cas de » cet accident terrible. »

Il faut lire dans l'ouvrage même les détails de cette cure. Le camphre, la limonade, quelques grains de tartre stibié en grand lavage, & l'éther nitreux à la dose de quinze jusqu'à trente gouttes, qu'on répétoit de

temps en temps, ont été les moyens les plus efficaces de faire cesser cet effrayant symptôme. Il faut remarquer avec M. D. que ce traitement ne convient que dans le tétanos causé par une putridité des humeurs, & que dans d'autres maladies. ce symptôme est souvent occasionné par une cause toute différente, & qui demande d'autres moyens curatifs.

Tout ce que M. D. dit ensuite des crises par assimilation & par évacuation, nous a paru très-clair, & frappé au coin de la vraie médecine.

Dans le chapitre de la diarrhée & de la dyssenterie, M. D. assigne à ces maladies les mêmes causes que celles de la fièvre putride. Ce sujet nous a semblé également bien traité. Nous n'en rapporterons que le morceau suivant sur la dyssenterie scorbutique.

« Les Negres, & plus particulièrement ceux qui arrivent de la traite, sont encore sujets à une espèce de dyssenterie causée par une affection scorbutique, ou le scorbut lui-même. Cette maladie exige un traitement particulier, différent de celui de la précédente. Ce n'est que par les anti-scorbutiques que l'on parvient à la guérir; de même que ce n'est qu'après avoir détruit le vice principal dans la dyssenterie en général, que l'on peut employer les moyens

que j'ai indiqués plus haut, lorsqu'elle est à son dernier période ; mais souvent la maladie fait des progrès si rapides , qu'il est impossible de la guérir , & cela parce qu'on ne s'est occupé que du symptôme dysentérique , lorsqu'on devoit faire le traitement du scorbut.

» Les Negres qui arrivent de la traite dans les colonies , ont plus ou moins souffert dans le trajet , suivant que leur moral a été plus ou moins affecté de la perte de leur liberté , selon leur nombre relativement à la capacité du vaisseau , à la quantité & à la qualité des vivres , principalement de l'eau....

» La situation des Negres à bord des vaisseaux , est des plus effrayantes : on les place ordinairement dans l'entre-pont , de maniere qu'ils se touchent & qu'il ne reste entr'eux presque aucun espace point ou presque point de possibilité au renouvellement de l'air dans des climats aussi brûlants....

» Les vaisseaux relâchés par le concours de tant de causes , mais sur-tout par un air aussi chaud & aussi humide , perdent leur action ; le sang s'épaissit , la sérosité ne s'y mêle plus ; & si le mouvement vasculaire n'est pas augmenté , en un mot , s'il ne survient point de fièvre , il forme par son séjour des stases , des échymoses , de

vraies lividités, ce qui constitue le premier degré du scorbut ; les viscères s'obstruent , s'élèvent , tout le corps prend un très-gros volume par la bouffissure générale : c'est alors que la tristesse & la mélancolie , si ordinaires dans le scorbut , portent ces infortunés à desirer la mort.

» Le concours de ces funestes causes continuant , l'esprit vital s'affoiblit ; alors la pourriture des humeurs , les hémorrhagies fréquentes , la fièvre erratique , la bouche infecte , les dents noires & chancelantes , font autant de symptômes du scorbut à son deuxième degré.

» Dans le troisième , la putréfaction continue , & s'étend universellement ; les douleurs les plus cruelles se font sentir , sur-tout pendant la nuit ; la fièvre est hétique , les hémorrhagies plus fréquentes , le pyalisme excessif , les lypothimies & les syncopes se rapprochent ; enfin la cessation des fonctions des viscères , & la perversion totale des humeurs , font du malade un gouffre de puanteur. »

Le tempérament , selon M. D. , influe beaucoup sur la rapidité avec laquelle ces trois degrés se succèdent. Chez les sanguins , la marche de cette maladie est plus lente , & plus prompte chez les bilieux & les mélancoliques. La diarrhée & la dysenterie qui surviennent , en évacuant les humeurs

par le fondement, diminuent la gravité de symptômes ; ce qui fait qu'il est moins dangereux de débarquer ceux qui ont la dysenterie, que les scorbutiques du deuxième & du troisième degrés, qui demandent les plus grandes précautions dans leur débarquement.

Le régime & le traitement de cette dysenterie scorbutique, doivent être les mêmes que ceux du scorbut.

M. D. traite ensuite avec la même sagacité, d'une manière aussi solide, des maladies vermineuses, de la fausse péripneumonie, de la suppuration des poumons, des maladies vénériennes en général, de la gonorrhée virulente, de celle tombée dans les bourses, des difficultés d'uriner, produites par les ulcères & les brides de l'uretre à la suite des gonorrhées ; des dépôts qui se forment au périnée, à la suite de ces mêmes maladies ; de l'ophthalmie vénérienne, du pian, enfin des moyens de prévenir les maladies des Negres. On ne peut rien extraire de ces différents articles, parce qu'ils méritent d'être lus en entier dans l'ouvrage même.

Les observations de M. D. sur les maladies des Negres, mériteroient d'être avouées par le Gouvernement, & d'être envoyées à MM. les Intendants des différentes colonies, pour être distribuées aux officiers de

santé de leurs départements. L'auteur, éclairé par une expérience de plusieurs années ; n'a donné dans cet ouvrage que le résultat de ses observations dégagées de tout raisonnement hypothétique & de toute vaine théorie : par-tout il applique les bons principes de la médecine aux maladies de l'individu ; & ce dernier, quoique réduit au plus dur esclavage, n'en est pas moins homme, & capable de sentir les importants services que M. D. lui a rendus.

DISSERTATION

Sur les mouvements du cœur, par M. ANT. JOS. MONTFILS, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, résident à Vesoul.

Il faut sans doute révéler les grands hommes ; mais si le respect qu'on leur doit est réversible à leurs opinions, il ôte la liberté d'en faire un juste examen, gêne par conséquent celle qu'on a de penser soi-même, interdit en quelque sorte une foule de recherches utiles, & devient peut-être le plus grand obstacle aux progrès des sciences. Quiconque a franchi cet écueil, ne trouvera rien d'extraordinaire dans ces assertions, parce que, s'étant fait une loi de ne se décider jamais qu'en suite de ses propres

pres lumieres , il a souvent reconnu de l'incertitude & du faux , où l'enthousiasme n'admiroit que des vérités incontestables. J'avoue néanmoins que les autorités sont quelquefois si nombreuses & si puissantes , qu'il seroit aussi difficile que dangereux de s'y soustraire entièrement , lors sur-tout qu'un sujet fort intéressant paroît avoir fixé la plus sérieuse attention. Ces entraves ont retenu long-temps ce que j'hésite encore de proposer. Le cœur est son objet ; & je ne puis oublier qu'il est un de nos principaux organes , que tous les physiciens se sont escrimés à l'étude de son mécanisme , & que notre siecle , fécond en personnages dont la nature est avare , a tellement approfondi cette matiere , qu'on la croiroit épuisée , si par malheur elle n'étoit pas inépuisable. Ce n'est donc pas sans craindre beaucoup de me tromper moi-même , que je m'écarte du sentiment unanime. Il me semble appercevoir une erreur que je vais développer , & dont je laisse à déduire les conséquences.

Tous les anatomistes conviennent que la systole des ventricules du cœur est simultanée avec la diastole de ses oreillettes , & que celles-ci se contractent pendant que les premiers sont en dilatation. La chose est si vraie dans le particulier , qu'il seroit impossible qu'elle fût autrement : mais de ce

que les mouvements de chaque oreillette font en raison contraire des mouvements de chaque ventricule , il ne s'ensuivoit pas , & pourtant on a conclu , que les deux oreillettes exécutent à-la-fois le même mouvement opposé à celui qu'exercent ensemble les deux ventricules ; & c'est précisément ce que j'imaginé n'être pas admissible. Car tandis , par exemple , que le ventricule antérieur se contracte , l'artere pulmonaire s'amplifie , l'oreillette postérieure se resserre , & conséquemment l'autre ventricule se dilate. La simultanéité de ces quatre mouvements répond très-bien aux loix de la circulation , & même semble être indispensable pour qu'elle puisse avoir lieu. Comment en effet pourra-t-on la concevoir , si , dans un état de plénitude , les vaisseaux pulmonaires se chargent encore & ne se débarrassent point d'une quantité de sang égale à celle qu'ils reçoivent ?

La structure du cœur n'offre rien qui ne puisse étayer ce raisonnement. Si l'on examine attentivement la direction de ses fibres , on verra , comme je l'expliquerai ailleurs , que tenant aux parois des deux ventricules , elles ne peuvent servir à la contraction de l'un , sans aider en même temps à la dilatation de l'autre. Il faut penser la même chose des oreillettes , puisqu'on aperçoit très-distinctement à leur extérieur

un grand nombre de fibres communes, disposées d'une manière tout-à-fait semblable, & dont l'action ne peut manquer de produire le même effet. On doit avoir égard à la situation respective de ces cavités musculées. Je ne m'arrêterai point à celle des oreillettes ; il suffira de leur appliquer ce que nous remarquerons dans celle des ventricules. J'ose croire qu'on n'y réfléchira pas sans reconnoître la vérité de ce que j'avance.

Pour la rendre plus sensible, admettons ce qu'il semble n'être plus permis de révoquer en doute, sçavoir, que les ventricules sont construits de manière que l'un est presque entièrement logé dans l'autre. D'après cela, quand le postérieur ou profond se contracte, il laisse nécessairement un vuide, qui forme la capacité de l'antérieur ou sublime, & se trouve aussi tôt rempli par le sang qui lui vient de la grande oreillette. Sa dilatation, plus apparente que réelle, se fait par conséquent tandis que le resserrement du profond s'exécute ; ou plutôt elle n'est qu'un effet inséparable de la rétraction, puisqu'il est dilaté sans qu'il y contribue, ni même qu'il éprouve aucune espèce de changement. Sa contraction ne paroît guere plus laborieuse, & vient peut-être moins de ses propres efforts, que du développement de l'autre ventricule. En se

dilatant, il rentre dans l'espace consécutif à son premier mouvement, oblige le sang d'en sortir, & l'occupe tout entier, sans que, pour ainsi dire, l'antérieur ait besoin d'employer sa force autrement qu'à se se maintenir dans son état naturel.

La différente solidité des ventricules est toute favorable à mon système. L'intérieur, quoique plus petit, est considérablement plus robuste que le premier; cette vigueur n'a donc pu lui être donnée qu'à raison du besoin qu'il en a pour venir à bout de son travail, & de celui son antagoniste. En vain s'obstineroit-on à prétendre que ce seroit uniquement parce qu'il a le sang à pousser dans toutes les parties du corps, & que l'antérieur ne l'envoie qu'aux poudons, dont il est voisin; car la seconde oreillette est aussi beaucoup plus forte que sa compagne, nonobstant que les adversaires doivent lui prêter un peu moins de fatigue, parce qu'étant un peu plus étroite, elle n'a pas tout-à-fait la même quantité de sang à fournir au ventricule qui lui est adjoit. L'exacte proportion qui se trouve entre l'étendue, la force & la régularité de l'oreillette & du ventricule postérieurs, ne permet pas de douter qu'ils n'aient une autre fin & des fonctions parfaitement semblables, ni par conséquent qu'ils ne soient chargés l'un & l'autre de presque toute la

besogne, dont on prétend qu'ils ne font que la moitié ; ou bien il faut avouer que ce renforcement leur est superflu, puisque l'oreillette antérieure, qui pourtant sembleroit le mériter davantage, en est privée sans qu'il en arrive aucun désordre, & que d'ailleurs on ne sçauroit présumer, que le sang, quelque impulsion qu'il reçoive au sortir du cœur, en conserve suffisamment pour que par son moyen il surmonte l'obstacle des ramifications capillaires, à moins qu'on n'ajoute que sa vitesse augmente à mesure que ses vaisseaux se rétrécissent. Mais ne rappelons point ce paradoxe. Le sang, une fois mis en mouvement, le retient, parce qu'il est une humeur vivante, & munie d'une portion fibreuse, qui lui fait transgresser les loix ordinaires de l'hydraulique.

Je doute bien qu'elles soient favorables au parti que je combats, & plus encore à sa ressemblance avec la perfection qu'on admire dans tous les ouvrages de la nature. Celui que je prends se rapporte mieux à leur uniformité, ne souffre presque point d'embarras, & leve tous ceux où jette le premier. Un des principaux est sans contredit l'impossibilité où l'adverse opinion suppose les ventricules de se vider entièrement dans leurs systoles. Pour peu qu'on s'arrête à la mienne, on verra qu'elle n'est point sujette à cet inconvénient. Ou-

tre que dans leurs contractions les éminences, qu'on voit à l'intérieur des ventricules, se rapprochent les unes des autres, & bouchent les lacunes ou enfoncements qui leur sont intermédiaires, elles s'engrènent encore en se rencontrant vers le centre de ces cavités, qu'elles remplissent exactement chez le petit : au moyen de la pression qu'il reçoit de la part du sang contenu dans le ventricule antérieur ; & chez celui-ci, qui est le principal objet de la difficulté, par l'accès qu'il donne au profond, & l'appâtissement qui pour-lors se fait à sa poche musculuse.

• C'est par la contraction & le développement du ventricule postérieur, que la pointe du cœur, en s'élevant frappe le côté gauche du thorax. Les fibres de ce viscere étant presque toutes arquées, pliées en angle ou circulaires, je ne crois pas que l'on puisse répéter son battement de leur tendance à la ligne droite ; il me semble plus naturel de l'expliquer ainsi : quand le ventricule postérieur se dilate, la pointe du cœur, que sa cavité pénètre un peu plus que celle de l'antérieur, doit s'allonger, grossir & s'élever ; mais comme elle trouve de la résistance, & que les forces animales s'irritent & s'accroissent en raison des obstacles, elle fait une saillie qui surpasse de beaucoup l'effort de la bande charnue

du ventricule antérieur, qui tend à la raccourcir en la tirant à elle, & communique encore une partie de son mouvement à celle de la charpente osseuse qu'elle rencontre.

Ce tressaillement se concilie fort bien avec celui du tube artériel, en ce qu'il est le prélude autant que l'effet de la diastole du ventricule postérieur, & même une condition nécessaire pour qu'elle puisse avoir lieu; c'est-à-dire qu'il l'accompagne de manière à la précéder, & qu'il en est l'annonce, comme le bond des artères est celle de leur contraction; car, malgré que ce dernier soit en quelque sorte causé par leur diastole, il ne se fait pourtant sentir & ne peut réellement arriver, que lorsque leurs parois distendues commencent à se roidir & à se rapprocher de leur axe. Il est donc à l'égard de leur systole, ce que celui du cœur est à la diastole du petit ventricule; & comme on ne disconvient pas que ces deux mouvements s'exécutent à la fois, l'identité des deux battements qu'ils occasionnent doit pareillement demeurer incontestable.

Toute la surface du cœur pâlit dans ce même temps, & voici quelles je pense être les raisons de ce nouveau phénomène. J'ai déjà fait consister la principale action du cœur dans la diastole de son ventricule

postérieur. J'ajouterois volontiers qu'elle n'appartient pas plus à l'appulsion du sang, qu'à la dilatation de la poitrine à l'entrée de l'air dans le poumon ; car, bien loin de n'y voir que de la passivité, je la regarde au contraire comme tellement énergique, qu'elle me paroît avoir besoin d'être fixée par la résistance de l'enveloppe commune aux deux ventricules. Cette membrane musculeuse est une continuité des fibres charnues qui composent le sac mobile du ventricule antérieur, lesquelles se joignant à d'autres fibres, entourent le ventricule postérieur, & ne font qu'un même corps avec les siennes. Lors donc qu'il se dilate, l'état systolique de cette enveloppe qui l'empêche de trop s'amplifier, & celui de la poche musculeuse du premier ventricule qui est en contraction, rapprochent considérablement toutes leurs fibres ; les veines coronaires sont en conséquence pressées de toutes parts, & le mouvement progressif de leur sang s'accélère au point qu'elles se vident assez pour que le cœur en devienne pâle.

Ces interprétations ne sont point arbitraires, le cœur même les suggère ; & malgré l'énorme variété que présente la direction des fibres qui le composent, on peut aisément y reconnoître leur justesse, en considérant que ces entrelacements & in-

terfections continuelles , qui de la surface de ce viscere les font rentrer dans l'intérieur de ses cavités , semblent toutes être destinées & ne peuvent en effet servir qu'à la concentration de ses mouvements. Si les deux ventricules se dilatoient ensemble , où seroient les avantages de cette disposition avouée par tous les anatomistes ? L'entrée qu'y fait le sang n'est point assez impétueuse pour supposer , comme on le fait , que la force , dont l'Auteur de la Nature a muni leurs parois , seroit incapable d'en réprimer la violence , & que pour le maintenir dans de justes bornes , ils auroient encore besoin , & de cette structure particulière , & d'une seconde enveloppe , de laquelle toute fois les oreillettes sont frustrées , nonobstant qu'elles soient plus foibles , & qu'elles admettent la même quantité de sang que les ventricules.

Mais l'inspection des colonnes achevera de convaincre qu'il n'en est point ainsi. Les unes , suivant toute leur longueur , sont fortement appliquées à leurs parois ; il y en a d'autres qui les traversent sans y adhérer autrement que par leurs extrémités ; on en voit enfin qui n'y tiennent que par un bout , l'autre dégénéral en des cordons tendineux , dont quelques-uns aboutissent à ce qu'on nomme la cloison du cœur , mais qui pour la plus grande partie

s'attachent aux valvules mitrales & triglo-
chiques. Si l'on vouloit se figurer le cœur
exécutant ses mouvements ainfi que je les
présente, pourroit-on rien concevoir qui
en fournit mieux l'idée, que cet arrange-
ment naturel à ses colonnes ? Elles font
évidemment construites & ordonnées de
maniere que leur action produit nécessai-
rement la systole du ventricule où elles
font placées, parce qu'en se contractant
elles se raccourcissent, & qu'ayant toute
forte de directions, elles en rapprochent les
parois en tout sens. Elle ne doit pas moins
contribuer à la dilatation de l'autre ven-
tricule, en ce que plusieurs d'entr'elles
tiennent par un de leurs bouts aux parois
qui sont propres, & par l'autre à la cloi-
son qui est mitoyenne aux deux ventricu-
les. Enfin elle augmente l'étendue de l'o-
reillette adjointe à celui qu'elle resserre, au
moyen de ces colonnes flottantes qui tien-
nent aux ventricules par leur base, & dont
l'extrémité tendineuse va s'insérer à la val-
vule de l'orifice auriculaire.

Si l'on joint à ces inductions ce que j'ai
déjà fait observer touchant la marche des
fibres du cœur, & qu'on veuille bien se
ressouvenir que les plus externes, après
avoir décrit différentes courbes à la circon-
férence de ce viscere, se plongent vers
l'intérieur de ses cavités, où elles se con-

fondent avec celles des colonnes pour en suivre désormais la direction , on sentira beaucoup mieux que je ne pourrois l'exprimer, que tout ce qu'il nous est possible d'appercevoir dans le cœur se réunit pour nous porter à croire l'alternation de ses mouvements , je veux dire , qu'un ventricule est en contraction pendant que l'autre se dilate , & que son mécanisme, tout compliqué que nous l'imaginons , n'est peut-être aussi difficile à comprendre, qu'à raison de cette inimitable simplicité , qui caractérise tous les ouvrages du premier Etre.

Plus j'examine le cœur , son emplacement & ses connexions , plus j'y trouve de quoi m'affermir dans l'idée que je me suis faite de ses mouvements. Leur contrariété me paroît d'abord être seule compatible avec l'aisance de la respiration ; car autrement, ce viscere étant situé entre les deux lobes du poumon , il est facile à concevoir que, malgré l'intervention du médiaſtin , il gêneroit inmanquablement leur ampliation toutes les fois qu'il viendrait à se dilater lui-même , & que le diaphragme, auquel il est annexé , souffriroit aussi dans sa complanation , parce qu'il se ressentiroit du tiraillement que chacune de ses diafoles causeroit aux fibres du péricarde.

L'union de ce dernier avec le cœur, renferme encore une plus grande objection.

Quoiqu'il n'ait point avec lui d'adhérence, il lui est toutefois si intimement collé, qu'il n'y a pas entr'eux le moindre interstice. On voit très-souvent le contraire dans les cadavres ; mais tout le monde reconnoît aujourd'hui, que ces excès de l'ampleur du péricarde, & l'humeur séreuse qu'on y trouve, sont l'effet des changements qui arrivent après la mort : ainsi je ne m'arrêterai point à l'erreur de ceux qui, de cet état concluant à celui de la vie, ne se doutoient point du tout de la difficulté actuelle. Les modernes l'ont très-bien sentie, & même en ont donné quelques solutions, que je ne sçaurois regarder comme entièrement satisfaisantes. Ils ont dit que le péricarde, au moyen de sa flexibilité naturelle, pouvoit céder & se rétablir comme le font la plevre & le péritoine ; mais la fréquence des mouvements du cœur excluant cette comparaison, ils ont ajouté qu'il s'y accommodoit d'autant mieux, que la masse qu'il renferme, en changeant de forme, n'augmentoît ni ne diminuoit en volume, parce qu'elle est composée du cœur, des oreillettes & des vaisseaux, qui contiennent toujours la même quantité de sang.

Toute ingénieuse qu'est cette explication, je ne vois pas qu'elle applanisse ni même qu'elle diminue beaucoup la difficulté ; car on n'en desireroit pas moins sça-

voir le moyen par lequel chaque portion du péricarde parviendroit, quoique successivement, à s'étendre & se prêter de la sorte aux changements des parties qu'elle contient, ni comment la capacité de l'une pourroit en diminuant se transmettre à celle de l'autre. Les attaches du péricarde, non plus que la suspension du cœur, ne permettent pas de supposer que ce viscère glisseroit dans son enveloppe, pour y avoir à tous moments une place différente; ce qui pourtant devoit se faire, puisqu'on ne trouve point de rides au péricarde des suppliciés, qu'on ouvre peu de temps après leur mort. Il est donc plus vraisemblable que le péricarde ne varie aucunement dans sa forme, que le cœur a toujours & par-tout le même volume, & que par conséquent un ventricule & une oreillette se contractent pendant que les autres sont en dilatation.

La chose est d'autant plus croyable, qu'elle a évidemment lieu dans le fœtus. L'oreillette antérieure, en se contractant, n'y envoie qu'une partie du sang qu'elle reçoit dans le ventricule de ce même côté: l'autre, qui est la plus considérable, entre dans l'oreillette postérieure; & comme, lorsqu'elle s'ouvre, le ventricule avec lequel elle communique se referme nécessairement, il faut donc que la petite oreillette &

le ventricule antérieur se dilatent, pendant que la grande & le ventricule postérieure sont en contraction. Cette manœuvre est si claire, & d'ailleurs tellement avouée des physiologistes, que je ne crois pas devoir y insister davantage. Ce qui me surprend, c'est que l'ayant si bien reconnue, ils l'aient exclusivement attribuée au fœtus, à cause de quelques différences purement relatives à l'état de ses poumons, mais qui ne peuvent aucunement intéresser le cœur lui-même, à qui ces particularités sont tout-à-fait étrangères. Que lui importe en effet que le sang de la petite oreillette lui vienne de la grande ou des veines pulmonaires, & qu'au sortir du cœur il se dévoie aussi-tôt pour entrer dans l'aorte ? Ces variétés, je le répète, si on les voit d'un œil impartial, ne paroîtront bientôt que des accidents incapables d'influer sur les mouvements du cœur, lesquels après tout, comme avant la naissance, doivent toujours être essentiellement les mêmes.

Cependant l'entier bouleversement que suppose la doctrine généralement reçue, ne laisse pas à leur égard le moindre rapport entre ces deux conditions. Oubliant que la nature se complaît dans l'uniformité, elle veut que dans le fœtus les ventricules se dilatent alternativement, & que le contraire arrive après la naissance. Mais

ce qui m'étonne bien davantage , c'est qu'elle prête aux mêmes agents ces deux fonctions , quoique diamétralement opposées ; car je n'imaginerai jamais qu'elle entende se prévaloir ni du trou ovale ni du canal artériel , qui ne peuvent en aucune maniere contribuer aux mouvements du cœur , puisqu'ils n'entrent absolument pour rien dans son mécanisme.

J'ai cru que le moyen le plus sûr de le bien connoître, étoit l'inspection des animaux vivants. J'en ai ouvert quelques-uns, sans y appercevoir autre chose que des spasmes & des intermittences , dont je n'ai rien pu tirer de positif. A travers tout ce désordre , j'ai pourtant vu bien distinctement la pointe du cœur s'élever , mais il ne m'a point du tout paru qu'il augmentât ni qu'il diminuât de volume ; & quand il en eût changé , comme l'animal est alors dans le plus grand effroi , & qu'on n'ignore pas que la crainte fait refluer le sang de la surface & des extrémités vers les organes de la vie , je ne sçais si l'on auroit droit d'en conclure à ce qui se passe naturellement , vu sur-tout que , dans bien des conjonctures , on observe fréquemment que les pulsations des arteres non-seulement ne se font pas toujours avec les battements du cœur , auxquels pourtant elles ont coutume de répondre , mais encore que celles

de l'une ne s'accordent point avec celles de l'autre, & que souvent elles sont inégales dans le même. On ne sçauroit par conséquent douter que l'harmonie de ses mouvements ne puisse être dérangée par une frayeur aussi terrible, non plus que par beaucoup d'autres moyens, dont ce n'est point ici la place. Je crois même que cette identité, que je réfute & qu'on regarde comme si naturelle, est un des premiers effets de leur subversion, & la cause la plus prochaine du tremblement & des palpitations de ce viscere.

L'état de ses cavités, après la mort, fera bien davantage à la connoissance de ses mouvements, pourvu toutefois que le sujet n'ait aucun vice dans cet organe, & qu'on l'examine immédiatement après une mort subite & imprévue; car autrement on ne pourroit rien statuer avec assurance par rapport aux troubles & changements que la peur, les maladies, les défauts de conformation, & la putrescence des humeurs, ne manquent jamais d'entraîner. Avec ces précautions nécessaires pour éviter de se méprendre, on trouvera tantôt un ventricule plus ou moins vuide, & l'autre plus ou moins rempli; tantôt tous les deux ayant une quantité de sang à peu près égale, selon le temps où l'animal aura péri. Si par exemple le cœur avoit cessé

cessé de se mouvoir lorsque le ventricule postérieur commençoit à se dilater : on n'y trouveroit que fort peu de sang , tandis que l'antérieur, qui ne se feroit que bien peu contracté , seroit encore presqu'entièrement plein ; mais s'il avoit perdu la vie au milieu de ce double mouvement , comme alors chacun des ventricules n'auroit pu se remplir ou se vider qu'à demi , l'un & l'autre contiendroient la moitié du sang qu'admet ordinairement leur capacité.

On rencontrera bien d'autres différences ; mais , avec les attentions que j'ai prémisses qu'il falloit avoir , on reconnoîtra bientôt qu'elles ne sont point naturelles. Il en sera de même des oreillettes , à qui d'ailleurs on doit faire l'application de tout ce que j'ai dit concernant les ventricules. La corrélation qu'elles ont avec eux la rend si facile , que je m'en dispense volontiers , pour ne pas entrer dans une foule de répétitions où la similitude de ces cavités m'engageroit nécessairement. J'ai , le plus qu'il m'a été possible , évité celles d'anatomie , afin de simplifier davantage ces idées , & de les exposer pour ainsi dire toutes nues aux coups de la critique. Les raisons sur lesquelles on a vu qu'elles sont établies , ne m'empêchent pas de les regarder comme seulement probables , ni par conséquent de ne les donner que pour des conjectures,

qui me semblent avoir encore besoin de beaucoup de vérification. C'est même à ce motif qu'elles doivent le jour, autant qu'au regret que j'ai de voir qu'on abandonne plusieurs points fondamentaux, sous l'humble & spécieux prétexte que les plus grands hommes ont inutilement travaillé à les mieux définir. Il y a des siècles que le vain discours tient lieu de recherches sur beaucoup de choses, dont la médecine pourroit tirer les plus grands avantages. Je ne crains pas d'affurer que ce à quoi l'on s'en tient sur les mouvements du cœur n'est pas exactement vrai. Je crois en avoir donné des preuves suffisantes. Quand ce que j'y ajoute seroit aussi une erreur, je ne désespérerois pas qu'il fût utile, en ce qu'il pourroit en occasionner quelques autres encore plus grossières, qui conduisent à la vérité par l'opposition même qu'elles auroient avec elle.

O B S E R V A T I O N S

Sur les accidents que causent les cantharides ; par M. OLIVAUD, maître en chirurgie à Montoire en Bretagne.

Que des choses seroient utiles & aisées, qui sont négligées absolument ! VOLTAIRE.

Les bons effets qu'opèrent les vésicatoires.

res prouvent leur utilité indispensable dans une infinité de maladies. On en fait usage toutes les fois que la nature a besoin d'aiguillon, & qu'il est nécessaire d'ébranler vivement le genre nerveux. Ils sont principalement indiqués dans l'apoplexie, la paralysie, la léthargie & autres affections comateuses, les fièvres nerveuses, putrides, malignes, pestilentielles, &c ; (a) c'est surtout dans le commencement de ces fièvres qu'ils sont d'une ressource décisive, en détournant les matières délétères qui inondent tous les viscères (b). « L'irritation que » causent ces remèdes, dit M. Quesnay, » détermine les substances malignes à se » fixer à la partie où ils sont appliqués. On » peut par-là prévenir des dépôts mortels, » lorsqu'on craint que ces substances ne » se jettent sur quelques parties intérieures. . . (c) » Dans ces cas extrêmes, il faut préférer les plus forts, & n'altérer en aucune manière leur énergie. « De tous les » vésicants composés, le plus pénétrant & » le plus ordinaire, est celui dont les cantharides font la base. La faculté caustique » de ces insectes, la subtilité, l'acrimonie

(a) *Essai sur les Fièvres* ; M. LIEUTAUD, *Précis de Médecine*.

(b) M. FOURNIER, *Journal de Méd.* T. XLIV ; & M. GODAR, *des Anti-septiques*.

(c) M. QUESNAY, *De la Saignée*, p. 467.

» particuliere de leurs sels, se manifestent
 » par les effets aussi sûrs que sensibles qu'ils
 » produisent sur la peau (a). » Les cantharides ont été connues des médecins de la plus haute antiquité. Hippocrate, au rapport de Mathiole, les ordonnoit comme diurétiques. Mais Celse est pourtant le premier qui, selon Huxham, en ait conseillé l'usage extérieur (b). Dioscoride décrit la façon de les faire périr dans le vinaigre (c). Depuis, les médecins en ont éprouvé l'efficacité, tant comme diurétiques que comme vésicatoires.

Si les vésicatoires composés de cantharides sont d'un usage si ancien, s'ils produisent des effets si salutaires dans une infinité de cas, même désespérés, il faut néanmoins se défier des accidents qu'ils occasionnent lorsqu'on les applique sur la peau, & que l'humeur de la transpiration en dissout les sels; car « leur action irritante » ne se borne pas à ce tégument : les par-
 » ticules salines qu'ils contiennent, après
 » avoir passé par les pores, enfilent le
 » torrent de la circulation, & ne font que
 » trop souvent des impressions fâcheuses
 » sur les parties destinées à la sécrétion de

(a) *Prix de Chirurgie*, Tome IV, in-12, p. 299.

(b) HUXHAM, *Essai sur les Fievres*, notes de la préface.

(c) DIOSCORIDE, Liv. XI, pag. 152.

» l'urine, & sur-tout sur la vessie (a); » ou, étant précipitées avec l'urine, elles s'attachent aux parois de cet organe (b), les irritent, les enflamment, & y causent la gangrene (c). Ces accidents se manifestent par la strangurie, la suppression d'urine & l'écoulement d'urine sanglante, qu'Huxham nous dit qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est l'effet d'une putréfaction d'humeurs dans la petite-vérole confluente (d). L'insomnie, le delire, les tremblements & soubresauts des tendons, sont encore une suite des effets que ces insectes opèrent sur le genre nerveux.

L'usage, tant interne qu'externe, des cantharides, est suivi d'accidents si fréquents, que Tournefort dit qu'on doit s'en servir avec presque autant de précaution que de l'arsenic (e). Fabrice d'Aquapendente les

(a) *Prix de Chirurgie*, ibid.

(b) Les cantharides affectent-elles particulièrement la vessie, à cause de l'analogie de leurs sels avec ceux de l'urine, parce qu'étant plus subtils & plus pénétrants, ils délayent plus vite l'humeur muqueuse dont toute sa face interne est imbuë, & que se collant à ses parois, ils les irritent, les enflamment, &c? & cette mucosité est-elle plus propre à les fixer, & à en déterminer le développement, que celle qui tapisse les autres viscères?

(c) PARÉ, Liv. XXI, pag. 776.

(d) HUXHAM, *Essai sur les Fievres*.

(e) *Matiere Médicale*.

croyoit vénéneuses , & vouloit qu'on les bannît absolument , en leur substituant la plante nommée *flamula jovis* (a). Car il n'est pas même nécessaire de les tenir sur la peau quelques heures, pour qu'elles produisent l'effet de leur âcreté sur la vessie, puisqu'au rapport de Boyle , des personnes, pour avoir tenu dans leurs mains des cantharides seches, on senti une douleur considérable au col de la vessie , & ont même eu quelques-unes des parties qui servent à la sécrétion de l'urine offensées. Les auteurs de la Matière Médicale nous apprennent que des domestiques ayant ramassé sur des frênes , dans un beau jour d'été , une grande quantité de cantharides , sans précautions & les mains nues, furent ensuite attaqués d'une ardeur d'urine, à laquelle succéda un pissement de sang (b). Quelle subtilité , quelle activité dans les corpuscules de ces insectes , & quelle facilité à s'introduire dans nos corps ! Cependant leur volatilité n'en diminue pas l'énergie , qui est même si durable, que Van-Swieten , dans le Commentaire sur le 252^e §. de Boerhaave, nous apprend que des cantharides qui avoient resté plus de trente ans dans un vase de verre , assez mal fermé, n'en avoient pas perdu leur vertu.

(a) *Œuvres de Chirurgie.*

(b) *Dictionnaire d'Histoire naturelle.*

Si les accidents qui suivent l'application des cantharides sont si fréquents, ils sont aussi très-graves. Paré nous a laissé l'histoire mémorable des funestes effets d'un vésicatoire fait de cantharides. Ce violent topique fut appliqué par ce grand chirurgien, de l'avis de deux médecins & de deux chirurgiens de Paris, sur le visage d'une demoiselle : « Trois ou quatre heures, dit- » il, après que le vésicatoire fut réduit de » puissance en effet, elle eut une chaleur » merveilleuse à la vessie, & grande tumeur » au col de la matrice, avec grandes épreintes : & vomissoit, pissait & asselloit incessamment, se jettant çà & là, comme » si elle eût été dans un feu, & étoit » comme insensée & fébricitante (a).

Les deux observations suivantes prouvent que les vésicatoires, faits de cantharides, peuvent produire l'inflammation & même la gangrene de la vessie.

1^{ere} OBSERVATION. Jean Basil, âgé de trente ans, charpentier de navire, demeurant en la petite ville de Donges, rue Saint-Martin, arrivoit de Cayenne en Décembre 1771, & avoit le visage & les jambes œdémateuses. Je lui conseillai des remèdes qu'il ne prit point; il préféra de se gorger de vins vers & acides, jusqu'au 1^{er} Janvier 1772, qu'il fut pris de la colique de

(a) PARÉ, Liv. XXI, pag. 777.

Poitou. Les lavements, les liniments, les potions anodines & relâchantes, les boiffons délayantes & mucilagineufes, apportèrent du calme pour quelques jours. Le 12 les accidents reprirent avec autant de force. On réitéra les mêmes moyens; le mal fe calma, pour reparoître le 20 avec plus de fureur. Le 2 Février la violence des fymptômes étoit au point qu'il eut une convulfion épileptique qui le laiffa en apoplexie. Je ne pus le voir ce jour; j'y envoyai mon élève. Il y trouva un autre chirurgien, qui lui fit fans succès tous les remèdes indiqués en pareil cas. On me rappella le 3 au foir. Le malade avoit le pouls petit & inégal. Malgré qu'il me parût agonifant, fur l'autorité de M. Tronchin (a), je lui appliquai des véficatoires aux jambes, que je fis fur le champ avec la poix de Bourgogne & les cantharides. On les leva vingt-quatre heures après. Le 4 & le 5, il commença à ouvrir les paupieres. Le 6, il avoit parfois un peu de jugement, & fe faisoit entendre par fignes; la fuppuration des véficatoires s'établiffoit; le malade fe falit ce jour-là d'excréments & d'urine, ce qu'il n'avoit fait depuis le 2, étant toujours dans un affoupiffement léthargique. Cependant le pouls fe raffermiffoit, la refpiration étoit plus libre, quoiqu'il ne pouvoit encore

(a) M. LIEUTAUD, *Précis de Médecine.*

s'énoncer ; mais l'on s'appercevoit par ses cris plaintifs qu'il urinoit avec douleur : ses urines étoient teintes de sang. Dans la nuit du 10 au 11, les cris redoublèrent ; il avoit un peu plus de jugement , sans pouvoir encore parler. Ne voulant plus laisser couler ses urines sous lui, il fit signe de lui présenter un vaisseau pour les recevoir. Effrayée de cet accident, sa femme me manda, & les conserva jusqu'à mon arrivée, dans un verre au fond duquel étoit déposé un peu de sang noirâtre ; & à la superficie nageoient, outre *plusieurs petites pellicules blanchâtres, deux caroncules ou portions charnues, mollaſſes, blanchâtres & dures en deſſus, & d'un rouge noirâtre en deſſous ; la plus grande étoit de la largeur d'une piece de douze ſous, & l'autre un peu moins, l'une & l'autre d'environ une ligne & demie d'épaiſſeur. Ces corps avoient de la reſſemblance aux eſcarrhes (iſles) gangréneuſes qui ſe ſéparent des parties ſaines par la ſuppuration, dans les gangrenes externes ; ou bien au coagulum du ſang qu'on tire par la ſaignée aux pleurétiques, ou à ceux qui ont des ſievres inflammatoires, ayant un peu plus de conſiſtance que le coagulum, mais moins que les parties gangrenées, car elles ſe ſéparoiſent aſſez facilement entre les doigts, comme des portions d'intéſtins corrompues. Le malade étoit*

toujours dans un état comateux, mais il en fut tiré à mon arrivée, par la douleur très-vive qu'il ressentit en rendant un petit verre d'urine sanguinolente, couverte d'une nuée de pellicules semblables aux précédentes, & quatre escarrhes ressemblantes aux premières. Un instant après, il rendit encore un demi-verre d'urine, où se trouverent deux lambeaux de chair minces & faciles à déchirer. Depuis ce moment, le cours des urines devint plus libre & moins douloureux; elles furent encore quelquefois blanchâtres, & déposèrent un sédiment purulent; & d'autres fois y surnageoient encore de ces petites écailles ou pellicules; & enfin tous ces accidents cessèrent.

Cependant la suppuration étoit bien établie aux vésicatoires; le malade recouvroit peu à peu l'usage de ses sens; les fonctions se rétablissoient de même: mais cette suppuration cesse, les plaies se dessèchent, l'humeur morbifique se jette sur les extrémités tant supérieures qu'inférieures, surtout aux articles & le long de l'épine; le malade est perclus: on tente en vain de la déplacer; on la rappelle inutilement à l'endroit des vésicatoires; il faut l'attaquer par les sudorifiques, les purgatifs, &c. Après trois mois de souffrances les plus aiguës, il se rétablissoit peu à peu. M. Boucher, médecin à Saint-Pere-en-Retz, indique les

eaux de Vichy , qui achevent la guérison de cette cruelle maladie.

II^e OBSERVATION. M. Marchand , chirurgien juré à Saint-Nazaire , eut en Mai 1773 une péripneumonie qu'il méconnut sans doute ; car , après quatre saignées , il prit l'émétique , qui l'évacua beaucoup haut & bas , & ne fit qu'aggraver les symptômes. Il m'appella le dixieme jour de sa maladie : je le trouvai dans un état désespéré. Deux médecins qui le virent ce jour-là le jugerent de même. Il crachoit le pus avec abondance , & quand chaque expectoration ne s'évacuoit pas considérablement , il étoit menacé de suffocation. Connoissant son état , il se préparoit à une fin prochaine. Le 13 , il cracha moins ; une diarrhée purulente survint , qui lui fit croire que lui & ceux qui l'avoient vu s'étoient mépris ; & , soupçonnant alors de la putridité , il se fit appliquer des vésicatoires aux jambes. On les fit de levain de seigle & de cantharides : ils restèrent appliqués dix-huit heures. La suppuration s'y établissoit. Le 16 , il s'aperçut d'une strangurie ; la région hypogastrique devient tendue & douloureuse ; il rend , après bien des efforts & des souffrances , à deux fois différentes , deux verres d'urine sanglante , où furnageoient deux caroncules ou escarrhes ressemblantes à des morceaux de chair pourrie ; une heure

après , deux autres sortirent , l'un de la largeur d'une piece de vingt-quatre sous , l'autre comme un gros pois ; tous étoient d'une certaine consistance , blanchâtres en dessus , & d'un rouge noirâtre en dessous , semblables au sang couenneux. Les deux jours suivans , les urines étoient blanchâtres , déposant un sédiment épais & gras ; mais plus ni douleur ni difficulté d'uriner , jusqu'à sa mort qui arriva le vingt-unieme jour de sa maladie.

On ne peut méconnoître des escarrhes gangreneuses , séparées par la suppuration , & expulsées avec l'urine ; & la gangrene n'est-elle pas caractérisée , en comparant ces deux observations avec les signes auxquels Celse dit qu'on connoît celle qui attaque quelquefois la vessie , après l'opération de la taille ? Car on sçait qu'elle est formée , « quand il coule par la plaie , & » par la verge même , une sanie de mau- » vaise odeur , & avec elle quelques corps » assez semblables à des grumeaux de sang , » & des caroncules semblables à de petits » flocons de laine , &c. (a) »

Malgré que la gangrene de la vessie soit réputée mortelle , il paroît que la nature a seule remédié au désordre dans ces deux cas , parce que sans doute il n'y a eu que des portions des tuniques internes de ce

(a) VAN-SWIETEN sur BOERRH. §. 288.

viscère qui aient été comprises dans les escarrhes. La première de ces observations nous apprend encore combien il est dangereux de dessécher trop les vésicatoires.

D'après des accidents aussi fréquents & aussi dangereux, doit-on se servir des cantharides, sans prévoir les effets qu'elles peuvent produire sur les voies urinaires ? & les remèdes qu'on a coutume d'employer à cette fin, suffisent-ils pour émousser les pointes de leurs sels ? Dans cette intention, les médecins s'accordent tous à ordonner les boissons adoucissantes & mucilagineuses, comme l'eau de poulet, le lait, le petit-lait, les émulsions, &c. (a). Dans le cas cité plus haut, Paré se servit avec succès de lait en boissons, en clystères & en injections ; d'un bain d'eau où avoit bouilli la graine de lin, les feuilles & racines de mauve, guimauve, &c. Il dit aussi que, pour prévenir pareils accidents, il faut faire boire de l'huile au malade, ou quelque autre décoction relâchante (b).

Huxham veut qu'on fasse usage du camphre, comme correctif de ces insectes ; « sçachant, dit-il, que rien n'émousse plus » puissamment la pointe des sels, que ce » soufre végétal, volatil & extrêmement » subtil (c). » M. Lieutaud l'ordonne aussi

(a) HUXHAM, M. LIEUTAUD, &c.

(b) PARÉ. (c) HUXHAM.

dans leur usage intérieur (a) ; mais dans l'apoplexie , la léthargie , certaines fièvres putrides & malignes , les malades ne peuvent user de ces boissons en quantité nécessaire ; & quand ils pourroient même en avaler abondamment , seroient-ils pour cela à l'abri de l'impression fâcheuse que les cantharides produisent sur les voies urinaires , puisque nos deux malades étoient depuis long-temps à une diète humectante & relâchante , & très-exacts à l'observer ?

Y auroit-il donc quelque topique qui , mêlé avec les cantharides , pût en émousser les sels acides & corrosifs , & au moyen duquel on se servît avec sécurité de ces insectes dans tous les cas indiqués , & particulièrement lorsqu'on ne peut user des préservatifs internes ? S'il y a long-temps qu'on fait usage des cantharides , & qu'on s'est aperçu des accidents qu'elles produisent , on a cherché dès-lors à les prévenir , même par les remèdes externes. Dioscoride (b) dit que , de son temps , on faisoit entrer l'*ammi* ou *ammeos* «
» rosifs préparés de cantharides , pour ré-
» sister aux difficultés d'urine , que tels mé-
» dicaments pouvoient causer. » Riviere , parlant de la stranguerie qu'occasionnent fréquemment les vésicatoires faits de cantha-

(a) *Matiere Médicale.*

[(b) DIOSCORIDE , chap. 121 , Liv. III. (5)]

rides , dit qu'on peut la prévenir en mêlant à ces emplâtres la poudre de cette graine. *Hoc enim symptoma præcaveri potest , si emplastro vesicatorio semina ameos pulverata permisceatur , quæ hæc facultate donata sunt , ut prohibeant ne cantharides nocuum mentum vesicæ inferant* (a). D'après ces grands hommes , M. Charmeton , le sçavant auteur du Dictionnaire des Maladies chirurgicales , M. Sue le jeune , nous recommandent de l'ajouter aux emplâtres , cataplasmes & onguents vésicants , pour empêcher que les cantharides ne portent trop sur la vessie ; ils nous apprennent en même temps , que d'autres emploient dans cette vue l'huile d'anis (b). Puisque ces deux remèdes , que nous pouvons nous procurer si facilement , possèdent la précieuse propriété de prévenir les funestes accidents que causent ces insectes , en modérant l'activité de leurs sels par les huiles aromatiques & balsamiques dont abondent les graines de ces deux plantes , on ne doit donc jamais appliquer de vésicatoires faits de cantharides , soit en onguents , en emplâtres ou en cataplasmes , sans y mêler l'une ou l'autre de ces drogues.

..... *Si quid novisti rectius istis ,
Candidus imperti ; si non , his utere mecum.*

(a) LA RIVIERE , *Lib. XVII* , cap. 1.

(b) *Prix de Chirurgie* , & troisième Tome du *Dictionnaire de Santé*.

R É P O N S E

A la question de M. REBIERE, Apothicaire de Brive en bas Limousin, proposée dans une Observation sur la petite-vérole inoculée. Journal de Médecine, Novembre 1775, page 415. Par M. D'U BOUEIX, docteur-médecin à Clisson en Bretagne.

Dixit lucis populis.

Incidit.

. Mortale malum.

. Pugnatum est arte medendi.

OVID. Met. Lib. VII.

Je crois, Monsieur, (& vous serez sûrement de mon avis), qu'il n'y a que l'expérience & l'histoire suivie des faits de pratique, qui puissent résoudre la question intéressante que vous proposez, de manière à satisfaire ceux pour qui de vaines phrases & des systèmes de théorie ne sont pas des preuves convaincantes.

Vous demandez Si l'on peut se croire à l'abri de la petite-vérole naturelle, après avoir été inoculé sans qu'il se soit fait d'éruption, ni que les piqures de l'insertion aient suppuré, ni même aient été enflammées, quoiqu'on ait eu les symptômes qui caractérisent la fièvre éruptive de la petite-vérole, soit naturelle, soit inoculée? & c'est précisément

fément le cas de la demoiselle qui fait le sujet de votre observation.

Pour écarter complètement les doutes que vous pouvez avoir sur le succès de cette inoculation , je sens , Monsieur , qu'il faudroit rassembler un certain nombre d'observations pareilles , soumettre les sujets à des épreuves longues & souvent répétées , & attendre du temps une décision qui n'auroit plus rien d'équivoque ; mais ce parti ne laisse pas d'avoir beaucoup de difficultés , & d'ailleurs ces sortes de variétés dans la petite-vérole inoculée n'arrivent que très-rarement.

Au lieu de disserter sans cesse sur le choix des méthodes & des moyens préparatoires , si les inoculateurs s'étoient plus particulièrement attachés à suivre la marche de leurs opérations , les anomalies fréquentes que présente celle de la variole , & qui dépendent sans doute des différentes idiosyncrasies des individus , peut-être seroient-ils en état de nous fournir les lumières que vous desirez. Si le phénomène que vous avez observé se fût rencontré quelquefois dans la pratique de ceux des inoculateurs dont le mérite & les écrits nous sont connus , il ne leur eût sûrement pas échappé. C'est en vain que j'ai parcouru les différents journaux qu'ils nous ont donnés ; aucun fait , absolument semblable à celui que vous

rapportez, ne s'est offert à mes recherches.

Sans prétendre vous donner une solution tranchante & décisive, je me contenterai donc, Monsieur, de hasarder quelques réflexions sur l'événement singulier que vous avez éprouvé. Elles sont le fruit d'un très-grand nombre d'inoculations que j'ai pratiquées depuis quatre ans, dans une des principales villes de ce royaume & dans ses environs (a). J'y joindrai l'histoire d'une de mes opérations, dont le succès présente, selon moi, quelque analogie avec celui de la vôtre. Je l'eusse fait plutôt, si je n'avois espéré que quelque observateur vous eût donné dans les derniers journaux, une réponse plus exacte & plus satisfaisante.

Un expédient bien sûr pour constater le vrai caractère de la maladie sur laquelle on a de l'inquiétude, eût été de passer, pendant la fièvre d'éruption, une lancette sur la peau de la demoiselle inoculée, qui vraisemblablement étoit humectée par la transpiration, comme elle l'est presque toujours à cette époque, & d'inoculer aussi-tôt une autre personne avec cette lancette. Vous sçavez qu'en Angleterre on a tenté cette expérience, & qu'elle a réussi. Pour moi,

(a) Voyez mon histoire de l'établissement & des succès de l'inoculation dans la ville de Nantes, *Journal. de Méd.* Tome XLII, p. 53.

je ne l'ai jamais essayée ; mais , chaque fois qu'il m'est arrivé d'avoir sur le succès des doutes occasionnés par le défaut d'éruption générale ou secondaire , j'ai fait l'insertion sur d'autres sujets , avec du virus pris à la piquure de ces inoculés qui n'avoient eu que la fièvre éruptive , comme la demoiselle que vous citez ; & j'ai toujours , par ce moyen , communiqué la petite-vérole aussi parfaitement que lorsque je me suis servi de pus fourni par une éruption secondaire , quelque abondante qu'elle fût. Cette épreuve a dissipé tout motif d'inquiétude ; car je ne m' imagine pas qu'on prétende qu'il soit possible de donner la petite-vérole sans l'avoir soi-même auparavant.

L'observation que je vous ai annoncée , Monsieur , & qui a quelque rapport avec la vôtre , est l'inoculation d'une demoiselle d'environ dix ans , fille de M. F.... de la G...., conseiller-maître à la Chambre des Comptes de Bretagne. Je vais vous en donner quelques détails , afin que vous y puissiez trouver un objet de comparaison.

J'inoculai cet enfant avec son frere & ses deux sœurs , à peu près du même âge , le 16 Mars 1775. Il ne se fit pour elle aucune éruption locale. Les piquures de l'insertion restèrent toujours au niveau de la peau , quoiqu'elles présentassent d'abord une petite rougeur d'environ deux lignes de dia-

metre. La fièvre vint à peu près au temps où se déclare celle d'invasion, accompagnée de ses symptômes ordinaires; elle fut même assez violente, & dura trois jours. La malade transpira beaucoup; mais, comme l'éruption locale n'avoit pas précédé cette fièvre, je me déterminai à réitérer l'insertion le douzième jour de la première. Deux ou trois jours après cette seconde opération, la gouvernante de l'enfant apperçut en l'habillant quelques boutons sur son corps, deux à l'avant-bras, & plusieurs dans le cuir chevelu: ces pustules, qui étoient fort élevées & remplies de pus, n'étoient certainement pas l'effet de la seconde inoculation, puisqu'elles étoient déjà au point de maturité, & que d'ailleurs cette seconde insertion n'occasionna pas le moindre changement dans son état, & devint absolument nulle. Il est donc évident qu'elle eut la petite-vérole dans toute l'intensité dont elle étoit susceptible, & que l'inoculation eut son effet sans éruption locale (a). Je suis confirmé dans mon opinion par la

(a) De même qu'il peut se faire une éruption générale sans être précédée de l'éruption locale, & une éruption locale sans être suivie de la générale, ne peut-on pas avoir la fièvre éruptive & la maladie complète, sans que ni l'un ni l'autre de ces symptômes se manifestent, la crise se faisant alors par la transpiration, la sueur, les urines, &c.

marche que suivit l'inoculation des deux frères de cet enfant. La première ne leur ayant par réussi, soit parce qu'elles se froterent le bras immédiatement après les piquures, soit enfin par quelque autre cause, elles furent réinoculées au même instant, & cette seconde opération produisit le succès désiré.

Si l'on eût examiné avec beaucoup de soin toute la surface du corps de votre inoculée, peut-être, Monsieur, auroit-on aussi découvert quelques pustules varioliques, & cela eût été suffisant pour vous tranquilliser tous deux. Quant au noyau phlegmoneux & à la pustule qui survinrent à la seconde piquure que vous lui fîtes entre le pouce & l'*index*, j'ai devers moi des observations qui prouvent que l'application du virus à la peau peut y exciter une supuration souvent assez considérable & assez opiniâtre, sans que la variole existe pour cela, ce virus agissant alors comme corps étranger, comme une espèce de caustique dont l'impression se proportionne à la disposition actuelle du sujet (a).

(a) Le 11 Mai 1775, j'inoculai M. de la T..., procureur général de la chambre des comptes. Ce magistrat se décida à subir cette opération, par la crainte qu'il avoit de contracter la petite-vérole naturelle, qui faisoit alors beaucoup de ravages dans la ville de Nantes, & par l'incertitude où

262 RÉPONSE A UNE QUESTION

Tous les inoculateurs, tous les médecins instruits, & particulièrement exercés dans le traitement de cette maladie, conviennent que c'est cette effervescence fébrile générale, appelée *fièvre d'invasion variolique*, arrivant à l'époque ordinaire, avec les symptômes accoutumés, tels que l'odeur vireuse, les maux de reins, bâillements, nausées, céphalalgie, &c. qui en constitue la distinction caractéristique; ils savent que, quoique la crise qui termine le plus ordinairement cette fièvre soit une éruption exanthémateuse, elle peut cependant prendre une autre voie en se décidant par les sueurs, les selles, &c; c'est ce qu'on a plus d'une fois remarqué. Ces variétés dans les moyens dont la nature se sert pour dompter son ennemi, plus rares, à la vérité, dans la petite-vérole, ne se présentent-elles pas tous les jours dans toutes les autres maladies dont notre espèce est affligée?

Il n'est pas de médecin observateur qui, dans le temps des grandes épidémies varioliques, n'ait vu une éruption assez légère qu'il avoit eue à Paris quelques années auparavant. L'infection fut répétée trois fois dans l'espace d'un mois; elle ne produisit aucun dérangement dans la santé, & ne communiqua pas la moindre émotion fébrile; mais l'application du virus occasionna, à l'endroit des piquures, un ulcère assez considérable & une suppuration fort abondante, & qui a duré très-long-temps.

rioliques, n'ait vu plusieurs fois des personnes attaquées de la fièvre qui distingue la petite-vérole, & qui n'en ait saisi les symptômes, pour peu qu'il y ait donné d'attention. On s'attend alors à voir paroître l'éruption, mais en vain; le malade en est quitte pour une sueur plus ou moins abondante, ou quelque autre évacuation critique; ou enfin il succombe, si la délicatesse ou le mauvais état de la machine la rendent incapable de résister à l'orgasme fébrile, à l'impétuosité de l'effervescence excitée dans ses fluides.

Depuis que l'inoculation est pratiquée dans nos climats, les inoculateurs les plus éclairés ont conjecturé avec beaucoup de fondement, que cette fièvre sans éruption pourroit bien être la petite-vérole dans toute son étendue, jugée par une crise différente. Ces conjectures se sont changées en certitude, quand on a remarqué que ces fébricitants étoient ou des enfants & des adultes qui n'ont point contracté la petite-vérole dans la suite, ou des vieillards qui ne l'avoient point eue dans leur jeunesse. Il seroit à souhaiter que les gens de l'art prêtassent à cette singularité importante toute l'attention qu'elle mérite. Elle fournit un argument de plus, & qui n'est pas un des moins décisifs en faveur de l'inoculation, & confirme en même temps le sentiment de l'illustre Méad, de Boerhaave, &c. On

ſçait que ces médecins fameux ne ſont pas les ſeuls qui aient ſoutenu que perſonne, peut-être, n'étoit exempt de la variole. Elle répand un nouveau jour ſur la théorie & la pratique de cette maladie, en nous apprenant que l'éruption cutanée n'eſt pas toujours l'unique reſſource employée par la nature pour juger ce mal deſtructeur & inévitable, que par conſéquent ſon abſence n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour en nier l'exiſtence, encore moins le petit nombre de boutons avec leſquels il ſe manifefte quelquefois : *Vias medicis invias,] reperit natura, &c.*

Je m'apperçois, Monſieur, que j'allois inſenſiblement m'engager dans des diſcuſſions étrangères, en quelque ſorte, à la queſtion que vous avez propoſée. Ce n'eſt point ici le lieu de combattre pour ou contre l'inoculation. Cette heureuſe découverte fera toujours du plus haut prix aux yeux des perſonnes qui veulent & connoiſſent le bien de l'humanité. Elle a été protégée, répandue, encouragée par des ſouverains auſſi ſages qu'éclairés. L'exemple mémorable de notre monarque & de ſon auguſte famille, auroit dû pour jamais fermer la bouche à ſes détracteurs ; car je n'imagine pas qu'il puiſſe entrer dans l'eſprit d'aucune perſonne douée du ſens commun, qu'on ait ſoumis des têtes auſſi chères à cette opération, ſans

s'être auparavant bien convaincu de sa salubrité, & de la certitude de ses effets prophylactiques. Les sçavants les plus distingués s'en sont déclarés par-tout les apologistes ; un pays qui n'agueres étoit encore la patrie des préjugés, celle de l'inquisition, vient de l'adopter, & de l'établir authentiquement dans sa capitale (a) : toutes ces circonstances, considérées de sang froid, devroient ce semble étouffer les cris, arrêter les efforts des anti-inoculistes. Si dans ce nombre on peut compter quelques personnes dont les lumières & le mérite particulier seroient capables d'en imposer, l'esprit de cabale & de partialité, par lequel il est évident qu'ils ont été conduits, laisse appercevoir au grand jour la foiblesse & l'impuissance des armes dont ils se sont servis (b). Quant à la tourbe ignorante & en-

(a) A Venise, le Gouvernement vient de fonder un hôpital pour l'inoculation.

(b) Ceux qui se sont laissés prévenir contre l'inoculation par les tables de mortalité qu'a publiées M. de Haën, ainsi que l'auteur du livre anglois, intitulé, *Inoculation destructive, to mankind*, &c. par lesquelles ces deux médecins prétendent démontrer que depuis la pratique de cette opération, le nombre des victimes de la petite-vérole naturelle s'est prodigieusement accru, trouveront la réponse à ces objections, & le relevé de ces calculs dans les Lettres de M. Odier, médecin de Geneve, *Journal de Méd. Tom. XL, XLII, XLIII* & suiv.

têtée, dont le risible bavardage fait retentir les échos de nos cercles, je ne crois pas qu'il soit prudent aux défenseurs de l'inculcation d'argumenter contre des adversaires de cette force.

... *Quid fumo est levius? quid inanius? aut quid
Ridiculum magis.* Palengen sagitt.

OBSERVATIONS

Sur le Catéchisme sur l'Art des Accouchements de M. AUGIER DUFOT (a), docteur en médecine, pensionnaire du Roi & de la ville de Soissons, professeur de l'art des accouchements, médecin de la généralité pour les maladies épidémiques, & du dépôt des remèdes gratuits, membre de la Société royale d'Agriculture de la province; par M. BOUSQUET, docteur en médecine de l'université de Montpellier, ancien chirurgien aide-major dans les armées du Roi.

Votre Catéchisme sur l'Art des Accou-

(a) Quoique la mort ait enlevé depuis peu M. Dufot, auquel M. Bousquet avoit adressé ses observations, je n'ai cependant pas cru devoir en changer la forme, encore moins les supprimer, vu qu'elles m'ont paru pouvoir être utiles à ceux qui voudroient marcher sur les traces de ce médecin, dont tous les travaux étoient dirigés vers le bien public.

chements, Monsieur, m'a paru bien fait, & renfermer les meilleurs préceptes de l'art de guérir : mais il est trop diffus ; ce qui a donné lieu à quelques réflexions que je vous fais passer par la voie de ce Journal. Je n'ai pas moins été témoin que vous des malheurs occasionnés par l'ignorance des sages-femmes de province en général : chaque jour fournit un exemple ; elles ne sont tout au plus bonnes que quand l'accouchement se fait de lui-même, & qu'il n'y a qu'à recevoir l'enfant : pour peu que la nature ait besoin du secours de l'art, la mere & l'enfant courent le plus grand risque, & souvent périssent si elles y touchent. Comme elles ne sçavent rien, elles ne doutent de rien, ne respectent rien ; elles tiraillent, pincent, égratignent, & quelquefois arrachent ce qui se présente : de-là ces hémorrhagies, ces renversements de la matrice, ces ulceres, ces inflammations, &c. qui souvent conduisent les accouchées à la mort ; si elles en échappent, ce n'est que pour mener une vie d'autant plus languissante, que la honte leur fait souvent cacher la maladie. Je ne ferai pas un nouveau tableau des malheurs occasionnés par l'ignorance ; le vôtre est si bien fait dans le Discours préliminaire, qu'on ne sçauroit y rien ajouter. Quel tribut d'éloge & de reconnaissance ne doit-on pas à ces nouveaux

protecteurs de l'homme naissant ? Nos descendants, qui leur devront peut-être le jour, auront peine à croire qu'en France, où les connoissances dans l'art de guérir ont fait des progrès étonnans, on ait été jusqu'à ce moment sans jeter un regard d'attention sur la naissance des gens de la campagne, qui, pour l'ordinaire, sont les plus vigoureux défenseurs de l'État.

On ne sçauroit rendre la langue de chaque science trop simple, & , pour ainsi dire, trop populaire. C'est la devise que vous avez prise, tirée du Journal Encyclopedique.

Il paroît, Monsieur, que vous n'avez point tenu votre engagement, & que vous vous en êtes beaucoup écarté : (les gens de l'art doivent vous en sçavoir bon gré, pour les bonnes choses que vous y avez mises hors de la portée des sages-femmes.) L'article seul du bassin contient trois grandes pages ; vous y parlez de nerfs, d'arteres, de veines, de muscles, du nerf crural que l'on trouve dans l'épaisseur du grand psoas ou du petit psoas, des vaisseaux sacrés & hémorrhoidaux que l'on trouve dans le petit bassin, &c. tous noms aussi barbares qu'inutiles à des sages-femmes de province : en supposant qu'elles pussent retenir tout cela, je doute qu'elles remplissent mieux les vues

du Gouvernement. Quelle nécessité, & quel bien aussi de leur faire perdre un temps considérable dans l'explication des parties génitales de la femme, tant internes qu'externes ? A quoi bon leur parler du mont de Vénus, de grandes & petites levres, du clitoris, des caroncules mirtiformes ; enfin de l'hymen, piece d'autant plus rare, qu'on ne la trouve pas communément dans une femme en travail d'enfant ? La fourchette, la fosse naviculaire, la vulve, le périnée, n'y sont point oubliés. Je conviens que toutes ces connoissances sont nécessaires à un médecin ou un chirurgien-accoucheur, dont les connoissances doivent être étendues ; mais à une sage-femme de province, non : elles ont bien des choses plus essentielles à retenir ; & surcharger leur mémoire, c'est les rendre moins propres à ce qu'elles doivent faire.

Le Chapitre II traite des regles, de la fécondité, de la grossesse, & de ses signes.

L'on ne trouve là rien de bien absolument nécessaire à sçavoir par les sages-femmes de province ; on pourroit tout au plus exiger de celles qui auroient le moins de difficulté à retenir les choses, qu'elles eussent quelques connoissances sur les signes de grossesse. On ne voit cependant pas quels seroient les avantages qu'en retire-roient les femmes grosses ou en travail.

d'enfant, & encore moins de toute cette théorie, du moment que l'enfant est conçu, jusqu'à ce qu'il voie le jour. Ce seroit exiger des sages-femmes des connoissances que souvent des accoucheurs de réputation n'ont pas présentes à la mémoire, au moment même où ils sont consultés. Pour le dire aussi bien que vous le faites, il faut avoir sous les yeux les auteurs que vous avez cités : d'ailleurs les sages-femmes sont peu consultées pour sçavoir si une femme est enceinte ou non ; celles qui ont eu commerce avec les hommes, si les regles leur manquent, & qu'elles se portent bien, soit qu'elles éprouvent des incommodités ou non, ne manquent pas de se regarder grosses, sur-tout si après le quatrieme mois elles sentent remuer leur enfant. D'ailleurs, dans les villes mêmes, il n'y a que dans certains cas ou certaines occasions que l'on consulte, & communément c'est à un médecin ou à un chirurgien que l'on s'adresse : comme ce n'est point des princes qui naissent en campagne, on n'a pas cet empressement de sçavoir s'il existe un héritier.

Le Chapitre III traite du toucher : cet article est intéressant & très-essentiel, tant pour les sages-femmes qui touchent, que pour les femmes grosses qui sont touchées. Il seroit à souhaiter qu'elles pussent graver & conserver dans leur mémoire tout ce qu'il

y a de bon dans ce chapitre : on leur passeroit volontiers de ne pas se connoître en grossesse de six semaines ou de deux mois.

Dans le quatrième Chapitre vous parlez du fœtus : vous le définissez en gros, & ensuite vous le montrez en détail ; son précis & sa mesure y sont tout au long : vous le divisez & le sous-divisez depuis le sommet jusqu'aux orteils ; vous faites l'anatomie du cordon, du placenta, même de celui en raquette, &c. &c. &c.

Un article qui doit être inséré dans les Journaux ne peut pas être fort long, ce qui m'oblige à m'arrêter : j'aurois pu démontrer que depuis la page 17 jusqu'à 90, il s'y trouve d'excellentes choses mêlées dans une infinité d'autres que des sages-femmes de province peuvent ignorer sans rougir. Il seroit à souhaiter que tous les médecins & chirurgiens qui se mêlent de l'art des accouchemens eussent ces préceptes bien gravés dans la mémoire ; c'est un extrait que vous avez tiré des meilleurs ouvrages, tant anciens que modernes, depuis Hippocrate jusqu'à M. Levret : mais ne doit-on pas faire quelque différence de ces grands maîtres que vous citez, avec des sages-femmes de province ? Les premiers sont les flambeaux qui nous éclairent, & ces dernières ont les yeux trop foibles pour s'en approcher ; & quoique vous disiez, p. 84,

qu'il faut apprendre beaucoup pour qu'il en reste quelque chose, je craindrois qu'on n'appliquât à vos sages-femmes ce qu'un pere disoit de son fils : « Mon fils a tant étudié, qu'à la fin il n'a rien appris. »

Je croirois qu'il seroit plus avantageux pour elles de supprimer toute anatomie, tant fine que grossiere : il suffit que les sages-femmes soient instruites le plus possible sur ce qu'elles font journellement : peu importe qu'elles soient sçavantes ; car pour une qui a de l'aptitude à le devenir, il y en a je ne sçais combien qui, au lieu d'avoir des idées nettes sur ce qu'on leur auroit appris, n'en conserveroient que de fausses ou embrouillées, plus propres à les embarrasser qu'à les conduire.

Il faut qu'elles connoissent bien le *bassin*, puisque c'est sur lui qu'elles doivent opérer, & que ce sont ses vices de conformation qui rendent très-souvent l'accouchement plus ou moins laborieux. On doit leur faire observer le grand & le petit bassin, son détroit inférieur, leur faire voir les dimensions qu'il doit avoir pour être bien conformé, les arceler jusqu'à ce qu'elles le comprennent bien, en leur en mettant un sous les yeux, soit naturel ou artificiel.

La connoissance de *la matrice* ne leur est pas moins nécessaire, elle est même indispensable ; sa figure, sa position, ses attaches,

ches, ses inclinaisons, mais principalement son col, son ouverture, son degré d'extensibilité; les changements qu'il éprouve suivant les différents degrés de la grossesse, &c. sont autant de connoissances qu'il est dangereux d'ignorer : cela ne vaut-il pas mieux que de les entretenir des trompes de Fallope, des anneaux des muscles du bas-ventre, du péritoine & de ses replis, des ovaires, enfin du morceau du diable, frangé ou déchiré? Quant aux parties externes de la génération, elles ne sçauroient s'y méprendre, elles ont là-dessus toutes les connoissances nécessaires.

Elles doivent être très-exercées sur le *toucher*; ces connoissances sont aussi essentielles que difficiles à acquérir, sur tout par des personnes dont le tact n'est pas communément fort délicat : la plupart travaillant à la campagne, ont l'épiderme de l'extrémité des doigts fort dur, &, par conséquent, peu propre à toucher des parties délicates; il faudroit qu'elles fussent exercées sur des femmes grosses, & à différents termes de la grossesse, afin qu'elles se familiarisassent avec les parties qu'elles touchent. C'est sur ces connoissances importantes que rouleroit leur manœuvre; elles prévien-droient qu'un enfant qui se présenteroit mal ne s'engageât au point de ne pouvoir être retourné, & ne pérît par conséquent au

passage, en entraînant celle qui s'étoit épuisée pour lui conserver le jour.

Quant au manuel de l'accouchement, il peut leur être démontré sur le phantôme ; là on parle plus aux yeux qu'à l'esprit : on leur fera voir les différentes positions que l'enfant peut prendre en venant au monde ; la conduite que l'on doit tenir quand telle ou telle partie se présente, soit pour la faire bien engager ou la repousser à temps pour aller chercher les pieds, &c. &c : il n'est pas douteux que par ce moyen il ne leur reste des idées nettes de la manière qu'elles doivent se conduire dans les cas où il faut sçavoir autre chose que recevoir un enfant qui sort de lui-même.

Comme les sages-femmes, non-seulement accouchent, mais très-souvent sont dans la nécessité de faire la médecine & la chirurgie, il est absolument nécessaire de leur donner quelques connoissances de ce qu'elles doivent faire à la femme, avant ou pendant le travail : quels sont les soins que l'on doit à l'accouchée, & à l'enfant qui vient de naître. Toutes ces connoissances sont merveilleusement détaillées dans votre Catéchisme, & sur lesquelles vous ne sçauriez trop insister dans vos leçons ; il seroit à souhaiter qu'elles le sçussent toutes par cœur.

Ainsi, Monsieur, vous voyez qu'en par-

courant votre ouvrage, je ne me suis arrêté qu'à la forme & non au fond; tout y est bon, il ne s'agit qu'à le mettre à la portée des personnes pour lesquelles il est fait: vous tirerez de vos leçons tout le fruit possible, vous rendrez plus de service à l'homme naissant; &, en remplissant mieux les vues du Gouvernement, la devise que vous avez prise sera exécutée & suivie à la lettre:

On ne sçauroit rendre la langue de chaque science trop simple, &, pour ainsi dire, trop populaire.

LIVRE NOUVEAU.

Observations sur les Maladies épidémiques, ouvrage rédigé d'après le tableau des Épidémiques d'Hippocrate, & dans lequel on indique la meilleure maniere d'observer ce genre de maladies; publié par ordre du Gouvernement, & aux frais du Roi. Par M. *Lépecq de la Clôture*, docteur-régent en la Faculté de Médecine de Caen, agrégé au college des médecins de Rouen, médecin désigné de l'Hôtel-Dieu de la même ville; adjoinct à la Société & correspondance royale de médecine établie à Paris, principalement pour les maladies épidémiques. A Paris, chez *Vincent*. 1776. In-4°.

Nous nous proposons de donner l'extrait de cet important ouvrage dans le Journal du mois prochain.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T 1776.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	13	18	14 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
2	14	18	15 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3 $\frac{1}{4}$	28
3	16	20	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
4	17	22	19	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
5	20	20 $\frac{1}{2}$	19	27 11	27 10	27 10
6	19	20 $\frac{1}{2}$	12	27 9	27 8	27 10
7	14	17 $\frac{1}{2}$	15	27 11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
8	15	19	16	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1
9	15	21	17	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
10	15 $\frac{1}{2}$	22	16	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
11	16	23	14 $\frac{1}{2}$	28	28 2	28 1
12	16	21	17 $\frac{1}{2}$	28 1	28 8	28 7
13	16	20	13	28	27 11	28
14	14	17	16	28 1	28 1	28
15	16	21	17	28	27 11	27 10
16	16	23	19	27 10	27 11	27 11
17	16 $\frac{1}{2}$	22	15	28	27 11	27 10
18	15 $\frac{1}{2}$	22	16	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28
19	15 $\frac{1}{2}$	21	16	27 11	27 10	28
20	15 $\frac{1}{2}$	19	13	27 11	27 10	28 1
21	11	16 $\frac{1}{2}$	13	28 1	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10
22	15	19	15 $\frac{1}{2}$	27 11	28	28
23	15 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	15	28 1	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
24	16	23	16	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
25	15	21	13	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
26	14 $\frac{1}{2}$	22	16	28 4	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
27	15	23	19 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
28	17	23	15	28 2	28 3	28 4 $\frac{1}{2}$
29	15	23	17	28 4	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$
30	17	22	15 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4
31	13 $\frac{1}{2}$	16	14	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. beau.	S-O. beau.	Beau.
2	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
3	S-O. couvert.	S-O. couvert.	Couvert.
4	S-E. beau.	S-S-E. nuages	Beau.
5	S-E. nuages.	O-S-O. beau.	Beau.
6	S-E. couvert.	S-E. pluie.	Beau.
7	S-S-E. couv.	S. pluie & ton- nerre.	Beau.
8	SO. beau.	S. nuages.	Couvert.
9	S-O. beau.	S-O. couvert.	Couvert.
10	S-O. beau.	S. nuages.	Pluie, Orag. Tonnerre.
11	S. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
12	S. beau.	S-O. pet. pl.	Couvert.
13	S-S-O. couv.	S-O. beau.	Orage, Pl. Tonnerre.
14	S-O. nuages.	S-O. pl. d'orag.	Couvert.
15	S-O. nuages.	S. beau.	Couvert.
16	S-O. couvert.	S-O. beau.	Couvert.
17	S-O. nuages.	S-O. beau.	Beau.
18	S-O. beau.	S-S-O. beau.	Beau.
19	S. beau.	S. nuages.	Couvert.
20	S-O. couvert.	O. couvert.	Pluie d'orag.
21	S-O. beau.	O. couvert.	Beau.
22	S-O. nuages.	S-O. pl. tonn.	Beau.
23	S. nuages.	S-O. beau.	Beau.
24	S-O. beau.	S-O. couvert.	Nuages.
25	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
26	E. beau.	S-E. beau.	Beau.
27	N-E. beau.	N-E. beau.	Nuages.
28	N-O. nuages.	N-O. couvert.	Beau.
29	S-E. beau.	O-N-O. beau.	Nuages.
30	S-O. nuages.	N-O. couvert.	Nuages.
31	N-E. beau.	N-E. beau.	Nuages.

278 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur, de 11 degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $3\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N-O.

2 fois du N-E.

18 fois du S-O.

3 fois de l'O.

4 fois du S-E.

4 fois du S.

2 fois du S-S-E.

1 fois de l'O-S-O.

2 fois du S-S-O.

1 fois de l'E.

1 fois de l'O-N-O.

Il a fait 15 jours beau.

12 jours couvert.

10 jours des nuages.

3 jours du vent.

4 jours, de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1776.

Les rougeoles ont continué pendant tout le mois, & vers la fin on a observé des petites-véroles ; parmi lesquelles il y en a eu peu de confluentes.

Il y a eu un grand nombre de fièvres tierces, doubles tierces, produites par une humeur bilieuse accumulée dans les premières voies. Elles exigeoient des purgatifs réitérés avant que d'en

venir aux fébrifuges. On a observé aussi des fièvres putrides bilieuses & malignes d'un très-mauvais caractère.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Juillet 1776; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il n'y a guere eu plus de chaleur ce mois que le précédent. La liqueur du thermometre ne s'est élevée jusqu'au terme de 20 degrés que le 5. Dans les autres jours, elle ne s'est guere portée plus haut qu'à celui de 17 à 18 degrés.

On a entendu plusieurs jours le tonnerre gronder, sur-tout dans la première moitié du mois. Peu de jours se sont passés sans pluie, mais ce n'étoit que des ondées plus ou moins fortes.

Le mercure dans le barometre ne s'est guere élevé à la hauteur de 28 pouces jusqu'au 25. Le vent a presque toujours été sud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

7 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

Siv

180 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

2 fois du Nord vers l'Ouest,

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

2 jours de grêle.

6 jours de tonnerre.

3 jours des éclairs.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Juillet 1776.*

Nous avons eu peu de maladies aiguës ce mois. Un petit nombre de citoyens, dans le bas peuple, ont essuyé la fièvre putride, que la température de l'air n'a pas permis de s'étendre.

Il y a eu des diarrhées bilieuses, maladie ordinaire dans cette saison. La petite-vérole s'est réveillée dans le cours du mois, mais elle a été généralement bénigne.

AVIS INTÉRESSANT.

La Commission de Médecine relative aux épidémies, établie par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 29 Avril 1776, & qui, pour être distinguée de celle qui est établie au Louvre, & qui s'occupe d'autres objets, sera maintenant connue sous le nom de *Société & Correspondance royale de Médecine*, a tenu sa première assemblée le mardi 13 Août, dans laquelle, après avoir pris connoissance de tout ce qui concerne son établissement, elle a déterminé la forme de ses travaux. Elle continuera de s'assembler tous les mardis de chaque semaine, depuis quatre heures jusqu'à six & demie.

Les détails que nous donnerons à nos lecteurs sur cette nouvelle Société, seront extraits d'un ouvrage qu'elle a publié dans sa première séance, intitulé, *Pièces concernant l'établissement fait par le Roi, d'une Commission ou Société & Correspondance de Médecine à Paris.*

Cette collection , qui est destinée à être distribuée dans les provinces , pour faire connoître au public la forme & les avantages du nouvel établissement , contient 1° l'Arrêt du Conseil portant sa création , & dont on a rendu compte dans le précédent Journal ; 2° un Mémoire instructif qui en développe les motifs & les vues ; 3° un Tableau qui présente les noms des médecins qui la composent ; 4° un Règlement relatif à la police intérieure de ses assemblées , signé de M. le Contrôleur général.

Le préambule du Mémoire instructif est destiné à prouver que les sciences qui se perfectionnent par l'observation , ont besoin d'être cultivées en commun. On observe avec raison que si cette communication est nécessaire aux progrès de toutes les sciences , elle l'est sur-tout à ceux de la Médecine , que l'on a toujours regardée comme la fille de l'expérience & de l'observation.

On entre ensuite en matière , & on fait remarquer combien il seroit à désirer que chaque royaume eût dans ses fastes une suite de recherches sur la température & sur les maladies particulières à chacune de ses provinces.

Il paroît qu'une des intentions du Gouvernement , en faisant le nouvel établissement , a été de réformer les principaux abus qui se commettent contre la santé des citoyens. Les médecins sont invités à y faire une attention spéciale , & à en informer la Société , qui doit ensuite les faire connoître au Ministère , avec des réflexions sur la manière d'y remédier. Les différents aspects sous lesquels la correspondance est considérée dans ce Mémoire , sont trop nombreux pour trouver place dans cet extrait ; il nous suffira de dire que si les vues du Gouvernement sont remplies , tous les médecins du royaume ne formeront plus

qu'un corps dont les yeux seient continuellement ouverts sur les besoins publics.

Afin qu'il ne reste aucun doute sur les objets auxquels les médecins qui voudront bien correspondre avec la Société, sont priés de donner leur attention, elle a cru devoir leur offrir des réflexions qui leur fassent connoître ses vues de la manière la plus claire & la moins équivoque.

Les variétés des épidémies étant très-nombreuses, on a tâché de fixer, autant qu'il a été possible, les idées des praticiens à cet égard, en donnant dans le Mémoire instructif un abrégé de ce que l'observation a appris sur leurs différences. A ces réflexions, on a joint un extrait de ce que les anciens ont écrit sur les variations & sur les influences de l'athmosphère; sur celles des quatre saisons considérées relativement aux maladies, & sur celles des vents.

On invite sur-tout les médecins à déterminer si les épidémies ont entr'elles des rapports constants; si les exanthèmes & les éruptions fébriles peuvent être regardées comme critiques; quel est l'état du sang dans les différentes épidémies; quels sont les cas dans lesquels le régime anti-phlogistique doit être préféré au régime échauffant; quelle est la nature & quel doit être le traitement des fièvres intercurrentes, lorsqu'il regne une épidémie, & jusqu'à quel point on peut compter sur le quinquina & sur les autres antiseptiques dans ces sortes de circonstances.

On propose ensuite un tableau de questions, auxquelles on prie les médecins des provinces de vouloir bien répondre, soit sur les maladies des hommes, soit sur celles des bestiaux. Elles sont dirigées principalement vers l'influence des saisons, le tempérament des malades, & les différentes phases des maladies.

Les observations météorologiques, lors surtout qu'un plus grand nombre de physiciens s'en occupera, donneront sans doute des résultats très-utiles à la médecine & à l'agriculture. Le Gouvernement attend du zèle des médecins établis dans les différentes villes du royaume, qu'ils se prêteront volontiers à un travail aussi intéressant. Une instruction divisée en onze articles, & concertée avec le pere Cotte, un des meilleurs observateurs en ce genre, en développe tous les détails. On y conseille les thermomètres remplis de mercure, & les baromètres préparés de sorte que la cuvette soit d'un diamètre fort grand, relativement à celui du tube. Le mercure doit être revivifié de cinabre. Ces instruments seront tirés de Paris, & on se défiera de ceux que vendent les colporteurs. On emploiera deux thermomètres, également montés sur une planche, avec une rainure évidée au moins autour de la fiole. L'un de ces thermomètres sera placé à l'air libre, au nord, & il sera isolé; l'autre sera placé à côté du baromètre, dans l'intérieur d'un appartement. On observera trois fois par jour, le matin au lever du soleil, vers les deux ou trois heures, & vers les neuf ou dix heures du soir. On se servira d'un registre dont le recto de chaque page contiendra sept colonnes; première colonne, *jour du mois*; seconde col., *heures du jour où l'on observe*; troisième col., *vent*; quatrième col., *thermometre extérieur*; cinquième col., *thermometre intérieur*; sixième col., *barometre*; septième col., *état du ciel*; sçavoir, s'il est couvert ou serein, s'il y a du brouillard, de la pluie, &c. Le verso de chaque page sera consacré aux observations relatives aux maladies, à l'agriculture & aux météores. Ailleurs on donne la manière de préparer un udometre, & par ce moyen tous les

médecins seront en état de faire des observations utiles, & d'enrichir cette branche de la physique, qui a une influence directe sur la médecine. Nous ne saurions trop les y exhorter.

Les eaux simples & médicamenteuses sont présentées dans le Mémoire instructif, comme méritant toute l'attention des médecins qui correspondront avec la Société. On doit sur-tout étudier la nature de celles qui sont d'un usage journalier & qui servent de boisson au peuple.

Après avoir rapporté les différents moyens réactifs que l'on emploie pour l'analyse des eaux minérales, tels que le sirop violat, l'huile de tartre par défaut, l'alkali volatil, du sel ammoniac, la dissolution d'argent ou de mercure par l'acide nitreux, celle du sublimé corrosif, celle du sel de saturne, celle de l'alun, celle du savon & la décoction de noix de galle, on fait sentir combien ces moyens sont souvent infidèles. On donne pour cette raison la préférence à l'analyse par évaporation. Ces différents moyens sont principalement extraits d'un Mémoire donné sur l'analyse de l'eau de la rivière d'Yvette, par les commissaires de la Faculté de Médecine de Paris, à laquelle la nouvelle société donne les témoignages de la plus grande déférence, en disant qu'elle se fera toujours un devoir de recourir & de déférer à ses avis, lorsque les besoins publics le requerront.

La nature & le voisinage des mines, & des différentes substances métalliques, le nombre & la qualité des productions végétales, doivent entrer pour beaucoup dans les considérations des médecins correspondants.

Lorsqu'il régnera quelque maladie dans une province, il suffira d'en envoyer un état à la Société, dressé par un ou plusieurs des médecins

AVIS INTÉRESSANT.

qui habitent sur les lieux. Alors les mem^s qui la composent se rassembleront , & le résultat de la consultation sera envoyé au plutôt dans la province où régnera la maladie sur laquelle on aura demandé des éclaircissements. Afin de rendre plus efficaces & plus certains les secours que fournira la Société, & pour assurer davantage le succès de ses opérations, Sa Majesté a ordonné qu'il seroit choisi plusieurs médecins praticiens dans la classe des plus célèbres de la capitale, qui, avec le titre de médecins consultants pour les épidémies, seroient membres de la nouvelle Société & Correspondance, & donneroient leur avis pour le soulagement de ses peuples, toutes les fois qu'ils en seroient requis.

Si les circonstances paroissent l'exiger, un ou plusieurs des six médecins ordinaires se transporteront dans la province où leur présence sera jugée nécessaire par le Ministre. Ils profiteront des avis que la Société leur fera parvenir, & ils agiront de concert avec leurs confreres déjà employés sur les lieux. Les expressions dont on se sert dans le Mémoire instructif, relativement aux médecins des provinces, nous ont paru mériter d'être rapportées ici dans leur entier.

« Les médecins qui composent la nouvelle Société, sont bien éloignés de croire avoir sur les médecins des provinces aucune espece d'ascendant ou d'inspection. Ils ont au contraire la douce espérance qu'ils profiteront beaucoup en pratiquant avec eux. Ils les prient d'être persuadés qu'ils seroient au désespoir que l'on portât la moindre atteinte à cette égalité par faite qui, dans un état aussi libre, aussi noble & aussi désintéressé que celui de la médecine, est plus que par-tout ailleurs nécessaire au succès, & qui ne reconnoît d'autre supériorité

» que le titre du mérite & de l'âge, parce que tous
 » les deux supposent plus d'expériences bien faites,
 » & plus de services rendus à la patrie. »

L'intention de la nouvelle société est de se choisir des adjoints correspondants dans les villes principales & dans les universités étrangères. Elle se fera un devoir de leur communiquer les connoissances qu'elle pourra acquérir, & elle attendra de leur part la même réciprocité de lumières & de services.

Parmi les médecins regnicoles, la société choisira, 1^o des adjoints, 2^o des correspondants; & elle entretiendra un commerce suivi avec les médecins des généralités, nommés par MM. les Intendants. Nul ne pourra prétendre à l'adjonction s'il n'est déjà connu par des ouvrages de médecine pratique généralement estimés, & s'il ne jouit d'une considération distinguée, dans une ville ou dans une université de province.

Les Lettres & Mémoires que l'on voudra faire parvenir à la société seront adressés à M. Vicq d'Azyr, premier correspondant, demeurant rue du Sépulcre, sous l'enveloppe de M. le contrôleur général, auquel cet établissement doit son existence, & qui en est le protecteur.

Ce ministre, à l'autorité duquel l'Arrêt du Conseil soumet absolument tout ce qui a rapport à la nouvelle société, lui a fait parvenir un Règlement signé de sa main, relatif à ses assemblées. Ce qui concerne l'ordre des Extraits, la lecture des Mémoires, les prix que proposera la société, l'adjonction des médecins étrangers & regnicoles, les égards que l'on doit avoir pour les médecins correspondants, la mission des médecins ordinaires dans les provinces, & la vacance des places, y est exposé avec soin.

Indépendamment des séances particulières de

la société, il s'en tiendra une, tous les jeudis, sous le nom d'*assemblée d'émulation*, à laquelle il sera admis un certain nombre de docteurs ou étudiants en médecine, faisant actuellement leurs cours à Paris. Deux des médecins ordinaires seront obligés de s'y trouver pour en diriger les travaux. La société se propose donc d'établir une espèce de conférence ou instruction, dont le but est de répandre dans les provinces les vérités utiles qui seront le fruit de sa correspondance.

L'état des médecins qui composent la nouvelle société est divisé en trois colonnes : dans l'une est le nom de M. Lassone, premier médecin de la Reine, & du Roi en survivance, &c. &c. inspecteur général pour les épidémies, & directeur de la société ; & celui de M. Vicq d'Azyr, commissaire général pour les épidémies, & premier correspondant avec les médecins du royaume. Dans l'autre on lit, suivant l'ordre du tableau, les noms des médecins consultants, qui sont MM. Bouvart, Poissonnier, Lorry, Maloet & Desperrières. Une autre colonne est destinée aux noms des médecins ordinaires & correspondants, également rangés suivant l'ordre du tableau, & qui sont MM. Antoine-Laurent de Jussieu, Caille, Paullet, de Lalouette, Jeanroi & Thouret, tous médecins de la Faculté de Paris.

La société, indépendamment des observations sur les épidémies, recevra tous les Mémoires de médecine pratique qui lui seront envoyés ; & ils trouveront une place dans les volumes qu'elle publiera, soit en entier, soit en partie, suivant le jugement qui en sera porté.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé & dans l'état de maladie.</i>	
Par M. Fabre, chir.	Page 195
<i>EXTRAIT. Observations sur les maladies des Nègres.</i>	
Par M. d'Azille, méd.	216
<i>Dissertation sur le mouvement du cœur.</i> Par M. Antoine-Joseph Monfils, méd.	224
<i>Observations sur les accidens que causent les cantharides.</i> Par M. Olivaud, chir.	242
<i>Réponse à la question de M. Rebière, apoth. sur une Observation sur la petite-vérole inoculée.</i> Par M. du Boueix, méd.	256
<i>Observations sur le Catéchisme sur l'Art des Accouchemens de M. Augier Dufot, méd.</i> Par M. Boufquet, médecin.	266
<i>Livre nouveau.</i>	275
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1776.</i>	276
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1776.</i>	278
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1776.</i> Par M. Boucher, médecin.	279
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet 1776.</i> Par le même.	280
<i>Avis intéressant.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Journal de Médecine du mois de Septembre 1776. A Paris, ce 12 Août 1776.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delēt dies, naturæ judiciæ
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

OCTOBRE 1776.

TOME XLVI.



A P A R I S.

Chez la V^e THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A SON ALTESSE ROYALE
MONSIEUR,
FRERE DU ROI,

MONSEIGNEUR,

Le Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie a cet avantage sur les autres productions périodiques , qu'il est directement relatif aux moyens de soulager & de guérir. Tout ce qui contribue réellement à procurer des secours aussi nécessaires à l'Humanité, est important aux yeux de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Cette sensibilité qu'elle réunit aux vertus les plus sublimes, nous permet de réclamer sa protection pour donner au Journal de Médecine le degré d'utilité que son objet fait desirer. Nous n'ignorons point combien il est difficile d'atteindre ce but; mais quel motif plus puissant pourroit soutenir nos efforts, que le desir de nous rendre dignes de la grâce que VOTRE ALTESSE ROYALE nous accorde, en permettant que cet Ouvrage, que nous lui consacrons, paroisse sous ses auspices.

Nous sommes avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

De VOTRE ALTESSE ROYALE,

Les très-humbles & très-obéissans serviteurs

DUMANGIN & BACHER,



AVANT-PROPOS.

CE n'est que par des expériences sages, & des observations exactes, que les Sciences sont portées à ce degré de perfection auquel l'industrie humaine peut les faire parvenir ; les Médecins, sur-tout, regardent cette maxime comme incontestable, & le Journal de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie lui doit son origine. Les avantages qui résultent de cette collection périodique sont si sensibles, que, pour les apprécier, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les notions qu'en ont donné les Médecins, qui, successivement, se sont occupés de sa rédaction. Ce Journal établit une correspondance facile & suivie entre toutes les personnes

AVANT-PROPOS.

de l'Art, il fournit le moyen le plus naturel de communiquer, en tout temps, les connoissances & les avis qui peuvent intéresser le Public, concernant les remèdes nouveaux, les épidémies, &c. il est un dépôt, dont la publicité garantit la propriété des découvertes à leurs auteurs, & sans lequel les observations séparées & isolées auroient été peu connues, ou peut-être même perdues : enfin, pour tout dire en peu de mots, il présente une occasion sûre, & non interrompue, de rendre des services importans, puisque son objet est uniquement relatif aux moyens de soulager & de conserver les hommes.

Il ne faut cependant point se dissimuler, que depuis 1754 que le Journal de Médecine paroît sans interruption, il auroit dû rendre des services plus marqués; mais en même temps on ne doit pas laisser ignorer que les Méde-

AVANT-PROPOS.

ains chargés de le rédiger, ont tous effuyé des obstacles, qui dépendoient de circonstances que les talens, la science & le véritable mérite n'ont pu surmonter. C'étoit donc en vain qu'ils avoient tracé le plan que nous nous proposons de suivre; & si nous sommes assez heureux d'y réussir, nous ne devons nos succès qu'à cette liberté entière, qu'une protection éclairée a mise entre nos mains, & à la faveur de laquelle nous pourrons nous procurer des secours assez multipliés, pour donner à cet Ouvrage toute l'utilité dont il est susceptible : mais, si nous avons à nous féliciter de pouvoir y contribuer par notre zèle, nous sommes persuadés que le concours seul des Maîtres de l'Art peut transformer le Journal de Médecine en un trésor inépuisable, où ils pourront tous profiter de leurs richesses communes.

AVANT-PROPOS.

Le premier de nos devoirs sera de rechercher & de cultiver leur commerce ; & , à cet effet , nous nous empressons d'établir une correspondance avec les Universités & les Colléges de Médecine , & avec les Médecins & les Chirurgiens des Hopitaux des principales Villes de l'Europe. Ce n'est que par une telle correspondance , que nous pouvons réellement nous flatter d'ouvrir & de ménager des sources pures & intarissables , qui fournissent des observations également fidèles & instructives. Nous saisirons avec une attention égale , les avantages que la Capitale nous offre ; le plus précieux , sans doute , est celui d'être éclairé par le grand nombre d'habiles Praticiens d'une des plus célèbres Facultés de l'Univers : nous profiterons de même de l'occasion que nous avons de faire , en tout temps , des recherches dans les

AVANT-PROPOS.

Bibliothèques; & si, à cet égard, nous croyons devoir être attentifs à rétablir l'ordre chronologique des découvertes, nous serons plus empressés encore à payer un juste tribut de reconnaissance aux Savans, qui attirerent & fixent notre attention sur des choses utiles, que la légèreté & l'inconséquence, si naturelles aux hommes, ou, peut-être, un hasard malheureux, avoient fait tomber dans l'oubli.

Pour écarter de ce Journal tout ce qui ne tient point véritablement à son objet, nous nous faisons la loi de supprimer également les louanges & les critiques qui pourroient se glisser dans les Mémoires qu'on nous adressera, & qui seroient étrangères aux sujets que l'on y discute.

Parmi les observations & les expériences que nous fournissent la Médecine, la Chirurgie & la

AVANT-PROPOS.

Chymie, il en est qui, pour être entendues, exigent des connoissances profondes & multipliées. Ce seroit mal employer son temps, & celui du commun des Lecteurs, si on essayoit de mettre ces objets à leur portée; ils sont faits pour les seuls Savans, & n'ont besoin que d'être annoncés: mais il est des connoissances d'un autre genre, qui doivent être communiquées au Public avec d'autant plus de soin & d'empressement, qu'elles deviennent plus utiles & plus nécessaires, soit pour prévenir des abus, & pour éviter des excès, qui ne sont que trop ordinairement la suite des richesses; soit pour enseigner à se préserver des influences mal-faisantes, auxquelles la mauvaise qualité des alimens, les changemens de climat & les vicissitudes de l'atmosphère exposent tous les hommes; mais plus fréquemment ceux qui ne peuvent se pro-

AVANT-PROPOS.

curer les premiers besoins de la vie , que par des travaux durs & dangereux.

On est généralement peu instruit, & malheureusement trop indifférent sur l'éducation physique : il n'est point rare que les parens s'occupent beaucoup de donner à leurs enfans une multitude de connoissances, qui n'ont pas toutes la même utilité, tandis qu'ils négligent les vrais moyens de leur procurer une constitution saine & robuste. Ce n'est cependant plus un problème, que l'éducation physique contribue singulièrement à fortifier la santé, & à modifier en même temps le caractère, l'esprit & les mœurs. Nous croyons donc faire plaisir à nos Lecteurs, en leur communiquant les Mémoires qui nous parviendront sur cette matiere intéressante.

La notice des nouveaux livres présente trop d'avantages pour

AVANT-PROPOS.

ne point chercher, par une correspondance prompte & universellement répandue, à communiquer aux Savans la connoissance des productions relatives à la Médecine, à la Chirurgie & à la Chymie : non-seulement cette notice évitera la perte du temps qu'on feroit en s'occupant d'une matière déjà traitée ailleurs, mais elle sera encore un moyen sûr de multiplier & de diriger des rayons de lumière sur le sujet dont on s'occupe ; & enfin, cette notice pourra nous procurer plutôt la traduction des ouvrages qui méritent cet honneur.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1776.

EXTRAIT.

Traité de la Petite-Vérole, tiré des Commentaires de Van Swieten, sur les Aphorismes de Boerrhaave, avec la méthode curative de M. de Haen.

Mansuescere disco.

A Paris, chez d'Houry 1776, in-12. d'environ 400 Pag. prix 2th 10^s, relié.



I cet Ouvrage ne contient rien de neuf, comme son titre lui-même l'annonce, il offre un autre avantage réel ; c'est celui d'exposer, avec clarté & précision, la doctrine des Médecins les plus

célèbres, sur une maladie à laquelle la plus grande partie du genre humain est sujette. L'Éditeur (M. *Duhaume*, Docteur Régent de la Faculté de Paris) s'est occupé principalement à mettre son Traité sur la Petite-Vérole à la portée du Public; & par-là même, en le rendant plus généralement utile, il a véritablement rempli l'objet qu'il s'étoit proposé. Les Lecteurs judicieux seront persuadés que, si la terminaison heureuse d'une Petite-Vérole maligne dépend presque toujours des soins du Médecin, ses conseils sont aussi souvent très-nécessaires pour détruire des préjugés dont l'effet est capable de changer une Petite-Vérole, même bénigne, en une maladie mortelle; & malheureusement on voit encore se perpétuer la funeste habitude de tenir les malades enfermés dans un air infecté, de les étouffer sous le poids de leurs couvertures, & de les tourmenter en même temps avec des médicamens chauds & incendiaires.

L'Éditeur divise son traité en vingt-six articles : dans le premier, il est question de l'origine de la Petite-Vérole, ou plutôt, de la première époque où elle a commencé à paroître en Europe; dans le second chapitre, on examine dans quelles saisons la Petite-Vérole

regne le plus communément; dans le troisieme, on répond à cette question: Peut-on avoir la Petite-Vérole deux fois?

« *Swieten*, après avoir discuté fort au long cette question si rebattue, & si légèrement décidée par le vulgaire, opine enfin pour la négative. Il a de son côté *Hippocrate* & le *Galien* de l'Angleterre, *Sydenham* & *Mead*, d'après lesquels il conclut, ainsi que d'après sa propre observation, qu'il est au moins très-rare, pour ne pas dire inouï, que la même personne ait eu deux fois une vraie Petite-Vérole, & que l'on peut par conséquent statuer, généralement parlant, qu'on n'a pas deux fois cette maladie; *Homines, in universum, bis non pati variolas.*

C'est d'après cette persuasion intime, que *Van Swieten* a toujours vécu dans la plus grande sécurité, & qu'il s'est exposé mille fois, dans le cours de sa pratique, à la contagion varioleuse (a), sans reprendre la Petite-Vérole, ayant eu cette maladie à l'âge de seize ans, comme il l'avoit désiré. »

(a) Tous les Médecins sont dans le même cas, & il est inouï qu'aucun d'eux ait jamais contracté deux fois la petite-Vérole.

Après avoir traité, dans le quatrième article, de la propagation de la Petite-Vérole par contagion, il s'occupe de ses effets dans l'article suivant : il y donne la description des symptômes qui précèdent l'éruption ; la division des Petites-Véroles en discrètes & en confluentes, d'après *Sydenham*, & en bénignes & malignes, d'après *Mead*, fait le sujet du sixième article ; le septième est fait pour blâmer l'usage des cordiaux donnés dans ce période de la maladie. On ne peut assez s'élever contre la coutume populaire de vouloir hâter l'éruption de la Petite-Vérole avec les médicamens connus sous ce nom, & qui, donnés dans le temps de l'invasion de la maladie, produisent des effets d'autant plus fâcheux ; que leurs doses plus fortes & plus rapprochées, communiquent au sang une disposition plus incendiaire, augmentent l'ardeur de la fièvre, & les engorgemens inflammatoires.

Après avoir développé le sentiment des plus grands Médecins sur la nature de la Petite-Vérole dans l'article huitième, l'Editeur indique les moyens curatifs les plus appropriés au caractère de cette maladie, & à ses complications : « Mais comment peut-on, d'a-
» près

près le caractère le plus ordinaire de cette maladie, considérée le plus souvent comme essentiellement inflammatoire par *Rhasès*, *Sydenham*, *Freind*, *Mead*, *Boerrhaave*, *Swieten*; par *Sylva*, *Helvetius*, &c. en un mot, par tous les habiles Médecins de tous les temps, & de tous les pays; comment, dis-je, peut-on encore permettre les cordiaux? N'est-ce pas, comme dit le proverbe, jeter de l'huile sur le feu? Comment, au contraire, ne pas toujours débiter, au moins chez les adultes, par quelques saignées du pied, pour détourner l'orage qui va menacer la tête, si l'éruption devient confluyente au visage? Enfin, pourquoi dès le premier moment de l'invasion, ne pas mettre tout de suite en usage le traitement antiphlogistique, par les saignées, les évacuans, les délayans ou les rafraîchissans, suivant l'indication? Car, pourquoi ne pas suivre une indication rationnelle & expérimentale dans cette maladie, comme dans toutes les autres? Pourquoi ne saigneroit-on pas, quand la fièvre est forte, le pouls dur, les maux de tête & de reins très-violens, &c. Pourquoi ne pas émétiser après les premières saignées, quand il y a des maux de cœur, des envies de vomir, & autres indices de plénitude d'estomac, & lorsque les mias-

mes varioliques paroissent y porter spécialement leur impression ? Pourquoi ne pas débarrasser , dans le commencement , tout le canal intestinal d'une saburre bilieuse , qui ne pourra , par la suite , qu'augmenter les redoublemens de la fièvre , & le danger de la maladie ? Pourquoi enfin ne pas fournir au sang qui est dans une vive fermentation , & tout prêt à contracter un épaisissement inflammatoire par la force de la fièvre ; pourquoi , dis-je , ne lui pas fournir abondamment un véhicule tempérant , délayant & rafraîchissant ? En un mot , ce n'est qu'en se conformant aux véritables indications de la maladie & de ses symptômes , en modérant la fièvre , si elle est trop forte , ce qui est le plus ordinaire , ou en l'excitant , si elle est trop foible , ce qui est le plus rare ; qu'on pourra se flatter de quelque succès dans le traitement de cette maladie chez les adultes.

Mais , chez les enfans , pourquoi ne s'en pas tenir purement & simplement au régime tempérant & antiphlogistique ; c'est celui qu'on fait observer aux inoculés ; & c'est à lui , sans doute , que l'inoculation doit une partie de ses succès ».

Dans l'article neuvième , M. *Duhaume* s'occupe du diagnostic de la Petite-Vérole. Plusieurs observations prouvent que l'é-

ruption ne fuit pas toujours les signes qui ont coutume d'annoncer la Petite-Vérole : « Mais ce n'est pas un si grand malheur qu'on pourroit se l'imaginer , de ne pouvoir être assuré , dès l'abord , que ce sera la Petite-Vérole , puisqu'aux yeux d'un Praticien éclairé , ce sont toujours les mêmes indications à remplir que dans le commencement de presque toutes les maladies aiguës & inflammatoires , où il faut , dès l'invasion , désemplir les vaisseaux sanguins , & tempérer l'orgasme du sang & de la fièvre par la saignée , débarrasser les premières voies le plutôt possible , par l'émétique , les lavemens & la purgation , & faire user abondamment d'une boisson adoucissante & diaphorétique , telle que la tisane de scorfonaire , l'infusion de bourrache , de fleurs de sureau , de bouillon blanc , de violette ou de coquelicot , édulcorée avec le syrop de capillaire ».

Les articles X , XI , XII , XIII & XIV , répondent aux aphorismes 1388 , 1389 , 1390 & 1392 de *Boerrhaave*. M. *Duhaume* les a compris sous le titre de l'inutilité des recherches (faites jusqu'à présent) sur un spécifique anti-varioleux : *Certa ergo antidotus contagii variolosi nondum cognita videtur : at operæ pretium est ut omnes boni de*

hâc re cogitent, & debitâ cum prudentiâ tentent varia, quæ profectura suadebit attentâ hujus morbi meditatio. Van Swieten in Aphor. 1392. C'est pour-quoi la Faculté de Médecine de Paris, toujours occupée du salut des Citoyens, vient de proposer la question suivante pour le sujet du prix qu'elle distribuera dans deux ans : *La Petite-Vérole étant déclarée, existe-t-il un moyen d'énerver l'activité de son virus. ?* Mais M. Duhaume ne croyant devoir s'occuper que des faits de pratique le mieux établis passe à l'aphorisme 1393, où il indique le traitement méthodique qu'il faut employer dès le premier période de la Petite-Vérole ; c'est le sujet de l'article XV. Pour le mieux développer, M. Duhaume entre dans les détails nécessaires sur la pratique de *Rhasès*, de *Forestus*, de *Sydenham*, de *Freind*, de *Boerrhaave*, de *Mead* & de *Van Swieten*. D'après ces Auteurs, il combat l'abus des cordiaux ; il recommande la méthode antiphlogistique : mais il fait connoître en même temps, qu'il faut tempérer la chaleur, & non l'éteindre ; car il y a du danger d'exposer les malades à un air trop froid, & d'insister, avec opiniâtreté, sur l'usage des boissons rafraîchissantes ; & les accidens funestes qui

peuvent en résulter, sont bien capables de perpétuer les préjugés en faveur des cordiaux. C'est avec la même prudence que M. *Duhaume* recommande la saignée chez les adultes dans l'invasion, & qu'il indique le cas où la saignée convient dans les autres périodes de la Petite-Vérole : en exposant quels sont les avantages & la nécessité de la saignée, il s'explique d'une manière trop positive, pour ne point reconnoître cette espèce de Petite-Vérole, dans laquelle il seroit non-seulement très-dangereux de tirer du sang, mais où il faut, dans l'invasion même, soutenir les forces par des cordiaux & des antiseptiques ; tel étoit aussi le sentiment de *Boerrhaave* ; & M. *Duhaume* a cru devoir le justifier lui-même du reproche qu'on lui a fait d'avoir adopté exclusivement la méthode rafraîchissante, en rapportant quelques-unes de ses Lettres & de ses Consultations. L'Editeur continue à exposer ce qu'on doit entendre par méthode rafraîchissante, & quelle doit être son application dans la Petite-Vérole. Après avoir fait mention des effets de la saignée, il fait des remarques sur les bains, les fomentations & les lavemens. L'usage des acides, & sur-tout de l'esprit de vitriol, tant recommandé par *Syden-*

ham, dans tout le cours de la Petite-Vérole, a donné lieu aux réflexions suivantes. Nous en ferons part à nos Lecteurs, elles fournissent des vues propres à perfectionner le traitement de la Petite-Vérole; « Mais la pratique de *Sydenham*, dit M. *Duhaume* exigeoit d'autant plus l'usage des acides minéraux, qu'il abusoit (qu'on me passe l'expression) ou du moins qu'il donnoit trop libéralement les narcotiques; il avoit donc besoin des acides minéraux, pour contrebalancer les effets de l'opium sur le sang, qui sont d'en augmenter l'orgasme, la rarefcence, & même d'en accélérer la dissolution: or les acides minéraux ont des vertus contraires. Aussi tous ceux qui ne suivent la méthode de *Sydenham* qu'à moitié, ou, qui pis est, suivent toujours celle de *Morton*, qui consiste à joindre les cordiaux aux narcotiques, ceux-là ont en général les plus mauvais succès dans le traitement des Petites-Véroles, & voient presque tous leurs malades périr dans le temps de la suppuration extérieure, par des inflammations internes & par la gangrene. De l'autre côté, si l'on ne prend de la méthode de *Sydenham* que les acides minéraux, sans y joindre l'usage fréquent des narcotiques, on aura à craindre de

donner trop d'épaississement au sang & aux humeurs, & trop d'astriktion aux fibres; de figer, pour ainsi dire, les fluides, & de crisper les solides : ce qui nuira & à l'éruption & à la suppuration. Mais encore si la méthode même de *Sydenham*, employée dans sa totalité, n'étoit pas convenable à tous les climats, à tous les tempéramens, à toutes les espèces de Petites-Véroles; si elle réussissoit moins bien en France qu'elle ne paroît avoir réussi en Angleterre entre les mains de *Sydenham*, comme je crois l'avoir observé, si en général les acides minéraux affectoient trop sensiblement nos poitrines, comme je l'ai éprouvé plus d'une fois, & notamment dans l'usage de l'æther & de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*; car en France nous ne pouvons prendre cette liqueur ni aussi fréquemment ni à aussi forte dose qu'*Hoffmann* la prescrivoit en Allemagne, sans agacer fortement nos poudrons : pourquoi ne nous pas faire une méthode plus analogue à nos tempéramens; méthode qui consisteroit, après les évacuations générales des vaisseaux sanguins & des premières voies, à inonder nos malades de boissons délayantes & légèrement diaphoniques, telles que la tisane de chiendent & de scorsonaire, l'infusion de bourrache adoucie

avec le syrop de capillaire , le petit-lait clarifié , les boissons nitrées , quand il y a trop de chaleur ? pourquoi même ne pas donner le syrop de vinaigre dans tous les temps de la maladie , quand l'ardeur est grande , & sur-tout dans les temps de la suppuration & de l'exsiccation , puisque ce remede est un excellent antiseptique , cordial & sudorifique en même temps , & qu'on emploie avec succès dans toutes les maladies aiguës qui tendent à la putridité ? On pourroit , en cas de besoin , y suppléer par l'oxymel simple.

L'esprit de *Mindererus* , ou cette espèce de sel neutre ammoniacal en liqueur , composé d'un mélange de parties égales d'alkali volatil & d'esprit de vinaigre , fera peut-être fortune quelque jour dans le traitement de la Petite-Vérole ; au moins paroît-il devoir y remplir les indications , sur-tout dans les cas d'éruption trop lente & trop tardive , ou d'affaïssement & de rentrée des boutons. On le donne avec succès dans les fièvres malignes & contagieuses des armées , & sur-tout dans les miliaires , maladies qui ne paroissent pas être si éloignées des Petites-Véroles confluentes ou malignes quelconques , pour ne pas y attendre le même succès des mêmes remedes. Le camphre , par conséquent , qui réussit encore assez

bien dans ces sortes de maladies, ne me paroît pas avoir été assez appliqué à la Petite-Vérole : je sais bien qu'on reproche à ce remède un goût & une odeur forte ; qu'on a cru s'appercevoir qu'il échauffoit, qu'il laissoit de la sécheresse dans la bouche & dans le gosier ; mais si on ne le donne qu'à la dose d'un grain par prise, avec dix ou douze grains de nître, & suffisante quantité de syrop de limon pour en former un petit bol à faire avaler au malade dans un peu de confiture, pour répéter de quatre heures en quatre heures, & continuer, suivant le besoin ; le camphre, pris de cette façon, n'a aucun des inconvéniens qu'on lui reproche, & j'ai cru m'appercevoir qu'il faisoit merveille dans les fièvres malignes, & sur-tout dans la fièvre miliaire, quoique le plus souvent je ne l'ordonnasse que dans la vue de brider l'action des cantharides sur la vessie, pendant l'application des vésicatoires, & pendant tout le temps des pansemens faits avec un onguent animé de poudre de cantharides ; le camphre supplée très-bien, dans ces sortes de cas, aux émulsions calmantes, & n'a pas les inconvéniens des narcotiques, que l'on ne peut souvent placer sans risque dans ces sortes de fièvres qui tendent à l'assoupissement ; je voudrois

donc qu'on essayât également dans la Petite-Vérole, de substituer le camphre aux narcotiques, ou du moins qu'on réservât ces derniers pour le besoin urgent; c'est-à-dire; qu'on ne les donnât que dans les cas d'indications bien marquées, comme dans une insomnie continuelle, comme dans un grand mal-aise & une grande agitation, dans le délire, dans l'affaïssement des boutons, &c. ».

L'article XVII n'est que la continuation du précédent, il sert à mettre, dans un plus grand jour, les avantages de la méthode antiphlogistique, dans l'invasion de la Petite-Vérole. Dans l'article suivant, on traite du second état de la Petite-Vérole, ou du période de Péription, de sa marche, de ses caractères, des symptômes qui l'accompagnent & qui la suivent, & principalement du délire, de la salivation, de la diarrhée & des hémorrhagies; l'Editeur indique les règles de pratique les plus sûres à suivre dans ces différens cas. L'article XIX contient le diagnostic & le pronostic du premier & du second état de la Petite-Vérole. Quoique cette maladie soit facile à connoître, dès que l'éruption s'est faite, il est arrivé cependant qu'on a confondu la Petite-Vérole avec l'érysipele & la rougeole. *M. Duhau-*

me en rapporte un exemple. « C'est cette ressemblance dans l'éruption des Peittes-Véroles confluentes avec la rougeole ou l'érysipèle , qui partagea en Angleterre les avis des Médecins de la Cour , sur une éruption pareille dont la Reine étoit couverte. L'un prétendoit que c'étoit la Petite-Vérole ; l'autre , que c'étoit la rougeole ; un troisième , savoir le célèbre *Harris* , auteur d'un excellent traité sur les maladies des enfans , prétendoit qu'il y avoit rougeole & Petite-Vérole tout ensemble ; il assuroit avoir déjà observé plus d'une fois cette complication. Mais la suite de la maladie fit bien-tôt voir que ce n'étoit autre chose qu'une Petite-Vérole confluyente de la plus mauvaise espèce , & qui en avoit imposé aux Médecins au moment de l'éruption. Cette Reine , à la moindre indisposition qu'elle avoit , prenoit de bonnes doses de thériaque pour se faire suer , d'après le conseil de *Louyer* , qui avoit été son Médecin. Elle en prit encore cette fois dès le premier jour qu'elle tomba malade ; & n'ayant point sué pendant la nuit , elle en reprit le lendemain au matin deux doses de son chef , & avant que de faire appeler ses Médecins : aussi l'éruption parut-elle dès le commencement du troisième jour , & fut si confuse , qu'elle laissa les Médecins

dans le doute si c'étoit rougeole ou Petite-Vérole : mais dès le quatrième jour , on ne douta plus du caractère de la maladie : vers le sixième tout le visage étoit couvert d'une espèce d'érésipèle qu'on nomme la *rose* , & qui sembloit faire rentrer ou couvrir la première éruption. (Mais *Sydenham* a très-bien remarqué que tel est le masque des Petites-Véroles extrêmement confluentes , & qui sont presque toujours mortelles).

En effet , on vit bien-tôt survenir le pourpre , le pissement & le crachement de sang , tous autant de symptômes mortels dans ces sortes de Petites - Véroles ; & cette Reine mourut le huitième jour de sa maladie.

Grand & terrible exemple de l'abus des cordiaux & des suites fâcheuses de l'omission du traitement antiphlogistique dans le début de cette maladie. Une autre conséquence à tirer encore de cette histoire , c'est , que le Médecin ne sauroit apporter trop d'attention pour ne se pas tromper dans le diagnostic d'une Petite - Vérole confluyente ».

Boerrhaave établit huit règles générales pour assurer le pronostic de la Petite - Vérole ; elles sont amplement expliquées dans l'article XX. On y trouve encore la définition des Petites-

Véroles *crystallines*, *siliqueuses* ou *verruqueuses*. On y regarde avec raison le pourpre comme la complication la plus funeste, tandis que celles du millet rouge ou blanc sont beaucoup moins dangereuses, & ne sont le plus souvent que l'effet de la constipation.

La méthode à suivre dans le second état est consignée dans l'article XXI, elle consiste, en grande partie, dans une diette humectante & rafraîchissante, dans des boissons tempérantes, dans l'usage des fomentations, des bains de pieds, des rubéfians, & même des vésicatoires, dont l'utilité a souvent été reconnue, sur-tout dans les confluentes des adultes. On y prescrit aussi l'usage des narcotiques, mais on a soin de donner en même temps des règles générales sur les indications & sur la meilleure manière d'assurer les bons effets des remèdes qu'on vient de proposer.

En faisant la description du troisième état de la Petite-Vérole dans l'article XXII, on s'occupe de la fièvre secondaire & des accidens qui l'accompagnent dans le temps de la suppuration. L'article suivant est la continuation du même tableau; c'est un détail des accidens causés par le reflux de la matière purulente à l'intérieur, & par les dépôts

qu'elle forme dans différentes parties.

On expose dans l'article XXIV le traitement dans le troisieme & dernier état de la Petite - Vérole. Il faut lire dans l'ouvrage même ce que l'Editeur dit de la salivation, de l'usage des purgatifs, & de celui des diurétiques, de la propreté des malades, du changement de linge & de l'air frais, de l'usage des acides, du quinquina, de la saignée, & même des narcotiques. M. *Duhaume* ajoute à cet article des remarques sur les convulsions, & les douleurs vives & subites dans quelques parties, sur le gonflement des glandes, la suppression des urines, le pissement de sang, &c. & enfin sur les cicatrices du visage, & sur les ophthalmies qui succèdent à la Petite-Vérole.

L'article XXV contient un supplément au prognostic. Le XXVI & dernier, est consacré à l'Inoculation; on y discute les opinions favorables & celles contraires à cette pratique. M. *Duhaume* donne son suffrage aux premières, ce fera, sans doute, faire plaisir à nos Lecteurs, que de leur communiquer les motifs qui l'ont déterminé à se déclarer le partisan de l'Inoculation.

« La plus glorieuse époque pour l'Inoculation en France, est, sans contredit,

celle du mois de Juin 1774, où cette nouvelle méthode fut introduite dans la Famille Royale, sous les plus heureux auspices ».

Toute la nation, partagée entre l'espérance & la crainte, n'eut bientôt plus qu'un sentiment de joie & d'allégresse, en apprenant que ses augustes Maîtres (qui avoient demandé à être inoculés, pour se soustraire au danger qui les menaçoit) en avoient été quittes pour une légère indisposition, bien loin d'avoir éprouvé une maladie sérieuse.

Mais quelque légère que soit pour l'ordinaire la maladie communiquée par l'insertion, & quelque modique que soit l'éruption qui la suit, cette indisposition pourtant n'en constate pas moins une véritable Petite-Vérole. Pareils exemples sont fréquens dans la contagion naturelle, surtout parmi les enfans, & dans les épidémies de Petites - Véroles discrètes & bénignes, tant dans les villes que dans les campagnes; ce qui nous a donné occasion plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, de prouver que le plus ou le moins de pustules à la peau ne fait qu'augmenter ou diminuer le danger de la maladie, sans rien changer à son essence; & que quiconque n'a eu que cinq ou six boutons varioleux & sans aucun accident,

est tout aussi quitte de la Petite-Vérole que celui qui a eu l'éruption la plus abondante, & les accidens les plus graves.

On peut donc, & à plus forte raison sans doute, affirmer la même chose de la Petite-Vérole artificielle, surtout quand la fièvre a annoncé l'action du levain sur les humeurs dans le temps de l'invasion, & qu'ensuite de la Petite-Vérole locale a parcouru régulièrement ses trois périodes d'inflammation, de suppuration & d'essiccation, comme il est arrivé dans les Inoculations du Roi & des Princes, & dans celle de la Princesse: car on a vu, dans ces importantes & heureuses Inoculations, la fièvre d'invasion se manifester dans son temps, & la Petite-Vérole locale parcourir tous ses périodes avec la plus grande régularité (a).

Les témoignages suivans, tirés des Médecins qui ont le mieux écrit sur la méthode actuelle d'inoculer la Petite-Vérole, viennent à l'appui de notre assertion.

Lorsque la fièvre d'invasion a existé, quand les symptômes locaux & propres

(a) Rapport des Inoculations faites dans la Famille Royale, lu à l'Académie Royale des Sciences le 20 Juillet 1774 par M. de Laffonne.

à la partie inoculée ont eu lieu, l'absence totale des boutons ne doit pas être une raison capable de jeter des doutes sur la nature de la maladie communiquée par l'insertion : cette maladie est une véritable Petite-Vérole (a). L'Auteur ajoute qu'il se réserve à le prouver dans la quatrième partie de son ouvrage, & il tient parole en appuyant son assertion par l'histoire des faits; ce qui est la meilleure façon d'argumenter en Physique.

Voici comme s'exprime le Docteur *Houlston*, sur les observations du célèbre *Dimisdale*, celui qui a perfectionné le plus, & qui a publié le premier la méthode Suttonienne.

Les douze premières observations du Docteur *Dimisdale* ne présentent aucune incommodité notable survenue en conséquence de l'Inoculation; & cependant les Inoculés sont pour l'avenir aussi certainement à l'abri de la Petite-Vérole, que s'ils eussent été couverts de boutons, ou extrêmement incommodés. De pareils cas sont fréquens dans la pratique, & ne doivent causer aucune inquiétude, puisqu'il est prouvé que plusieurs insertions réitérées, & une ex-

(a) *Gandoger de Foigni*, Traité pratique de l'Inoculation, pag. 262.

position à tous les dangers de la Petite-Vérole naturelle ne sauroient la reproduire dans ces sujets (a).

En effet, si l'on inocule quelqu'un qui ait déjà eu une fois la Petite-Vérole, l'Inoculation ne prend pas une seconde fois. C'est ce qui doit augmenter de plus en plus la tranquillité & assurer la confiance de tous ceux qui ont été inoculés ; confiance & sécurité confirmées par le temps & par de grands exemples.

Monseigneur le Duc de Chartres & Madame la Duchesse de Bourbon sa sœur, furent inoculés en 1755 ou 56, & c'est une obligation de plus qu'ils ont au courage & à l'amour de leur auguste pere ; car ils vivent tous les deux, depuis ce temps-là, dans la meilleure santé, & sans avoir éprouvé de récidive, quoiqu'ils aient été exposés plus d'une fois à la contagion des épidémies varioleuses, & notamment dans les dernières Petites-Véroles de la Cour, où l'on a vu ce Prince & cette Princesse, braver, avec intrépidité, la Petite-Vérole naturelle comme l'artificielle.

Monsieur le Comte de Gisors & Ma-

(a) Méthode actuelle d'inoculer la Petite-Vérole, traduite de l'Anglois par M. Fouquet, pag. 366.

dame la Duchesse de Villeroy furent inoculés dans la même année que le Duc de Chartres & la Duchesse de Bourbon ; & ils ont également joui depuis de la même tranquillité & des mêmes avantages.

Je pourrois en citer bien d'autres exemples ; mais je n'écris pas l'histoire de l'inoculation. Je ne puis cependant m'empêcher de rappeler ici le fait intéressant concernant Madame la Duchesse de Durfort, inoculée pour la seconde fois à Marly, mais sans succès, parce que l'Inoculation avoit pris dès la première fois, & plusieurs années auparavant (a).

Les Livres des Inoculateurs sont pleins de pareilles observations qui ont été répétées presque à l'infini, & toujours avec les mêmes résultats ; c'est-à-dire, que ceux qui avoient déjà eu une véritable Petite-Vérole, soit naturellement, soit par insertion, ne l'ont pas reprise une seconde fois (a).

Les succès de l'Inoculation pratiquée

(a) Voyez le rapport de M. de Laffonne.

(a) Donc la Petite-Vérole inoculée préserve de la récidive, comme la Petite-Vérole naturelle ; sur quoi nous devons répéter ici ce que nous avons déjà dit, article III, qu'un petit nombre d'exceptions ne sauroit détruire la règle générale.

depuis long-temps à la Cour d'Angleterre, & depuis quelques années dans d'autres Cours de l'Europe, à Vienne, à Parme, à Pétersbourg, &c. &c. ne sont encore démentis par aucun accident ni par aucune récédive. Il y a tout lieu de croire & d'espérer qu'on pourra dans quelques années en dire autant de la Cour de France & de toutes les autres Cours de l'Europe; & c'est alors que l'Inoculation, étant de jour en jour plus généralement adoptée, rassurera un plus grand nombre de personnes sur l'atteinte imprévue d'une maladie si redoutable aux adultes, & si effrayante pour la beauté.

Mais comme la Petite-Vérole artificielle n'est gueres moins contagieuse que la Petite-Vérole naturelle, il est à souhaiter qu'on apporte toujours dans la pratique de l'Inoculation, la prudence & les précautions dont Louis XVI a donné l'exemple à Marli; ce Monarque bienfaisant, toujours occupé du bonheur de ses sujets, ne fut pas plutôt instruit de cette vérité, qu'il choisit pour se faire inoculer, l'un de ses châteaux le plus isolé, & qu'il ordonna en même temps à tous ceux qui n'avoient point encore eu la Petite-Vérole, de s'éloigner de la Cour pendant l'Inoculation : belle

leçon pour ces Inoculateurs téméraires, qui permettent à leurs malades de communiquer dans les sociétés, & d'y porter avec eux une atmosphère de contagion.

Ce furent de pareilles imprudences & des excès scandaleux en ce genre, qui motivèrent l'Arrêt du Parlement, par lequel il fut défendu provisoirement de pratiquer l'Inoculation dans Paris; monument précieux du zèle & de la vigilance des premiers Magistrats pour la police générale de la capitale ».

On trouve à la fin de cet Ouvrage une Traduction du Traité de la Petite-Vérole de M. de Haen. Vienne a perdu depuis peu ce savant Professeur. Il travailloit avec un zèle infatigable à étendre les progrès de la Médecine. Ses Ouvrages ont essuyé plusieurs critiques, peut-être trop sévères. Il faut cependant convenir que sa doctrine sur le poulx, sur le kinkina, sur l'inutilité & le danger de la sueur, & sur d'autres d'objets, est assez systématique pour souffrir des contradictions : mais ce qui doit inmanquablement porter une atteinte générale à sa réputation en Médecine, c'est son Traité de la Magie (a). Cet Ouvrage,

(a) *De Magiâ liber* in-8°. 1774, *Lypsiæ*

qu'il a donné au Public à la suite des autres, annonce une imagination très-exaltée ; une telle disposition est presque toujours un obstacle pour observer avec exactitude les opérations de la Nature & de l'Art.

Aussi nonobstant l'accueil que des Médecins consommés ont fait aux Volumes qui ont pour titre , *Ratio medendi* , ils n'en conseillent point la lecture à de jeunes Médecins , dont les principes auroient encore besoin d'être affermis. Ils craindroient qu'elle n'induisse quelquefois en erreur.

On a fait les mêmes réflexions à l'égard de Dom Calmet , dont les Ecrits nombreux sont pleins d'érudition , & dont nous avons un traité fort ample sur les obsessions , les sortilèges , les évocations , & sur le Vampirisme. Dom Calmet a fait lui-même son épitaphe. On pourroit en appliquer les derniers mots au docte & pieux Professeur de Vienne. Elle exprime avec une singulière modestie le desir qu'il avoit de servir Dieu & son prochain.

Multa

*Legit , scripsit , cravit ,
Utinam benè.*

apud Kraus , trois - cents - seize pages ; plus , quarante pour la Préface.

A V A N T A G E S

Des Bains dans les convalescences difficiles ; par M. DES ESSARTS, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur de Pharmacie, &c.

Après les maladies aiguës un peu longues, & sur-tout après les Petites-Véroles, les rougeoles difficiles, les fièvres putrides, dans lesquelles le ventre est presque toujours météorisé, & la coc-tion a beaucoup de peine à se faire; quoiqu'il n'y ait plus de fièvre, au moins sensiblement continue; quoique le malade ait appétit, & mange avec plaisir, & même se plaigne qu'on ne lui donne pas assez de nourriture, ses forces ne reviennent point en proportion des alimens & des boissons qu'il prend; le ventre reste toujours un peu bouffi; les excréments sont tantôt solides, & semblent annoncer une bonne digestion; tantôt, au contraire, ils sont liquides, sans cependant former un véritable dévoiement: une heure, & quelquefois plutôt, après le repos, le visage se couvre d'un vermillon vif, ordinaire-

ment plus sensible sur une joue que sur l'autre ; les yeux sont habituellement ternes , excepté au moment du repos , où ils sont brillans ; la langue est d'un rouge vif , ou chargée d'un limon un peu sec ; il y a sécheresse à la peau , & chaleur dans le temps de la digestion , & la nuit ; & le Médecin attentif , trouve alors le pouls plus fréquent & plus dur. Si l'on interroge le convalescent , il ne souffre point , il est très-bien ; cependant , en le laissant dans cet état , peu-à-peu ses forces diminuent , l'appétit s'évanouit , le sommeil devient inquiet , & le soir , sur-tout , le convalescent se plaint de foiblesse ; la célérité & la petitesse du pouls , jointes à une peau aride , même brûlante , & la soif , sont les signes certains d'une nouvelle fièvre , plus opiniâtre & plus rebelle que la première ; heureux quand le poumon n'en a pas assez souffert pour donner naissance à une vraie phthisie , ainsi que je l'ai vu plusieurs fois.

Des bouillons légèrement apéritifs , & des purgations réitérées , suffisent quelquefois pour rendre la convalescence complète ; mais souvent le mieux que ces moyens procurent n'est pas de durée.

En réfléchissant sur cet état , sur la cause & ses suites , j'ai jugé que l'obs-

taclé au rétablissement des forces provenoit du défaut de nutrition ; & ce qui s'opposoit à ce que les alimens, quoiqu'e bien digérés dans les premières voies, réparassent les forces perdues, & rendissent l'embonpoint, (car, malgré les alimens, les convalescens restent toujours maigres,) étoit la sécheresse & la tension des fibres, sur-tout de celles des intestins, qui ne permettoient pas au chyle de passer dans les veines lactées : j'ai pensé aussi que les liqueurs naturelles, la bile, le suc pancréatique, le suc intestinal, diminuées par les évacuations répétées, & même souvent continuées, étoient devenues âcres & trop épaisses. Cette idée, confirmée par la sécheresse habituelle de la peau, qui même paroît sale & terreuse ; ce qui est une preuve d'une suppression presque totale de transpiration ; cette idée, dis-je ; m'a conduit à employer les bains à une chaleur tempérée, comme au moyen le plus efficace, & capable de seconder l'effet des bouillons légèrement apéritifs, que j'y joins constamment à la dose de deux le matin, & un l'après-dîner. Lorsqu'après les premiers bains, la langue devient chargée, je les interromps pour placer un purgatif, & les continue ensuite plus ou moins de temps, suivant leurs effets.

Le très-grand nombre de succès heureux dans cette espece de remede, toujours proportionné à l'intensité des accidens, & à la force des sujets, m'a depuis long-temps engagé à le regarder comme très-précieux, & à y avoir recours, au premier signe que la convalescence n'étoit pas franche. Je l'ai essayé sur des sujets très-foibles, & qui même avoient une petite toux sèche; l'évenement m'a prouvé que j'avois eu raison de regarder cette toux comme stomacale, & de passer par-dessus les craintes des Parens qui, la croyant dépendre de la poitrine, s'opposoient aux bains. Lorsque la toux est occasionnée par un vice du poumon, joint à la sécheresse & à la tension des viscères de l'abdomen, les bains remédient à ce dernier état, mais ne font tout au plus que suspendre les progrès de la maladie de poitrine; on en retire cependant un avantage, c'est de pouvoir espérer un plus grand secours des remèdes béchiques, quels que soient ceux qu'indique l'espece de maladie.

Je me crois autorisé à recommander les bains, sur-tout après la petite-vérole confluente, crySTALLINE, après les rougeoles dont le période a été plus long qu'il n'a coutume d'être, & lorsque ces maladies ont été accompagnées d'abondantes éva-

cuations bilieuses ; si l'on s'apperçoit que la convalescence est lente & traversée par les accidens dont j'ai parlé. Grand nombre d'enfans, dont la santé m'est confiée, m'ont donné lieu, principalement depuis 1770, de faire à ce sujet beaucoup d'observations, sur-tout après les Rougeoles de 1773 & de cette année. Il seroit trop long & inutile d'en rapporter plusieurs ; je me bornerai à deux.

Le fils de M. P. Conseiller au Châtelet, âgé d'environ dix ans, avoit eu pendant dix-huit jours une fièvre continue ; à peine s'étoit-on apperçu de quelque rémission, qu'on se hâta de lui donner à manger ; la fièvre ne tarda pas à se reveiller sensiblement, elle fût opiniâtre, & ne diminua de vivacité qu'à l'aide de beaucoup de délayans, de petit lait, & de plusieurs purgations douces. Aussitôt après le repas, quelque léger qu'il fût, il s'élevoit un mouvement fébrile, le pouls étoit dur, précipité, le ventre tendu : peu de sommeil, encore étoit-il laborieux ; malgré cela ce petit convalescent témoignoit toujours avoir un grand appetit. Appelé dans ces circonstances, & voyant les remèdes employés, sinon inutiles, au moins sans un véritable succès ; je proposai les bains. Dès le second, l'enfant dormit plus tran-

quilement & plus long-temps. J'appercus sur la poitrine des boutons qui, en augmentant, devinrent de vrais furoncles. Je fis continuer les bains pendant sept jours; le nombre des boutons s'accrut (jusqu'à une vingtaine, tant sur la poitrine que sur le ventre), & dans la même proportion, la fièvre diminua, la couleur du visage devint plus claire, le sommeil plus doux, & les digestions meilleures. J'avois recommandé un régime exact, qui fut fidèlement observé. Le retour des forces & de la gaieté, décida, pour cette fois, une véritable convalescence. En effet, l'enfant s'est très-bien rétabli, & a acquis un bon embonpoint pendant l'usage du lait d'ânesse, que j'ai conseillé pour terminer la cure.

En 1771, M. Ch.... âgé d'environ quatorze ans, avoit essuyé, avant de venir à Paris, une fièvre quarte très-opiniâtre. J'ignore quels remèdes on employa pour dissiper cette fièvre. Peu de temps après son arrivée à Paris avec deux de ses cousins, ses cousins eurent la fièvre quarte; pour lui, il n'en fut attaqué que quelques jours après. Les aperitifs en apozèmes, les purgatifs, le quinquina en opiat, & les eaux minérales de Passy

les ont guéris tous les trois sans aucun accident subséquent, sans récidive pour les deux cousins : mais M. Ch.... pour qui j'avois employé peu de quinquina, à raison de l'état de son foie, n'en eut aucune rechûte. La fièvre a été quelquefois insensible, & ne s'est manifestée que par des frissons & par un mal de tête plus gravatif que douloureux. Le foie étoit très-gros & très-rénitent, sur-tout le petit lobe. Je le mis à l'usage des bouillons apéritifs, & même antiscorbutiques, parce que les lèvres, les gencives, & tout le visage étoient pâles; dans le premier, j'ajoutai la terre foliée de tartre; j'employai ensuite un opiat apéritif. Déterminé par mes observations antérieures, je joignis à ces remèdes, des bains d'une température moyenne; le malade en prit au moins trente, sans interruption. Il a été entièrement délivré de la fièvre; le gonflement du foie, que l'on avoit regardé comme l'effet d'une obstruction, s'est dissipé; la région épigastrique & les hypochondriaques, droite & gauche, ne présentoient plus aucune élévation; aucune dureté; six mois après, il est retourné dans son pays en très-bonne santé. Je lui avois recommandé de répéter les bouillons, l'opiat & les bains au com-

mencement de l'automne ; il a négligé cet avis, & j'ai appris qu'ayant été très-inconfidéré dans la quantité & la qualité des nourritures qu'il prenoit, vers le mois de Décembre suivant, il commençoit à se plaindre d'une douleur dans le côté droit, & étoit menacé des mêmes accidens.

J'ai tout lieu de croire que, s'il eût été docile, il auroit continué à jouir d'une bonne santé. Plusieurs faits m'ont décidé à donner, comme un précepte indispensable, de répéter, aux approches des premiers froids, le traitement incisif, apéritif & les bains, toutes les fois que le malade a essuyé dans le printemps ou dans l'automne des fièvres intermittentes, opiniâtres, ou des fièvres putrides.

D É F E N S E

Du Lithotome caché, par le Frere

C O S M E.

Le Frere *Cosme* voit avec surprise que le premier volume d'un Traité d'Opérations, publié par M. le Blanc, Maître & Professeur en Chirurgie à Orléans, est augmenté de la Réplique de M. *Beaufsier de la Bouchardiere*, Médecin & Chirurgien à Vendôme. Seroit-il possible

que M. le Blanc n'ait pas appris, que cette Réplique est réfutée en plein dans les Journaux de Médecine des mois d'Avril 1773, & d'Août 1774? Comment, lui qui doit avoir connoissance des Ecrits qui traitent des Matieres Chirurgicales, a-t-il pu consigner dans son Ouvrage des faits faux & démontrés tels? Le Frere Cosme ne peut se dispenser de reprocher à M. le Blanc d'être un Editeur partial, ou au moins un copiste dangereux. Pour faire juger au Public combien ce reproche est fondé, le Frere Cosme commence par rapporter en abrégé le fait, qui donna lieu à l'aggression de M. *Beaussier de la Bouchardiere*. Cet Opérateur tailla le sieur *Margane* à Vendôme, le 19 Mai 1769. A cet effet, il se servit du Lithotome caché, corrigé par M. *Caqué*; & après plusieurs tentatives, aussi infructueuses que fatigantes, il se vit forcé de laisser la pierre dans la vessie du malade, qui essuya des accidens fort graves à la suite de cette opération.

L'inflammation, dit M. *Beaussier*, & la fièvre furent violentes, les douleurs vives; le ventre se tendit. Les saignées répétées, les fomentations émollientes, & ensuite résolutives, les boissons antiphlogistiques calmerent les accidens, la plaie se cicatrifa peu-à-peu, & ne cessa

de *suinter* , qu'environ deux mois & vingt jours après.

Dès que le malade eut quitté le lit , la présence des pierres dans la vessie ramena les douleurs qu'il en éprouvoit avant l'opération , & c'est ce qui le déterminà de venir à Paris un mois après que la plaie fut cicatrisée. Le Frere *Cosme* le tailla le 9 Septembre suivant par le haut appareil , il lui tira deux pierres de la grosseur d'un petit œuf de poule chacune. Ce malade , qui avoit été très-fatigué par tout ce qu'il avoit essuyé à Vendôme , & dont l'esprit même étoit affoibli , fut atteint de la maladie du pays , & il fallut consentir à le laisser retourner chez lui quarante-quatre jours après son opération. La plaie des tégumens n'étant pas entièrement cicatrisée , M. *Beaussier* le pansa & le traita l'espace de six semaines , qu'il survécut depuis son retour de Paris. M. *Beaussier* assure qu'il ne vit point les pierres que le Frere *Cosme* avoit tirées de la vessie : il les estime cependant , sur des *ouï-dire* , de la grosseur de deux amandes. Son indifférence à les voir & à les examiner paroît assez extraordinaire ; mais son aveu sur leur grosseur bien ou mal estimée , prouve au moins qu'elles existoient dans la vessie de son pierreux , & que le Frere *Cosme* les en avoit tirées.

M. *Beauffier*, qui sans doute avoit fait des réflexions sur ce qu'il n'avoit pu tirer les pierres de la vessie de son malade crut devoir s'en justifier, en proposant au Frere *Cosme*, en forme de question, qu'il eût à déclarer si les pierres du sieur Margane étoient chatonnées ou enkistées, comme il avoit lieu de le présu-mer, puisqu'il lui avoit été impossible de les rencontrer & de les saisir, quelque tentative qu'il eût faite alternativement avec la tenette & le bouton lithotomique. Le Frere *Cosme* lui répondit que ces pierres n'étoient point enkistées, ni chatonnées, qu'elles étoient absolument libres dans la vessie, où il n'avoit remarqué aucune trace de kiste, ni de chaton. Il fit en même temps observer à M. *Beauffier* qu'une pierre enkistée est exactement enveloppée dans son kiste, qu'elle ne présente aucune surface découverte, qu'on ne sauroit la frapper, ni y gratter avec la sonde, & que dans ce cas son existence reste ignorée.

Au contraire, les pierres chatonnées comme l'est un diamant dans le chaton d'une bague, offrent à la sonde & à tous les instrumens de la taille les surfaces qui débordent leur chaton; mais ces sortes de pierres, extrêmement rares, ne causent point, ou que fort peu de douleurs,

à moins qu'elles ne soient situées au col même de la vessie ; au-lieu que celles qui sont libres , suivent les mouvemens du corps , & balottent par conséquent plus ou moins dans la capacité de la vessie. C'est pour cette raison que la plupart des pierreux trouvent du calme & du soulagement à leurs douleurs , en donnant à leur corps une situation horizontale : cette attitude favorise la retraite de la pierre vers le fond de la vessie , qui offre alors une pente plus inclinée que celle de son col. Et comme il est de fait que le col de la vessie & le golfe de l'uretre , forment ensemble le principal siège des douleurs aiguës , que la présence d'une ou de plusieurs pierres fait éprouver aux calculeux , il s'ensuit qu'aussi-tôt que ces malades reprennent leurs exercices , & que la position de leur corps redevient perpendiculaire , elle ramène la pierre au col de la vessie , & que les douleurs recommencent de nouveau. C'est aussi ce que M. *Beaussier* a remarqué dès le premier instant que le sieur Margane voulut prendre une position perpendiculaire , après l'opération qu'il lui avoit faite.

Ce phénomène prouve évidemment que les pierres , chez ce malade , n'étoient

pas enkistées, ni chatonnées, ni adhérentes. La liberté qu'avoient ces pierres de se déplacer au moindre mouvement du corps fut la cause du retour des souffrances terribles qui déterminèrent le sieur Margane à venir à Paris pour y chercher du soulagement.

Le Frere *Cosme*, à l'ouverture de la vessie, trouva avec le doigt les pierres à découvert, comme il les avoit reconnues avec la sonde. Il en fit l'extraction sans la moindre résistance de la part d'aucune partie renfermée dans cet organe; d'où il conclut que M. *Beaussier* avoit fait une fausse route, & qu'il n'entra pas dans la vessie avec sa tenette, comme il y étoit entré avec la sonde crenelée, avec laquelle il déclare formellement avoir senti la pierre; ainsi que les assistans.. Si la tenette fut parvenue dans la vessie, il auroit donc rencontré de même les pierres, lors des recherches réitérées faites avec cet instrument & le bouton lithotomique.

Aussi toutes les suppositions que M. *Beaussier* a mises en avant pour se disculper d'avoir fait cette fausse route, ne portent sur rien, & il essaye en vain de s'en excuser, en inculpant l'opération faite à Paris, lorsqu'il avance, sur le rapport du malade, qu'il survint une hémorrha-

gie horrible, par la taille du haut appareil. Ce reproche d'*hémorrhagie horrible* à la suite de la taille du haut appareil, ne fait pas plus d'honneur aux connoissances anatomiques de M. *Beauffier*, que la sonde de métal prétendue astringente n'en fait à ses moyens curatifs. Cette sonde ne peut servir qu'à donner une issue au sang & aux urines. Pour cet effet, après la taille du haut appareil, on place toujours chez les hommes une canule au périnée, qu'on introduit dans la vessie; & chez les femmes on introduit la canule par l'uretre.

Mais M. *Beauffier* qui invoque par-tout le témoignage du malade pour certifier ce qui s'est passé lors de la seconde opération à Paris, récuse le temoignage du même malade sur toutes les circonstances de l'opération qu'il lui fit à Vendôme. Le Frere *Cosme* n'a pas besoin de donner aucun tort au sieur Margane. Ce malade a dit, il est vrai, avoir perdu beaucoup de sang; mais M. *Beauffier*, à qui l'anatomie a appris qu'il n'est aucun vaisseau qui puisse fournir beaucoup de sang à l'endroit qu'on incise au haut appareil, devoit-il ajouter foi au récit du malade? Ne savoit-il pas que les ramifications de la peau & du tissu cellulaire, qu'il faut traverser, ne peu-

vent fournir du sang que tout au-plus pour tacher quelques linges , qui font illusion aux yeux d'un malade , qui exagere aisément en ce genre : mais peut-il en être de même pour les 48. minutes que dura l'opération de Vendôme , suivant l'affirmation de l'infortuné malade. L'ordre des heures & des minutes est toujours le même , il n'est point illusoire aux yeux comme des linges ensanglantés.

Au surplus , cet article d'hémorrhagie ne peut être décidé que par le F. *Cosme* , puisque M. *Beaussier* n'étoit point présent à l'opération. Le Frere *Cosme* a déjà déclaré authentiquement qu'il n'y avoit point eu d'hémorrhagie , ni par les vaisseaux de la plaie faite pour le passage de la pierre , ni par aucune déchirure du kiste dans la vessie , dans laquelle il n'existoit aucun vestige de kiste , ni d'apparence qu'il en eût jamais existé.

M. *Beaussier* n'avoit-il pas le malade à sa disposition depuis son retour à Vendôme. Il l'a traité & pansé pendant les six semaines qu'il a survécu ? que n'a-t-il demandé à en faire l'ouverture après sa mort ; il se seroit éclairci par-là des faits qu'il a mis en question , & tout soupçon auroit disparu , tant à ses yeux qu'à ceux des Gens de l'Art qu'il auroit convoqués.

D'après cet exposé, ne peut-on pas présumer que M. *Beaussier* avoit voulu donner l'échange sur la fausse route qu'il avoit faite ? Et en supposant un prétendu kiste qui avoit, comme il le dit, dérobé la pierre à ses recherches, ne se flattoit-il pas de masquer sa méprise par une question qui le rendoit l'agresseur du Frere *Cosme*. Dans ce cas, cette manière de se disculper seroit d'autant moins délicate, qu'en abandonnant le fait, qui, comme on vient de voir, est incontestable, M. *Beaussier* n'a point craint de répéter & de renouveler des exagérations, des faits tronqués & même imaginaires. Ce sont les mêmes fables tant de fois hasardées par les adversaires du lithotome caché, & que M. *le Blanc* vient d'insérer dans un Ouvrage, qui n'a dû paroître que pour étendre les progrès de la Chirurgie.

« Le Frere *Cosme*, dit M. *le Blanc*,
 » se fait des principes particuliers, dé-
 » ment les Auteurs les plus savans, &
 » attaque, sans ménagement & sans rai-
 » son, une Académie respectable, dont
 » il devrait écouter & suivre les déci-
 » sions ; c'est ce qu'il est aisé de prouver
 » par les paroles mêmes du Frere *Cosme*,
 » dont la contradiction avec lui-même,
 » & avec les autorités les plus respecta-
 » bles, paroît clairement. »

Ces déclamations sont vagues, & le Frere *Cosme* ne fait sur quoi elles portent, à moins que par-là M. le *Blanc* n'ait entendu se constituer le défenseur des décisions que l'Académie de Chirurgie a données sur le lithotome caché; & à cet égard, il imite MM. *Beaussier* & *Fleurant*; mais s'il est leur écho, il a de plus l'honneur de défendre les intérêts de feu M. le *Cat*, que les autres ont entièrement négligés. M. le *Cat*, dit-il, a eu le premier l'avantage de corriger le lithotome caché. Sa correction consiste à l'addition d'un bouton à l'extrémité de sa lame, & cette correction fut approuvée par l'Académie.

M. *Beaussier*, pour opérer le sieur Margane, préféra la correction qui accourcit la lame du lithotome, en émoussant la pointe de son tranchant d'environ neuf lignes. L'Académie de Chirurgie, en publiant cette correction dans ses Mémoires, adjugea une médaille d'or à M. *Caqué*, Chirurgien de Reims, son auteur.

Voilà sans doute deux corrections très-différentes; cependant, quant à savoir si elles ont réellement perfectionné le lithotome caché, l'opération de M. *Beaussier*, faite sur le sieur Margane, prouve bien le danger de l'accourcissement; &

on peut prouver, s'il le faut, que son auteur, M. *Caqué*, n'y a pas toujours eu autant de confiance que M. *Beaussier*, & que même depuis qu'il a été couronné par l'Académie, il a préféré le véritable instrument de sa fortune, c'est-à-dire, le pareil que le Frere *Cosme* lui a mis à la main.

On ignore s'il s'est trouvé quelque Lithotomiste assez intrépide pour avoir tenté l'expérience de la correction qui allonge la lame, & dont M. *le Blanc* se fait honneur de réclamer la primauté de l'invention pour M. *le Cat*; mais on peut assurer très-positivement, que cette correction n'est pas moins dangereuse que l'autre,

Le respect que le Frere *Cosme* a pour l'Académie, ne lui permet pas de douter, qu'un jour elle ne se rétracte sur les deux corrections du lithotome caché, elles sont opposées entr'elles, & l'expérience les rejette également; mais en attendant il ose dire, que l'Académie auroit dû s'abstenir de mettre gratuitement sur le compte du lithotome caché; les faits sinistres qu'elle a insérés dans son rapport.

Le premier fait qui se présente dans ce rapport, est la mort d'un Ecclésiastique taillé, dit l'Auteur, dans le mois de

Juin 1755. Il ne manque , pour preuve de ce fait , que de faire connoître l'âge du malade , le pays de sa naissance , sa demeure , & le lieu auquel il a été opéré. En un mot , on n'assigne aucune circonstance qui puisse donner foi à ce rapport , en réalisant l'individu. Le Frere *Cosme* a eu beau protester plusieurs fois dans le *Mercur*e , & autres *Écrits* publics , qu'il n'a taillé dans toute cette année *aucun Ecclésiastique* , (quoique l'Académie n'ait pu rien prouver de contraire au désaveu du Frere *Cosme*). Cette calomnie cependant s'est répétée & elle se répète encore sans aucun respect pour la vérité. C'est avec aussi peu de scrupule , (& on défie également d'en donner les preuves) qu'on a avancé que M. l'Abbé de Bouillé , alors Doyen des Comtes de Lyon , & depuis Evêque d'Autun , manqua de périr d'une hémorrhagie , lorsqu'elle fut arrêtée , dit l'Auteur , *avec une canule mise dans la plaie* , &c. *

On dit encore , sans aucune preuve , que le sieur Forceville mourut le septieme jour de son opération , épuisé par une hémorrhagie lente , qui n'a point discontinué un moment depuis l'opération (a).

La vérité est qu'il n'y eut aucune

(a) Ici l'Auteur du Lithotome caché laisse

hémorrhagie lente, ni prompte, & qu'il mourut le huitième jour d'une fièvre si putride, que tout l'épiderme de son corps se sépara de la peau, comme dans les brûlures, & dans les noyés restés long-temps sous l'eau. L'exhalaison de ce même corps, encore vivant, étoit si fétide, qu'on ne pouvoit résister dans sa chambre.

On rapporte avec complaisance l'histoire de M. *Crin*; mais pour être juste, il falloit ne point omettre des circonstances qui lui sont essentielles. M. *Crin*, âgé de 73 ans, étoit *grabataire* depuis long-temps. Sa vessie patalisée ne rendoit l'urine qu'à la faveur d'une algalie conservée sans interruption dans l'urètre; son état étoit si critique & si extrême, que le F. *Cosme* exigea préalablement, qu'on administrât les derniers Sacremens à ce malade, avant de tenter l'opération. C'est cependant ce qu'on laisse ignorer. Il est vrai qu'en supprimant cette circonstance, il est plus facile de s'appesantir sur la témérité de l'opération. Si le Frere *Cosme* n'avoit pas plus consulté la charité, que

périr son malade par une *hémorrhagie lente, qui dure sept jours*. Dans ce même rapport cependant, on dit que le Frere *C.* en arrêta une très-considérable, en peu de tems, à M. l'Abbé de Bouillé: on ne se souvenoit pas de la maxime; qui peut le plus, peut le moins.

la chimere de la réputation , il ne se feroit pas rendu aux instances de ce moribond , qui , par la violence des douleurs qu'il ne pouvoit plus supporter d'aucune façon , se trouvoit forcé de risquer la guérison ou la mort. On se réserve dans un autre temps de suivre ce rapport dans tous ses points , qui sont entièrement dirigés contre le lithotome caché. On n'y fait mention que de malades tués ou estropiés par cet instrument ; pas un de guéri ! Cependant plusieurs Chirurgiens habiles de diverses régions l'ont adopté , & le nombre des pierreux opérés avec ce lithotome va dès actuellement au-delà de mille.

C'est au Public à juger si M. le *Blanc* est bien ou mal fondé d'avoir inséré dans son Ouvrage une Critique , sans parler en même temps d'une Réponse qui la détruit entièrement. En attendant , on peut dire que ce trait de réticence n'est pas d'un athlète généreux. Le *Frere Cosme* n'en use pas ainsi : il invite les Gens de l'Art & les curieux d'examiner le pour & le contre de tout ce qui est relatif au lithotome caché (a) , & particulièrement

(a) Tout ce qui concerne le Lithotome caché , se trouve chez d'HOURY , Libraire , rue de la vieille Bouclerie , à Paris , 2 vol. in-12.

de consulter les Journaux de Médecine qui contiennent la dispute avec M. *Beaufsier* (a).

O B S E R V A T I O N

Sur une nouvelle maniere d'extirper le Polype du Nez ; par M. BESCHER, Maître-ès-Arts de l'Université de Paris, Chirurgien du Roi, & Major Substitut de M. Bournave, à l'Hôtel-Dieu de Nantes.

Tous ceux qui savent ce que c'est qu'un *Polype*, savent aussi qu'on n'avoit employé jusqu'ici que des instrumens pour faire l'extraction d'une excrescence aussi funeste, ou des escarotiques, moyens qui, en augmentant les douleurs du malade, tendent la cure toujours longue & quelquefois dangereuse. Il y avoit long-temps que je réfléchissois sur les inconvéniens qu'entraîne cette façon de procéder, lorsque je fus appelé (le 22 Mai dernier) chez M. *Robert*, Maître-ès-Arts, sur le cours des états. J'y trouvai un jeune homme

(a) V. tom. XXXVIII, p. 350 ; T. XXXIX, pag. 341 ; tom. XLI, pag. 351 ; tom. XLII, pag. 142.

nommé *Beziau*, âgé de vingt-deux ans, accablé par une fièvre continue, & dans un marasme complet. Il me dit que jusqu'au mois de Septembre 1774, il avoit joui d'une santé parfaite; mais qu'à cette fâcheuse époque il sentit dans la narine droite une tumeur qui augmenta de jour en jour, & qui, au bout de quelque temps, boucha ses deux narines. Il ajouta que l'année dernière il avoit éprouvé des accidens tels que des hémorrhagies fréquentes, des dégoûts, des vomissemens, la respiration difficile, une insomnie continuelle, des douleurs aiguës en différentes parties, & principalement à la poitrine & au bas-ventre.

Je visitai ce jeune homme avec la plus grande attention; je remarquai un Polype qui occupoit toute la narine droite. L'extrême difficulté qu'il avoit à prononcer, me déterminâ à examiner l'intérieur de sa bouche, au fond de laquelle j'aperçus une tumeur considérable, couverte par le voile du palais & portant sur la base de la langue.

D'après cet examen, il ne me fut pas difficile de rendre raison des accidens dont je viens de parler; mais il s'agissoit d'extraire ce Polype par une opération plus courte, moins douloureuse, & par conséquent plus humaine que celle qu'admet l'ancien usage.

Je fis prier M. *Guérin*, un des plus éclairés de mes Confreres, de m'aider de ses conseils & de sa main. Nous examinâmes ensemble ce Polype; j'introduisis un doigt dans la bouche du malade, jusqu'aux arriere-narines, pour mieux reconnoître cette masse dangereuse: je la trouvai étranglée en cet endroit, & formant un pédicule fort épais; après m'être bien assuré de sa solidité, je vis qu'il étoit possible de l'extraire par l'opération suivante.

Toutes précautions prises, je conduisis, à la faveur du doigt, jusqu'à la base de la tumeur, un fil ciré mis en douze, plié dans son milieu, & dont les deux extrémités pendoient hors de la bouche; je parvins, avec deux doigts seulement, à faire porter l'anse de mon fil derriere la tumeur, & à la glisser jusqu'à l'étranglement; j'en fis alors la ligature, & après avoir entortillé les deux extrémités de mon fil autour de ma main, je tirai avec quelque effort. Il se fit alors un petit craquement, auquel succéda aussitôt une hémorrhagie abondante par le nez & par la bouche; mais elle ne fut pas de durée; car je m'y étois attendu, & je l'arrêtai incontinent avec parties égales d'eau & de vinaigre. Je tentai un nouvel effort, ayant la précaution

de nouer mon fil à un morceau de bois, pour ne pas me blesser la main, & pour avoir plus de force; mais je ne fus pas plus heureux que la première fois : le malade cédoit à ma main; ma secousse ne trouvoit pas de résistance; & le seul résultat que j'en eus, fut une seconde hémorrhagie, que j'arrêtai comme la première. Je connus dès-lors que cette extraction ne pouvoit se faire que par deux forces contraires; en conséquence, je demandai deux aides, qui prirent le malade par la tête, tandis qu'il se tenoit lui-même la mâchoire inférieure avec les deux mains. Je pris des deux miennes le morceau de bois auquel tenoit mon fil. Je tirai par degrés, en faisant des mouvemens alternatifs à droite & à gauche, & par une augmentation mesurée de forces, j'extirpai dans un instant, & au grand étonnement des Assistans, cette masse étrangère, qui depuis long-temps ne laissoit dans ce jeune homme que les signes avant-coureurs de la mort; l'hémorrhagie qui accompagna ce succès, fut plus abondante, mais aussi-tôt arrêtée que les deux autres; enfin, l'opération dura environ trois minutes, c'est-à-dire, une à chaque reprise.

Ce Polype pèse environ trois onces,

il est compact, très-blanc, & inégal, à-peu-près, comme une tête de chou-fleur; il a la figure d'une dent molaire à deux racines. Il est long de trois pouces, & la bâte en a six de circonférence. Les deux branches qui répondoient aux narines, sont longues de deux pouces chacune; la gauche est plus grosse que la droite; mais à la naissance de celle-ci, sont adhérentes deux portions de l'os ethmoïde, de la grandeur, forme, & épaisseur de l'ongle du petit doigt; ce qui me fait penser que ce Polype tiroit son origine des cellules de l'ethmoïde du côté droit. Je conserve cette masse dans l'eau-de-vie, tant pour me rappeler la satisfaction d'avoir secouru l'Humanité, que pour contenter la curiosité de ceux qui courent la même carrière que moi; je fais que, depuis cette opération, tous les accidens ont cessé, les forces & l'appétit sont revenus au malade; il fait bien la digestion, & son sommeil est tranquille,



ANALYSE

Des Eaux Minérales de la Fontaine dite de Saint-Martin , près Guise , en Picardie ; faite par M. CADET , le jeune , ci-devant Apothicaire-Major de l'Hôtel Royal des Invalides , Maître en Pharmacie , Professeur de Chymie & de Pharmacie à l'Ecole Royale Vétérinaire ; de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature , &c. communiquée à la Société & Correspondance de Médecine , & lue à son assemblée du 24 Septembre 1776.

La Fontaine dite de Saint-Martin , appartient au sieur Chevrier. Elle est située au Village de Beaurain , à trois quarts de lieue de Guise , à six de St.-Quentin , huit de Laon , quatorze de Soissons , seize de Noyon & trente-six de Paris.

Sa position est au pied d'une roche fort élevée , son exposition est au midi.

Il n'existe aucun dépôt dans son bassin.

L'eau de cette Fontaine est en quelque sorte thermale , c'est-à-dire , qu'elle éprouve pendant l'hiver un degré de chaleur suffisant pour se couvrir de va-

peurs; pendant l'été, la fumée n'est pas sensible : mais contre l'ordinaire des eaux de source, elle n'est jamais parfaitement froide dans cette saison.

Absolument sans saveur lorsqu'on la boit, elle laisse une légère astriction, qui fatigue même le gosier pendant quelques instans, lorsqu'on l'a tenue longtemps dans la bouche.

Elle est de la plus grande limpidité; il n'y existe que de ces légers filamens blancs, qu'il n'est même facile d'apercevoir qu'aux miopes, & dont, à leurs yeux, peu d'eaux se trouvent exemptes.

L'eau conservée pendant six semaines, agace bien plus sensiblement, & a plus d'astriction que celle récemment puisée. Du reste, elle paroît produire des effets aussi salutaires, & le transport ne lui fait même, à ce qu'on assure, perdre aucune de ses vertus.

Elle est à l'eau distillée, comme trois-cent-quatre-vingt-cinq à trois-cent-quatre-vingt-quatre, légèreté peu commune aux Eaux minérales.

Elle n'offre rien à la distillation.

Mélée au syrop de violette, notre eau verdit; ce qui dénote que la terre qu'elle contient est alkaline.

On en a évaporé huit livres au bain-marie, réduite à moitié; il s'est élevé

DES EAUX MINÉRALES, &c. 355
à la surface une terre légère qui a disparu par le refroidissement, pour reparaître en évaporant de nouveau; ce qui est contraire aux loix ordinaires, savoir que le refroidissement rend sensibles les substances salines & terreuses qui ne s'apperçoivent pas pendant l'évaporation.

Mais cette particularité sert à découvrir un principe de plus dans l'Eau dont il est question; sçavoir l'air fixe: cette substance si longtemps inconnue, & sans laquelle il est impossible d'expliquer nombre de phénomènes, est sans doute la cause de celui-ci. C'est lui qui facilite la dissolution de la terre alkaline que contient notre eau. Chassé pendant l'évaporation, l'air fixe abandonne la terre à elle-même; mais bien-tôt le refroidissement rendant à l'eau le principe dont l'action du feu l'avoit privée, elle recouvre la faculté de redissoudre la terre.

L'attraction plus marquée de l'Eau; après un certain laps de temps, dépend encore de l'air fixe; c'est-à-dire, que ce principe qui paroît ne contracter, avec les Eaux Minérales, qu'une union précaire, & qui tend toujours à s'en séparer, abandonne insensiblement la terre qu'il tient en dissolution, d'où il résulte que

cette terre cessant d'être, en quelques forte, neutralisée par l'air fixe, reprend les qualités qui lui sont propres, & sur-tout son caractère alkalin.

La liqueur n'a rien perdu de sa transparence pendant l'évaporation, pas même dans le moment où la pellicule se formoit; l'eau réduite à huit onces, cette terre s'est précipitée: la portion restée sur les parois du vaisseau, n'y avoit aucune adhérence, & s'en détachoit aisément.

Ce dépôt n'a pèsé en tout que douze grains: autant il paroissoit léger en se formant, autant il étoit lourd étant formé, c'est-à-dire, qu'il ne troubloit qu'un instant la liqueur, lorsqu'on l'agitoit, & qu'il retomboit promptement au fond, sous un très-petit volume.

La noix de galle n'a produit avec elle aucun effet.

Le savon s'y dissout parfaitement.

L'alkali fixe la blanchit, mais on ne peut pas plus foiblement, par la raison qu'il n'y a que la terre, bâte de la sélénite qu'il dégage, & que la sélénite y est dans la plus petite quantité possible.

Quant à la terre alkaline, elle reste dissoute dans l'eau, malgré l'addition de l'alkali fixe: il s'oppose même à ce que cette terre se sépare pendant l'éva-

poration , & il paroît favoriser la propriété qu'elle a de se dissoudre : phénomène dû à la nouvelle quantité d'air fixe que l'eau reçoit de l'akali , qui , comme on le fait , contient beaucoup de ce principe. La dissolution d'argent ne produit aucun effet : mais à la longue , elle donne à l'eau une légère couleur d'améthyste.

La dissolution de mercure y forme en tombant une espece de réseau jaune , qui disparoît , pour peu qu'on agite le verre : l'eau finit par se colorer en verd , & par donner , mais encore après un laps de temps , une apparence de précipité dû à la plus petite quantité possible de sel marin que contient cette eau ; l'apparition instantanée du turbith minéral prouve le peu d'acide vitriolique , ou de sélénite que contient notre eau.

En effet , les douze grains du dépôt obtenu après l'évaporation , se sont dissous avec effervescence , dans le vinaigre distillé , à l'exception de deux grains , à-peu-près , de cette sélénite.

Les huit onces d'eau , résultat de l'évaporation des huit livres , ne présentait pas plus de phénomènes qu'avant l'évaporation : c'est-à-dire , qu'après avoir été filtrée & séparée de son dépôt , elle blanchissoit légèrement avec les alkalis , &

ne donnoit qu'à la longue un très-foible précipité.

Il est inutile d'entrer dans les détails des moyens auxquels on a recours pour pouvoir prononcer sur la nature d'une eau minérale , lorsque ces moyens sont négatifs , & prouvent , non qu'on a , mais qu'on n'a pas tel & tel principe : ainsi je passe sous silence l'effet de l'alkali volatil , de l'eau de chaux , du vinaigre de Saturne , &c. &c. &c.

Il résulte de cette analyse que l'eau qui en fait l'objet , est d'une légèreté peu commune , non-seulement aux eaux de source , mais encore à celles des rivières réputées les meilleures ; cette légèreté lui donne l'avantage singulier de passer avec une facilité étonnante : ce qui fait que les malades n'éprouvent dans son usage aucun des inconvéniens attachés à celui de plusieurs autres eaux minérales (d'ailleurs fort salutaires) , tels que de peser sur l'estomac , d'être obligé de tâter en quelque sorte leur effet , & souvent de ne pouvoir les supporter.

Mais comment si peu d'air fixe , comment une si petite quantité de terre alkalinale , une quantité plus petite encore de sélénite ; enfin un atôme de sel marin , peuvent-ils changer la nature de l'eau au point de lui donner des vertus réelles ?

Ce n'est point à la théorie, c'est à l'expérience à prononcer sur ce point, & l'on peut répondre à cette demande, que l'eau de la Seine purge généralement les Etrangers qui arrivent à Paris, sans qu'il soit possible de déterminer la cause de ce phénomène (a); cette expérience, à laquelle on en appelle, accorde aux eaux de la fontaine de Saint-Martin une vertu particulière pour la guérison des blef-

(a) On a plusieurs exemples d'Eaux que l'on soupçonneroit minérales, d'après les effets qu'elles produisent sur ceux qui n'en usent pas familièrement; lesquelles ne donnent, par l'analyse, aucun principe actif, & paroissent ne différer, en aucune sorte, des eaux de rivière; telles sont celles de Fontainebleau. Dans les premiers jours du voyage, elles donnent à beaucoup de gens, des impressions de coliques, quelquefois même assez vives; ce petit accident n'a lieu que les cinq ou six premiers jours. M. de Lassone, Médecin de leurs Majestés, a répété, pendant plusieurs années de suite, l'analyse de ces eaux, sans pouvoir y trouver l'explication de ce phénomène; & comme il ne peut échapper à la sagacité d'un Chymiste aussi éclairé aucun principe perceptible, il faut en tirer ces conséquences, que nombre d'effets résultent de causes qui nous sont absolument cachées; que, si l'art parvient à imiter la nature, ce n'est que par exception & que lorsqu'elle fait entrer des principes très-composés dans la formation des corps; enfin que, la théorie ne pouvant pas tout expliquer, il faut s'en tenir simplement à l'expérience.

fares nouvellement faites ; & l'astringent qu'on éprouve en dégustant ces eaux , fortifie assez cette qualité qu'elle a réellement.

Au mois d'Août dernier , *M. de Fleury*, Secrétaire du Roi , arrivant à Compiègne avec un cheval blessé sur le garrot , le sieur *Chevrier*, propriétaire , promit que le lendemain ce cheval seroit en état de servir : il appliqua & renouvela pendant la nuit des compresses imbibées de son eau minérale , & le succès répondit à la promesse.

Sa vertu , astringente & siccative , est telle qu'elle cicatrise de vieux ulcères qui ont résisté aux remèdes ordinaires ; il est même prudent de ne point recourir à son usage , dans les circonstances où la nature paroît exiger la suppuration ; car on a des exemples de plaies , de la guérison desquelles il étoit , dans ce cas , résulté des accidents qui n'ont cessé que par le rétablissement de la suppuration supprimée.

Un grand nombre de certificats atteste la vertu de cette eau dans les entorses , foulures , hémorrhoides.

Elle a guéri des maux d'yeux habituels , entr'autres chez un homme âgé de 76 ans.

Dom Lourdet, Prieur de Saint-Cornille

DES EAUX MINÉRALES, &c. 361
de Compiègne, atteste que l'usage de cette eau, l'a promptement & beaucoup soulagé d'un mal de poitrine dont il étoit attaqué.

On vante sa vertu dans les coliques, les maux & foiblesses d'estomac ; les fièvres, qui proviennent de maladies chroniques & lentes, ainsi que dans les fièvres intermittentes invétérées (a).

Un lait répandu de seize mois a été guéri en moins de quinze jours par l'usage de ses eaux.

Une femme mariée depuis douze ans, & valétudinaire depuis cette époque, après avoir employé inutilement tous les remèdes de l'art, a eu recours aux eaux de la Fontaine de Saint-Martin ; leur usage l'a mise dans un état de santé qu'elle n'avoit jamais connu ; & après douze ans de stérilité, elle est devenue enceinte, & a eu successivement plusieurs enfans.

Les certificats de MM. de Préfontaine & Wandermode, Médecins, l'un de Compiègne, l'autre de la ville & de l'Hôtel-Dieu de Guise, viennent à l'appui de nombre d'autres certificats donnés par

(a) Ces dernières, devant communément leur existence à un défaut de ressort, à une atonie générale des solides, doivent naturellement trouver dans une eau douce, d'une vertu astringente, un remède propre à leur guérison.

les habitans du lieu & des environs.

Les Maire , Lieutenant , Echevins ,
Syndics & Habitans d'Audigny :

Les Maire , Curé , Syndic de Beaurain :

Les Conseillers du Roi, Officiers Municipaux de la ville de Guise ; tous certifient la vertu de cette eau dans nombre de maladies , & notamment pour la fièvre & pour les plaies récentes ; en sorte que , si cette eau n'a pas des propriétés générales , elle en a au moins de fort étendues ; & il paroît d'après les autorités réunies , qu'elle peut le disputer de vertus avec beaucoup d'autres eaux minérales , même avec celles qui ont de la réputation.



OBSERVATIONS

Sur l'Apoplexie, relatives au climat de la Ville de Lille en Flândres ; par M. BOUCHER, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris.

C'est une vérité généralement reconnue que la salubrité des diverses régions du monde habité est dépendante du climat, de la nature du sol, de son éloignement plus ou moins considérable de la ligne équinoxiale, & de la hauteur respective de son niveau avec la surface de la mer. Mais il en est une autre, à laquelle on ne fait point assez d'attention : c'est le rapport intime des corps animés avec la constitution spécifique du sol, qui leur a donné l'être, & dont ils font, pour ainsi dire, partie ; ce qui est également vrai pour les animaux & les végétaux. La fibre constituante des hommes nés sous la zone torride est différente de celle des habitans du voisinage des pôles : l'humide radical n'est pas le même chez les uns & chez les autres. De-là résultent des différences essentielles dans l'organisation intime des corps & dans les divers rapports des fonctions de l'économie animale : c'est

par cette raison que diverses especes d'animaux ne peuvent ni vivre ni se reproduire dans des climats différens de ceux où la nature les a placés : c'est par cette raison qu'un ciel peu favorable & une terre ingrate ont des attraits irrésistibles pour ceux qui y sont nés. L'homme le plus grossier, l'esprit le plus borné, vont de pair sur ce point avec l'homme sensible & le Philosophe. Qui le croiroit ? Ces tristes contrées, voisines du pôle où la nature est dans un état continuel de détresse & d'engourdissement, ont des habitans qui, quoiqu'envelés sous terre les trois quarts de l'année, & ne respirant dans aucun temps qu'un air épais & chargé de brouillards, s'accoutument néanmoins de ces affreux climats : ils y fournissent même une carrière assez longue ; par la raison que leur constitution est moulée, pour ainsi dire, sur cette terre qui leur a donné l'être & sur l'état dominant de son atmosphère. Pourquoi, de cet essain de malheureux que nous allons enlever des sables brûlans de l'intérieur de l'Afrique ; y en a-t-il si peu qui survivent à leur transmigration ? C'est que leurs organes, pliés à la constitution particulière de la terre qu'ils habitoient & de l'air qu'ils respiroient, ne se prêtent que difficilement à l'état de l'air & du sol du cli-

mat où on les fait passer, quoique présumés plus salubres (a). Un Hollandois transplanté en Espagne ou dans des Colonies situées sous un ciel plus propice que la Hollande, paye souvent son émigration par une maladie grave, ou périt dans un état de langueur.

Chaque contrée a néanmoins ses maladies endémiques, résultantes & de la distance plus ou moins considérable de la ligne équinoxiale, & de l'état spécial du sol, ainsi que de l'atmosphère qui y est relative. Les habitans des terres voisines du pôle sont sujets aux maladies dépendantes d'obstruction dans le bas-ventre, à l'enflure, à l'hydropisie. Le scorbut est une maladie endémique des régions septentrionales voisines de la mer. La consommation & la mélancolie sont familiers aux Anglois. Les fièvres ardentes ont établi leur empire dans les contrées de la zone torride. Les rhumes, les courbatures, les pesanteurs de tête, les affections vertigineuses, l'apoplexie, &c. sont des maladies ordinaires dans nos provinces, & surtout dans les cantons humides. Notre ville

(a) Il est vrai que l'on doit attribuer la mort de beaucoup de ceux-ci au chagrin & aux horreurs de l'esclavage; mais il faut convenir que beaucoup périssent, sans avoir réfléchi sur leur cruelle destinée.

& les environs s'en ressentent plus ou moins, selon les diversités des saisons & les variations de l'air.

Nous nous sommes imposé la tâche de rechercher les causes qui déterminent spécialement la plus terrible de ces maladies, dont un grand nombre de citoyens est en tout temps la victime, qui abolit dans la plupart de ceux qui n'y succombent pas, le mouvement de la moitié du corps, & prive les autres de la plus belle partie de leur être, en éteignant chez eux les facultés intellectuelles. On reconnoît l'apoplexie à ce tableau.

L'on comprend assez communément sous cette dénomination diverses affections soporeuses, distinguées spécifiquement par les anciens Médecins, & désignées par les noms de *coma*, *lethargus*, *cataphora*, *carus*, &c. Ce sont des degrés plus ou moins approchans de l'apoplexie proprement dite, qui consiste dans l'abolition subite des fonctions des sens, tant internes qu'externes, & de tous les mouvemens volontaires : la respiration étant haute, difficile & avec ronflement, le pouls persistant néanmoins dans l'état naturel, le malade est plongé dans un sommeil profond & insurmontable : il est aussi insensible à toute espèce d'irritation & de violence que s'il étoit mort.

C'est cette dernière circonstance qui différencie essentiellement l'apoplexie d'avec les autres maladies que nous venons de nommer, & où les Sujets, quoique privés de l'usage de la voix, & plongés dans un sommeil profond, donnent des marques de quelque sensibilité, lorsqu'on les agite ou qu'on irrite quelque partie de leur corps : on les voit alors se donner quelque mouvement ; ils ouvrent même par fois les yeux : d'ailleurs le ronflement n'a pas lieu dans ces maladies. Il est une autre circonstance qui les différencie essentiellement de l'apoplexie ; c'est que la paralysie suit toujours cette dernière maladie, quand les Sujets n'y succombent pas, ou bien les facultés intellectuelles en sont plus ou moins affoiblies, ou restent même abolies ; au-lieu que, dans les autres affections soporeuses surmontées, l'économie animale rentre ordinairement dans l'intégrité de ses fonctions.

La paralysie n'est point toujours exclusivement la suite de l'apoplexie (a) ; cette maladie se manifeste assez souvent sans cause apparente & sans être annoncée par

(a) Il n'est ici question que de la paralysie dont la cause réside dans le cerveau, ou dans la moëlle de l'épine.

les symptômes qui caractérisent l'apoplexie. De quelque manière qu'elle prenne, il est très-rare que tout le système musculueux, servant aux mouvemens volontaires, soit entièrement affecté; tantôt c'est la tête, ou même une partie de la tête qui en est prise; on veut parler, on ne peut rien prononcer, ou bien on balbutie, on prononce deux ou trois mots qui font le commencement d'une phrase, & l'on ne peut achever: il n'est pas rare qu'il n'y ait que la langue & la moitié du visage qui soit pris, la maladie par fois n'affecte que les organes moteurs du globe de l'œil; les yeux restent opiniâtrément tournés d'un côté: tantôt elle attaque les parties situées au-dessous de la tête; on se sent tout-à-coup hors d'état de remuer un ou plusieurs membres: le plus souvent la maladie occupe toute la moitié du corps; quelquefois cependant elle n'affecte qu'une partie d'un côté, tantôt la supérieure, & tantôt l'inférieure.

On donne communément en cette contrée le nom d'*atteinte d'apoplexie* à ces diverses inversions de paralysie; quoique cette expression ne soit pas bien exacte, elle est fondée sur ce que la cause qui les produit est la même, quoiqu'il y en ait un moindre degré que celle de l'apoplexie,

&c.

& sur l'observation constante que ces paralyfies, foit permanentes, foit paffagères, font prefque toujours les prémices de l'apoplexie proprement dite.

Il eft très-rare que dans une paralyfie, foit primitive, foit confécutive de l'apoplexie, le fentiment foit aboli avec le mouvement mufculaire. Il n'y a communément que de la ftupeur dans la partie affectée, ou moins de fenfibilité que dans l'état naturel : des douleurs vives fuccedent même quelquefois à cet état. J'ai vu néanmoins dans quelques perfonnes le fentiment anéanti avec le mouvement, de maniere qu'elles ne fentoient rien, lorsqu'on pinçoit ou piquoit les membres paralyfés (a). Quoique le vertige ne foit

(a) C'eft une chofe bien finguliere, & qui croife les idées généralement reçues fur la mécanique du cerveau & fur l'origine des nerfs, que cette circonftance de l'abolition du mouvement dans un membre attaqué de paralyfie, qui conferye néanmoins fon état de fenfibilité. Il ne fera peut-être pas inutile que nous nous livrions à quelques recherches fur cet article important.

La premiere & principale propriété des nerfs, eft d'être les organes de la fenfibilité, propriété qui, felon le célèbre M. *Haller*, dépend du tiflu moëlleux qui forme leur texture, & qui eft une continuation de la fubftance blanche du cerveau.

En fecond lieu, c'eft des nerfs que dépendent les opérations particulieres des fens.

pas naturellement compris dans la liste des maladies soporeuses; nous regardons

Et enfin, c'est dans les nerfs que réside la cause des mouvemens musculaires, nommément de ceux qui sont dépendans de la volonté.

Y a-t-il une différence spécifique entre les nerfs qui servent à ces différentes fonctions de l'économie animale?

Si elle a réellement lieu, on doit la chercher, ou dans leur origine, ou dans leur substance, ou dans la manière dont ils se terminent aux diverses parties du corps, ou même dans toutes ces choses réunies.

Quant à leur origine, les nerfs sont censés partir, ou de la moëlle allongée du cerveau, ou de la moëlle de l'épine. Nous devons néanmoins observer que les deux premières paires de nerfs ont une origine particulière. Les nerfs olfactifs sont deux cordons médullaires, qui prennent naissance des corps cannelés, & qui, parvenus à la lame criblée de l'os ethmoïde, forment des mamelons allongés, d'où partent les filets nerveux, qui vont se distribuer dans l'intérieur du nez.

Les nerfs optiques sont des prolongemens de ces éminences d'une partie de la base du cerveau, appelées *les couches des nerfs optiques*, qui forment deux gros cordons blancs, d'une texture différente des autres nerfs.

Ces deux paires de nerfs n'ont certainement aucune part aux mouvemens musculaires des parties auxquelles ils vont se terminer. D'ailleurs, on sait que la septième paire, fournie par la moëlle allongée, est composée de deux parties très-différentes, & qui sont distinguées l'une de l'autre dès leur origine. D'un autre côté, il se joint à la cinquième paire, presque dans son prin-

le vertige idiopathique comme une maladie très-accessoire à celles-ci, parce

cipe, un rameau provenant du grand nerf intercostal, dont l'origine est bien différente de celle du tronc de ce nerf. Un autre rameau du grand intercostal vient s'unir à la sixième paire; la texture même de ces deux rameaux est différente de celle des autres nerfs: ils n'en ont ni la couleur, ni la consistance; ils sont rougeâtres, & approchant d'une substance mucilagineuse, ainsi que le tronc du nerf d'où ils partent.

Il en est de même des rameaux accessoires, que les trois dernières paires de la moëlle allongée reçoivent aussi du grand nerf intercostal. Enfin, la huitième paire, & son nerf accessoire, ont un principe différent l'un de l'autre.

Le cordon médullaire, qui, de l'intérieur du crâne, s'étend jusqu'à l'extrémité de l'os sacrum, & dont le commencement ne paroît être qu'un prolongement de la partie blanche du cerveau & de celle du cervelet réunies, étoit ci-devant considéré comme le principe unique de tous les nerfs. Il étoit réservé à M. Petit le Médecin, de déciller, sur cet objet essentiel, les yeux des Anatomistes. Ce savant a démontré, d'une manière évidente, que les rameaux nombreux qui constituent ce qu'on appelle communément le *nerf intercostal*, & que M. Winslow a désigné plus proprement sous le nom de *grand nerf sympathique*, ont une toute autre origine. Ce sont des espèces d'émanations de tubercules, plus ou moins saillans, & couchés antérieurement, à des distances inégales, le long de la partie antérieure du corps des vertèbres & de l'os sacrum. Comme ils sont composés de deux substances, ainsi que le cerveau, M. Winslow les a regar-

qu'il conduit à l'apoplexie, lorsqu'il est habituel : nous en avons des preuves

dés comme autant de petits cerveaux : la première paire couchée sur la racine des apophyses transverses des premières vertèbres du col, approche le plus de ce viscère par sa consistance ; c'est elle qui fournit des rameaux accessoires à la cinquième & à la sixième paire de nerfs de la moëlle allongée ; c'est d'elle aussi que partent les rameaux de communication des huitième, neuvième & dixième paires de nerfs. Toutes les paires vertébrales reçoivent des autres ganglions, renfermés dans la poitrine & dans le bas-ventre, des rameaux accessoires, qui les accompagnent dans leurs divisions, sans se confondre avec eux, selon la remarque de Lancisi. (*Pl. d'Eustache, p. 31.*)

Le tissu du grand nerf sympathique est moins serré que celui des autres nerfs, & il se trouve garni de vaisseaux sanguins plus nombreux & plus apparens.

Enfin, la manière dont se terminent les nerfs aux diverses parties du corps, établit entr'eux une différence spécifique. Cette différence est remarquable, sur-tout dans les nerfs qui vont se terminer aux organes des sens, & dans ceux qui se distribuent aux muscles.

On sait que les nerfs optiques s'épanouissent dans le fond de la coque de l'œil, en forme de pulpe très-molle. Des mammelons médullaires, qui constituent le principe des nerfs olfactifs, partent des filets déliés, qui vont s'épanouir, à découvert, sur la surface de la membrane pituitaire, qui tapisse l'intérieur du nez ; la partie molle du nerf auditif prend une consistance de mucilage dans l'intérieur de l'oreille, où elle va former l'organe de l'ouïe. Les papilles, dont la surface

assez fréquentes dans cette contrée. On peut dire la même chose de l'épilepsie

de la langue est parsemée ; sont les terminaisons de filets nerveux, bien différens de ceux qui se perdent dans les faisceaux musculaux de cet organe : il en est de même de celles que l'on observe dans l'intérieur de l'œsophage & de l'estomac, qui sont plus mollasses que celles de la langue. Enfin, la façon de se terminer des nerfs constitutifs de l'organe du tact à la surface de la peau, est tout-à-fait différente de celle des autres nerfs qui accompagnent les vaisseaux dont elle est parsemée.

Il résulte de cet exposé, qu'il y a des différences spécifiques dans les nerfs, 1°. eu égard à leur origine & à leur substance ; 2°. par rapport à la manière de se terminer aux diverses parties du corps ; 3°. par leur destination. Les nerfs qui constituent les organes des sens, ne sont pas les mêmes que ceux qui servent à l'action musculaire ; les singularités du grand nerf sympathique doivent nous persuader qu'il a une destination différente des autres nerfs. Ceux qui prennent leur origine de la colonne médullaire, qui s'étend depuis la protubérance transversale, observée à la base de la moëlle allongée, jusqu'au bas de l'épine, se terminent tous, ou presque tous, aux organes musculaux, dont l'action est dépendante de la volonté. Les paires vertébrales sont évidemment dans ce cas : tout au contraire, les principales distributions du grand nerf sympathique se font aux viscères & à des parties dont les fonctions ne sont point dépendantes de la volonté ; il fournit néanmoins aussi des rameaux accessoires à presque tous les nerfs qui vont se distribuer aux organes musculaux, dont les mou-

habituelle & dépendante d'un vice du cerveau : la plupart des personnes qui y sont sujettes, périssent apoplectiques. Cette terrible maladie se déclare de deux manières différentes ; tantôt elle est annoncée de loin par des maux de tête habituels , plus ou moins violens , & qui ont des momens de relâche ; par une pesanteur de tête & un engourdissement plus ou moins considérable du corps ; par des accès de vertige & des éblouissemens , par le grincement de dents pendant le sommeil , par un sentiment de froid dans tout le corps , & principalement dans les extrémités , &c. ou elle survient inopinément & sans aucune affection préalable. Les sujets sont frappés tout-à-coup , & tombent en jetant un

vemens en dépendent. Ces rameaux ne contribuent pas moins à la sensibilité de ces organes , que les nerfs qu'ils accompagnent : ainsi , dans les cas où l'action des nerfs moteurs se trouvera abolie ou affoiblie par une cause quelconque affectant l'origine de ces nerfs , il est évident que la sensibilité pourra subsister dans les organes auxquels ils se terminent , quoique peut-être affoiblie , dès que la cause morbifique ne s'étend point sur le domaine du grand nerf sympathique ; c'est ce qu'on observera en particulier dans la paralysie ou l'hémiplégie consécutive de la seule compression de la partie blanche du cerveau ou de la colonne médullaire , qui , de la base du crâne , s'étend jusqu'au bas de l'épine.

cri ; les yeux se ferment ; le mouvement & le sentiment se trouvent en un instant abolis dans toutes les parties du corps ; le mouvement du cœur & la respiration subsistent seuls ; l'action du cœur en est même le plus souvent accélérée ; la respiration est haute , laborieuse & stertorieuse. C'est l'embarras plus ou moins considérable de cette dernière fonction de l'économie animale , qui décide de la violence de la maladie & en décele le danger : on doit la juger décidément mortelle , quand la difficulté de respirer est fort grande , & qu'il y a une interruption considérable de l'une à l'autre inspiration. On en doit porter le même pronostic lorsque la déglutition est devenue impossible , & que les liqueurs qu'on veut faire avaler au malade , lui sortent en totalité par le nez.

La suite au Journal prochain.



LIVRES NOUVEAUX.

Expériences & Observations sur différentes espèces d'air, traduites de l'Anglois du Docteur *Priestley*, Membre de la Société Royale de Londres, par *M. Gibelin*, Docteur en Médecine, Membre de la Société Médicinale de Londres; deuxième & troisième volumes, in-12. par souscription.

Le prix de la souscription est 6 liv. qu'on fera libre de ne payer qu'en recevant les deux volumes en feuilles. On commencera l'impression dès qu'il y aura deux-cents Souscripteurs assurés.

On souscrit à Paris, chez *M. Gibelin*, Docteur en Médecine, rue des Cordeliers, la porte cochère à côté de l'Académie Royale de Chirurgie; & chez *Nyon l'aîné*, L. rue S. Jean de Beauvais, chez qui se trouve le premier volume de cet Ouvrage.

Traité des mauvais effets de la fumée de la Litharge, par *Samuel Stockusen*, Médecin des Ducs de Brunswick & de Lünebourg, & de la Ville Impériale de Goslar; traduit du Latin & commenté par *J. J. Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal, &c, pour servir à l'Histoire des Maladies des Artisans: in-8°, broché, 2 liv. A Paris, chez *Ruault*, L. rue de la Harpe. On donnera dans le Journal suivant, un extrait de cet Ouvrage.

A V I S.

On vient d'établir, rue de Popincourt, Fauxbourg Saint-Antoine, une Manufacture de Sparterie; cet établissement, par le nouveau genre

d'industrie, & par l'usage de divers objets d'utilité qu'il introduit en France, a mérité la protection du Gouvernement, & peut aussi fixer l'attention des Médecins, relativement aux objets de salubrité qu'il offre.

Le mot *Sparterie* vient de *Spartum*. Voyez *Gramen Sparteum* de G. Bauhini; le *Lygeum Spartum* de Linnæus, (Voy. Spec. pl. pag. 78). Celui qu'emploie le S. Berthe, est le Spart d'Espagne : il supplée avec avantage au chanvre dans nombre de circonstances, & sur-tout pour la fabrication des cordages, en sorte qu'il va rendre au commerce des toiles, la quantité de chanvre employée dans les corderies, & dont on exige, pour cet effet, l'espèce la meilleure.

Il économisera la laine & la soie, qu'il peut quelquefois remplacer.

Mais des avantages multipliés qu'on peut retirer de cette nouvelle invention, celui qui est le plus propre à fixer l'attention du Médecin, c'est la salubrité qui en résulte.

Nous ne connoissons guères pour nous préserver de l'humidité, que des peaux d'animaux, des tapis de laine, & des paillassons, moyens qui ont l'inconvénient des vers & des mittes, de conserver une partie de l'humidité, contre laquelle on les emploie, de ne pouvoir se nettoyer par l'eau, & conséquemment, de se pourrir assez souvent.

Les Tapisseries, ainsi que les Tapis de Sparté, au contraire, sont susceptibles de se laver; l'eau leur rend même le lustre qu'ils ont dans l'origine, preuve que cette substance n'est point susceptible de s'altérer par l'humidité.

Ces Tapis sont de diverses espèces, & peuvent servir à nombre d'usage domestiques; il y en a à courtes & longues pluches propres aux Salles à manger, Bureaux & Equipages, &c.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1776.

Fo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	Azb. du soir.	A9b. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	reg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	11	24	18	28	1	28	1	28	0
2	14	25	20	28	0	28	1	28	0
3	14	25	15	28	0	28	0	28	0
4	10	23	16	28	0	28	0	27	11
5	13	26	16	27	11	27	10	27	9
6	15	15	12	27	9	27	10	27	10
7	9	16	12	28	11	27	11	27	11
8	9	19	11	27	11	27	10	27	10
9	9	20	14	27	11	27	10	27	9
10	12	17	13	27	9	27	9	27	10
11	10	20	15	27	10	27	10	27	10
12	12	20	14	27	10	27	10	27	10
13	13	16	14	27	10	27	10	27	11
14	11	20	15	28	0	28	0	28	0
15	13	24	18	27	11	27	10	27	9
16	14	17	12	27	9	27	9	27	10
17	10	16	12	27	10	27	11	27	11
18	10	19	12	27	11	27	11	27	10
19	12	22	16	27	9	27	9	27	9
20	15	17	13	27	9	27	11	28	0
21	10	20	13	28	0	28	0	28	0
22	9	18	13	28	0	28	0	28	11
23	10	17	12	27	11	27	11	27	11
24	10	17	12	27	11	28	0	28	0
25	10	15	11	28	0	28	1	28	1
26	8	17	12	28	0	28	0	27	11
27	9	22	13	27	10	27	10	27	9
28	10	18	14	27	9	27	9	27	9
29	11	14	13	27	9	27	8	27	7
30	17	18	12	27	8	27	8	27	8
31	9	18	13	27	9	27	8	27	7

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. beau.	E. beau.	N-E. beau.
2	N-E. beau.	S. beau.	N. beau.
3	N. beau.	N. beau.	N. beau.
4	N-O. bea. br.	N-O. beau.	N-O. beau.
5	N-E. beau.	S. beau tr-ch.	S-O. c. pl. to.
6	O. couv. plu.	O. couv. plu.	O. couv. pl.
7	O. beau.	S-O. beau.	O. nuages.
8	S. beau.	S-O. couvert.	O. nuag. pl.
9	S-O. beau.	S-O. nuages.	S-O. n. p. pl.
10	S. couv. plu.	S-O. nuag. v.	S. couv. p. pl.
11	S. beau.	S. couv. vent.	S. couv. p. pl.
12	S-O. couvert	S-O. c. pl. v.	S-O. c. pl. v.
13	S-O. couvert. pluie, vent.	N-O. couvert pl. gr. vent.	O. couvert.
14	O. beau.	O. couvert.	O. beau, au- rore bor.
15	E. beau, br.	S. beau, ch.	O. ouragan. grêle, tonn.
16	S. couvert.	O. co. v. ton.	N-O. n. pluie.
17	S-O. beau.	N-O. c. p. pl.	O. nuages.
18	S-O. couvert.	S-O. n. p. pl.	N. couvert.
19	S-O. couvert.	S-O. nuages.	O. nuages.
20	S-O. c. p. pl.	O. nuages.	O. nuages.
21	N-O. beau.	N. beau.	N-E. beau.
22	N-E. beau.	N-E. beau.	N. couvert.
23	N-S. couvert	N-E. beau.	N-E. beau.
24	N. couvert.	N. couvert.	N. couvert.
25	N-O. couv.	N-O. beau.	N-O. beau.
26	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
27	N-E. beau.	E. beau.	E. nuages.
28	N. beau.	N. beau.	N. beau.
29	S. couvert pl.	S. couv. pl.	S. couvert.
30	S. nuage, pl.	S-O. beau.	S-O. beau.
31	S-O. beau br.	S-O. beau.	S-E. beau.

380 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. . .	26 deg.
Moindre degré de chaleur . . .	8 $\frac{3}{4}$
Différence	17 $\frac{1}{4}$ deg.
Plus grande élévation du Mercure	28 ⁶⁰ deg. 1 $\frac{3}{4}$ l.
Moindre élévation du Mercure. . .	27 I
Différence	0 deg. 6 $\frac{3}{4}$

Il a fait 15 jours beau.

11 jours couvert.

5 jours des nuages.

3 jours du vent.

3 jours de tonnerre.

3 jours de brouillard.

16 jours de pluie qui ont fourni 36 $\frac{1}{2}$ lignes d'eau.

Le vent a soufflé 4 fois du-N.

5 fois du N-E.

3 fois du N-O.

5 fois du S.

7 fois du S-O.

2 fois de l'E.

5 fois de l'O.

Il n'y a point eu de maladies regnantes, les petites véroles ont entièrement cessé.

COTTE, Prêtre de l'Orat.

Curé de Montmorency,

Corresp. de l'Ac. Roy.

des Sciences de Paris, de

la Soc. Royale d'Agric.

de Laon.

Montmorency, 12 7bre 1776.

Nota. Par la comparaison des observations du baromètre faites en Juillet à Paris & à Montmorency, il résulte que le baromètre de feu M. Roux se tenoit $\frac{8}{12}$ de ligne plus élevé que le mien.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, faites à Aix en Provence, pendant les six premiers mois de 1776, par M. MORIN, Prêtre de la Doctrine, Professeur de Physique, au Collège Royal de Bourbon.

Mois.	THERMOM.		BAROMÈTRE.				Vents dominants.	Nom. des Jours de Plu.	Quant. de Plu.	Température.
	T. & D. de Chal.		Plus gran. Elévation.		Moindre Elévation.					
	Deg.	Mô. D. de Chal.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.				
Janv.	8 $\frac{1}{2}$	5	27	7 $\frac{1}{2}$	26	5 $\frac{1}{2}$	E. & N. E.	14	34 $\frac{3}{4}$	Fr. tr. hum.
Fév.	11 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27	8 $\frac{1}{4}$	26	8	N. O. & S. E.	31	20 $\frac{1}{4}$	Idem.
Mars.	15 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{4}$	27	0 $\frac{1}{2}$	N. O. & S. O.	6	9 $\frac{3}{4}$	Ch. hum.
Avril.	18 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27	8 $\frac{1}{4}$	27	0 $\frac{1}{2}$	N. O. O. & E.	9	9 $\frac{1}{2}$	Ch. sec.
Mai.	19 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{4}$	27	1 $\frac{1}{4}$	N. O. & O.	6	57 $\frac{1}{4}$	Idem.
Juin.	25 $\frac{1}{2}$	8	27	8 $\frac{1}{2}$	27	3	N. O. & O.	6	16 $\frac{1}{4}$	Idem.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1776.

Il y a eu dans le courant de ce mois, ainsi que dans le précédent, des peripneumonies, accompagnées de symptômes graves, fièvre ardente, grande oppression, crachement de sang, délire qui a persévéré plusieurs jours; elles ont cependant cédé aux saignées en petit nombre, faites brusquement dans les deux premières vingt-quatre heures; mais qu'il a fallu multiplier, lorsqu'on avoit négligé ce secours dans les premiers momens. Les potions huileuses & calmantes, les apozèmes délayans & tempérans, quelquefois nitrés légèrement, avec le kermès, par quarts de grains, d'heure en heure, lorsque la fièvre a commencé à se relâcher; le pouls à se détendre (dans les intervalles seulement des redoublemens) avec une diète exacte & quelques purgations, vers le douzième, ont achevé la guérison.

Il y a eu aussi des fièvres malignes, dont quelques-unes se sont masquées les premiers jours sous l'apparence de fluxions de poitrine, oppression de toux, crachement de sang, pouls dur, peau brûlante. Du 4 au 5, à ces accidens qui sembloient avoir cédé aux saignées, aux boissons béchiques & au régime, & qui paroissoient dissipés, à l'exception de la difficulté de respirer, a succédé une pesanteur de tête, sans cependant douleur caractérisée, un délire fugace, & une éruption miliaire; pour lesquels on a employé en vain les saignées au pied, les émétiques, les vésicatoires, &c. Il y a eu des malades qui ont péri au septième de la maladie.

D'autres ont échappé à la mort par ces mêmes moyens, qui avoient été inutiles aux précédens, quoiqu'ils eussent eu à-peu-près les mêmes symptômes. L'énorme abondance de suppuration qui s'est établie d'abord dans ceux-ci, dont il falloit panser les plaies des vésicatoires deux fois par jour, pendant près de trois semaines, paroît, sans préjudice des autres secours, ce qui a le plus sensiblement opéré leur guérison.

Les Rougeoles ont continué encore ce mois-ci, & même ont été assez fréquentes; il y a lieu de croire qu'elles eussent été toutes bénignes, si l'imprudencce, suite de l'impaticence des malades, ou de ceux qui les gouvernent, n'eût fait manger les uns, sortir les autres.

QUI ONT RÉGNÉ A PARIS. 383

pour prendre l'air, trop tôt. Quoiqu'ils n'en aient pas péri, ils ont payé cher leur témérité. La fièvre les a repris plus violement que dans la première attaque; le transport s'est mis de la partie: ils sont devenus bouffis depuis la tête jusqu'à la plante des pieds: le ventre s'est tendu comme un ballon, & ils n'évacuoient rien, ni par les urines, ni par les selles: la saignée étoit absolument impraticable, des lavemens émolliens & rafraîchissans, avec une once de beurre frais dans chaque, de deux en deux heures, jour & nuit; des fomentations avec une flanelle imbibée de la même décoction, sur le ventre, renouvelées de quatre heures en quatre heures, après avoir frotté le ventre à chaque fois avec une cuillerée ou deux d'huiles de lys; plusieurs prises dans la journée de deux ou trois onces chacune d'huile d'amandes douces, avec un gros & demi ou deux gros de syrop diaeode, ont ramené le calme, relâché le poulx, détendu le ventre, fait tomber la fièvre; mais les urines, rouges comme du sang, ne paroissent encore que peu; la bouffissure subsistoit; les yeux ne pouvoient encore s'ouvrir: les apéritifs nitreux ont ramené le cours des urines; mais il a fallu employer les elopores vivans, pour dissiper totalement la bouffissure qui a résisté plus de quinze jours.

On a vu dans ce mois aussi des éréthypes sur le visage, qui n'ont eu rien de particulier dans le caractère ni dans la cure.

Il y a eu quelques diarrhées, mais bénignes, que l'on peut attribuer, avec assez de vraisemblance, à l'intempérie du temps froid & chaud que l'on a essuyé si inopinément pendant plusieurs jours de ce mois.

La même cause pourroit avoir accéléré la mort de plusieurs pulmoniques, qui, sans ce contretemps, auroient peut-être porté plus loin leur triste carrière.

C O U R S

D'Anatomie & de Chirurgie.

M. FELIX VICQ D'AZYR, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, commencera le 21 Octobre, à neuf heures précises du matin, dans son Amphithéâtre, rue du Sépulcre, un Cours d'Anatomie, qui sera suivi d'un Cours Elémentaire de Chirurgie.



T A B L E.

E X T R A I T d'un traité de la Petite-Vérole. Par M. Duhaume, Méd.	Page 301
Avantage des Bains dans les convalescences difficiles. Par M. Desessarts, Méd.	327
Défense du Lithotome caché. Par le Frere Cosme.	334
Observations sur une nouvelle maniere d'extirper le Polype du nez, par M. Belcher, Chirur- gien.	348
Analyse des Eaux minérales de Saint-Martin. Par M. Cadet, Apothicaire.	353
Observation sur l'Apoplexie. par M. Boucher, Médecin.	363
Livres nouveaux.	376
Avis.	Idem
Observations météorologiques.	378
Maladies qui ont regné à Paris.	382
Cours d'Anatomie.	383

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois
d'Octobre 1776. A Paris, ce 17 Octobre 1776.
Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicium
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

NOVEMBRE 1776.

TOME XLVI.



A P A R I S.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1776.

TRAITÉ

Des mauvais effets de la fumée de la Litharge ;
par SAMUEL STOCKHUSEN, Médecin des
Ducs de Brunswick, & de Lunebourg, & de la
Ville Impériale de Göttinge ; traduit du Latin
& commenté par J. J. GARDANE, Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin de Montpellier, Censeur Royal, Mé-
decin de la Maison de Madame la Comtesse
d'Artois, &c. Associé & Correspondant de
plusieurs Académies. Pour servir à l'Histoire des
maladies des Artisans. A Paris chez Ruault,
Lib. rue de la Harpe, brochure in-12. 2 liv.

Les sentimens des Médecins qui ont
écrit sur la colique de Poitou, des Po-
B b ij

riers, des Plombiers & des Peintres, sont très-oppoſés entr'eux. Les uns ne conſeillent que des délayans, des huileux, des adouciſſans : les autres, au contraire, adminiſtrent les remèdes les plus héroïques, les émétiques & les purgatifs les plus décidés, les lavemens ſtimulans, les tiſannes ſudorifiques & les hypnotiques; après ces deux opinions, il reſtoit un autre parti à prendre, c'étoit celui de ſuivre une méthode mixte, & elle a trouvé ſes approbateurs.

La conſuſion des idées qu'on attache à un objet, eſt une ſource intariſſable de diſputes; une grande partie de celles qui ſe ſont élevées ſur la maladie qu'on a désignée ſous le nom de *Colique de Poitou, des Potiers, des Plombiers & des Peintres*, n'ont été occaſionnées que parce qu'on a conſondu cette affection particulière, avec d'autres eſpèces de coliques, dont les cauſes ſont bien différentes; telles que les coliques ſpaſmodiques, bilieuſes & inflammatoires; mais pendant que M. *Aſtruc* préſentoit une théorie brillante (a), que M. de *Bordeu* propoſoit ſes problèmes (b), & pen

(a) *An morbo colicæ Piſtonum, rectius rachialgiæ dicto, venæ ſectio? Affirm. ann. 1750.*

(b) *Journal de Méd. tom. XVI, pag. 11.*

dant que M. *Tronchin* comptoit ses expériences par le nombre des morts (a), on continuoit à opérer des guérisons à l'Hôpital de la Charité. Au-lieu de blâmer ce traitement, & de lui substituer une pratique toute opposée, on auroit sans doute employé le temps d'une manière plus utile, si l'on eût fait des recherches sur les signes qui peuvent servir à distinguer les différentes espèces de coliques, d'une manière assez sensible pour appliquer à chacune un traitement aussi méthodique, & aussi heureux que l'est celui de la Charité, pour guérir la colique occasionnée par le plomb.

Ce métal peut être introduit dans notre corps de plusieurs manières & sous différentes formes. De-là naissent des symptômes qui sont particuliers à cette substance métallique, mais qui doivent varier à raison de sa quantité, & de la disposition de celui qui l'a reçue.

Une classe d'hommes est employée à

203 & 438 ; tom. XVII, pag. 114 & 207 ; tom. XVIII, pag. 20 ; tom. XIX, pag. 138 ; & tom. XXIII, pag. 232.

(a) *Invitus per mortes experimenta feci.*
 Dans l'avis au Lecteur d'un ouvrage qui a pour titre : *T. Tronchin de Colicâ Piætonum.* A Geneve, chez les freres Cramer.

des travaux qui les exposent aux impressions fâcheuses de ce métal ; c'est celle des potiers , des peintres , des plombiers , des lapidaires & des ouvriers qui travaillent aux mines & à la fonte des métaux. Le plomb peut encore parvenir dans l'estomac & les intestins , à l'insçu de ceux qui le prennent. Le plus souvent ce malheur arrive par l'usage des boissons *mangonisées* ; ce sont , comme on sait , des vins ou des cidres qui tournoient à l'aigre , & dont on a masqué cette mauvaise qualité par la litharge. *Citois* a publié en 1639 une Dissertation intitulée : *de novo & populari apud Pictones dolore colico bilioso*. Les symptômes de la maladie qui fait le sujet de la Dissertation de *Citois* , ressemblent parfaitement à ceux de la colique des plombiers , des peintres & des potiers. Si la consonnance des noms françois *Poitiers & potiers* , & des noms latins *colica Pictonum & piclorum* , a contribué à faire donner à cette maladie le nom général de colique de Poitou : il y a un très-bon motif de plus , c'est que les remèdes que *Citois* avoit employés pour combattre la colique de Poitou ou de Poitiers , réussissent également pour guérir celle des peintres & des potiers. On attribuoit en Poitou cette colique à la boisson des vins verts & acides , comme depuis

on l'a attribuée à la verdeur & à l'acidité du cidre en Normandie (a) & en Angleterre (b) ; d'après cette persuasion on a appelé la colique de Poitou tantôt minérale & tantôt végétale. L'Auteur de *l'examen d'un Livre* qui a pour titre *T. Tronchin*, ayant eu des occasions fréquentes de traiter cette maladie , & trouvant une analogie singulière entre la colique de plomb & celle dont *Citois* & *Huxam* ont donné la description avec une méthode curative, est le premier qui ait écrit que la colique de Poitou, appelée végétale, n'avoit probablement d'autre cause que le plomb dissout dans le vin ou le cidre. Cette conjecture si vraisemblable a été changée en certitude par les expériences que M. Baker, Médecin de la Reine d'Angleterre, a publiées dix années après (c). Cependant on est éloigné de disconvenir que les vins ou les cidres trop verts, ou tournés à l'aigre, puissent donner des douleurs de colique vives &

(a) V. les deux excellentes dissertations de M. *Bonté*, tom. XV, pag. 399 & 496 ; tom. XVI, pag. 300 & 398 ; tom. XX, pag. 15, 106 & 204.

(b) *Huxam. de Colicâ Damnonior. V. Obs. de Aere & morb. epid. edit. 2. Londin. 1752, in-8°.*

(c) Dans un Mémoire inséré dans le tome E des *Transactions médicales de Londres.*

fâcheuses. Il est même probable que cette cause s'est réunie plusieurs fois aux mauvais effets du plomb pour occasionner une maladie compliquée. M. *Bonté* en rapporte des exemples dans ses deux Dissertations.

Dans l'Ouvrage dont M. *Gardane* vient de nous donner la traduction, il ne s'agit que de la colique minérale, & par cette dénomination *Stockhusen* n'entend que la colique de plomb. Le procédé qu'il a suivi pour démontrer cette vérité ne permet pas de la méconnoître.

Comme la persuasion dans laquelle étoient les mineurs & les ouvriers des fonderies, que toutes leurs maladies étoient occasionnées par les mauvais effets du plomb, avoit donné lieu à des méprises funestes, ou au moins dangereuses, *Stockhusen* a cru devoir commencer son ouvrage par faire connoître & combattre ce préjugé. Dans le Chapitre second, pour éviter l'équivoque que pourroient faire naître les anciennes dénominations de la maladie sur laquelle il écrit, il la désigne sous le nom de colique métallique. Le traducteur aime mieux encore, & on est de son sentiment, l'appeler colique de plomb, afin de ne pas confondre cette maladie avec d'autres qui sont différentes, mais qui peuvent être également

produites par des métaux ; par exemple , avec celles qu'occasionne le cuivre.

Stockhusen , après avoir fait la description de la colique de plomb, prouve par les expériences les plus exactes, que c'est précisément la fumée de la litharge qui produit cette maladie. Le traducteur ajoute que « la maniere dont *Stockhusen* a procédé pour prouver que la litharge est la cause de la colique métallique, paroît certaine. Cet Auteur a examiné les différens métaux qu'on retire des mines auprès desquelles il a observé cette maladie ; instruit par la raison & par l'expérience , il a prouvé qu'aucun de ces métaux, pris séparément , n'étoit capable de la produire. Une seule substance a paru constamment la causer ; ce n'est jamais que par sa présence qu'on l'a observée dans les endroits où la fumée étoit chargée d'ailleurs d'autres molécules métalliques ; toutes les fois qu'on a écarté cette substance , la colique a cessé de se manifester ; fut-il jamais démonstration plus complète ? »

L'Auteur , après avoir exposé son sentiment sur la maniere dont la litharge s'introduit dans l'estomac & les intestins , traite des principaux symptômes de la colique de plomb dans le Chap. XXVIII. Non-seulement on y reconnoît les rapports de la colique minérale de *Goslar* ,

avec celle qui est fréquente parmi certains ouvriers à Paris, mais en même temps il donne une preuve de plus de la futilité des systèmes qu'on a opposés à une pratique suivie des succès les plus assurés & les plus nombreux. Il en résulte encore que la méthode active du traitement de la colique de plomb réunit tous les caractères d'une pratique rationnelle, qui dérive des causes de la maladie, & qui est analogue à ses symptômes.

« Les principaux phénomènes de la colique métallique, sont la constipation, les douleurs violentes du bas-ventre, la cardialgie, le vomissement, l'inflammation, la fièvre lente, la paralysie, les convulsions, la contraction des pieds & des mains, l'atrophie, la cachexie, & la suppression des urines. A la vérité, tous ces symptômes se trouvent rarement réunis dans le même individu ; mais on observe tantôt les uns, tantôt les autres, sur ceux qui appellent trop tard le Médecin, & toujours à raison du tempérament du sujet, du degré de l'obstruction, & des douleurs du bas-ventre ; ces derniers symptômes ne manquent jamais. *Discoride, Aëce, Avicenne*, qui font mention de la plupart des accidens que nous venons de rapporter, parlent encore des ulcères, des déchiremens des intestins,

de la pesanteur d'estomac, de l'ardeur dans les articulations, de la difficulté de respirer, & de la suffocation. Comme ces symptômes ne sont produits que par une très-grande quantité de litharge épaisse & pesante, que les malades avoient avalée, de maniere ou d'autre, & qui s'étoit étroitement collée aux parois du ventricule & des intestins, nos Ouvriers y sont rarement sujets. Au reste, quand la chose arrive, il n'est pas difficile d'appercevoir comment la litharge opere tous ces effets. Le poids qu'on sent dans l'estomac vient de la pesanteur du plomb, dont la litharge est composée. Les plaies & les ulcères des intestins sont les suites de l'inflammation. Quelquefois (comme *Césalpin* l'a remarqué) il se peut que, semblable au vif-argent, la litharge acquiere un goût d'empyreume, & s'enflamme promptement; alors elle doit, par cette chaleur & cette âcreté nouvelle, blesser les intestins; cependant il est rare de l'observer dans nos Ouvriers. L'ardeur des jointures est produite par le transport des humeurs bilieuses & chaudes vers les membres. Nous indiquerons dans la suite la cause de ce déplacement. Quant à la suffocation & à la difficulté de respirer, cela vient de la poussiere qui s'est introduite dans le poumon, dans l'inspiration; peut-être en-

côre de la contrainte du jeu des poumons & du diaphragme , qui a lieu dans cette colique , ainsi que dans toutes les autres , lorsqu'elles sont portées à un degré de violence trop considérable.

Il paroît inutile de s'étendre davantage sur la maniere dont la fumée du plomb , & quelques atômes légers de litharge déliée & subtile qu'on auroit avalés , produisent la constipation. En effet , il n'est aucun Médecin qui ne connoisse la nature & les propriétés de la litharge , c'est-à-dire , la vertu siccativè , astringente & réfrigérante , que cette substance minérale , qui tient de la nature du plomb dont elle est formée , possède à un degré si supérieur. Ainsi , quoique nos Ouvriers en avalent rarement une grande quantité , sur-tout lorsque cette substance est sous la forme d'une poussière épaisse , cela n'empêche pas que ses émanations subtiles ne passent par les voies de la digestion dans l'estomac & dans les intestins , dont elles dessèchent & resserrent les parois.

Quant aux symptômes du ventricule , si la litharge séjourne dans ce viscère , ils se manifestent non-seulement par la sécheresse , mais encore par son refroidissement. La trop grande froideur de la litharge affoiblit singulièrement la cha-

leur naturelle, nécessaire à la coction des alimens, & engendre des crudités; de-là viennent les vents, & les autres symptômes qui sont la suite du refroidissement de l'estomac. Lorsque cette cause attaque principalement l'orifice du ventricule, la constriction & le desséchement qui en résultent, s'opposent au cours des alimens, les empêchent de passer dans les intestins, & excitent le vomissement; ou bien les humeurs, séjournant dans ce viscère, s'y corrompent, y produisent des vents qui ne peuvent s'échapper, en détendent la capacité, remontent jusqu'à son orifice supérieur, & causent des cardialgies, qui, pour peu qu'elles soient considérables, sont bientôt suivies de la sueur & de la syncope. Quelquefois, quoique la cause morbifique ait passé dans les intestins, lorsque l'obstruction de ces derniers viscères est forte, l'estomac, par sympathie, éprouve les mêmes accidens. Cela vient de ce que les excréments étant retenus, ou les intestins enflammés, les matières qu'ils contenoient remontent vers le pilore. Les vents ne sauroient alors sortir; les humeurs intestinales crûes, âcres, bilieuses, putrides & malignes, refoulent dans le ventricule, l'affoiblissent, causent des douleurs très-vives, des vomissemens violens, & tous les accidens mortels de ce viscère.

L'estomac ne souffre pas seul , très-souvent les intestins partagent ses maux. L'étranglement qui se fait à ses orifices, peut encore se former dans les boyaux. On l'observe même plus fréquemment dans ces derniers viscères ; vraisemblablement parce que la litharge se mêle aux alimens dans l'estomac , & que le ventricule est plus humecté que les intestins, tant par les boissons, que par les sucs alimenteux , qui sont absorbés & conduits en partie dans les viscères voisins par les veines lactées ; avant que de parvenir aux boyaux. De l'obstruction de ces viscères, & de leurs étranglemens , naissent, comme dans le ventricule, le même séjour des matieres, les mêmes crudités, les mêmes flatuosités, qui, tenfermées dans ces étranglemens, cherchant à s'échapper de côté & d'autre, distendent les fibres, causent des déchiremens d'entrailles & des douleurs cuisantes ; connues sous le nom d'*iliaques*, quand elles attaquent les intestins grêles ; & des coliques ; lorsque la scène se passe dans les gros boyaux.

L'augmentation de ces étranglemens, & la constipation opiniâtre qui en résulte , donnent lieu à l'obstruction d'un grand nombre de veines lactées ; alors le chyle n'étant plus résorbé, séjourne dans

les intestins, s'y échauffe, s'y corromp, & cause, par sa putréfaction, des flatuosités, des ardeurs, une chaleur extrême dans toutes ces parties, & plusieurs espèces de fièvres putrides. Quelquefois il arrive encore que par la dilatation forcée des boyaux gorgés de vents & d'excrémens, les dernières ramifications des artères mésentériques sont comprimées; ce qui empêche le sang d'y circuler. De cet obstacle naissent l'engorgement sanguin des intestins & du mésentère, la chaleur, la tension, les douleurs vives, & l'inflammation qui affecte tantôt l'une, tantôt l'autre de ces parties, suivant le lieu dans lequel s'est fixé l'engorgement du sang & des humeurs, la disposition de l'endroit engorgé, l'intensité de la douleur; & suivant le concours des autres causes.

Ceux qui ont les premiers élémens de Médecine, savent que cette même cause, c'est-à-dire, l'obstruction fréquente des intestins; & de quelques veines mésentériques, peuvent produire encore la cachexie. Car, indépendamment de ce que les crudités arrêtées contre nature dans les voies de la sanguification, affoiblissent la chaleur naturelle, & altèrent la masse du sang, quelquefois aussi la litharge reçue dans le bas-ventre, par sa qualité

froide, débilite les premières voies; d'où résulte alors un mauvais chyle, & par conséquent un sang chargé de sérosité, de pituite, & de plusieurs autres humeurs excrémentitielles; lequel, se répandant dans toute l'habitude du corps, en diminue de plus en plus la chaleur, abreuve, relâche & gonfle les parties charnues, en change la couleur, & les rend pâles, livides, ou plombées, pour me servir de l'expression de *Dioscoride*. Quelquefois aussi le conduit cholédoque étant obstrué par la litharge, la bile qui ne peut plus couler comme à l'ordinaire, forcée de refluer dans le foye, se répand sur toute l'habitude du corps, & le teint devient jaune comme dans l'ictère.

Il est encore évident que cette même cause peut jeter le corps dans la consommation; car les vaisseaux lactés, & les autres vaisseaux mésentériques, ainsi que les couloirs de la bile une fois obstrués, le chyle qui se forme ne sera ni d'une bonne qualité, ni ne parviendra dans le sang en assez grande quantité, pour réparer les pertes journalières.

Les Ouvriers qui ont des suppressions d'urine, sont sur-tout ceux qui travaillent dans les Fonderies, où l'on liquéfie beaucoup de mine de plomb, & d'où il s'exhale, avec la fumée épaisse, une quantité

rité plus considérable de litharge. Car plus la fumée est épaisse, plus il s'élève de cette dernière substance, & plus aussi les Ouvriers respirent de ces émanations dangereuses, dont l'effet va quelquefois jusqu'à obstruer les couloirs de Purine, de manière que le malade n'en rend pas une seule goutte.

Outre ces symptômes, les malades en éprouvent encore de très-graves, tels que la paralysie & la contraction des membres; quelquefois même les convulsions. Il est bon de remarquer que ces accidens ne sont pas toujours la suite de cette maladie; ils ne se manifestent que lorsque les purgatifs n'ont ni dégagé les embarras du bas-ventre, ni évacué les intestins, ni apaisé les douleurs; ce qui prouve évidemment que la paralysie des membres & leur contraction, ne sont que symptomatiques, & qu'il faut en chercher la première & la véritable cause dans le bas-ventre. En effet, en calmant promptement les douleurs, & débarrassant les boyaux, on prévient les symptômes secondaires, tels que la paralysie, & la rétraction des membres qui la suit.

Quant à la manière dont cette paralysie des parties extérieures est produite par la constipation, c'est une question qui a été agitée par de grands Médecins,

& sur laquelle on n'est point encore d'accord. Les uns, supposant que la matière morbifique passe par des voies inconnues des intestins au cerveau & aux nerfs, ne cessent de l'attribuer à la lésion de l'origine de ces organes. Les autres, d'un avis opposé, prétendent que l'humour pénètre les tuniques des intestins jusqu'aux vertèbres, & de-là aux nerfs. Il en est enfin qui regardent la tunique nerveuse des intestins, comme la principale cause de ce phénomène.

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer ni de combattre dans un plus grand détail ces systèmes, ainsi que bien d'autres imaginés sur le même sujet. Il est aujourd'hui démontré, & les plus illustres Médecins avoient depuis long-temps reconnu, que les nerfs peuvent être paralyisés, sans que leur principe soit attaqué ; de même on ne croit plus que la matière qui cause la paralysie, puisse couler dans ces nerfs par des canaux dont ils sont dépourvus. Rechercher ensuite si cette matière est transportée aux muscles par la substance nerveuse des intestins & par leurs tuniques, c'est, comme *Sen-ziert* l'a fort bien remarqué, s'engager dans des questions insolubles, & s'enfoncer dans un labyrinthe inextricable.

Puisque c'est ici le lieu d'exposer no-

tre sentiment, nous ne craignons pas d'avancer, que ce n'est point par les nerfs, mais par les grands vaisseaux du mésentère, toujours ouverts, que les humeurs se communiquent aux muscles & aux tendons des membres. Le passage rapide de cette matière, aux extrémités du corps, la douleur même des muscles, & quelquefois un mouvement convulsif subit qui l'accompagnent, le prouvent assez.

En effet, les intestins & quelques vaisseaux du mésentère, étant une fois obstrués, toutes les humeurs excrémentielles qui avoient coutume de s'évacuer par les selles, sont retenues. Ajoutez à cela que les douleurs iliaques résistant à tous les remèdes, les humeurs bonnes & mauvaises, mêlées avec le sang, affluent particulièrement vers la partie souffrante; d'où ne pouvant, comme on l'a déjà dit, s'évacuer, à cause de l'obstruction des vaisseaux excrétoires, elles sont forcées de stagner, jusqu'à ce que, la nature cherchant à s'en débarrasser, elles soient enfin repompées par d'autres vaisseaux mésentériques, & de-là portées ou à l'épine du dos, ou aux muscles des extrémités.

Or, ces humeurs impures, charriées avec le sang, quelquefois même les humeurs excrémentielles les plus tenues, forcées par l'embarras des intestins de

passer dans les veines , non - seulement affoiblissent par leur qualité la chaleur naturelle des parties extérieures, l'éteignent, causent des obstructions, ferment le passage aux esprits animaux, & forment ainsi la paralysie; mais encore, retenues dans ces parties, elles s'échauffent, fermentent, & produisent des flatuosités qui attaquent les muscles, & causent des mouvemens convulsifs. Ces vents, pour l'ordinaire, proviennent d'une matière échauffée & putride, qui se fixe dans le mésentère; ils se développent ensuite, passent aux muscles extérieurs, dont ils attaquent les tendons, & leur font éprouver des secousses violentes. Les personnes dont le corps est le plus rempli de sérosités, qui par conséquent sont les plus sujettes aux vents, sont aussi plus attaquées de convulsions.

Eraste & Heurnius ont nié que la matière fût poussée de la cavité des intestins, aux parties extérieures du corps; ils supposoient qu'elle pouvoit aisément s'échapper par les selles. Mais comme dans l'affection métallique dont nous traitons, le malade ne rend, par cette voie, ni humeurs ni excréments, il n'est pas douteux que, dans ce cas-là, les vents, qui sont forcés de séjourner, ne fassent refluer la partie la plus tenue des séro-

fités, & que de-là elle ne soit portée aux membres; car, puisque l'on voit, dans les crises, le pus épais qui s'est formé dans la poitrine, être résorbé par les vaisseaux sanguins, & de-là déposé dans les intestins, pourquoi, n'y ayant aucune valvule qui puisse s'y opposer, ces humeurs séreuses très-déliées ne seroient-elles pas portées avec les vents, aux muscles des extrémités?

Enfin, par l'obstruction des vaisseaux, quand elle est assez grande pour que la paralysie soit incurable, & que les parties paralysées soient privées de leur suc nourricier, non-seulement ces parties se dessèchent, mais encore elles se contractent & se courbent.

En voilà assez sur la cause des principaux symptômes de la colique métallique. Quant aux autres, il sera très-facile de les expliquer par le même principe ».

Après avoir traité du pronostic & du diagnostic, l'Auteur passe à l'exposition du traitement de la colique de plomb. Il dit que *l'indication la plus pressante est de désobstruer les premières voies, de dégager le bas-ventre, d'en chasser les vents & d'apaiser la douleur insupportable que sent le malade.* A cet effet *Stockhusen* propose des émétiques, des purgatifs forts & réitérés.

des boissons copieuses, des lavemens stimulans, de l'opium, des toniques & des sudorifiques. Ces remèdes, avec lesquels le Médecin de *Goslar* guérissoit il y a plus de cent ans, sont les mêmes que ceux qu'on emploie avec le plus grand succès à la Charité. Nous devons nous dispenser de communiquer en détail la méthode d'administrer ces remèdes : elle a été consignée par M. *Doazan* dans le Journal de Médecine, tome XIII, page 291. Cette méthode est encore exposée de la manière la plus claire & la plus précise dans la critique sévère, élégante & judicieuse, qui a pour titre : *Examen*, &c.

Nous ne devons point passer sous silence que *Stockhusen* a conseillé la saignée du pied pour remédier à l'inflammation, quand elle se trouvoit compliquée avec la colique de plomb : mais cet observateur exact a grand soin d'avertir que cet accident est rare, & qu'il ne survient jamais que dans ces cas où la maladie a été négligée ou mal traitée. Cette doctrine est parfaitement conforme à celle de MM. *Burette*, *Dubois*, *Reneaume*, le *Hoc*, *Bouyart*, *Bourdelin*, de *Rabours*, *Verdelhan*, de la *Breulhe* & *Macquart*, qui tous ont été Médecins de la Charité, & à celle de MM. *Maloët*, *Thiery* & *Dumangin*, qui traitent journellement dans cet

Hopital la colique de plomb avec des succès qui ne se démentent point.

Stockhusen termine son ouvrage en indiquant un régime préservatif qui convient généralement à tous les ouvriers qui sont exposés aux fâcheuses impressions du plomb, & sur-tout aux mineurs & à ceux qui travaillent à la fonte des métaux. Nous ne priverons point nos Lecteurs d'une Note de l'Editeur, dans laquelle il donne à connoître bien positivement quel est son sentiment sur la pratique de *Stockhusen* & celle de la Charité.

« Les précautions les plus sages contre les effets pernicioeux de la litharge sont indiquées dans ce Chapitre, dans lequel on trouve encore une pratique fondée sur l'expérience la plus longue & la plus certaine. Croira-t-on qu'après ce que *Stockhusen* a écrit il se soit élevé des disputes sur le traitement de cette colique ? Ce qui étonne, c'est qu'après que tous les anciens ont indiqué l'administration prompte des vomitifs contre les mauvais effets des préparations saturnines, après que *Stockhusen* n'a point regardé comme inflammatoires les accidens essentiels de cette maladie, & que le Peuple, de l'aveu de *Citois*, redoutoit la saignée à cause de la paralysie qui en est la suite, des modernes se soient obstinés à

regarder cette maladie comme inflammatoire, & à prescrire les saignées, & les antiphlogistiques, en condamnant hautement les vomitifs dont ils n'avoient jamais observé les effets ? Il faut, ou que ces Auteurs n'aient jamais connu, ni les Anciens, ni *Stockhusen*, ou que, contredisant volontairement les Observateurs & l'expérience, ils aient voulu défendre obstinément une méthode pour laquelle ils avoient trop tôt pris parti.

Un Médecin éclairé, qui a proposé des doutes contre la méthode forte, faisant l'histoire du macaroni & du mochlique employés autrefois à la Charité de Paris, nous apprend que ce reste de la Médecine chymique, fut apporté en France par les Frères de la Charité, qui vinrent s'y établir. L'amour de la nouveauté, la prévention, l'enthousiasme & la nécessité, attirerent, sans doute, bien des malades à cet Hopital: mais d'où vient le mochlique fut-il si recommandé contre la colique des Plombiers ? D'où vient, malgré les modifications qu'il a éprouvées depuis, fait-on toujours vomir ces malades à la Charité ? Enfin, d'où vient l'usage des vomitifs s'accrédita-t-il d'abord, & qu'il s'est si constamment soutenu ? Avant de connoître l'Ouvrage de *Stokhusen*, il étoit permis de penser que

Pempirisme avoit emprunté ce remède de la Chymie ; mais depuis qu'on a vu la manière solide avec laquelle *Stokhusen* a établi la théorie de la colique , la nécessité de faire vomir les malades cesse de paroître empirique. L'Allemagne & l'Italie , où l'art d'exploiter les mines étoit alors plus cultivé , fournissoit aux Médecins chargés de veiller à la santé des Mineurs, des observations multipliées ; & c'est sur ces observations nombreuses , qu'est fondée l'administration de l'émétique. Il seroit absurde , sans doute , de se passionner tellement pour une méthode , que , dans tous les cas , sans égard , ni pour le tempérament du sujet , ni pour les circonstances , on fit vomir le malade. Ainsi , lorsqu'un Ouvrier attaqué de la colique des Peintres , sera pléthorique , ou que la colique paroitra compliquée avec des signes inflammatoires , nécessairement il faudra recourir à la saignée , la répéter même suivant l'indication : c'est aussi ce que font les Médecins de la Charité de Paris , & ce que faisoit M. *Dubois* , qui n'a point donné une exclusion absolue à la saignée. Mais autant ces précautions caractérisent le Praticien judicieux , autant il importe d'en venir promptement ensuite à l'émétique , de commencer même par faire vomir les

malades , lorsqu'il n'y a pas des signes marqués d'inflammation.

Le résultat de la pratique suivie à l'Hôpital de la Charité , sert de guide dans les cas qui laisseroient quelque doute sur le choix de la saignée ou du vomitif. Il est rare d'y voir répandre le sang des Ouvriers attaqués de la colique de plomb ; en général on y administre l'émétique , & par le relevé très-exact des registres de cet Hôpital , que nous fîmes en 1768 , sur mille-trois-cent-cinquante-trois malades , à peine en étoit-il mort soixante-quatre dans l'espace de treize années ; encore la plupart de ces derniers étoient-ils entrés dans cet Hôpital au dernier degré de la maladie , souvent après avoir été saignés ailleurs , toujours après avoir été traités préalablement par des personnes peu exercées , & par une méthode opposée à celle de la Charité ».

Ce que nous avons rapporté des Notes du Traducteur suffit pour faire voir qu'elles sont faites pour relever le mérite du texte , & M. Gardane acquerra de nouveaux droits à la reconnoissance du Public , en remplissant les engagemens qu'il prend avec lui , *de donner incessamment la continuation de l'histoire des maladies des ouvriers.* Mais on ne peut s'empêcher de dire , en attendant , qu'il s'est mis

Dans le cas d'effuyer quelques reproches. Autrefois, dans la Gazette de Santé, il s'est déclaré le protecteur de tous les ustensiles de cuivre. Ses Lecteurs verront dans cette édition qu'il a de la peine d'avouer franchement que l'usage des vaisseaux de cuivre peut facilement exposer à des accidens fâcheux. « On n'a jamais, dit-il, observé d'accidens causés par les dragées que préparent les Confiseurs. *Ramazzeni*, qui a parlé du danger que couroient ces Artisans, en respirant la fumée de la bassine qu'ils agitent sans cesse pendant le cours de cette opération, avoit bien senti que cela ne pouvoit se faire sans que le cuivre, dont cette bassine est composée, ne perdît de sa substance : cette déperdition est en effet si considérable, que dans l'espace de quatre ou cinq ans, il se dissipe environ dix à douze livres de cuivre. La petite quantité qu'en contient chaque dragée & la substance farineuse & saccharine qui enveloppe ce métal, sont les raisons pour lesquelles on n'observe point d'accidens. Il est donc vrai qu'à moins d'une négligence sans exemple, le peu de rouille qui se formeroit dans les défauts de l'étamage, enveloppée par les corps gras, huileux ou butyreux, avec lesquels les alimens sont toujours préparés, ne sauroit être nuisible, d'autant mieux qu'il faut

peu craindre l'action des huiles dans ces casseroles, &c ».

A la fin de ces notes de l'Editeur, on lit ce Postscriptum.

P. - S. « J'ai vu des accidens très-fâcheux, produits par des prâlines, mangées plus abondamment qu'on ne le fait ordinairement. Les substances grasses & huileuses attaquent puissamment le cuivre. Différens mêts préparés pour une halte de la feue Reine, & qui avoient séjourné plus de vingt-quatre heures dans différens vaisseaux d'argent, occasionnerent des vomissemens & des coliques, que l'on eut de la peine à calmer. J'ai vu dans deux Couvens des accidens graves, produits par le verd-de-gris des casseroles de cuivre ».

N. B. Ces Observations sont du Censeur.

M É M O I R E

Sur les inconvéniens de l'administration trop générale du sublimé corrosif dans le traitement des maladies vénériennes ; par M. DE HORNE, Docteur en Médecine , ancien Médecin des Camps & Armées du Roi , & , en chef, de l'Hôpital Militaire de Mets , Médecin ordinaire de Madame la Comtesse d'Artois , & de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans ; Censeur Royal.

Peu de Médecins nient à présent la vertu du sublimé corrosif pour la guérison des maladies vénériennes , & il paroît démontré qu'il ne peut produire aucun effet sinistre , quand il est *sagement* administré. Mais on a tant abusé de la facilité qu'on a trouvée à se procurer un antidote aussi assuré que peu coûteux , tant de personnes se sont permis de l'employer , & d'y avoir recours , sans le connoître , qu'il a pu en résulter des inconvéniens , que quelques gens de l'art ont l'injustice de rejeter sur le remède même , tandis qu'on ne les doit qu'à la mauvaise administration qu'on en a faite. Ce qui a peut-être le plus contribué à favoriser l'erreur du Public à cet égard , c'est cette

foule d'Ouvrages que, sous prétexte de mettre tout le monde à portée de se traiter soi-même, on a répandus avec trop peu de précaution sans doute, & qui n'étoient capables, par les notions toujours séduisantes qu'ils présentoient, que d'inspirer une confiance dangereuse.

Si on interrogeoit les Médecins qui connoissent la nature du sublimé corrosif; qui en ont bien étudié & suivi les effets, on apprendroit d'eux qu'ils ne l'ont jamais considéré comme un remède qui convînt indistinctement à tout le monde; (il n'y en a point de cette espèce:) ils ont, au contraire, mille fois répété qu'il falloit bien distinguer les circonstances où il étoit indiqué, d'avec celles où il ne pouvoit être que nuisible, & sur-tout calculer son action sur le tempérament des malades auxquels on le destinoit. Guidés par ces principes, & avec des précautions aussi sages, il n'est pas étonnant que ces Médecins n'aient jamais éprouvé de mauvais effets du sublimé corrosif: il a toujours été entre leurs mains, dans un grand nombre de circonstances, un moyen aussi sûr que facile de guérir les maladies vénériennes; ils ont même reconnu qu'il existoit des cas particuliers, où, sans le secours de ce remède, la guérison étoit souvent impossible.

Mais quand on descend à la classe innombrable de gens de tout état, qui, sans qualité, sans connoissance, sans précaution, sans aucune distinction d'âge, de sexe, & de tempérament, & sans égard au caractère essentiel de la maladie, donnent indistinctement ce remède à tout le monde, on gémit d'un abus qui peut avoir souvent des suites fâcheuses, & on voudroit peut-être que les vertus de ce spécifique fussent encore ignorées. Il n'est pas, en effet, de bon citoyen qui, d'après ce dernier exposé, qui n'est que trop véritable, ne désirât que le Gouvernement proscrivît l'usage interne du sublimé corrosif. Mais s'il est démontré que ce remède est par lui-même très-bon, & que, quand il est bien administré, il n'a aucun inconvénient, tous les vœux alors se réunissent, pour qu'à une exclusion trop générale, qui priveroit la Médecine d'un moyen de guérison souvent difficile à remplacer, on substitue les moyens d'en prévenir les abus.

Tout doit céder à l'expérience, en Médecine sur-tout : c'est elle qu'il faut donc consulter ; c'est ce guide qu'il faut suivre, pour savoir si l'on doit rejeter absolument le sublimé corrosif de la pratique, ou l'admettre avec de justes & sages restrictions.

Les observations faites jusqu'à ce jour à ce sujet, quelque satisfaisantes qu'elles paroissent, comme elles l'ont été dans le silence, ne peuvent gueres éclairer que le Médecin qui les a redigées pour sa propre instruction ; elles sont presque toutes de nature à ne pouvoir être publiées. Le secret absolu dû aux malades que l'on traite de la maladie vénérienne, ne permet de parler ni de leur guérison, ni de la manière dont elle s'est opérée ; quand le succès n'est pas aussi complet qu'on l'avoit espéré, on le cache encore avec plus de soin. Ce n'est donc que dans les Hopitaux qu'on peut faire en ce genre des observations qui puissent devenir utiles au Public, & mériter sa confiance ; c'est-là qu'il est permis & possible de tenir des registres exacts, dans lesquels sont consignés le nom, l'âge des personnes, leur sexe, leur pays, leur tempérament, & leur maladie bien détaillée ; il y a trop de témoins nécessaires pour que rien y puisse être altéré ; d'ailleurs tout le monde est à portée d'en faire la vérification, & de voir si on ne lui a pas donné des noms aussi équivoques, que les faits qu'on veut persuader.

Pénétré de cette double vérité, je n'ai jamais voulu joindre aucune de mes observations particulières à l'examen que j'ai donné

donné des différentes méthodes (a), quoi-
 qu'elles eussent souvent pu justifier la vé-
 rité & la sûreté des principes que j'y avois
 établis. J'ai toujours pensé qu'il ne convé-
 noit pas d'instruire le Public avec réserve,
 & je ne pouvois le faire autrement; ni d'exi-
 ger le sacrifice de sa confiance, sans lui en
 fournir les motifs. C'est pourquoi j'ai cru
 devoir attendre une occasion favorable
 pour pouvoir lui présenter d'autres résul-
 tats de même genre, aussi sûrs, mais plus
 aisés à vérifier, & capables de fixer tous
 ses doutes. L'établissement de trois Mai-
 sons de Santé, desquelles je suis chargé,
 depuis qu'elles existent, m'en a fourni les
 moyens : j'en ai fait l'objet de mes recher-
 ches journalières pour le bien de l'Humani-
 té, & je les rendrai publiques, quand,
 par leur nombre & leur variété, elles pour-
 ront concourir à l'instruction générale.
 En attendant, je crois devoir annoncer
 quels sont les effets de l'administration
 réfléchie du sublimé corrosif dans les occa-
 sions où je l'ai cru nécessaire; car (il est
 bon qu'on le sache, & je l'ai déjà dit (b))

(a) Exposition raisonnée des différentes mé-
 thodes d'administrer le mercure dans les maladies
 vénériennes. A Paris, chez *Monnory*, Libraire,
 1775.

(b) Exposition raisonnée des différentes mé-
 thodes, pag. 368, 369.

je ne l'ai jamais regardé comme un remède qui convînt à tous, & dans tous les cas; & c'est pour me conformer à cette idée, *la seule vraie peut-être*, que, sous l'autorité du Gouvernement, il est établi dans ces Hopitaux, dont l'inspection médicale m'a été confiée, que les maladies vénériennes y seroient traitées par toutes les méthodes possibles; qu'on ne donneroit l'exclusion à aucune, quand elle seroit reconnue bonne; & que chacune seroit employée relativement aux symptômes, au caractère, à la gravité de la maladie, & aux autres circonstances qui paroîtroient devoir lui assurer la préférence. On fait d'ailleurs (& les plus grands Maîtres en ont fait d'observation) que quand un malade est manqué par une méthode, il le seroit constamment par la même; & qu'il faut nécessairement alors avoir recours à une autre; il nous est arrivé quelquefois des malades déjà traités avec peu de succès, qui nous ont mis dans le cas de vérifier la vérité de cette remarque.

Ce n'est pas toujours une raison pour condamner, comme on le fait quelquefois, la première méthode, ni pour préconiser avec emphase la seconde; la supériorité n'étant, en ce cas, souvent que relative.

Quoique je ne sois pas encore en état

de rendre publiques les observations que je fais journellement sur le traitement public des maladies vénériennes, je peux cependant assurer aujourd'hui (les registres & le journal du traitement en font foi) que les malades qui ont eu besoin d'être traités avec le sublimé corrosif, n'en ont éprouvé aucun accident ; qu'il a fait disparaître assez promptement, & sans retour, les symptômes les plus graves, & que, loin d'être incomparable avec les autres remèdes anti-vénériens, il s'y associe au contraire merveilleusement, comme je l'ai déjà observé à l'armée, ainsi que plusieurs de nos confrères (a).

Je puis ajouter encore, avec la même vérité, que la plupart des personnes qui ont pris ce remède dans nos hôpitaux, s'y sont souvent représentées depuis leur guérison, & qu'elles y ont montré la plus brillante santé, quoique quelques-unes vivent de façon à ne pas s'assurer sur leur sagesse & sur leur frugalité. On en connoît d'autres d'un état qui inspire plus de confiance & de sûreté, & dont le témoignage ne pourroit être contredit ni contesté, qui ont pris ce remède depuis plus de quinze ans, & qui, depuis ce temps,

(a) Exposition des principales méthodes, pag. 140, 141.

n'ont pas éprouvé la plus légère altération à leur santé : mais on fait bien qu'ils ne peuvent pas être nommés. Seroit-ce donc là-dessus que les détracteurs du sublimé fonderoient leurs objections contre l'innocuité de ce remède ?

Si le sublimé ne convient pas à toutes les espèces de maladies vénériennes, l'expérience a appris que c'est le meilleur remède pour procurer la guérison des chancres, des pustules, du phymosis, des éruptions cutanées, & que, quand il faut donner le mercure dans les gonorrhées virulentes, il est préférable aux frictions, qui ne font que perpétuer l'écoulement, en rendant les vaisseaux bâillans & successivement trop relâchés : mais il n'a pas un succès aussi brillant pour la résolution des engorgemens lymphatiques ; les bubons, les excroissances fongueuses de tout genre, cèdent difficilement à ce remède, quand il est donné seul, & il y faut presque toujours associer les frictions au moins locales & les emplâtres résolutifs mercuriels. Quoiqu'il soit supérieurement indiqué dans la carie, & qu'il ne soit pas inutile dans la guérison des exostoses, comme ces vices sont secondaires, presque toujours anciens, & conséquemment rebelles, il faut associer au sublimé les frictions, ou, suivant les circonstances, les fumigations générales ou locales. J'ai

vu des guérisons étonnantes de ces deux derniers remèdes réunis.

Mais il est beaucoup d'autres cas où il ne faut jamais employer le sublimé, comme quand les engorgemens sont inflammatoires & déjà trop considérables, quand il y a des obstructions déjà formées & sensibles, quand elles ont un caractère squirrheux, & à plus forte raison quand le squirre menace de devenir carcinomateux. Il faut également s'abstenir du sublimé, si les ulcères sont trop étendus, trop profonds, ou s'ils occupent des parties trop intéressantes, s'il y a une fièvre lente jointe à la maladie vénérienne qui fasse soupçonner la lésion de quelque viscère, si le genre nerveux est trop sensible ou irritable, si on est sujet à des spasmes habituels, & encore plus si on éprouve des accès d'épilepsie. On ne peut également employer sans risque ce remède, d'ailleurs si merveilleux, quand il y a disposition au vomissement ou un vomissement journalier, dans les hémorrhoides douloureuses & enflammées, ou quand la vérole est compliquée avec quelqu'autre maladie grave, que le sublimé ne pourroit qu'irriter.

Quand le sublimé est indiqué, il ne faut jamais débiter que par une dose très-foible, comme un quart de grain, ne l'augmenter que graduellement, & quand on

voit que le corps n'éprouve aucun malaise, & qu'il est, au contraire, plus dispos.

A la moindre toux, à la plus légère colique, il faut le quitter, quand même ces accidens reconnoîtroient une toute autre cause; & lui substituer un remede plus doux, ou attendre, pour le reprendre, que le calme soit tout-à-fait rétabli. En matiere aussi grave il ne faut se permettre aucun raisonnement qui puisse dispenser de ce principe rigoureux: mais quand on prend les précautions que nous venons de détailler, il est très-rare d'être nécessité à la soustraction totale ou même momentanée de ce remede. Il est encore une précaution qui est indispensable, & sans laquelle toutes les autres pourtoient devenir inutiles, c'est de ne point confier ce remede aux malades quels qu'ils soient, & de ne leur en donner jamais qu'une seule dose à la fois. Non-seulement on observe religieusement cette loi dans nos Hôpitaux: mais les Chirurgiens sont astreints à faire prendre eux-mêmes chaque dose du remede aux malades, & par-là ils se mettent à l'abri de toute surprise & de toute espece de *qui-pro-quo*.

Peut-on être sans inquiétude à ce sujet dans les endroits où on permet un traitement populaire externe, quand on sait qu'on y confie aux malades toute la dose du sublimé corrosif, ou au moins la moi-

tié de celle qu'on croit nécessaire à leur guérison ? N'a-t-on pas lieu de craindre que l'homme du peuple, qu'on rend possesseur de cette quantité, n'en abuse, & que souvent, pressé de guérir, il ne croye avancer le terme de son rétablissement, en doublant la mesure qu'on lui a prescrite; qu'il ne la triple, ne la quadruple même, & qu'il ne trouve la mort ou une maladie très-grave où il cherchoit sa guérison ? N'y a-t-il pas à craindre qu'il ne sache pas s'arrêter, quand ce remède ne remplit pas les vœux de celui qui le prescrit ? On n'ose porter ses vues sur d'autres objets plus effrayans encore ; mais on les comprend aisément, & l'on conçoit les malheurs qui pourroient en résulter, si ce remède étoit tombé en mauvaises mains, ou négligemment conservé.

On auroit le même inconvénient à craindre de la part des Apothicaires, s'ils donnoient ce remède sur la simple demande qui leur en seroit faite par les particuliers ; mais il est à présumer qu'ils ne se permettront jamais une distribution aussi dangereuse. Pour rassurer néanmoins, à ce sujet, la tranquillité publique, il seroit à désirer qu'un remède aussi énergique leur fût exclusivement confié, & qu'il fût défendu, sous des peines très-rigoureuses, à tout autre de le tenir & de le vendre.

Les Apothicaires eux-mêmes ne pourroient être autorisés à le vendre à quelque personne que ce fût, sans l'ordonnance des gens de l'art, auxquels seuls l'administration en est réservée; par-là on prévient tous les abus de la distribution.

Ces moyens sont simples, ils sont sûrs, & pour les faire valoir, il suffiroit sans doute de mettre en vigueur & de faire observer scrupuleusement les anciennes loix qui concernent l'exercice de la Médecine & de la Pharmacie; & qui sont tombées la plupart en désuétude (a).

S'il y avoit encore quelques Médecins attachés aux anciennes erreurs, ou assez prévenus en faveur de quelques remèdes particuliers, pour refuser d'ouvrir les yeux à la vérité qu'on leur présente, il faut perdre à jamais l'espoir de les convaincre; mais on devoit ces éclaircissements préliminaires, en attendant les faits qui leur serviront d'appui, à ceux qui, en s'élevant contre le sublimé, ne se sont élevés, sans doute, que contre les abus de son administration.

On pourroit encore ajouter que, si le sublimé (malgré les abus reconnus de son

(a) Ceci n'est que la répétition de ce que j'ai déjà dit dans l'exposition raisonnée des principales méthodes, pag. 372, 373; mais elle m'a paru indispensable.

administration trop généralement permise) n'a pas augmenté depuis dix ans la mortalité d'une manière sensible, toutes les réflexions du nouvel Auteur de la Gazette de Santé tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, c'est à lui à prouver, de la manière la plus évidente, que les personnes qu'il nous a promis de citer, *parce qu'il en a sans doute la permission*, sont mortes des suites de ce remède bien administré; car sans cela il ne paroîtra jamais étonnant à un Médecin qui en connoît l'effet, qu'il en ait produit de sinistres, quand il aura été donné mal-à-propos, inconsidérément, à trop forte dose, à des Sujets cacochymes ou ruinés, à des poitrines délicates, ou à des personnes qui avoient déjà quelque viscere affecté; tous malades qui seroient morts également, quand même ils n'auroient pas pris ce remède. Ce n'est pourtant pas qu'il n'y ait bien de l'abus de l'avoir administré à des personnes aussi mal constituées, puisqu'il est prouvé que, s'il n'a pas été la cause principale de leur mort, il a pu du moins y contribuer ou l'accélérer.

C'est contre ces abus, dont l'existence n'est que trop réelle, que l'on invite tous les Médecins amis de l'Humanité, & jaloux de l'honneur de leur état, de s'élever aujourd'hui pour en solliciter la ré-

forme auprès du Gouvernement. C'est peut-être inutilement qu'on répéteroit pour quelques autres cette sentence d'un Médecin célèbre : *abstine , si methodum nescis.*

OBSERVATION

D'une brûlure très-grave , traitée & guérie par M. RENAUD , Etudiant en Médecine à Paris.

On ne peut apporter trop de précautions , lorsqu'on est dans le cas de manier des substances faciles à s'enflammer : l'accident affreux arrivé à Paris le 17 Septembre 1775 , chez un Epicier de la rue de l'Arbre-sec , en est une preuve récente. Un de ses garçons faisoit descendre à la cave une bouteille d'huile essentielle de thérébentine par un jeune Savoyard ; il avoit passé le premier avec une chandelle allumée. Le petit Commissionnaire se laissa tomber sur les dernières marches de l'escalier , & la bouteille fut brisée. Le garçon Epicier eut en ce moment l'attention d'élever promptement la chandelle & de la porter au loin ; il alla chercher ensuite une éponge , avec laquelle l'enfant ramassa l'huile de thérébentine répandue à terre ; mais cela ne put se faire sans qu'il

en imbibât sa veste , ses culottes & ses bas , & que ses mains en fussent remplies. Il ne restoit qu'à remonter de la cave ; le garçon Epicier alla reprendre la lumière , & l'ayant approchée de trop près du petit malheureux , il fut enveloppé de flammes à l'instant même. Celui qui venoit d'être cause de l'accident tâcha de le débarrasser de ses habits : il vint à bout d'ôter la veste ; mais il s'étoit couvert lui-même de thérébentine par les secours qu'il venoit de donner ; il brûloit , & les douleurs cruelles lui firent songer à son salut ; il remonta précipitamment , & courut se rouler dans le ruisseau de la rue où il parvint à éteindre les flammes. Quoique dans un état horrible , comme on le verra , ses premières pensées se tournèrent vers son compagnon d'infortune ; il vouloit redescendre , il fallut le retenir ; on l'assura que le feu étoit étouffé. Effectivement on avoit arrêté le progrès des flammes qui dévoroient le pauvre enfant dans un coin du caveau , mais il étoit trop tard pour le sauver ; il mourut en moins d'un quart-d'heure. Quant au garçon Epicier qui fait le sujet de cette Observation , voici quelles furent les suites de ses brûlures , le traitement qui a réussi , & l'histoire des imprudences inconcevables qui ont manqué de le faire périr plusieurs fois.

Les liens du sang m'attachent à lui de très-près : on vint me chercher aussi-tôt le malheur arrivé ; j'accourus , je le fis transporter chez moi , & je vis qu'il avoit les jambes brûlées , depuis un travers de doigt au-dessus de la cheville du pied , jusques & compris antérieurement la partie supérieure des cuisses , & postérieurement une partie des fesses ; la peau étoit d'un blanc livide , très-dure , cependant peu douloureuse & sans phlicènes. La totalité des mains & une partie de l'avant-bras étoient noires , extrêmement douloureuses , & avoient des phlicènes. Les doigts étoient repliés , & plusieurs avoient perdu l'épiderme & les ongles. Tout le visage avoit souffert des atteintes du feu : mais elles y avoient laissé des traces moins cruelles.

D'après le fâcheux état que je viens de décrire , je crus que la seule indication à remplir , étoit de calmer & de détendre. En conséquence j'ouvris les phlicènes , & j'appliquai tout de suite sur les mains , les jambes & les cuisses l'onguent populeum ; pour le visage dont la brûlure avoit moins pénétré , je l'arrosai avec l'extrait de saturne & un peu d'esprit-de-vin étendus dans de l'eau , & je l'enveloppai de feuilles de papier brouillard couvertes du même onguent.

Mon appareil posé , je fis une saignée

du bras pour appaîser la violente agitation dans laquelle il étoit , & diminuer les accidens de l'inflammation qui alloit survenir : malgré cette précaution , dès la nuit même il fut dans le délire , & cet état dura cinq jours , quoique la saignée eût été réitérée , que la diète fût exacte , & qu'il eût pris des calmans & des adoucissans. En même temps un vomissement continuel le forçoit de rejeter tout ce qu'il avaloit , & il avoit une salivation épaisse & tenace qui le tourmentoit beaucoup. J'attribuai ces accidens à la déglutition de la fumée & à l'introduction de la flamme dans la bouche pendant l'inspiration. Les moyens que j'avois employés jusqu'alors ne réussissoient pas ; j'eus recours à l'ipécacuanha ; il apporta du soulagement , & je l'ai depuis réitéré avec succès.

Je continuoîs les mêmes pansemens deux fois par jour. A la levée de mon premier appareil , j'avois trouvé les choses dans le même état , à l'exception d'un peu de gonflement aux parties voisines des brûlures. Au troisième jour , le visage avoit commencé à suppurer ; j'avois reconnu que l'épiderme , le corps réticulaire & papillaire étoient seuls endommagés. Le cuir , ou la peau proprement dite , avoit cependant quelques légères

atteintes ; cela n'empêcha pas qu'avec l'attention de panser souvent , pour empêcher que le pus , en séjournant , ne fit des ulcérations plus profondes , la guérison n'en ait été complète en quinze jours sans cicatrices apparentes.

Les plaies des mains suinterent aussi dès les premiers jours : il en découloit une sérosité rougeâtre & fétide , & les doigts , qui n'avoient pas été dépouillés de leurs ongles & de leur épiderme , les perdirent. La suppuration commença vers le sept , depuis l'accident , à détacher les parties dont l'organisation avoit été détruite. Je vis que le feu avoit offensé jusqu'à la gaine ligamenteuse & cartilagineuse des tendons , que l'aponevrose palmaire & les ligamens annulaires externes & internes du carpe étoient pareillement altérés : l'exfoliation n'en fut complète que le 14 Octobre suivant. A cette époque j'arrosai les parties avec le mélange dont je m'étois servi pour le visage , & je continuai à employer l'onguent populeum encore pendant huit jours ; alors , comme la suppuration étoit très-diminuée , & les tendons déjà recouverts , j'appliquai le nutritum , auquel je joignis les substances crétacées. J'avois l'attention de tenir les mains dans une demi - extension , & de passer entre les doigts des languettes de papier cou-

verres d'onguent ; à mesure que la guérison avançoit , je faisois faire de petites mouvemens d'extension & de flexion , pour diminuer l'adhérence des tendons aux cicatrices. Le tout réussit si bien , qu'à la fin de Novembre il étoit en état d'écrire à sa famille.

Les choses se passerent à-peu-près de même aux extrémités inférieures ; la peau de blafarde étoit devenue noire. En cet état elle ressembloit à une couenne de jambon : elle avoit de la rénitence , & le suintement étoit peu considérable. Il fallut quinze jours pour que la suppuration , en faisant un amas considérable entre elle & les muscles , la détachât des parties saines. Je donnai issue à la matiere par des incisions étendues. La peau humectée tomba par grands lambeaux. Ce ne fut pourtant qu'au premier Novembre que le tout fut entièrement découvert ; la brûlure avoit endommagé l'enveloppe commune des muscles de la jambe & de la cuisse : le *fascia lata* lui-même avoit souffert après la chute des escarres ; je changeai les pansemens comme j'en avois fait pour les mains.

Il alloit bien ; les cicatrices s'étendoient insensiblement : il ne lui restoit qu'une fièvre modérée , depuis les symptômes effrayans qu'il avoit eus les cinq premiers jours. J'avois augmenté peu-à-peu la nourriture.

Au commencement de Décembre, la guérison avançant toujours, il mangeoit dans la journée deux porages au riz, un petit pain d'un fou avec des confitures. Mais cela ne suffisoit pas à son appétit, il sollicita vivement son garde de lui donner quelque chose en mon absence. Il l'obtint, & ce ne fut pas impunément. La quantité & la mauvaise qualité des alimens qu'il se procuroit, à mon insçu, lui déranger l'estomac : il ne put plus digérer ; les vomissemens recommencerent ; la fièvre se ralluma ; les cicatrices se déchirerent ; les plaies, pâles & fongueuses, se déprimèrent ; le pus augmenta & devint sanieux. Je soupçonnois qu'il avoit fait des imprudences : je le questionnai ; mais en vain. J'essayai de calmer le vomissement avec l'æther sans grand succès : avec les relâchans le mal augmenta ; l'ipécacuanha réussit encore.

Pendant huit jours que dura cet état dangereux, les plaies des extrémités inférieures se rouvrirent entierement ; celles des mains seulement à demi. Enfin l'estomac reprit ses fonctions, la fièvre s'apaisa, les plaies se remplirent ; celles des fesses & des mains acheverent de se cicatrifer. Il avoit été déjà purgé deux fois : il prit une troisieme médecine. Nous entrions en Janvier, les forces étoient revenues ;

nuës ; je lui donnai , comme auparavant , deux potages au riz : il mangeoit de plus dans le jour un pain de demi-livre ; moitié à son dîner , avec un merlan ou une limande ; moitié le soir avec des confitures : il prenoit un peu de vin trempé d'eau. Son appétit immodéré ne s'accommoda pas encore de cet ordinaire , il renouvela ses imprudences : la marche des accidens fut plus rapide ; les plaies qui étoient aux jambes & aux cuisses se rouvrirent encore : il perdit le repos ; une toux violente annonça de nouveaux malheurs : il cracha le pus qui étoit résorbé , & s'étoit porté sur les poulmons. La fièvre devint hectique , & il tomba dans le marasme. Les moyens que j'avois employés étoient infructueux : j'ignorois toujours la cause des accidens ; je consultai , & enfin il dut son rétablissement à l'usage de l'alkali volatil. Son estomac se rétablit vers le 28 du mois ; la suppuration reparut aux jambes , & la poitrine fut libre ; il étoit bien , & je le purgeai de nouveau.

Il ne resta que quinze jours en ce bon état ; car les accidens dont il avoit manqué d'être la victime ne l'avoient pas plus corrigé qu'ils n'avoient rendu son garde discret & sage. Leur secret , bien conservé , leur laissa la liberté de répéter (ce qui n'est pas concevable & n'en est pas moins

vrai) jusqu'à sept fois le même désordre. J'avois éprouvé que les toniques étoient le moyen propre à y remédier. Je les mis dans la suite de bonne heure en usage : aussi les accidens ne furent-ils plus si longs ni si graves. Cependant, à chaque fois, les plaies revinrent à-peu-près dans l'état où elles étoient lors de la chute des escarres. Six mois s'écoulerent dans ces alternatives, & j'appris enfin ce qui se passoit. Je renvoyai le garde, & restai constamment auprès du malade, comme j'avois fait les deux premiers mois ; & en lui continuant le régime auquel je l'avois assujetti, les mêmes pansemens, & le purgeant de temps en temps, je le mis en état d'être transféré le 5 Mai à quarante lieues, dans le lieu de sa naissance. Il y a repris de l'embonpoint ; le visage est sans taches ; ses mains sont libres : il commence à marcher, & sa santé s'affermir de jour en jour. Je fais ce dernier détail de lui-même, par une lettre qu'il m'écrivit en Juillet.

On voit que la guérison n'a été retardée que par la faute, & c'est afin que cela serve d'exemple que j'en ai parlé. Ce n'est pas la variété des onguens qui ont servi à la cure, ils se réduisent au populeum & au nutritum ; je n'ai employé de plus qu'un peu d'esprit de vin & de l'eau vegeto-minérale. Avec ces remèdes on

peut guérir toutes les brûlures, comme le prouve celle-ci, qui étoit très-grave.

OBSERVATION:

D'une plaie de la croisse de l'aorte, & laquelle le malade a survécu six jours; par M. SASSARD, Chirurgien gagnant maîtrise de la Charité.

Un Domestique d'environ trente-six ans, d'un tempérament sanguin, reçut le 21 Avril 1772 à la partie moyenne supérieure & un peu latérale droite de la poitrine, un coup d'une de ces épées que l'on nomme *Carrelets*. Aussi-tôt il tomba dans une syncope qui dura deux heures; il fut saigné une fois dans la journée; le lendemain il entra à l'Hopital de la Charité; il avoit le pouls petit; se plaignoit d'un sentiment de pesanteur qu'il rapportoit à la partie antérieure de la poitrine; la respiration n'étoit pas gênée. On fit usage de topiques résolutifs, pour fomentier les environs de la plaie qui étoient échimofés, on le tint à une diète fort exacte. Le troisième jour le sentiment de pesanteur diminua; le quatrième il disparut entièrement; le pouls avoit repris son état naturel; le cinquième, il étoit tranquille, & il commença à prendre un peu de nourriture; dans la matinée du

fixième, il étoit gai, riant, lorsque tout-à-coup il se sentit foible, se jeta sur son lit, étendit les bras pour prendre un pot à l'eau sur sa tablette, poussa un long cri & expira.

A l'ouverture du corps, on trouva du sang épanché sous le muscle grand pectoral; ensuite on découvrit à peu de distance du sternum, entre la troisième & la quatrième des vraies côtes, l'ouverture par où l'épée avoit pénétré. Le péricarde contenoit de gros caillots de sang; l'aorte étoit percée à sa sortie du ventricule gauche, d'une petite plaie presque triangulaire.

Si l'on survit six jours à la lésion de l'aorte, l'ouverture des gros troncs n'est donc pas mortelle sur le champ. L'épanchement ne se manifeste pas par des signes certains, & le calme qui subsiste quelquefois à la suite des plaies pénétrantes de la poitrine, ne doit pas empêcher d'être très-attentif sur les suites funestes qui peuvent arriver. La syncope qu'éprouva le blessé à l'instant où il fut frappé, en suspendant le cours du sang, a facilité la formation d'un caillot; la diète, en diminuant les forces vitales, a empêché qu'il ne fût ébranlé. C'est-là certainement ce qui a retardé la mort: si l'on eût saigné abondamment, si la diète eût été conti-

SURLA CROSSE DE L'AORTE. 437
puée plus long-temps, l'abattement eût
peut être laissé au caillot le temps d'ac-
quérir plus de solidité, & d'adhérer d'a-
vantage; peut être eût-on sauvé ce ma-
lade.

Si l'on consulte les Auteurs, on y ren-
contre des exemples de personnes qui ont
survécu à des plaies du cœur, & le retard
de leur mort est dû de même à la for-
mation d'un caillot. *Saviard* rapporte
qu'un homme de vingt-six ans fut blessé
dans la poitrine, d'un coup d'épée dont
il mourut. Il vit à l'ouverture de son
corps, que le cœur avoit été percé de
part en part; le coup passoit du ventri-
cule droit au gauche, à travers la cloi-
son; de manière, dit *Saviard*, que le
blessé ne vécut pendant quatre ou cinq
jours, que parce que des grumeaux de
sang avoient bouché les plaies des ven-
tricules. On lit dans *Morgagni*, qu'un
homme de trente-cinq ans, qui reçut un
coup de couteau à la poitrine, vécut six
jours, quoique le ventricule droit fût
percé.

Ces exemples, ainsi que celui de l'Ob-
servation présente, montrent que le sixième
jour est assez constamment le terme
fatal de la durée de la vie dans les cas
semblables. Serait-ce parce que le sui-
nement des vaisseaux qui ont été divisés,

438 MOYEN D'ARRÊTER
détache alors le caillot qui avoit été formé, & que leur relâchement rend encore plus aisé? Y a-t-il possibilité de remédier à cet inconvénient qui tient à la marche que suit la nature dans la guérison des plaies? Au moins il est constant que jusqu'au-delà de ce terme, le moindre indice doit faire apporter les précautions les plus efficaces, & rendre très-circonspect sur le pronostic.

M O Y E N

*D'arrêter les hemorrhagies du nez, par M.
H. AUDOIN DE CHAIGNEBRUN,
Médecin employé aux maladies épidé-
miques & épizootiques, & Pension-
naire de Sa Majesté.*

Les Habitans des Provinces Méridionales de la France sont sujets, principalement dans les fortes chaleurs de l'été, à des hémorrhagies spontanées du nez. Elles sont souvent si excessives, que ni les saignées, ni les remèdes internes, ni les topiques n'apportent aucun soulagement. Il survient des syncopes très-longues & effrayantes; leur vie est réellement alors en péril: d'ailleurs la perte considérable du sang laisse, comme on

LES HÉMORRHAGIES DU NEZ. 439
le fait, beaucoup de foiblesse & d'autres
suites fâcheuses.

La compression, telle qu'elle se fait
ordinairement, est quelquefois insuffi-
sante, le sang coulant de la partie posté-
rieure des arriere-narines. Si l'on tam-
ponne alors plus fortement, on ajoute
seulement aux accidents que le malade
éprouve, un tourment dont on ne retire
aucun fruit; c'est ce qui m'a donné occa-
sion d'employer la compression dont je
vais faire mention.

Une femme de la Paroisse de S. Severin
en Poitou, ayant un saignement de nez
fort copieux, m'envoya chercher. Malgré
tous les moyens que je mis en usage, l'hé-
morrhagie revenoit d'un moment à l'autre,
de maniere que la malade tomba dans une
syncope qui me fit craindre pour ses jours.
Il ne découloit plus de son nez que de la
lymphe, mais en abondance. L'hémor-
rhagie venoit de la partie postérieure des
narines; il étoit essentiel d'empêcher que
le sang ne tombât dans le gosier. La com-
pression ordinaire avoit été inutile.

J'imaginai de lier par le milieu, avec
un gros fil, auquel je laissai une longueur
suffisante, un tampon mollet de charpie
en forme de bourdonnet, d'une grosseur
convenable, & après l'avoir trempé dans
du vinaigre, & chargé de poudre de terre

figillée, de bol d'arménie & de vitriol, au défaut d'autres astringents, je le pouffai avec une sonde jusqu'à la fin des arrièrenarines, à l'entrée du gosier. Je conduisis d'autres bourdonnets que j'appuyai sur ce premier, & quand les narines furent remplies, je tirai le fil pour ramener & assujettir les premiers tampons, tandis que je pouffois de bas en haut les dernier-placés; en sorte qu'étant mollets ils s'arrangerent aisément aux inégalités de l'intérieur du nez. Cette compression arrêta l'hémorrhagie; je laissai l'appareil vingt-quatre heures, & j'eus la précaution de ne tirer le bourdonnet introduit le premier, que six heures après les autres.

Comme cette méthode m'a réussi parfaitement contre cinq saignemens de nez formidables, je crois qu'on peut l'employer contre les hémorrhagies qui arrivent après l'extirpation des polypes. Elle est aussi simple & aussi facile à exécuter que celle qu'on emploie communément; & son heureux succès n'est pas douteux.



OBSERVATIONS

*Sur l'Air, par M. BERTHOLET,
Docteur en Médecine, brochure in-8°.
A Paris, chez P. F. Didot, le jeune, &c.
1776.*

Hales a retiré d'un ponce cubique de tartre brut, cinq-cent-quatre ponces cubiques d'air. Il falloit, dit M. Bertholet, rechercher si cette prodigieuse quantité d'air appartenoit à l'acide tartareux : en conséquence il s'est occupé de l'analyse de cette substance.

Une cornue, une vessie vide d'air adaptée verticalement à l'une des tubulures du ballon, des vaisseaux chauffés, pour en chasser l'air atmosphérique ; tel a été l'appareil de la distillation.

Il a passé d'abord un acide, ensuite une substance figée, semblable au beurre, pour la couleur & pour la consistance ; ayant augmenté le feu, cette substance s'est fondue, & c'est à ce moment que le récipient, ainsi que la vessie, se sont trouvés remplis de beaucoup plus de vapeurs qu'ils n'en pouvoient contenir ; car dans le commencement de l'opération il ne s'étoit dégagé que très-peu d'air.

L'expérience étant répétée avec moins de ménagement, les vapeurs se sont dégagées avec une impétuosité qui auroit brisé l'appareil, si heureusement elles ne s'étoient fait jour à travers les jointures ; l'eau chargée de cet air a précipité l'eau de chaux, & a présenté tous les phénomènes de l'eau imprégnée de l'air qu'on retire de la craie & des alkalis.

Deux onces de tartre contiennent, d'après le calcul de M. *Bertholet*, douze gros d'air fixe, & il conclut que cette substance saline n'est que l'air fixe uni à une portion d'huile.

Cette expérience, selon ce Chymiste, vient à l'appui de celles de M. le Duc de *Chaulnès* & de M. *Bewly*, qui assignent à l'air fixe un caractère marqué d'acidité.

De l'analyse précédente, M. *Bertholet* passe à celle de la terre foliée, pour voir l'analogie qui existe entre l'acide du tartre & celui du vinaigre.

La distillation d'une once de terre foliée de tartre a donné pour résultat 147 grains d'alkali & 429 grains d'acide ; lesquels 429 grains contiennent environ 131 grains d'air fixe, 130 d'air inflammable, & 168 grains d'huile & de phlegme.

L'air fixe est encore le principe d'acidité du vinaigre, & si ce dernier a une

action moindre que n'a le tartre, cela vient de ce qu'il contient moins d'air fixe & de ce qu'il se trouve encore affoibli par l'air inflammable.

Cet air inflammable est, selon notre Chymiste, de l'air saturé de phlogistique avec excès, & il le regarde, malgré cela, comme étant moins éloigné de l'état de l'air simple, que ne l'est l'air fixe lui-même.

C'est donc de cette portion d'air inflammable que dépend l'inflammabilité du vinaigre radical.

Si l'esprit de saturne est moins acide & plus inflammable que le précédent, cela vient, d'après la théorie qui vient d'être établie, de ce que l'acide acéteux enlève au plomb plus de phlogistique, & de ce qu'à son tour la chaux du plomb retient une portion de l'air fixe de l'acide acéteux.

M. Bertholet part de ce point pour expliquer l'inflammabilité & la composition des esprits ardents, qui, selon lui, ne sont que de l'air inflammable & du phlegme, auxquels une portion d'air fixe sert de *medium junctionis*, & c'est à ce dernier principe qu'il attribue la légère acidité de l'esprit de vin.

Il faut suivre dans l'ouvrage même le système de l'Auteur sur la fermentation, système qu'il soumet toutesfois aux expériences, & qu'il se promet d'abandon-

ner de bonne-foi, si elles ne vérifient pas ses idées.

M. *Bertholet* a ensuite traité le sel d'oseille, substance bien plus acide que ne l'est le vinaigre, & même le tartre, & il n'est pas question dans cette analyse de l'air fixe, d'où il faut conclurre sans doute que l'air fixe n'est pas toujours le principe de l'acidité : il est honnête de citer une expérience qui contredise son système, surtout lorsqu'on pouvoit la passer sous silence.

Du regne végétal M. *Bertholet* passe au regne minéral, & dit qu'une grande partie de la masse des montagnes est composée d'air fixe; ensuite il examine le regne animal, & prouve l'abondance de ce principe dans l'alkali volatil concret, qui contient plus de moitié de son poids d'air fixe.

Mais cet air n'est pas le seul que contiennent les matieres animales. L'urine donne beaucoup d'air simple, ajoute M. *Bertholet* : ne pourroit-on pas lui faire une objection ? que cette portion d'air simple a été dans le principe de l'air fixe qui change de nature, qui s'est décomposé, & qui enfin a pris le caractère de simplicité, qu'il n'avoit pas dans l'origine. Le degré de feu que l'on est obligé de donner dans l'opération du phosphore, est

sans doute bien capable d'opérer cette décomposition de l'air fixe.

On trouve encore beaucoup de cet air simple dans les cheveux, dont M. *Bertholet* a fait l'analyse avec assez d'attention pour prononcer sur celle de M. *Haller*, (*Elément. Physiolog. tom. V.*) laquelle ne lui paroît pas fort exacte. Il est très-possible cependant que celle de ce savant Médecin ne manque pas d'exactitude, quoique différente de celle de M. *Bertholet*. La différence entre les cheveux qu'ils auroient analysés l'un & l'autre, suffit pour donner des variations dans les résultats. La diversité d'âge, de sexe, de constitution, peuvent en apporter une très-grande : voici ceux que présente M. *Bertholet*.

Deux onces de cheveux lui ont donné
Alkali volatil concret . 1 gros, dix grains.
Phlegme 2 gros & demi.
Huile 4 gros.
Charbon 4 gros & demi.

Cette huile brûle en scintillant comme les cheveux, & reste sous forme concrète jusqu'environ au dix-huitième degré de chaleur du thermomètre de Réaumur. Nous observerons que ce phénomène ne peut être dû qu'à une portion de l'humidité & du sel volatil que retiennent les huiles empireumatiques récemment dis-

tillées, & en ce cas l'huile des cheveux ne feroit plus exception.

Leur charbon a donné des molécules de fer attirables par l'aimant ; fait connu. Ce métal existant dans presque toutes les matieres animales.

En évaluant à un gros, dix-huit grains d'alkali, le phlegme & l'huile perdus dans l'opération, il reste deux gros & demi pour le poids de l'air.

M. *Bertholet*, qui a trouvé l'air en abondance dans presque tous les corps, veut en revanche en trouver beaucoup moins que les Chymistes ne l'ont cru jusqu'à cette heure, dans la composition des os ; & depuis que l'on fait des expériences sur l'air des corps, dir-il, il s'est glissé une erreur à laquelle l'illustre *Haller* a eu part. Plusieurs Savans sont dans l'opinion que plus une substance organisée est dure, plus elle contient d'air, & ils regardent l'air comme le ciment qui unit les parties des corps, lesquelles se séparent dès que l'air s'échappe.

C'est cette théorie que M. *Bertholet* veut détruire ; mais pour y parvenir, il falloit (sur-tout d'après la remarque qu'il fait, qu'il y a beaucoup de variétés dans les os) multiplier ses expériences & ne pas choisir de préférence le crâne d'un Sujet avancé en âge ; car si le bois d'un cerf,

au-lieu de se renouveler , restoit cinquante ans sur la tête de l'animal , il ne produiroit plus sans doute les mêmes phénomènes à la distillation : il pourroit se faire qu'il donnât alors beaucoup plus de terre , & en revanche moins d'air que l'on n'en retire , le bois étant plus jeune. Les observations qui suivent cette analyse , & qui se trouvent à la page 29 , méritent de trouver place ici.

« C'est cette terre qui, en s'accumulant, ossifie les cartilages (a) ; roidit nos ressorts & nous conduit au terme fatal. Lorsque quelques circonstances en empêchent le dépôt , la vie peut se prolonger beaucoup au-delà du terme ordinaire : c'est ce qui a fait la grande vieillesse de *Jenkins* , qui vécut 169 ans , & de *Thomas Paré* , qui mourut de pléthore à 152 : l'on trouva encore dans ce dernier les pieces du sternum défunies.

Le ramollissement des os prouve manifestement que cette terre trouve quelquefois une issue : cet effet ne pourroit-il pas être ménagé par l'art ? Il paroît que les urines se chargent de cette terre , qui en forme en grande partie le dépôt. Cette considération me feroit croire qu'il seroit bon de substituer l'abondance des urines

(a) *Haller* , Mém. sur les Os.

à la transpiration , qui ne peut donner issue qu'aux liqueurs les plus subtiles , & qui étant sujette aux influences de l'atmosphère , est la source d'une infinité de maladies. *Bacon* regarda déjà la diminution de la transpiration comme un moyen de prolonger la vie ».

On trouve ensuite des observations intéressantes sur la décomposition & la recomposition des savons : je dis des savons , parce que ces expériences nous en présentent de plusieurs especes.

L'eau de chaux décompose le savon ordinaire ; mais de cette décomposition du savon alkalin résulte un savon calcaire , c'est-à-dire , une union de l'huile du savon , & de la terre calcaire de la chaux ; espèce de savon insoluble dans l'eau , & soluble dans l'esprit-de-vin chaud.

Ce savon calcaire peut être décomposé par l'alkali volatil , comme par l'alkali fixe ; mais il faut que ces alkalis soient susceptibles de faire effervescence , sans quoi la décomposition n'a pas lieu : de cette union de l'alkali volatil avec le savon calcaire , il en résulte un savon ammoniacal , qui se dissout en petite quantité dans l'eau , & en grande quantité dans l'esprit-de-vin. Ce savon pourroit être , selon M. B. d'un excellent usage dans l'économie animale , & nous sommes bien

bien de son avis, malgré les inconvéniens que présente cette préparation : ſçavoir, que ce ſavon ſe décompoſe pour peu que l'air ſ'introduiſe dans les flacons où l'on eſt obligé de le conſerver. Quand cela arrive, l'alkali volatil ſ'échappe, & il ne reſte qu'une huile fluide; ce qui donne lieu de craindre que ce ſavon ne réſiſte point aſſez à l'action de l'eſtomac, & qu'en ſe ſéparant, il n'agiſſe comme l'alkali volatil à nud.

Le ſavon ſe grumele dans les eaux ſéléniteuſes; phénomène qu'on n'a point encore expliqué, & dont M. *Bertholet* paroît avoir faiſi la cauſe, que voici : l'acide de la ſélénite ſ'unit à l'alkali, & la terre de cette ſubſtance ſaline devenue libre, ainſi que l'huile du ſavon, contractent enſemble une union, d'où réſulte un ſavon terreux, que l'on décompoſe, en ajoutant un acide quelconque : alors les floccons diſparoiſſent, & l'huile vient nager à la ſurface.

L'alun décompoſe pareillement le ſavon, mais avec les mêmes loix, c'eſt-à-dire, qu'il réſulte une nouvelle eſpece de ſavon, compoſé de l'huile & de la terre bāſe de l'alun. Ce ſavon ne ſe grumele point, & paroît avoir avec le ſavon calcaire des différences, mais que

450 OBSERVATIONS

notre Auteur n'a point examinées.

M. Bertholet passe de-là à l'examen de la bâte de l'alun : elle s'unit, dans la précipitation, à une assez grande quantité d'air fixe pour l'abandonner ensuite dans la calcination, où elle perd plus du tiers de son poids. Privée alors de la faculté de faire effervescence, elle n'a pas plus de causticité, qu'elle n'en avoit auparavant.

La premiere partie de cet Ouvrage est terminée par la décomposition du sel ammoniac avec divers intermedes, tel que le plomb précipité de l'acide nitreux par un alkali effervescent : ce moyen a donné beaucoup d'alkali volatil concret ; *ce qui confirme que les précipités contiennent, sans altération, l'air fixe qu'ils ont retenu des alkalis précipitans, & que c'est à lui, en grande partie qu'est due l'augmentation de leur poids.*

Il examine ensuite la distillation de ce sel avec le safran de Mars, & le safran de Mars astringent Ces deux préparations, qu'on confond relativement à leurs vertus, & qu'on regarde comme deux chaux métalliques, devant partager les mêmes propriétés, paroissent contenir des principes divers, à en juger par la maniere dont ils décomposent le sel ammoniac. L'alkali volatil, retiré par

L'intermede du safran de Mars apéritif, fait une vive effervescence; & il n'a point du tout cette propriété, lorsqu'on se sert du safran de Mars astringent, par la raison que le premier, semblable à la rouille, est le fer uni, en partie, à l'air fixe, & que, si le safran de Mars astringent contient de l'air, ce n'est point de l'air fixe.

Telle est la conclusion de cette première partie, « l'air fixe se trouve donc abondamment dans les trois regnes, & il entre pour beaucoup dans la composition des corps : il paroît être le seul acide des végétaux ; nous ne connoissons encore rien qui soit capable de le détruire ; c'est une substance de l'espece de l'acide vittrorique, de l'acide nitreux, &c. un mixte dont les propriétés sont trop différentes de celles de l'air commun, pour qu'on puisse le confondre avec lui, & je crois qu'il vaudroit mieux l'appeller l'acide univrsel, si les noms n'étoient pas indifférens, dès qu'on apprécie la signification. »

Nous réservons la seconde partie de ces observations intéressantes pour le Journal suivant. Les Sciences gagneroient infiniment, & les Savans pourroient suffire à la lecture de tous les Livres, s'ils avoient l'heureuse précision avec laquelle M. Bertholet communique ses idées & ses expé-

riences : elles annoncent des connoissances profondes.

S U I T E

Des Observations sur l'Apoplexie.

Il n'est pas rare de voir ici, & notamment dans certaines constitutions de l'air, des gens mourir d'apoplexie en peu d'heures, & même dans l'espace de quelques minutes. Nous en voyons même quelquefois tomber morts en marchant, & sans qu'on puisse venir à temps à leur secours : dans le moment de la chute, le visage & le contour du cou se couvrent d'un rouge obscur ; les vaisseaux de la conjonctive s'engorgent de sang dans le moment ; la langue se gonfle & devient bleuâtre ; il s'échappe par fois quelques gouttes de sang du nez, sur-tout à de jeunes gens d'une constitution sanguine. Si après la mort on fait l'ouverture du crâne, on trouve le contour du cerveau inondé de sang : le poumon en est aussi engorgé, & les veines jugulaires sont fort tuméfiées. On désigne communément cette affreuse maladie sous le nom de *coup de sang*, dénomination que nous croyons lui convenir à très-juste titre.

L'Apoplexie étant la privation ou l'abolition des fonctions des sens & des mouvemens volontaires, le siège immédiat de cette maladie, doit résider dans la partie du cerveau, dont ces opérations de l'économie animale dépendent essentiellement. Cette partie appelée par les Physiologistes le *Sensorium commune*, est la substance blanche du cerveau; mais on ne convient point généralement si c'est dans la totalité de cette substance que réside l'organe du *Sensorium commune*, ou si ce n'est que dans une portion de cette substance; la question n'est pas difficile à décider: cet organe doit être dans tous les points de la substance du cerveau, qui sont la racine & le principe des nerfs, qui se distribuent aux organes des sens & des mouvemens volontaires; c'est de la moëlle allongée & de la partie blanche de la moëlle de l'épine que partent ces nerfs: mais on sait que la moëlle allongée, dont celle de l'épine est la continuation (a), est un

(a) La colonne médullaire, qui depuis la protubérance annulaire, appelée vulgairement le pont de Varole, s'étend le long du canal formé par l'union des vertèbres jusqu'au bas de l'os sacrum, forme un corps à-peu-près cylindrique, lisse & uni dans toute son étendue, & qui se termine par un faisceau de cordons médullaires, d'un tissu plus

paquet de fibres médullaires, qui sont des appendices ou des prolongemens de la

ferme & plus serré que le corps ; (ce sont les racines des gros nerfs qui vont se distribuer aux extrémités inférieures du corps.) Il regne néanmoins, dans toute la longueur de cette colonne, deux rainures opposées l'une à l'autre ; l'une antérieure & l'autre postérieure, qui ne s'étendent gueres qu'à environ une ligne de profondeur. En écartant les bords de ces rainures, on voit que les filets médullaires, qui composent cette substance, s'entrelacent de manière qu'ils passent obliquement de l'une à l'autre partie latérale. Ce croisement n'est cependant sensible que dans la partie supérieure de la colonne, dite la moëlle allongée, dont la substance est blanche dans toute son épaisseur. A la hauteur de l'articulation de la première vertèbre du cou avec la seconde, le centre de cette colonne est formé d'une substance grise & analogue à la substance corticale du cerveau, qui ne s'étend néanmoins que jusqu'à la dernière vertèbre du dos.

Quoique nous n'ayons point de notion précise & évidente de la texture intime du cerveau & de ses parties accessoires, on ne peut gueres douter que ce viscere ne soit de la nature des organes sécrétoires ; que sa partie corticale ou cendrée ne serve à la sécrétion d'un fluide, & que sa partie blanche ou médullaire ne soit un amas de tuyaux très-déliés, destinés à recevoir la matière filtrée & la transmettre dans les filières des nerfs, &c. La substance grise, observée dans le centre de la moëlle épinière, étant de même nature que la partie corticale du cerveau, doit en avoir les propriétés. Elle opere donc aussi la sécrétion d'un fluide de même nature que celui qui se sépare dans le cerveau. Ce

substance blanche du cerveau & du cer-
velet ; quelques-uns même des nerfs de

fluide doit être d'une ténuité proportionnée à celle des tuyaux qui composent la partie blanche du cerveau , & à ceux qui forment le tissu des nerfs : on l'a comparé à la lumière & à la matière électrique , & on le désigne communément sous la dénomination d'*esprits animaux*. Quelques-uns le nomment *suc nerval*.

On fait une distinction générique des nerfs que fournit la partie de la colonne médullaire, renfermée dans le canal de l'épine, de ceux qui sortent du crâne, en désignant ceux-ci par le nom de nerfs vertébraux. D'après ce que nous venons de dire, il sembleroit que ces derniers nerfs doivent être indépendans du cerveau, pour les fonctions des parties auxquelles ils vont se terminer. De plus, la moëlle de l'épine a plus de volume ou d'épaisseur aux endroits d'où partent les gros cordons de nerfs qui vont se distribuer aux extrémités du corps, tant supérieures qu'inférieures. Néanmoins il paroît constaté que la substance blanche de la moëlle de l'épine est en grande partie la continuation de celle qui constitue la moëlle allongée, ou qu'elle est un prolongement des fibres médullaires que nous avons observé composer cette substance ; que par conséquent les nerfs des paires vertébrales sont dans une dépendance absolue du cerveau : ceci paroît évidemment prouvé dans la paralysie ou l'hémiphlégie des parties situées depuis la tête jusqu'aux pieds, qui s'ensuit souvent d'une cause qui n'affecte que les organes renfermés dans l'intérieur du crâne. La mort prompte qui suit la compression du commencement de la moëlle épinière par la luxation d'une des premières vertèbres du cou, en est encore une preuve convaincante.

ce genre, partent immédiatement de cette substance, comme nous l'avons déjà observé des nerfs optiques & olfactifs : ainsi il paroît décidé que le *Sensorium commune* réside dans la substance blanche du cerveau généralement pris. Par conséquent, le siège de l'apoplexie & des maladies qui lui sont accessoires, doit résider dans cette substance.

Il est rare néanmoins que les causes productives de l'apoplexie, s'étendent jusqu'au cervelet, par la raison que la substance blanche qui entre dans sa composition, étant d'un petit volume, doit donner moins de prise à l'action de ces causes, sur-tout à la compression, qui est la cause la plus ordinaire de cette maladie, & parce que le repli de la dure-mère, appelé la tente du cervelet, le garantit à certain point de l'impression des causes qui agissent de préférence sur le cerveau proprement dit, à cause de sa masse volumineuse, de la grande quantité de vaisseaux qui l'arrosent, & des cavités considérables qui sont creusées dans son centre, & qui sont susceptibles de collection de fluides différens, comme nous l'observerons ci-après.

Nous avons pourtant des exemples, par lesquels il est démontré que les causes de l'apoplexie s'étendent quelquefois jus-

qu'au cervelet, & même sans que la mort s'ensuive, au moins promptement comme on en étoit autrefois persuadé (a).

(a) Cette opinion est fondée sur l'idée que l'on a toujours eue, que les nerfs qui, partant de la moëlle allongée du cerveau, vont se distribuer aux organes vitaux, proviennent spécialement du cervelet; en conséquence on a cru qu'une compression considérable, ou une lésion notable de cette dernière partie, devoit causer une mort prompte, en arrêtant les fonctions de ces nerfs: mais il est de fait que des personnes ont survécu plus ou moins de temps à des plaies considérables du cervelet, à celles même où une partie de sa substance avoit été enlevée, & à des dépôts qui l'avoient consumée; des animaux ont vécu plus ou moins de temps après qu'on leur a eu enlevé le cervelet. D'ailleurs on a vu des enfans naître sans cerveau & sans cervelet, bien constitués d'ailleurs; les fonctions des organes vitaux n'en avoient point paru altérées: on pourroit dire, à la vérité, qu'en pareil cas, les paires vertébrales, qui fournissent quelques rameaux de nerfs à ces organes, suppléent à ceux qui leur viennent ordinairement de la moëlle allongée; mais on a vu quelques enfans ou fœtus sans cerveau ni moëlle de l'épine; dans ce cas, on a encore la ressource du grand nerf sympathique, qui fournit aussi quelques rameaux aux organes vitaux: mais que pourra-t-on répondre à ce qui arrive à des animaux auxquels on coupe tous les nerfs qui y aboutissent, & en qui le cœur n'en continue pas moins ses mouvemens? ils persistent même un temps plus ou moins considérable, après avoir séparé ce viscère du corps: il y a plus, c'est que le cœur de divers animaux, coupé

Les symptômes précurseurs de l'apoplexie d'une pareille cause, sont une

par morceaux, est encore susceptible de mouvement.

Ces faits bien avérés, ont déterminé un Savant de ce siècle (*M. de Haller*) à prononcer que les nerfs n'entrent pour rien dans la cause de l'action musculaire des organes, dont les fonctions sont indépendantes de la volonté; que cette action n'est dûe qu'à la mécanique particulière de la fibre musculuse de ces organes, susceptible d'irritabilité ou de contraction par une cause accessoire, mais indépendante du cerveau & du système nerveux; que pour le cœur en particulier, son état alternatif & continu de contraction & de relâchement, dans l'état naturel, dépend de l'irritation causée par l'abord du sang veineux, que les veines-caves & le sac pulmonaire versent dans les oreillettes & dans les ventricules.

Mais, comme le remarque très-bien *M. de Sauvages*, cette façon de penser ne cadre nullement avec les règles de la mécanique: il faut nécessairement avoir recours à une cause primitive & active, qui détermine l'action du cœur; & cette cause ne paroît devoir provenir que des nerfs. Pourquoi, en effet, l'action musculaire des organes, dont les mouvemens sont indépendans de la volonté, seroit-elle moins dépendante des nerfs, que celle des parties dont les mouvemens y sont subordonnés? A quoi serviroient donc les nerfs qui vont se distribuer au cœur? Toute la différence que nous reconnoissons entre ces nerfs & ceux qui se distribuent aux muscles soumis à l'empire de la volonté, c'est que ceux-ci, selon la remarque de *Boerrhaave*, pa-

tension incommode dans la région postérieure de la tête, des douleurs profondes dans la partie de l'intérieur du crâne, correspondante à cette région; l'engourdissement des extrémités inférieures, des défaillances, des syncopes, &c.

Le cerveau, proprement dit, est partagé dans son sommet en deux parties

roissent perdre leur sensibilité dans la substance du cœur : il en est de même de ceux qui vont se distribuer à plusieurs viscères, & notamment au foie & aux reins. Cet arrangement étoit nécessaire pour le cœur en particulier, dont les mouvemens continuels lui communiqueroient un sentiment d'angoisse & de douleur, si les nerfs qui en font partie, étoient susceptibles de sensibilité.

Il résulte seulement des expériences faites sur le cœur des animaux, & que nous avons rapportées ci-dessus, que l'esprit animal ou vital subsiste encore quelque temps dans les nerfs séparés de leur principe, & que, répandu dans la substance du cœur, il y est encore susceptible de quelque impression; c'est la façon de penser du célèbre Auteur du Traité du Cœur. Il en est de même des autres organes vitaux; mais si la correspondance de ces organes avec l'origine des nerfs qui y aboutissent se trouve abolie d'une manière quelconque, leurs fonctions ne peuvent se soutenir long-temps, comme le prouvent même nombre d'observations que l'on allegue en preuve contraire. Nous pourrions aisément en citer de notre connoissance, confirmatives de ce que nous avançons, si nous ne craignons de nous étendre trop loin.

latérales, séparées par un sillon profond, qui s'étend depuis le front jusqu'à l'occiput, & qui reçoit le grand repli de la dure-mère, appelé *la faux*. Ce sillon, dans la région antérieure, descend jusqu'à la base du crâne, dans l'espace d'environ deux travers de doigts. On observe la même circonstance du côté de l'occiput; de façon que les deux masses en question ne sont unies l'une à l'autre que dans le centre du sphéroïde, que forme la surface du cerveau par une bande médullaire, appelée le corps calleux, qui n'a guères plus de trois travers de doigts de longueur, & au-dessous de laquelle se trouve la voûte à trois piliers, &c. Le cervelet est aussi partagé en deux parties latérales: ce partage est marqué à sa partie antérieure & supérieure par les deux éminences vermiculaires qui s'étendent de devant en arrière, & à la partie postérieure & inférieure par un enfoncement considérable, dans lequel est reçu le cinquième repli de la dure-mère. Nous avons déjà observé que la colonne médullaire, qui est de la base du cerveau, & s'étend jusqu'au bas de l'épine du dos, est aussi partagée dans toute sa longueur en deux parties latérales, par une double rainure.

Ainsi cet organe important, qui est

Le principal ressort de l'économie animale, est pour ainsi dire doublé. Il semble que dans cet arrangement l'Auteur de la nature ait eu en vue de pourvoir plus efficacement à la conservation de l'individu, afin qu'un des côtés du cerveau se trouvant affecté d'un dérangement assez marqué pour entraîner le désordre dans l'économie animale, l'autre pût y suppléer au point d'en empêcher la destruction. Aussi est-il assez rare que les causes productives de l'apoplexie s'étendent au-delà d'un des deux hémisphères du cerveau, comme nous aurons lieu de le vérifier par les observations que nous rapporterons ci-après. C'est la raison pour laquelle la paralysie, consécutive de l'apoplexie, n'attaque guères communément qu'un côté du corps, & c'est toujours, ou presque toujours, le côté opposé à celui du cerveau où réside la cause de l'apoplexie, comme nous l'avons vérifié par l'ouverture d'un grand nombre de cadavres; le croisement des fibres médullaires, qui composent la moëlle allongée, en fait aisément concevoir la raison.

L'apoplexie consiste dans le défaut de transmission du fluide nerval de la partie blanche du cerveau, dans les organes des sens & des mouvemens volon-

taires. Cette transmission peut être interceptée par des causes qui agissent immédiatement sur cette partie du cerveau, & par des causes qui n'agissent pas immédiatement sur elle.

Entre les causes de la première classe, une des plus communes, c'est la compression de la partie blanche par l'épanchement ou la collection d'un fluide quelconque dans les grandes cavités de l'intérieur du cerveau, capables de dilater leurs parois plus ou moins fortement. L'épanchement ou la collection peut être de sang, de matière purulente & de lymphe. S'il a lieu dans les trois ventricules du cerveau proprement dit, il s'ensuivra une compression de tous les points de la circonférence de ces cavités, qui sera proportionnée au volume de la matière épanchée, & dont toutes les parties adjacentes se ressentiront de proche en proche, par la raison que dans l'état naturel il n'y a pas de vide dans le crâne, qui, chez les adultes, ne peut prêter à la dilatation dans aucun point. Dans ce cas toute l'étendue de la substance blanche des deux hémisphères du cerveau, le corps calleux, la voûte à trois piliers, les couches des nerfs optiques, les corps cannelés, la moëlle allongée, même en tout ou en partie, se-

sont plus ou moins comprimés, & il en résultera une apoplexie du premier ordre, consistant dans l'abolition absolue de tous les sens, & la paraplégie ou la paralysie de toutes les parties du corps, qui reçoivent leurs nerfs des parties mentionnées.

Les amas de lymphe ou de sérosité se font toujours lentement & peu-à-peu ; l'apoplexie, qui en est l'effet, est annoncée de loin ; au-lieu que les épanchemens de sang se font en peu de temps, & causent une mort prompté.

Dans l'état naturel, il se trouve toujours dans les ventricules du cerveau un peu de lymphe, destinée à lubréfier leurs parois, & à les empêcher de contracter des adhérences dans les différens points où ils se touchent. Cette lymphe, qui s'échappe en forme de rosée des orifices des artérioles lymphatiques, est reprise par des vaisseaux inhalans, de sorte qu'il s'en fait un renouvellement continuel par les forces vitales. S'il arrive que la résorption ne s'en fasse point dans la proportion de la quantité déposée, son accumulation étendra nécessairement les parois des cavités en question, & causera une compression proportionnée au volume accumulé. Portée à un certain point, elle causera l'apoplexie ou la pa-

ralysie des parties du corps, qui reçoivent leurs nerfs de la partie comprimée du cerveau.

Ce genre de collections est assez commun : nous en avons trouvé dans nombre de cadavres. Elles sont le plus souvent la suite de quelque langueur, & des maladies chroniques, qui intéressent la tête. Dans ces circonstances, où les forces vitales se trouvent considérablement affoiblies, l'action tonique subsiste encore plus ou moins dans les artères quelconques, pendant qu'elle est abolie dans les capillaires veineux : par-là l'on conçoit que la résorption de la lymphe déposée dans lesdites cavités, ne peut se faire en proportion de la quantité qui s'y épanche.

Nous présumons que ces collections proviennent en grande partie des vaisseaux qui composent le plexus choroïde, puisque dans ces circonstances on trouve ces vaisseaux plus ou moins dilatés. On observe même souvent des grains blancs & muqueux, de différent volume, dispersés dans ce tissu, & quelquefois de vraies hydatides. Par de semblables collections les cavités du cerveau acquièrent plus d'étendue ; leurs parois ont par conséquent une plus grande surface, & ainsi les fibres médullaires qui les composent en sont plus allongées & en même temps amincies.

amincies. Mais la finesse & la délicatesse de leur tissu ne peut résister long-temps à cet état violent ; elles perdent leur ton , & leurs cavités s'obliterent. Pour peu que cet état persiste , elles ne peuvent plus être rétablies. C'est par cette raison que les paralysies , qui sont l'effet d'une pareille cause , deviennent souvent incurables ; car quoiqu'il ne soit pas impossible que la collection de lymphe , qui a produit la maladie , soit résorbée , l'état morbifique n'en persiste pas moins , parce que le désordre des solides ne peut pas être réparé.

Un homme étoit resté hémiplégique à la suite d'une apoplexie. Deux ans après , en 1753 , il succomba dans mon hospital de S.-Sauveur à une fièvre continue, compliquée de tetanos. J'ordonnai l'ouverture du cadavre. Le crâne enlevé , nous trouvâmes le sommet du cerveau affaissé sur lui-même , de façon qu'il ne remplissoit point cette boîte osseuse. Nous en aperçûmes bientôt la cause , en pénétrant avec le scalpel dans les ventricules latéraux. Leur capacité se montra évidemment d'une plus grande étendue qu'elle ne devoit l'être , quoiqu'il ne s'y trouvât qu'une petite portion de sérosité. Nous en avons conclu que l'élargissement de ces cavités

avoit été l'effet d'une ancien amas de pareille humeur, porté à un point assez considérable pour faire sur la substance médullaire, composant les parois de ces cavités, une compression capable de causer l'apoplexie & la paralysie qui s'en est ensuivie ; que cette humeur avoit été néanmoins résorbée en grande partie, soit avant la dernière maladie par le rétablissement des forces vitales, soit par l'action redoublée de ces mêmes forces pendant la durée de la maladie à laquelle le sujet venoit de succomber.

Lorsque la compression & la distension des fibres médullaires n'a point été portée à un point extrême, & que la maladie ne date pas de fort loin, il se peut faire que quelque secousse considérable du genre nerveux, ou un soulèvement violent des forces vitales, leur restituent le ton qu'elles ont perdu, & rétablissent celui de leurs parties accessoi-res, au point de faire rentrer dans les voies de la circulation l'excédent des sérosités amassées. J'ai vu un homme d'une cinquantaine d'années, être délivré, par un violent accès d'épilepsie, d'un engourdissement général du corps, qui étoit la suite d'une atteinte d'apoplexie, laquelle paroissoit avoir été le

produit d'une cause de l'espèce dont il est question (a).

Une Dame, âgée d'environ quarante-trois ans, d'un tempérament vif & sensible, mais assez fort, eut une couche laborieuse à la suite de plusieurs autres qui s'étoient succédées de près, & dans laquelle la matrice fut offensée. Après avoir essuyé, pendant trois mois, une fièvre compliquée de divers accidens fâcheux, les extrémités inférieures lui enflèrent, & une légère élévation du ventre fit soupçonner un commencement d'ascite. De plus, on eut des indices de quelque collection lymphatique dans les ventricules du cerveau. On s'étoit bien gardé de violenter la nature par des remèdes agaçans. Dans ces circonstances, quelques accès d'épilepsie, survenus tout-à-coup, amenèrent un flux d'urine si abondant que le lit de la malade en fut inondé; de sorte que ces accès, qui ne revinrent plus dans la suite, non-seulement la délivrèrent de son commencement d'hydropisie, mais même la garantirent de l'apoplexie, qui est la suite

(a) Cet événement est d'autant plus remarquable, que les accès d'épilepsie, survenant à l'apoplexie, aggravent ordinairement la maladie, & présagent la mort.

ordinaire des collections de sérosités dans les ventricules du cerveau.

L'apoplexie d'une pareille cause est ordinairement annoncée de longue main par un sentiment de foiblesse & d'inertie dans tout le corps; le pouls est lent & foible, le visage pâle, les yeux ternes & comme surchargés d'humidité; il survient des vertiges: lorsque l'apoplexie approche, on a des absences d'esprit, la mémoire est en défaut, le corps s'engourdit, les jambes chancelent en marchant, elles manquent sans raison apparente, des nuages obscurcissent la vue, &c. Il se fait par fois dans les cavités du cerveau des collections de lymphe, qui sont le produit d'une cause différente de celle que nous venons de désigner, à sçavoir de quelque maladie aiguë attaquant le cerveau. A l'ouverture du crâne des personnes qui y succombent, on trouve les ventricules du cerveau dilatés par une quantité plus ou moins considérable d'une lymphe rougeâtre, suite de l'engorgement des vaisseaux sanguins, qui se distribuent à ce viscere par l'intermede de la pie-mere. Nous avons trouvé de pareils amas dans quelques personnes mortes de la fièvre phrénétique, ou à la suite de pareille fièvre.

Il arrive assez souvent que des malades, après avoir échappé à la violence des symptômes de cette fièvre, périssent dans la convalescence tout-à-coup & contre toute attente. C'est à une cause de ce genre que l'on doit l'attribuer, lorsque d'ailleurs il ne se présente aucune circonstance sensible que l'on puisse accuser. On doit craindre ce sinistre événement, lorsque les convalescens restent tristes, pesans, & affaiblés, quoiqu'alimentés de choses les plus propres à rétablir leurs forces, avec un visage pâle & livide, les yeux larmoyans & plus ou moins saillans; principalement si des affections vertigineuses se joignent à ces circonstances, ainsi que des défaillances, & l'engourdissement des extrémités du corps.

Ces divers amas, ou collections sont assez souvent bornés à une seule cavité du cerveau. C'est pourquoi la paralysie, consécutive de l'apoplexie, n'attaque souvent qu'un côté du corps. Ces amas peuvent avoir lieu dans d'autres cavités que dans celles du cerveau proprement dit; il s'en est trouvé dans celle qui est à la base du cervelet, & que l'on appelle le quatrième ventricule. De-là la matière peut se glisser dans le canal de l'épine, & faire une compression proportionnée

à son volume, sur la racine de la moëlle épiniere; en pareil cas, le cerveau proprement dit ne se trouvant point affecté, il ne s'ensuit point de symptôme caractéristique de l'apoplexie, mais bien des paralysies, particulieres aux organes qui reçoivent leurs nerfs de la partie de la substance médullaire comprimée par l'épanchement.

P R I X P R O P O S É

Par la Société & Correspondance de Médecine.

La Société & Correspondance Royale de Médecine, dans sa premiere Séance, tenue le Mardi 13 Août, après avoir déterminé la forme de ses travaux, a proposé le sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, qui sera distribué dans la Séance du second Mardi d'Août 1777 à l'Auteur du Mémoire qui sera jugé avoir le mieux répondu à la question suivante :

Déterminer dans les fievres exanthématiques, quelles sont les circonstances dans lesquelles le régime rafraichissant est préférable à celui qui est échauffant, & celles où il faut employer une méthode contraire.

Ceux qui concourront à ce prix écarte-

ront tout ce qui pourroit avoir la moindre apparence de système, & se souviendront que, si l'on avoit donné moins de confiance à la théorie, on ne seroit point obligé d'en appeler au tribunal de l'expérience.

Les Mémoires seront adressés, francs de port, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, avant le premier Juin 1777, à M. *Vicq d'Azyr*, Médecin Consultant de Monseigneur le Comte d'Artois, premier Correspondant avec les Médecins du Royaume, demeurant à Paris, rue du Sépulchre.

Nota. Nous invitons ceux qui se proposent de s'occuper de cette question intéressante, de lire le Mémoire sur les méthodes rafraîchissantes & échauffantes, par M. de *Boissieu*, qui a remporté le prix proposé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour l'année 1770. On a joint à ce Mémoire un extrait de la Dissertation de M. *Godard*, qui a eu l'*accessit*: le tout de 344 pages sans la Préface. A Dijon, chez *Cause*, Imprimeur du Parlement, 1772.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES. SEPTEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A.1. du lever du S.	A.2b. du Soir.	A.3b. du Soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pon.	Lig.	Pon.	Lig.	Pon.	Lig.
1	10	17	12	27	7	27	8	27	7
2	10	17	10	27	6	27	5	27	6
3	10	14	10	27	6	27	7	27	7
4	10	14	9	27	7	27	6	27	7
5	9	13	10	27	9	27	9	27	10
6	7	14	11	27	11	27	11	28	0
7	7	17	12	27	11	27	9	27	8
8	10	12	9	27	6	27	7	27	6
9	7	16	11	27	8	27	9	27	11
10	8	16	12	27	11	28	0	28	0
11	8	18	12	28	0	28	1	28	1
12	8	17	13	28	1	28	1	28	0
13	9	18	13	28	0	28	0	27	11
14	9	19	15	27	10	27	10	27	10
15	11	14	13	27	10	27	10	27	10
16	11	16	11	27	11	28	0	28	0
17	9	16	13	28	0	28	0	27	11
18	11	13	9	27	9	27	9	27	10
19	7	13	7	27	11	27	11	27	11
20	3	11	6	28	0	28	0	28	1
21	3	12	6	28	1	28	2	28	2
22	6	12	7	28	1	28	0	28	0
23	4	13	9	27	10	27	10	27	10
24	5	15	11	27	10	27	10	27	10
25	9	17	11	27	9	27	8	27	6
26	11	17	11	27	4	27	5	27	5
27	9	13	10	27	6	27	8	27	9
28	6	14	8	27	9	27	8	27	8
29	9	14	10	27	9	27	11	27	11
30	9	16	12	27	11	27	10	27	10

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>3. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. couvert.	S-O. beau.	S. beau.
2	S. nua. vent.	S-O. co. pl. v.	S-O. beau.
3	S-O. c. pl. v.	S-O. couv. pl.	S-O. couvert.
4	S. couv. plu.	O. <i>idem.</i>	O. beau.
5	O. nuage, v.	S-O. beau, to.	O. beau, au- rore bor.
6	N-O. nuage.	N-O. beau.	N. beau.
7	N-E. cou. br.	S. nuages.	S. couvert.
8	S-O. couv. pl.	O. couv. plu.	S-O. couv.
9	N. beau.	N. beau.	N. beau.
10	N. beau.	N. beau.	N. beau.
11	N. beau.	N-O. beau.	N-O. beau.
12	N-O. be. br.	N-O. beau.	N-O. beau.
13	N-E. be. br.	S. beau.	E. beau.
14	E. beau, br.	S-O. beau.	N. beau.
15	N-E. cou. pl. tonnerre.	N-O. couv. pl.	N-O. cou. pl.
16	S-O. cou. pl.	O. nuages, pl.	N-O. be. aur. bo. lun. zod.
17	O. beau, br.	O. couv. pet. pl.	O. couvert.
18	S-O. cou. pl.	S. couv. pl. ton.	N. couvert.
19	N. nuage, pl.	N-E. beau.	N-E. beau.
20	N-E. bea. fr.	N-E. beau.	N-E. beau.
21	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
22	N-E. couv.	E. beau.	E. beau.
23	N-E. beau.	N-E. couv. pet. pluie.	N-E. couv.
24	N-E. nua. br.	S. beau.	N-O. nuages.
25	E. nuage.	S. couv. pluie.	S. couvert.
26	S. nuage.	S. beau.	O. beau.
27	N. couvert.	N. nuag. pet. pl.	N. beau.
28	S-O. beau br.	S-O. couv. pl.	N-O. beau.
29	N-O. couv.	N. beau.	N. couvert.
30	N-E. beau.	N-E. nuages.	N-E. couv.

474 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $19\frac{1}{2}$ deg.Moindre degré de chaleur $3\frac{2}{8}$ Différence $16\frac{1}{8}$ deg.

Plus grande élévation du Mer-

cure 28 pou. $2\frac{1}{4}$ l.Moindre élévation du Mercure 27 $4\frac{3}{4}$ Différence 0 pou. $9\frac{1}{8}$ l.

Nombre de jours de Pluie 14

de Beau 15

de Couvert 10

de Nuages 5

de Vent 3

de Tonnerre 3

de Brouillard 7

Quantité de Pluie $23\frac{1}{2}$ lignes.

D'Évaporation 40

Le vent a soufflé du N. 5 fois.

N.-E. 5

N.-O. 5

S. 4

S.-E. 0

S.-O. 6

E. 2

O. 3

Température froide & humide.

Maladies : aucune n'a régné à Montmorency ; mais il y a beaucoup de petites véroles dans nos environs, & il en est mort beaucoup d'Enfans : à la fin du mois on en comptoit 22 dans une Paroisse d'environ 1200 ames.

COTTE, Prêtre de l'Orat.
Curé de Montmorency,
Corresp. de l'Ac. Roy.
des Sciences de Paris, de
la Soc. Royale d'Agric.
de Laon.

M A L A D I E S

Qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre.

On a observé pendant ce mois un grand nombre de petites véroles. Il n'y en a eu que peu d'un mauvais caractère. On a vu aussi des rougeoles , mais qui n'ont présenté rien de particulier ni de dangereux. On a observé des dévoiemens dysenteriques & de véritables dyssenteries. Les fièvres intermittentes ont été nombreuses , sur-tout les fièvres tierces , pour lesquelles le quinquina ne devoit être administré qu'après avoir insisté sur les remèdes fondans & incisifs , & ensuite d'un usage suffisant des purgatifs & des vomitifs. Quelques personnes , chez lesquelles ces précautions avoient été négligées , ont essuyé des accidens dangereux , & d'autres , dont la fièvre avoit été domptée par le quinquina , pris trop tôt , ont éprouvé la récidive.

Il est survenu vers la fin du mois des péripneumonies catarrheuses , & de simples rhumes , qui ont cédé facilement aux remèdes , lorsqu'ils ont été bien administrés.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille au mois de Septembre, par M.
BOUCHER, Médecin.*

Ce mois n'a pas été aussi favorable qu'il l'est ordinairement : il y a eu peu de beaux jours, & le temps a été assez froid pendant tout le cours du mois : il y a eu même de la gelée dans la nuit du 19 au 20, & dans celles qui l'ont suivie jusqu'au 23 : la liqueur du thermomètre, dans la matinée de ces mêmes jours, a été observée à cinq degrés au-dessus du terme de la congélation, & elle ne s'est portée aucun jour au-dessus du quinzième degré. Le tonnerre néanmoins s'est fait entendre dans les premiers jours du mois, & il a beaucoup plu ces jour-là.

La hauteur du baromètre a varié : il en a été de même du vent, qui cependant a été le plus souvent sud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de neuf lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord, ☉

5 fois du nord ☿ 5 fois du sud,

vers l'est, ☿ 7 fois du sud

2 fois de l'est, ☿ vers l'ouest,

7 fois du sud ☿ 4 fois de l'ouest,

vers l'est. ☿

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

12 jours de pluie, ☿ 2 jours d'éclairs,

3 jours de tonnerre, ☿ 8 jours de brouil.

M A L A D I E S

*Qui ont régné à Lille dans le mois de
Septembre.*

La petite vérole a été épidémique ce mois, & a fait du ravage dans la ville & dans la banlieue : plusieurs adultes des deux sexes & nombre d'enfans en sont morts. Les erreurs dans la cure & dans le régime ont néanmoins beaucoup contribué à la mortalité, sur-tout parmi les enfans, pour lesquels les gens du bas-peuple ne sont point dans l'habitude d'appeler les Médecins pour cette maladie. Elle étoit cependant moins fâcheuse à la fin du mois. Le retour d'une pareille épidémie, qui subsisteroit quelque temps, pourroit bien accréditer dans cette province l'inoculation, que des personnes notables de cette ville ont admise pour leurs enfans.

Il y a eu très-peu de maladies aiguës ce mois; seulement quelques personnes ont été prises de fluxion de poitrine & de la fièvre continue putride. Après la petite vérole la maladie dominante a été la fièvre tierce, qui étoit opiniâtre, & qui ne cédoit irrévocablement qu'à des fondans & des incisifs, employés après l'usage des purgatifs & de la saignée.

Nombre de personnes se sont ressenties de rhumatisme.

C O U R S

D'Histoire Naturelle & de Chymie.

M. *Bucquet*, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris, ancien Professeur de Pharmacie, Professeur de Chymie, Censeur Royal, commencera ce Cours le Mercredi 13 Novembre 1776, à onze heures précises du matin. Il continuera les Lundi, Mercredi, Vendredi de chaque semaine à la même heure.

En son Laboratoire, rue de la Monnoie, vis-à-vis la rue Baillette.

On trouvera chez *Didot*, le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Augustins, les Ouvrages nécessaires pour suivre ce Cours.

LIVRES NOUVEAUX.

Recueil des Mémoires & Observations sur la formation & la fabrication du Salpêtre, par les Commissaires nommés par l'Académie pour le jugement du prix du Salpêtre; in-8°. br. 5 liv. Paris, chez Lacombe, L. rue Christine.

Histoire de l'Inoculation, par M. de la Condamine, 3 parties en un vol. in-12. rel. 3 liv. A Avignon, & à Paris, chez Nyon l'aîné, L. rue Saint Jean de Beauvais.

LIVRES NOUVEAUX. 479

Les Amateurs d'Histoire Naturelle peuvent se procurer chez *Desnos*, Libraire, rue S. Jacques, l'article suivant :

Collection de Planches gravées & peintes à la gouache, d'un goût bien différent de tout ce qui a paru en ce genre, représentant au naturel tout ce qui se trouve de plus intéressant & de plus curieux dans les Plantes, Fleurs, Fruits & Insectes de Surinam, & de toute l'Europe; par Mlle Marie-Sybille de Mérian, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par M. Buchot, actuellement complète. Ledit Libraire a fourni la première livraison au premier d'Août, & il se propose d'en délivrer exactement vingt planches par mois, & successivement de mois en mois, jusqu'à la fin de cette collection; après laquelle il donnera gratuitement la description de chaque Planche, en faveur de ceux qui auront pris la totalité, & qui se feront inscrire seulement sans faire d'autre avance que de payer 36 liv. par chacune des livraisons des vingt planches propres à être mises sous verre ou en carton pour en former des volumes.

Cet Ouvrage est entièrement fini, & il se délivre déjà en blanc, à raison de 92 livres les trois volumes brochés; le sieur *Desnos* pourra encore délivrer quelques exemplaires complets & enluminés, à ceux qui désireront en faire l'acquisition, à raison de 320 liv. les trois volumes.

Johannis Adami Pollich, Med. Doctoris, Acad. Elect. Palat. Corresp. Historia Plantarum in Palatinatu Electorali spontè nascentium incepta, secundum systema sexuale digesta. Tom. I. in - 18. br. 6 liv. A Mannheim, & à Paris, chez M Ruault, L. rue de la Harpe.

T A B L E.

<i>EXTRAIT : traité des mauvais effets de la Litharge. Par Stöckhusen.</i>	Page 387
<i>Mémoire sur les inconvéniens de l'administration trop générale du Sublimé-Corrosif. Par M. de Horne, Méd.</i>	413
<i>Observation d'une brûlure très-grave guérie par M. Renaud, Etudiant en Méd.</i>	426
<i>Observation d'une plaie de la crosse de l'aorte ; à laquelle le malade a survécu six jours. Par M. Saffard, Chir.</i>	435
<i>Moyen d'arrêter les hémorrhagies du nez. Par M. de Chaignebrun, Méd.</i>	438
<i>Observations sur l'Air. Par M. Bertholet, Méd.</i>	441
<i>Suite des Observation sur l'Apoplexie. Par M. Boucher, Méd.</i>	452
<i>Prix proposé par la Société & Correspondance de Médecine.</i>	470
<i>Observations météorologiques faites à Montmorency pendant le mois de Septembre 1776. Par le Pere Cotte.</i>	472
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1776.</i>	475
<i>Observations météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre 1776. Par M. Boucher.</i>	476
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre 1776. Par le même.</i>	477
<i>Cours d'Histoire Naturelle & de Chymie.</i>	478
<i>Livres nouveaux.</i>	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois de Novembre 1776. A Paris, ce 17 Octob. 1776.
 Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

DÉCEMBRE 1776.

TOME XLVI.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1776.

R E C H E R C H E S

*Historiques & physiques sur les Maladies Épi-
zootiques , avec les moyens d'y remédier dans
tous les cas , publiées par ordre du ROI ; par
M. PAUL ET , Docteur en Médecine des Fa-
cultés de Paris & de Montpellier. Deux Vo-
lumes in-8°. à Paris , chez Ruault , Libraire ,
rue de la Harpe , 1775.*

Nam neque erat coriis usus, nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest aut vincere flammâ.

Virgil. Georg. Lib. III.

L'exercice de la Médecine vétérinaire ,
livrée pendant long-temps à des hommes
sans principes , n'a commencé à devenir

H h ij

sensiblement avantageux , que depuis que le traitement des maladies épizootiques a été dirigé d'après des connoissances que fournissent concurremment la Physique, la Chymie, l'Anatomie & la Médecine, L'Ouvrage de M. *Paulet* étoit superflu pour donner une nouvelle preuve de cette vérité ; mais il nous manquoit pour former un ensemble méthodique de plusieurs écrits qui ont paru jusqu'à ce jour sur les maladies épizootiques. M. *P.* en les rapportant toutes à leur véritable genre, en donne des descriptions qui peuvent servir de tableaux de comparaisons, tant pour faire reconnoître l'analogie qui existe entre elles & les maladies qui attaquent l'espèce humaine, que pour indiquer les ressources qui ont réussi chez les hommes dans des cas semblables. Il examine ensuite quelles sont les voies de communication qui transmettent l'épizootie d'un pays à l'autre, comment on peut empêcher sa communication & anéantir la maladie même ? Tels sont les objets des recherches de l'Auteur. Il les a divisées en trois parties. La première contient l'exposition historique des maladies les plus considérables qui ont été observées en différens temps sur les animaux, & principalement sur le bétail. On y trouve de plus des remarques sur quel-

ques autres maladies contagieuses qui attaquent les animaux de différentes especes. Dans la seconde Partie on examine quels sont les lieux où l'épizootie a pris le plus fréquemment son origine , & quelles sont les causes générales ou particulières qui les produisent , les renouvellent , ou les perpétuent. On rapporte ensuite les expériences qui ont été faites sur les animaux , soit avec le virus des épizooties , soit avec d'autres substances virulentes. La troisième Partie est un résumé général de toutes les maladies classées & rapportées à leurs genres les plus naturels. On traite enfin de tous les secours physiques & politiques , qui promettent le plus de succès.

L'Auteur , pour donner plus d'ordre & de clarté à la première Partie , a cru devoir la diviser en trois principales époques , dont la première s'étend depuis les temps les plus reculés , jusqu'au commencement de l'Ere Chrétienne. La seconde , depuis ce temps jusqu'au dix-huitième siècle , & la dernière depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nous.

Les notions sur les maladies de la première époque nous ont été transmises par les Poètes & par les Historiens. *Virgile* a donné la description d'une maladie aiguë & formidable , connue sous la déno-

mination d'*ignis sacer* : on ne l'observe que rarement aujourd'hui. *Ovide* a fait mention de l'esquinancie gangreneuse ; & *Silius Italicus* de la péripleumonie maligne. *Homere*, *Denys d'Halicarnasse* & *Tite-Live* en rapportant les symptômes des maladies, qui se répandirent plusieurs fois dans l'armée des Grecs & dans le territoire de Rome, ont tracé très-exactement tous les caractères du charbon, qui se communique à presque toutes les espèces de bestiaux, qu'on observe en tout temps & en tout pays, & qui plusieurs fois a été commun aux hommes & aux animaux. Il y a apparence que la vie champêtre & pastorale des anciens Romains, & leur usage d'égorger les victimes pour tirer les augures, en rendoit la communication plus prompte & plus facile. Aussi trouve-t-on un grand nombre d'exemples dans l'Histoire Romaine, qui prouvent que des maladies, après avoir commencé parmi les bestiaux, finissoient par se répandre sur les Bergers, les Habitans de la campagne, les Aruspices, & enfin sur le peuple en général. On trouve encore des vestiges, à cette époque, de la gale maligne ou épidémique, & de la pourriture des bestiaux, maladie fréquente, sur-tout parmi les bêtes à laine. Il y a lieu de croire que les pre-

SUR LES MALADIES ÉPIZ. 487
mieres notions de cette maladie nous
viennent d'*Hippocrate*.

La deuxieme époque offre un tableau
de descriptions de maladies épizootiques
plus varié. Le Poëte *Cécile Severe*, qui
vivoit dans le quatriemé siecle de l'Ere
Chrétienne, est le premier qui ait donné
des détails clairs & précis sur la maladie
pestilentielle, qui constitue la principale
épizootie des bêtes à cornes, & dans ce
cas on ne trouve pas de meilleurs reme-
des, selon lui, que l'application du cau-
tere actuel sur le front. M. P. rapporte
les symptômes de plusieurs autres mala-
dies, parmi lesquelles on compte le char-
bon à la langue, la clavelée des mou-
tons, & une autre maladie éruptive dé-
crite par *Fracastor* & *Ramazzeni*. L'Au-
teur donne ensuite un extrait de *Colu-
melle* & de la doctrine de *Vegece*, suivi
d'un précis des connoissances des Grecs
sur la Médecine vétérinaire, & de tout
ce qu'on trouve d'intéressant à remar-
quer dans les écrits du moyen-âge. Il
résulte de ces recherches, que sur vingt
épizooties mémorables, dont l'Histoire
fait mention, dans un intervalle de 506
ans, il y en a eu six particulieres aux
bœufs, deux aux chevaux, & douze au
bétail en général. Quatre ont été com-
munes aux hommes & aux animaux.

Huit ont ravagé la France : huit autres l'Allemagne : quatre l'Angleterre & l'Italie. Il est à remarquer encore que la plupart de ces maladies ont pris naissance dans des tems & des lieux, où les effets de l'humidité ou du froid étoient très-sensibles. D'après ces observations, il paroît que les circonstances étant les mêmes, la France & l'Allemagne sont plus exposées aux maladies épizootiques que les autres pays de l'Europe ; que les bêtes à cornes y sont plus sujettes que tout autre bétail, & que leurs maladies sont plus meurtrières. On voit encore que celles qui naissent d'une cause froide & humide, sont plus fréquentes dans la partie septentrionale & tempérée de l'Europe, que celles qui dépendent de toute autre cause. L'observation que *Pline* avoit faite sur la peste qui attaquoit les hommes, fortifie en quelque maniere la conjecture de *M. P.*, qui pense que les maladies pestilentiennes des bœufs vinrent du côté de l'Orient, relativement à la France, à l'Allemagne & à l'Italie. On fait encore mention à cette seconde époque de la pourriture des bestiaux, d'une phrénésie causée par des vers nichés dans le cerveau, du tac des brebis, & de plusieurs autres maladies, dont la théorie

nous a paru développée d'une manière lumineuse. L'Auteur a été obligé de dépouiller les récits des Anciens, des idées superstitieuses, & du merveilleux dont ils étoient enveloppés, & s'est occupé à réduire tous ces récits à leur juste valeur, en les rapprochant des observations modernes; & il n'admet l'opinion des hommes les plus célèbres, qu'autant qu'elle se trouve confirmée par la justesse du raisonnement ou par l'expérience.

• Pour en citer un exemple, nous rapporterons la remarque qu'il fait sur une maladie éruptive observée en Italie; ce n'étoit autre chose que la clavelée, & *Ramazzeni* l'attribuoit à la rouille des plantes. Pourquoi, dit M. P., admettre exclusivement, pour cause de la clavelée, la rouille des plantes, tandis qu'on observe souvent cette maladie sans cette rouille, & que souvent, lorsque ces plantes ont cette mauvaise qualité, on ne l'observe point? » Ne seroit-il pas plus sage, continue M. P., dans tous ces cas, avant de conclure pour une cause affirmative (ce qui est toujours de la dernière importance, sur-tout d'après un homme célèbre comme *Ramazzeni*, qui peut entraîner tous les suffrages) de peser attentivement toutes les circonstances, de les comparer sans prévention, & d'attendre

dre, du temps & de l'expérience, de nouvelles lumières ? »

La troisième époque de l'histoire des épizooties est la plus remarquable & la plus intéressante : elle fournit une suite de descriptions exactes. Parmi le grand nombre des écrits sur ces maladies, plusieurs étoient surchargés de détails inutiles, étrangers à l'objet principal, & présentés sans ordre & sans méthode, au point qu'ils indiquent quelquefois le remède avant que d'avoir fait connoître le mal. Il falloit donc refondre, pour ainsi dire, ces Ouvrages, pour n'en conserver que les détails bien faits, & ne rapporter que les observations essentielles, afin de faire du tout une exposition méthodique, & capable de présenter tous les objets de la Médecine vétérinaire sous les véritables points de vue. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de suivre l'Auteur dans tous ces détails ; il nous suffit de dire qu'il donne une analyse des productions des Ecrivains de la plus grande réputation, faites en Italie & dans le Piémont.

Toutes les observations sont rapportées par ordre chronologique. M. P. suit par-tout la méthode des meilleurs Auteurs : il commence par l'exposition des symptômes de la maladie ; après en

SUR LES MALADIES ÉPIZ. 491
avoir établi le prognostic, il passe au traitement, & lorsqu'il détermine le caractère de chaque affection, il fait en même temps connoître les rapports qui existent entre elle & celles qui l'ont précédée ou suivie. Cette comparaison jette de nouvelles lumières sur la connoissance des causes, & fait appercevoir que ces causes sont souvent les mêmes. L'Auteur suit la même marche, en indiquant les moyens curatifs. Il rappelle toujours les principes les mieux établis en Médecine, & dont on peut très-souvent faire une application heureuse aux maladies des bestiaux. Il n'oublie point de faire mention des moyens qui ont été tentés, sur-tout de ceux qui ont réussi, & il propose quelques expériences pour résoudre des doutes, éclairer la théorie, & perfectionner la pratique. Nous ne présenterons point aux Lecteurs le tableau de toutes les maladies épizootiques, l'Auteur, pour les décrire, a puisé dans les meilleures sources, & il a rassemblé dans un même Ouvrage des points de doctrine & des faits de pratique contenus dans des Ouvrages qu'il est difficile de se procurer. Plusieurs même ont été peu connus, tels que les Observations consignées dans les registres de la Faculté de Paris & dans des écrits particuliers.

Un semblable travail devoit coûter beaucoup de soins & de peines, & on aura d'autant plus de reconnoissance pour l'Auteur, que l'ordre, la précision, & la justesse du discernement, tant sur le choix des matieres, que sur la valeur des faits & le mérite des observations, distinguent la partie la plus essentielle, & qui étoit sans doute la plus difficile de ses recherches. Il ne se contente point d'exposer de quelle maniere les efforts réunis des Gouvernemens, des Peuples & des Gens de l'Art, ont réussi plusieurs fois pour suspendre & arrêter le cours des épizooties ; mais il fait remarquer également que les mêmes moyens ont resté sans succès toutes les fois que des idées systématiques sur les causes, la nature & les effets de ces maladies, ont dirigé les recherches des Auteurs sur les moyens curatifs.

Ce dont on doit s'occuper dès l'invasion d'une épizootie, c'est d'en bien examiner la cause, la marche & les symptômes, afin de lui assigner un caractère distinctif. Celle, par exemple, qui constitue la derniere épizootie des bêtes à cornes, est du genre des fievres malignes, gangreneuses. Les accidens de cette maladie sont semblables à l'effet de certains poisons ; qui, par une action, en

apparence peu corrosive , mais très-délétère , attaquent le principe vital dans sa source , en même temps qu'ils corrodent & détruisent sourdement les organes sur lesquels ils portent une dissolution gangreneuse. De cette double impression , il résulte les symptômes les plus effrayans sur l'espèce humaine & sur les animaux , tels que la prostration des forces , le trouble dans les fonctions animales , l'irrégularité du pouls , &c. Il n'y a point de maladie chez les hommes qui ait plus de rapport avec cette épizootie , que les maux de gorge gangreneux , décrits par *Huxham* & *Fothergill*. Dans cette maladie , l'état gangréneux suit de près l'inflammation , qui ne paroît que légère ; & outre l'affection locale , on voit une éruption éréthipélateuse à la peau , qui devient écailleuse , galeuse ou farineuse. On a observé les mêmes symptômes dans la dernière maladie des bestiaux. Elle ne présente que très-rarement des points de suppuration louable , & presque toujours à l'extérieur des tumeurs emphysématisques , & à l'intérieur des taches gangréneuses. Notre Auteur , après avoir analysé la plupart des remèdes proposés , ainsi que les méthodes les plus accréditées , en propose une qui est simple , & qui lui paroît la plus propre

à remplir toutes les indications. Nous ignorons si elle a été mise en pratique, & quel en a été le succès. Quoi qu'il en soit, elle consiste à donner au commencement des boissons copieuses acides & nitrées, & à la fin des cordiaux, des antiseptiques & des toniques, avec les acides & les purgatifs. On doit en même temps employer extérieurement tous les moyens capables d'attirer vers la peau quelque révolution critique, qu'on favorise, soit par le ramollissement, soit par l'irritation & le tourment qu'on donne à propos au cuir de l'animal.

Parmi les moyens d'arrêter le cours d'une semblable maladie, toujours très-difficile à guérir, on a proposé le sacrifice prompt des animaux malades. En 1712, *Lancisi* donna le même conseil, il fut aussi-tôt adopté en Italie, & en 1715 en Angleterre, ensuite dans la Flandre Autrichienne, & puis en France. M.-P. propose une modification dans ce moyen, par laquelle on obtiendrait le même avantage, & qui n'en auroit pas les inconvéniens. « Ce seroit, dit-il, une prétention trop orgueilleuse & vaine; sans doute, de notre part, de proposer un autre expédient, qui pourroit peut-être devenir moins onéreux à l'État, mais qui exige, à la vérité, beaucoup

d'attention. On n'a pas assez de vanité pour croire que la méthode qu'on a proposée, soit la meilleure; mais on ne doit rien négliger dans ces circonstances. Ne pourroit-on pas, du moment qu'une bête malade est condamnée & censée morte, au lieu de la tuer tout de suite, l'enfermer dans un endroit particulier, à l'abri de toute communication, & faire sur elle l'essai des différentes méthodes qu'on propose, jusqu'à ce que les symptômes décidément mortels, tels que la dysenterie, parussent? De cette manière, l'Etat & les particuliers ne perdroient que ce qu'il est impossible de sauver; & l'on auroit au moins la facilité de faire des tentatives, qui pourroient avoir quelque succès. Car, il faut l'avouer, la conduite qu'on tient est, à la vérité, le triomphe des moyens politiques, de l'administration, mais elle fait la honte de l'Art, & ne donne aucune espérance.

Pour éviter le danger qui résulte du commerce des bestiaux, on a proposé de marquer tous ceux d'une province dans laquelle la maladie se déclare, de la lettre S, par exemple, qui annonçeroit qu'ils sont tous suspects. Ce seroit, en effet, un moyen certain & facile d'empêcher beaucoup d'abus qui ré-

pandent le mal quelquefois d'une province à l'autre, & un avertissement qui tiendrait en garde contre de pareils bestiaux. Cela pourroit, à la vérité, gêner un peu leur commerce, dans les provinces marchandes sur-tout, & empêcher la vente de certains. Mais une précaution semblable est toujours bonne à prendre dans ce cas; & toutes les considérations particulières doivent céder à celles du bien général. Si l'on ne marque pas toutes celles d'une province, il faudroit marquer, au moins, toutes celles des cantons ou des paroisses infectées; & cela paroît même nécessaire, puisqu'il est prouvé que les bestiaux d'un canton portent souvent la contagion dans un autre ».

M. P. rapporte les résultats des expériences curieuses faites en Bourgogne par M. le Marquis de Courtivron, en 1745 & 1747; & il y ajoute quelques réflexions sur la nécessité d'examiner le concours des circonstances qui peuvent influencer sur les expériences, & les faire varier. On trouve des remarques également judicieuses sur l'usage de la chair des animaux malades, sur le danger du contact, sur les précautions de tout genre prises en différens temps & chez plusieurs peuples, pour se préserver des épizooties & pour les détruire. L'Auteur expose

expose ici les raisons qui l'autorisent à penser qu'on trouve la source première de la maladie qui constitue la principale épizootie des bêtes à corne, en Hongrie où les marais & les eaux, chargés de sels métalliques & arsenicaux, paroissent très-propres à la produire: ce qui, dit-il, s'accorde d'ailleurs avec les observations des meilleurs Auteurs. Il entre ensuite dans quelques discussions sur les causes qui la répandent & l'entretiennent dans le reste de l'Europe, & sur les voies les plus communes par lesquelles l'animal s'infecte dans ce cas, & principalement sur les moyens réellement capables d'opérer la désinfection des corps, toutes les fois que le virus pestilentièl s'y trouve déposé. Ces recherches donnent lieu de rappeler ce qui a été observé plusieurs fois pendant les maladies pestilentielles des hommes; & à cette occasion, M. P. rapporte un grand nombre d'exemples, qui prouvent la possibilité de conserver des virus contagieux dans toute leur énergie, même pendant plusieurs années. L'identité ou au moins l'analogie des effets des virus pestilentièls de l'espèce humaine, conduisent naturellement à conclure qu'il en est de même à l'égard de ceux des animaux. Et en effet les observations faites avec

le plus de soins confirment cette idée, en servant de preuves que le virus pestilentiel qui cause la maladie des bêtes à cornes, se conserve plus de six mois avec sa qualité délétère, lorsqu'il n'est point exposé à l'action immédiate de l'air. L'Auteur agite en même temps une autre question vraiment intéressante : savoir, si l'air doit être compris au nombre des corps qui servent de véhicule aux virus, & qui sont capables de les transmettre d'un lieu à un autre. Malgré le sentiment de plusieurs Auteurs qui rapportent des témoignages de cette espèce de contagion, on est obligé de convenir qu'on n'a pas assez borné la sphère d'activité du virus, & que les barrières qu'on oppose souvent & avec tant de succès au cours de ces maladies, sont des faits auxquels il est bien difficile de ne pas se rendre. L'Auteur s'occupe encore d'une autre question très-importante; il examine quels sont les vrais moyens d'opérer la désinfection. Après avoir donné l'exclusion aux parfums ordinaires, à presque toutes les substances végétales, animales & minérales, dont l'inutilité se démontre par leur insuffisance, l'Auteur recherche quel est l'instrument dont la nature se sert elle-même pour produire complètement

cet heureux effet. Cet instrument est bien simple, c'est l'eau. C'est en effet un des agens des plus universels & des plus puissans qu'on connoisse dans la nature. L'eau atténue les corps les plus durs, & parvient enfin à les dissoudre, sans en excepter même les métaux. C'est effectivement par le moyen de l'eau que la nature lave & purifie les pâturages infectés, ainsi que tout ce qui est assez longtemps exposé à son action. A ce sujet, l'Auteur rappelle plusieurs observations & plusieurs phénomènes, dont il convient de prendre connoissance dans l'Ouvrage même. Elles l'ont conduit à une vérité plus utile qu'elle ne paroît au premier coup d'œil, puisqu'elle est applicable à beaucoup de circonstances, & qu'elle apprend à se passer de plusieurs autres moyens coûteux & quelquefois dangereux. Elles nous démontrent que l'eau, & sur-tout l'eau bouillante, est le moyen le plus efficace qu'on trouve dans la nature pour désinfecter véritablement les lieux & les substances empreintes des molécules du virus pestilentiel. Cette découverte, à la vérité, est fort ancienne, puisqu'elle est dans la nature; mais son application n'avoit peut-être pas été faite jusqu'ici, comme il auroit été à désirer.

En examinant par quelles voies l'ani-

mal s'infecte ordinairement, l'Auteur rend raison de la rapidité avec laquelle la contagion se répand, sans avoir recours à une contagion *ad distans* que l'Auteur n'admet point. Selon lui, la voie de la déglutition est la plus ordinaire pour propager la maladie. En supposant, par exemple, un pâturage infecté par un accident quelconque, il peut arriver que parmi plusieurs bœufs qui y vont paître, la maladie se déclare à la fois sur le plus grand nombre des individus. Cela ne paroîtra pas étonnant, si l'on fait attention qu'un seul animal malade étant capable d'infecter en un jour avec sa bave une grande quantité de surface, la contagion peut s'étendre, avec promptitude & facilité, sur des animaux dont les levres & le museau sont continuellement en action, soit qu'ils broutent, qu'ils boivent, qu'ils ruminent ou qu'ils se lèchent.

Cette Partie de l'Ouvrage de M. P. est immédiatement suivie d'un autre tableau de maladies particulières des animaux, qu'on observe en tout temps & sur différentes espèces. Il est fait pour compléter celui qu'il avoit présenté par ordre chronologique. Les principales de ces affections sont la dysenterie, le feu ou rougeole, le charbon, la pourriture,

la crySTALLINE, le vertige ou tournoïement, la gale, la morve, la péripleurmonie maligne, la fièvre pestilentielle, le feu S. Antoine, la ladrerie des cochons. On y traite encore des maladies épizootiques de la volaille & même des insectes utiles, tels que les vers à soie & les abeilles, sujettes comme les fortes espèces à des mortalités. On rappelle ici ce que les observations de l'Ecole Vétérinaire de Paris, celles de MM. *Hall*, *d'Aubenton*, *Vitet*, *Fournier*, *Hastfer*, *la Fosse*, *la Guérinière*, *Ducarne*, &c, ont appris de mieux à ce sujet. On trouve même sur l'origine de la clavelée, sur les hydatides, les douves qui se forment dans la pourriture des brebis, sur la morve des chevaux, sur la dysenterie des bestiaux, ainsi que sur la maladie des chiens, des choses nouvelles & des remarques très-intéressantes : il seroit difficile d'en rendre compte dans un extrait, puisque l'Ouvrage lui-même n'offre presque par-tout que des précis de faits & d'observations.

Cette dernière Partie est suivie d'un résultat d'expériences faites sur les animaux par *Vepfer*, *Morgagni*, *Didier*, *Morand*, *Duhamel*, *Vitet*, *Linnaeus* & d'autres Auteurs, avec des virus, avec la bile, avec d'autres matières animales in-

fectées, avec des plantes pernicieuses, &c. L'Auteur expose ensuite la nature des maladies & des accidens que produisent constamment sur les animaux plusieurs autres substances nuisibles ; & en commençant par les végétaux, il donne à connoître quels sont les effets de l'herbe aux tanneurs, du laurier-rose, des lauréoles, de l'hellebore, du napel ou aconit, des jusquiames, des solanums, des ciguës, des œnanthes, des berles, des renoncules, du gramin ossifrage, des anémones, de la pulsatille, de l'if, du ros-solis, du fusain, de la pédiculaire, de la luzerne, de la sanve, du coquelicot, des champignons, &c. On trouve également la description des symptômes occasionnés par le taon, la mouche asile, l'ichneumon, le frêlon, le bupreste, les sangsues, les doutes, la pastenague & la vipère.

Pour ne point courir les risques de nous tromper à l'égard des opinions de M. P. qui concernent l'influence du regne minéral sur les animaux, nous rapporterons ses expressions :

« Le regne minéral paroît être celui qui contient le moins de corps directement nuisibles aux animaux, lorsqu'ils ne sont point altérés ou combinés avec d'autres. La plupart de ceux mêmes qu'on

reconnoît pour tels, comme les poisons minéraux, sont les produits de diverses modifications que l'homme leur a fait subir; mais dans l'ordre naturel, ou l'état de simplicité primitive des choses, à peine en trouve-t-on dans la nature, à l'usage desquels les animaux soient exposés, qui leur soient réellement pernicieux ». *Vol. II. pag. 427.*

Cette assertion paroît en quelque sorte exclure les causes auxquelles M. P. attribue l'épizootie principale & la plus répandue, qui, selon lui, a pris naissance en Hongrie, où il y a beaucoup de marais qui contiennent des eaux pernicieuses. Ce qui rend, « continue-t-il; celles de la Drave, de la Teisse, de la Save, du Maros, du Jaab, du Waag, du Graw, &c. si mal saines, si suspectes, ce sont vraisemblablement les parties, les sels métalliques qui résultent des mines de cuivre, de plomb, de mercure ou d'arsenic dont ce pays abonde, & dont elles se chargent, ou à leur source, ou dans leur cours. Cela sert à favoriser la conjecture de ceux qui ont prétendu que les virus pestilentiels qui affectent les animaux, sont d'une nature arsenicale », (*pag. 225 du II. Vol.*) Ces deux passages étant ainsi rapprochés, les Lecteurs

apprécieront mieux quel est à leur égard le véritable sentiment de M. P. Quel qu'il soit, on ne peut lui contester le mérite de s'être occupé d'un travail généralement utile & bien fait.

Après l'énumération des substances sensiblement nuisibles, on en trouve une autre de celles dont les effets sont moins apparens, mais qu'on a cependant lieu de suspecter; ce sont les différens grains viciés ou malfaisans, l'ergot, la carie, les grains avortés, la nielle, l'ivraie, le sarrazin, &c. On y voit aussi la liste & le nombre des plantes que les différentes espèces d'animaux refusent de manger; elles sont toutes présentées par ordre de classes ou de familles, & conformément aux observations faites en Suède par *Linnaeus*, en Prusse par *Gleditsch*, en Autriche par *Crapf*, en Suisse par *Hastfer*, en France par M. d'*Aubenton* & par l'Auteur même. Enfin, il termine son Ouvrage, qui réunit tant d'objets importants à connoître, par un résumé général, ou une exposition des maladies des animaux présentées par classes, précédée d'un tableau qui est divisé en deux Parties, & dont l'une contient les maladies aiguës, & l'autre les chroniques.

L E T T R E

De M. P O T E L , Chirurgien reçu à l'Université de Pont-à-Mousson , ancien Chirurgien de l'Hôtel-Dieu , employé actuellement en la même qualité dans une des Maisons de Santé établies à Paris pour le traitement des maladies vénériennes , aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Vous débutez, Messieurs, par une injustice, en disant que les partisans du sublimé chantent la palinodie (a). Les véritables partisans du sublimé, en préconisant le remède comme il doit l'être, ont toujours gémi des abus de son administration trop généralement permise; ils l'ont dit, ils l'ont prouvé; & c'est parce que les abus sont aujourd'hui portés à l'excès, qu'un d'entr'eux, comme vous le dites très-bien (b), a cru devoir en informer le Public pour en solliciter la réforme. Voilà la vérité, il faut toujours la dire, quand même elle seroit contre nous.

(a) Gazette de Santé, par une société de Médecins, n°. 45, pag. 181.

(b) Ibid.

Je ne suis ni le partisan, ni le détracteur du sublimé ; il ne m'appartient pas encore d'avoir sur cet objet une opinion décidée, mais j'étudie en silence ; je combine tout ce qu'on en publie de toutes parts, avec les observations que ma position me permet de faire ; enfin, j'examine avant que d'avoir la hardiesse de prononcer. Je vois sur-tout, & j'en suis touché, que le sublimé est souvent tombé en de mauvaises mains ; mais je vois avec encore plus de certitude, qu'il y a un parti pris contre ce remède, comme il y en eût autrefois contre l'émétique, & comme il y en a encore contre l'inoculation ; & cette idée me rend suspectes toutes les déclamations qu'on se permet aussi légèrement.

Si je remonte aux premiers temps où l'on a prévu que le sublimé pouvoit guérir la maladie vénérienne, la guérir radicalement & sans danger ; c'est le célèbre *Boerhaave* qui me l'indique, & c'est un disciple digne de ce grand homme qui m'en fournit la preuve. Ce remède a toujours été, dans ses mains, un moyen aussi sûr que facile de guérir le virus vénérien ; & il n'en est jamais résulté aucun inconvénient, parce qu'il les avoit prévus tous, & parce qu'il observoit scrupuleusement toutes les pré-

cautions nécessaires. Mille succès, plus frappans les uns que les autres, ont appuyé les épreuves de *Van Swieten*; & il a eu la satisfaction d'apprendre que le même remède qu'il avoit communiqué aux Médecins de l'Armée Française pendant la dernière guerre, avoit également réussi entre leurs mains.

Je ne suis pas étonné qu'il se soit élevé des censeurs contre ce fameux remède, c'est le sort des découvertes utiles; l'émétique en est la preuve. D'ailleurs, on détruisoit par ce moyen, on diminueoit au moins la confiance qu'on croyoit devoir exclusivement à l'ancienne méthode, celle des frictions. Il a été démontré (a) que le sublimé corrosif, qui par lui-même, & donné à sec, est un poison très-violent, peut néanmoins s'adoucir, & devenir, quand il est dissous dans une certaine quantité de liqueur convenable, un remède qui se mêle aisément à nos humeurs; sans causer le moindre dommage à nos organes, & qu'il est, dans certaines circonstances, supérieur à beaucoup d'au-

(a) Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, par M. de Horne, chez Monory, 1775, pag. 119 & suiv.

tres pour le traitement des maladies vénériennes.

Dans l'incertitude où devoient naturellement me jeter des opinions aussi contradictoires, j'ai souhaité de pouvoir vérifier par mes propres yeux les faits contestés; j'ai postulé une place de Chirurgien dans une des maisons de santé, & je l'ai obtenue. J'ai examiné avec toute l'attention dont je suis capable, les faits multipliés qui s'y présentent tous les jours. J'ai vu qu'avec des connoissances, de la sagesse, de la prudence & des précautions, ce remede ne produisoit jamais aucun mal à ceux auxquels il étoit administré. Mais ce n'est point à moi, Messieurs, à vous en donner la preuve; ce n'est pas non plus là l'objet de la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui. Je veux seulement vous marquer mon étonnement de ce qu'à la fin de la dernière page du N°. 181 de votre Gazette, vous commettez une seconde & nouvelle injustice, en affectant de regarder du même œil le sublimé corrosif, l'arsenic & l'inoculation. Vous ne devez cependant pas ignorer, Messieurs, que l'arsenic n'a été proposé de nos jours que par un seul homme, qui ne mérite aucune croyance; que la seule présentation de ce remede

a révolté tous les Médecins; que la Faculté de Paris l'a proscrit; qu'elle en a porté les plaintes au Magistrat; qu'il a été expressément défendu à son Auteur de l'annoncer, ni d'en faire usage; & que personne, excepté lui, n'a été tenté de le donner.

Mais le sublimé n'est point proscrit par la Faculté de Paris; la plupart de ceux qui la composent, le donnent habituellement, l'avouent publiquement; & des Chirurgiens d'un mérite reconnu & d'une réputation solide & méritée, s'en servent tous les jours.

L'arsenic, dit Juncker, *est un véritable poison, & qui ne cesse de l'être que quand sa nature est absolument altérée; ce qui est presque impossible (a)*. En effet, la dissolution ne fait que l'étendre; & ne le dénaturé pas. Mais dès qu'on a écarté suffisamment les parties du sublimé corrosif, par sa dissolution dans l'eau ou quelque autre liquide approprié, la corrosion dans laquelle résidoit tout le danger, est détruite relativement à la quantité de liqueur employée; & il n'a pas perdu pour cela sa qualité antivénérienne;

(a) *Elémens de Chymie de Juncker*, par M. de Machy, Maître Apothicaire de Paris, tom. 3, pag. 584.

Il n'existe donc entre les deux substances aucune analogie, malgré le rapprochement que vous en faites; & jusqu'à ce qu'on soit parvenu à trouver un moyen de corriger l'arsenic, sa qualité *délétère* subsistera, & il faudra constamment le regarder comme un poison que rien ne peut adoucir.

La troisième injustice que vous commettez, Messieurs, n'est pas moins surprenante, quoiqu'elle ne puisse déplaire à ceux que vous appelez les partisans du sublimé, & qui ne sont que les justes estimateurs de ses propriétés. Ils ne se plaindront pas d'être mis en parallèle avec les amis de l'humanité (les partisans de l'inoculation). Il faut que l'acharnement que vous montrez par-tout contre elle, vous ait bien aveuglés; pour vous faire parler avec ce ton, d'une opération adoptée par les Médecins les plus célèbres de toute l'Europe, appuyée de leurs suffrages, conseillée & pratiquée pour assurer le sort des têtes les plus précieuses.

C'est donc une affectation de votre part, Messieurs, d'avoir voulu confondre trois choses absolument distinctes; & cette affectation jointe à l'embarras & à l'obscurité de vos périodes, ne paroît pas amenée sans dessein. J'ai personnellement

besoin de plus de clarté, de plus de lumières, & je vous en demande au moins pour les objets suivans. On verra par-là qui de vous ou de ceux que vous combattez, est l'aveugle, & quel est celui qui cherche de meilleure foi, à prémunir le Public contre les erreurs dont il pourroit être la victime.

Degnerus, que vous faites paroître sur la scène, a déjà été cité pour le même fait, par M. *Pibrac*, dans le 4^e volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, pag. 153 (a); & la réponse est des plus concluante.

Pour que vous puissiez tirer quelque avantage de cette observation *réchauffée*, & en faire comparaison avec l'administration interne du sublimé, il me semble qu'il faudroit qu'il y eût parité dans les faits. Ils sont ici très-diffemblables, puisque les malheurs arrivés étoient avec raison attribués au sublimé corrosif, appliqué à nu sur une plaie; au lieu que les Médecins instruits, qui emploient le sublimé intérieurement, ne se permettent de le faire passer dans l'estomac, que quand il est dissous dans

(a) Exposition raisonnée des principales méthodes, pag. 124 & suivantes.

une suffisante quantité d'une liqueur convenable. Et la première chose que j'ai apprise à ce sujet, c'est qu'on doit toujours considérer le poids du remède & son extension dans la liqueur qui lui sert d'excipient : ainsi, dans nos maisons, on dit un huitième, un sixième, un quart de grain de sublimé dissous dans une pinte d'eau distillée ou de tisane ; & par-là on prévient toute surprise, tout *qui pro quo* ; l'on s'entend, & alors on n'a point à redouter ces spasmes, ces cardialgies, &c. que vous attribuez mal, à propos au remède, & qui ne sont dus qu'à sa mauvaise administration.

Le fait de *Degnerus* discuté, examinons celui que rapporte le célèbre *Kunkel*. On voit bien que ce savant Médecin, en détaillant les malheurs survenus d'après l'application du sublimé sur la tête pour guérir la gale, n'avoit d'autre dessein que de prémunir les ignorans contre l'emploi d'une méthode aussi dangereuse qu'inusitée. Cette observation n'a besoin que de la même réponse. Je ne puis analyser celles de *Wepfer*, d'*Amatus Lusitanus*, de *Cartheuser*, de *Fuller*, puisque vous vous bornez à citer les noms de ces Auteurs ; mais je m'arrêterai à la citation que vous faites de *M. Astruc*. Cet homme célèbre que je ne

ne lis jamais sans admiration ; malgré toute l'étendue de ses connoissances , est quelquefois sujet à l'erreur ; il a préconisé la salivation , il l'a crue nécessaire , & il est aujourd'hui démontré qu'elle est inutile , & que même elle s'oppose à la guérison. Il a cru aussi que les frictions étoient le seul moyen de guérir , tandis qu'il est prouvé qu'il existe des cas où elles sont inutiles , insuffisantes , impraticables , & que d'autres remèdes , abstraction faite du sublimé corrosif , les remplacent alors avec beaucoup plus de succès. Ce grand Médecin s'est encore trompé , en publiant que les dragées trop fameuses de *Keyser* contenoient du sublimé corrosif. Cette assertion légère fut aisément démontrée fautive : elle a plus valu à *Keyser* , que toutes les observations véritables , publiées contre son remède , n'ont pu lui nuire. Enfin , il ne connoissoit pas l'action du sublimé. Mais en respectant , comme je le dois , ce grand homme jusque dans ses erreurs ; vous me permettrez , Messieurs , de ne pas me livrer aux conséquences que vous en voudriez tirer.

Je n'ai rien à dire *des personnés de la premiere qualité , des peres de famille , & des jeunes gens que vous dites morts par l'effet du sublimé administré par des gens*

de l'Art, très-connus & même très-exercés dans cette partie (a). C'est votre secret. Vous me permettrez cependant de vous faire, à ce sujet, une observation : elle est bien naturelle. Comment est-il possible que des aventures aussi terribles ne soient connues que de vous & de votre société ? On sçait qu'à Paris, quand il s'agit de têtes aussi chères que vous les annoncez, on est bientôt éclairé, secouru, & qu'on ne laisse guere aller les choses aussi loin sans consulter.

Pour vos propres malades, Messieurs, comme vous avouez vos torts (*ibidem*) on peut vous en croire sur votre parole ; mais s'il étoit permis de vous donner à ce sujet un conseil, un simple Chirurgien vous représenteroit qu'il ne faut jamais donner le sublimé en bol ; comme vous l'avez fait, même avec la colle de poisson ou le mucilage de guimauve, parce que le remede parvenant à sec dans l'estomac, agit violemment sur les membranes de ce viscere ; qu'il y excite la douleur, l'inflammation, & même la gangrene, suivant la dose qu'on s'est permise sous cette forme reprehensible, le peu de mucilage nécessaire pour former le bol n'étant pas capable de modérer la cau-

(a) Gazette de Santé, n°. 45, page 182.

ficité du sublimé. Quand au contraire il est dissous dans beaucoup de liqueur, ses parties sont alors divisées presque à l'infini, & son action est adoucie en raison de la quantité de liqueur dans laquelle il est étendu; cette solution & le bol produisent des effets bien différens. On ne peut jamais les confondre.

Premiere Observation.

« La premiere est d'un Suisse âgé de
 » vingt-huit ans, qui, après un engorge-
 » ment des glandes maxillaires du côté
 » droit, suivi d'une suppuration & de ca-
 » rie pendant l'usage du sublimé corrosif,
 » administré par une personne de l'Art,
 » digne de confiance, jusqu'à la dose de
 » vingt-quatre grains, est mort à Bicê-
 » tre, après avoir languï long-temps,
 » malgré les soins qu'on a pris pour le
 » rétablir (a).

Pour rendre cette observation utile & concluante, il me semble qu'il auroit fallu dire de quelle maniere, & à quelle dose par jour le sublimé avoit été donné. Si la liqueur de *Van Swieten* avoit été donnée seule, comme je l'ai vu pratiquer quelquefois, sans la délayer dans beaucoup de tisanne, il en auroit pu résulter

(a) *Ibidem.*

le même inconvénient que de votre bol, & j'aurois mauvaise opinion de celui qui l'auroit ainsi administré, *malgré l'éloge que vous en faites*. Mais, sans chercher à inculper, peut-être faussement, l'administration du remède, & celui qui l'a donné, la maladie vénérienne à laquelle ce Suisse a succombé, n'étoit-elle pas assez grave pour le conduire insensiblement à la mort ? Cette maladie étoit très-ancienne, comme la carie le désigne ; elle devoit naturellement être accompagnée d'une fièvre lente, quoique vous n'en parliez pas, & il est probable encore que le sujet étoit scrophuleux ; M. *Brun* nous instruira peut-être de ces circonstances.

Deuxieme Observation.

« Le second Malade, âgé de vingt-six
 » ans, attaqué d'une gonorrhée qui étoit
 » tombée dans les bourses, a pris du su-
 » blimé pendant trois mois, à la dose de
 » trois cuillerées par jour ; la gonorrhée
 » s'est soutenue. A la suite de ce remède il
 » a éprouvé des tremblemens dans les
 » membres : il est survenu ensuite un
 » ulcère à la jambe gauche, dont il a été
 » traité, & guéri à Bicêtre par la mé-
 » thode ordinaire ».

Si la gonorrhée est tombée dans les

bourſes , priez M. *Brun* de nous dire ce qu'il entend par ces mots , *la gonorrhée ſ'eſt ſoutenue* : veut-il dire que la gonorrhée a repris ſon cours ordinaire , ou que la matiere eſt reſtée conſtamment fixée aux teſticules. Mais , Meſſieurs , ſavez-vous combien ce malade a pris de ſublimé ? Vous le ſautiez ſans doute , ſi la doſe journaliere de ce remede avoit été adminiſtrée autrement que par cuillerées. Mais ſi on a ſuivi , pour le traiter , la recette de *Van Swieten* , comme on a lieu de le croire , il eſt prouvé qu'il en a pris ſoixanteſept grains & demi. Si cette quantité de ſublimé , mal adminiſtré ſans doute , car vous ne faites pas , ſuivant votre coutume , l'éloge de celui qui l'a donnée , n'a produit qu'un tremblement paſſager , ſi le malade a guéri , c'eſt peut-être la preuve la plus forte que ce remede n'eſt pas auſſi meurtrier que vous voudriez le faire croire.

Troisième Obſervation.

« Un garçon Boulanger , âgé de vingt-
 » quatre ans , entré à Bicêtre au mois d'A-
 » vril 1776 , avoit eu une gonorrhée vi-
 » rulente qui avoit coulé pendant dix-
 » huit mois , au bout duquel temps il avoit
 » été mis à l'uſage du ſublimé corroſif , à
 » la doſe de deux cuillerées par jour : il fut

» atteint alors de douleurs dans tous les
» membres, de violens maux de tête &
» de convulsions frequentes, lesquelles
» ont été suivies de la mort, quelques
» jours après son entrée dans cette mai-
» son. Le sublimé avoit été administré par
» une personne qui connoît parfaitement
» cette méthode ».

Pour cette fois, Messieurs, vous n'avez pas oublié de louer celui qui a donné le remede : mais l'avez-vous fait justement ? C'est ce qu'il faut examiner. Ce Boulangier est mort, dites-vous, quelques jours après son entrée à Bicêtre : ce n'est donc pas dans cette maison qu'il a pris le sublimé corrosif. Comment M. *Brun* a-t-il pu savoir s'il a pris effectivement ce remede, à quelle dose par jour, & s'il a été bien administré. Il paroît au contraire qu'à peine ce garçon avoit pris ce remede, qu'il fut atteint de douleurs, de maux de tête, de convulsions, suivies bientôt de la mort, ce qui est néanmoins difficile à croire ; mais en cela il faut *que la personne de l'Art qui connoît si parfaitement la méthode d'administrer le sublimé*, ait été distraite dans cette circonstance ; ou que la main lui ait échappé, ou qu'enfin la cuillerée qui lui sert de mesure soit trop grande.

Quatrieme Observation.

« La nommée *Louise-Marie* . . . âgée
 » de dix-neuf ans , attaquée d'un bubon
 » vénérien , survenu à la suite d'une go-
 » norrhée supprimée & d'exostoses aux
 » malléoles , a été traitée dans cet état
 » avec du sublimé corrosif , à la dose de
 » trois cuillerées par jour , administré par
 » un homme de l'Art très familier avec
 » ce traitement, pendant six semaines. Les
 » symptômes , loin de diminuer , ont au-
 » gmenté : il est survenu en outre des exo-
 » stoses au coronal , qui se sont terminées
 » par une carie très-étendue. Dans cet
 » état elle s'est rendue à Bicêtre , où elle
 » n'a pas tardé à tomber dans une cé-
 » dèmatie générale , qui a bientôt été suivie
 » de la mort ».

C'est , Messieurs , la même faute déjà reprochée : ce sera , s'il vous plaît , la même réponse : d'ailleurs , pourquoi mettre sur le compte du sublimé une carie aussi étendue que celle que vous annoncez , & dans un endroit aussi respectable ? Si M. *Brun* vouloit vous fournir fidèlement les observations de tous les malades de cette espèce , qui périssent pendant l'usage ou à la suite des frictions , votre gazette ne pourroit souvent suffire à les contenir toutes , sur-tout si les observa-

tions nouvelles étoient plus détaillées & mieux faites que celles qu'il vient de vous communiquer, s'il avoit l'attention de marquer quel étoit l'état du malade avant d'avoir eu la maladie vénérienne, le changement de sa constitution à cette époque, les autres maladies graves qui peuvent avoir précédé, accompagné ou suivi la maladie vénérienne qu'il faudroit bien circonstancier, les remèdes administrés, leurs doses journalières, leur effet successif, & le détail des accidens, à mesure qu'ils se sont présentés. C'est le seul moyen de juger sans prévention, si les accidens qui surviennent sont dus au remède; alors tout le monde se trouveroit instruit. Mais ce que vous présentez aujourd'hui au Public, ne prouve autre chose, sinon qu'il y a beaucoup de personnes qui administrent légèrement & sans connoissance le sublimé corrosif; ce dont je suis très-convaincu.

Je suis, &c.



OBSERVATION

D'un Entéro-Epiplo-omphale , guéri radicalement , malgré la perte de huit pouces & demi du canal intestinal ; par M. CHERMERY HAVÉ , ancien Chirurgien des Camps & Armées du Roi , & Maître en Chirurgie , résidant à Vienne-le-Château , en Clermontois.

La femme du nommé Jean Marfillier, Employé dans les Fermes de S. A. S. M^{te}. le Prince de Condé à Vienne-le-Château en Clermontois , âgée d'environ cinquante-six ans , étoit incommodée depuis long-temps , à la suite d'une couche , d'un exomphale. Les parties sortant souvent & rentrant de même avec facilité par le simple taxis , elle n'avoit jusque-là conçu aucune inquiétude sur son état , vivoit dans la plus parfaite sécurité , & ne s'étoit jamais assujettie à porter de bandages. Le 30 Janvier de l'année 1770 , les parties étant sorties à l'ordinaire , elle essaya , suivant sa coutume , de les faire rentrer , & ne put en venir à bout. Quelques douleurs qu'elle ressentit dans la région ombilicale , la fièvre , la tension de la tumeur commencèrent à l'inquiéter , mais pas assez encore pour demander du secours :

enfin le cinquieme jour de l'accident, 3 Février, pressée par la douleur, elle m'appella à six heures du soir. Je la trouvai avec les accidens les plus violens de l'étranglement : la tumeur, qui étoit très-considérable & située à l'ombilic même, paroissoit annoncer déjà, par sa couleur livide, la pourriture des parties qu'elle contenoit : je proposai l'opération dans l'instant ; mais la malade refusa de s'y soumettre : la fièvre étoit violente ; le ventre très-tendu ; je fis faire usage de cataplasmes, de lavemens, de boissons & de fomentations convenables sur le ventre. J'essayai, inutilement, à onze heures du soir, le même jour, de réduire ces parties par le taxis, & je m'aperçus que la gangrene faisoit du progrès. Il fut si rapide que, de ce jour jusqu'au lendemain 4 Février, toute la tumeur augmentée, en sorte qu'alors elle égaloit la forme d'un chapeau, étoit absolument livide. Les accidens étoient terribles, l'extrême tension du ventre, le hoquet, le vomissement, presque continuel, même de matieres fécales, les douleurs les plus aiguës, ne donnoient plus de relâche. Dans cette extrémité, la malade se soumit à l'opération.

Ayant ouvert la tumeur, je trouvai ce qu'elle contenoit, entierement gangre-

né; l'intestin s'en alloit par lambeaux, & donnoit issue aux matieres fécales, qui toutes, à dater de ce jour, passerent par la plaie. Ce qui m'inquiéta le plus, c'est que la pourriture paroissoit se prolonger jusque dans la capacité du bas-ventre. J'avoue que dans ce moment je fus très-embarrassé : heureusement je me rappelai la conduite qu'avoit renue autrefois M. de la Peyronie dans une circonstance presque semblable, rapportée par M. de la Faye dans ses Notes sur les Opérations de *Dionis*. Cet exemple ranima mon courage : je commençai par emporter tout l'épiploon sorti, ainsi que les portions du péritoine, les graisses voisines, & tous les tégumens qui enveloppoient ces parties : j'essayai de tirer l'intestin dehors pour reconnoître jusqu'où se prolongeoit la gangrene; mais l'anneau ombilical étoit si resserré, que je ne pus y parvenir : je le dilatai; je trouvai au moins *sept pouces d'intestin* tout-à-fait hors d'état de pouvoir être conservés. Je les retranchai sur le champ. Je ne restai pas sans inquiétude pour les extrémités supérieures & inférieures de l'intestin, voisines de la portion coupée : mais craignant la trop grande perte de substance du canal intestinal, je préférai d'essayer

de les ranimer , puisqu'elles laissoient quelque espérance de guérison.

La portion du mésentère, qui répon-
doit à celle de l'intestin gangrené, l'étoit
aussi. N'y voyant point de ressource, &
craignant que la pourriture ne gagnât
tout ce viscère, je me décidai à l'empor-
ter aussi; ce que je fis après l'avoir tirée
au-dehors: il ne survint point d'hémor-
ragie: l'artère mésentérique étoit appa-
remment affaissée par la mortification;
car il parut fort peu de sang.

Je fis ensuite, avec beaucoup de diffi-
culté, deux points d'aiguille pour réunir
le mésentère divisé; par ce moyen les
deux extrémités de l'intestin, séparées
par la perte d'une portion de sa substance,
se trouverent rapprochées. A l'exemple
de M. de la Peyronie, avec les bouts de
fil je formai deux anses, qui restèrent au-
dehors & servirent à retenir, vers le haut
de la plaie, la bouche supérieure de l'in-
testin, précaution nécessaire pour préve-
nir l'épanchement des matieres fécales
dans le ventre, objet sur lequel j'eus toute
l'attention possible, parce que cet intestin
n'avoit contracté aucune adhérence avec
l'anneau.

Cette opération faite, je fomentai la
plaie avec du vin tiède, & la pansai avec

les médicamens convenables à son état : le ventre étoit extrêmement tendu ; je le fis couvrir d'une flanelle imbibée d'une décoction émolliente, renouvelée souvent : on donna des demi-lavemens de temps à autre avec la même décoction, & j'ordonnai pour boisson une tisane de scorfonere, chien-dent, réglisse, avec un peu de canelle. La malade étoit fort affoiblie, je lui prescrivis, en conséquence, d'heure en heure, un peu de vin & de bon bouillon.

Le lendemain à six heures du matin je levai l'appareil : la plaie étoit très-noire ; la gangrené s'étoit étendue à l'extérieur, & avoit fait des fusées fort longues dans le tissu cellulaire, dont je tirai plusieurs lambeaux. Je pansai comme la veille ; le ventre étoit toujours tendu : on continua les fomentations & les lavemens ; le régime fut le même : le pouls se soutenoit assez bien.

Le 6 Février matin, la gangrené avoit encore fait des progrès à l'extérieur ; je craignois pour l'intérieur, parce que la plaie étoit toujours noire : je pris donc le parti de faire des mouchetures dans toute la circonférence ; elles saignerent un peu : j'en fis également à la substance du mésentere parallèle à la plaie extérieure, en m'éloignant le plus que je pouvois des

points d'aiguille ; je tirai encore ce jour plusieurs portions du tissu cellulaire qui se détachoit facilement, & je pansai la plaie à l'ordinaire.

Enfin voyant la gangrene s'étendre rapidement , je me déterminai à faire prendre à la malade , pour toute boisson , la décoction d'une once de quinquina concassé dans deux pintes d'eau ; y ajoutant après l'ébullition vingt grains de sel ammoniac : je prescrivis quelques légers cordiaux par cuillerées , & alternativement un peu de gelée de corne de cerf , dans l'intention de soutenir & de ranimer les forces. Le ventre étoit ce jour-là un peu moins tendu que les précédens : on continua les fomentations & les lavemens.

Le lendemain 7 je trouvai les choses à-peu-près au même état que la veille ; la plaie toujours fort noire & de mauvaise odeur ; mais je ne vis pas que la pourriture se fût étendue : je renouvelai cependant à la peau les mouchetures , qui saignerent encore , & je pansai à l'ordinaire. Les fonctions du ventre commençoient à se faire assez bien : la malade prenoit au moins deux pintes , dans les vingt-quatre heures , de la décoction de quinquina , à laquelle j'avois grande confiance. Comme cette boisson n'appaisoit pas la soif qui la tourmentoit , je permis quelques verres

de limonade. Le poulx se soutenoit bien. Le 8 à midi j'eus la satisfaction d'appercevoir que la gangrené commençoit à se borner aux tégumens par une apparence de cercle qui environnoit la plaie ; mais le fond en étoit toujours noir , & l'intestin paroissoit très-affecté , sur-tout l'extrémité supérieure. On continua le même régime , & je tirai encore ce jour des lambeaux de tissu cellulaire fort longs & entierement pourris.

Le 9 la gangrene parut tout-à-fait bornée à l'extérieur. Le fond de la plaie & l'intestin sembloient un peu s'animer. Je fis cependant continuer encore le même régime, la boisson de quinquina & la gelée de corne de cerf. Le ventre alloit bien, il n'y avoit presque plus de tension & très-peu de fièvre. Cet état dura jusqu'au 15 Février, que je commençai à concevoir les plus grandes espérances. Le fond de la plaie s'étoit ranimé, l'extrémité supérieure de l'intestin s'étoit *exfoliée* de la tunique externe : je la trouvai dans la plaie longue de près de six pouces, & je ne doute pas que l'extrémité inférieure ne se soit également exfoliée, quoique moins sensiblement.

De ce jour jusqu'au 20 Février la plaie continua de se nettoyer, & devint en bon état, ainsi que le mésentère. Les fils qui

l'avoient réuni se détachèrent le même jour : je fis alors cesser la boisson de quinquina ; j'avois supprimé les cordiaux quatre jours auparavant. La malade reprit l'usage de la tisane de scorfonere, &c. Le ventre étoit très-mou , & l'intestin vermeil , plus de fièvre , le pouls bon : la malade dormoit bien. Encouragé par ces premiers succès , j'osai espérer & tenter la guérison radicale de cette malade. L'exemple de M. *Randohré* , aussi rapporté dans les Notes sur *Dionis* , m'encouragea : je rapprochai les deux extrémités de l'intestin : je fis passer la supérieure dans l'inférieure , & les maintins dans cet état par le moyen de deux points d'aiguilles. Trente-six heures après l'opération , la plus grande partie des excréments suivit son cours ordinaire , & il n'y en eut qu'une petite quantité de la partie la plus fluide qui passa par la plaie : cela dura jusqu'au 25 matin. Ce jour je fus bien étonné de trouver l'intestin désuni ; les points d'aiguille avoient déchiré ses tuniques trop foibles , & la plaie étoit remplie d'excréments : cependant les extrémités de l'intestin ne s'étoient pas éloignées de l'anneau : je fis le pansement à l'ordinaire , jusqu'à la fin de Février , trouvant à chaque fois la plaie salie d'excréments , & souvent pleine de fort gros vers.

vers. Il ne passoit rien alors par le bas.

Lassé de ce traitement, qui ne conduisoit pas à mon but, je proposai à la malade de souffrir de nouveau que je tentasse la réunion de l'intestin ; ce ne fut pas sans peine qu'elle s'y soumit : je l'effectuai le 3 Mars. La portion inférieure de l'intestin, du moins l'extrémité, ne me paroissant pas avoir assez de consistance, je la tirai un peu au dehors, & j'en coupai encore près d'un pouce & demi, pour ne pas m'exposer à voir manquer les points d'aiguille : j'introduisis, comme la première fois, l'une des extrémités dans l'autre, & fis seulement un point pour les maintenir, embrassant le plus qu'il me fut possible de substance. Le mésentère étoit en très-bon état. Dès le même jour, huit heures après l'opération, une partie des excréments passa par l'anus : cela continua les jours suivans. La malade ne vivoit dans ce temps que d'un peu de gelée de viande prise de quatre heures en quatre heures. Le 11 Mars le fil de l'intestin tomba : j'eus soin de tenir le ventre très-libre par l'usage continu des demi-lavemens. Cependant il passa encore par la plaie durant quinze jours une petite portion de matières chyleuses : il parut aussi quelques vers assez longs & gros, qui m'inquiéterent beaucoup.

Après ce temps les excréments reprirent entièrement leur cours ordinaire, & rien ne parut davantage par la plaie : mais attendu sa grandeur extérieure, elle ne fut absolument cicatrisée que le 12 Avril. La malade n'a ressenti depuis aucunes douleurs intérieures ; ses évacuations se font bien ; en deux mots elle a lieu de se féliciter de s'être soumise à la seconde opération, & sa santé est parfaite.

Il est bien peu d'exemples, je crois, de guérison radicale en ce genre. Près de neuf pouces du canal intestinal emportés dans les deux opérations ; la gangrene faisant des progrès que j'eus mille peines à combattre ; une portion du mésentère également emportée ; une fonte si considérable par la plaie, que, bien que je pansasse trois fois par jour, on auroit aisément ramassé le pus avec une cuiller ; l'âcreté de ce pus si corrosif, que les tégumens en furent long-temps excoriés ; tant d'obstacles à vaincre m'étonnent moi-même sur le succès, dont mes soins ont été récompensés.



S U I T E

*De l'Extrait des Observations sur l'Air,
par M. BERTHOLET, Docteur en
Médecine.*

M. Bertholet, après avoir examiné le mélange de l'Air nitreux avec l'eau & avec l'air commun, a réuni ces deux Aïrs, & en faisant plusieurs fois le mélange avec la même eau, il a obtenu de l'eau-forte. Cette expérience intéressante jette des lumières sur les principes constitutans de cet acide, & elle donne à observer que l'union de l'acide nitreux avec l'eau a besoin du concours de l'air, ou au moins que cette union a difficilement lieu sans le concours de l'Air. M. B. passe ensuite aux phénomènes de la poudre à canon. On fait, depuis long-temps, que son effet dépend de la grande quantité d'Air qui s'en dégage : mais, ajoute M. B, on ignoroit que cet Air appartînt à l'acide nitreux. Cette erreur a-t-elle bien réellement subsisté jusqu'à présent ? & Hales ayant prouvé qu'un pouce cube de nitre donnoit 180 pouces d'Air, ce Chymiste pouvoit-il se persuader que cet Air appartînt plutôt à l'alkali qu'à l'a-

cide nitreux ? Cet air, d'ailleurs, n'est pas, comme paroît le faire entendre M. B, la seule cause des phénomènes de la poudre à canon. La forme grenue qu'on lui donne, l'eau employée pour en faire le mélange, & dont une partie y reste, comme portion constituante, contribuent à son effet, au point que la poudre à canon desséchée & pulvérisée (opération qui n'enlève pas à l'acide nitreux son air) ne produit plus les mêmes phénomènes. Voici donc trois causes qui concourent aux effets étonnans de la poudre; la forme qu'on lui donne; l'eau qu'elle conserve, & l'Air principe constitutif de l'acide nitreux. Il est encore une autre cause, qui contribue à la perfection de la poudre; c'est l'Air atmosphérique. Il existe, en effet, une grande différence entre la poudre pilée dans les mortiers & la poudre royale, préparée par un autre procédé, c'est-à-dire, broyée sous la meule, ce qui l'expose à toute l'influence de l'air. Cette poudre est d'un dix-huitième ou d'un vingtième plus légère, & elle est supérieure au tiré.

Pour revenir à notre objet, nous rapporterons l'explication que M. B. donne de l'observation de M. Priestley, relativement à l'Air fixe que ce savant Chymiste avoit produit en distillant du fer.

dissous dans l'acide nitreux. Dans cette opération, c'est-à-dire, dans le moment de la dissolution, la substance métallique retient l'air, qui s'échappe de l'acide nitreux, & par échange le métal donne à l'acide une partie de son phlogistique. Il restoit à examiner combien ce métal augmentoit de poids par cette addition de l'Air. A cet effet M. B. a dissout une once de limaille d'acier dans deux onces d'acide nitreux. Il a poussé l'évaporation jusqu'à ce que le fer fût devenu tout-à-fait insipide, & il l'a ensuite lavé dans une lessive d'alkali caustique. M. B. a obtenu deux gros d'augmentation, qu'il attribue à l'Air de l'acide nitreux & à une partie d'Air fixe, auquel s'unit le fer humide en se desséchant; mais ces deux gros d'augmentation sont-ils réellement deux gros d'Air, & l'eau retenue par le fer ne peut-elle pas en fournir une partie? On sait combien il est difficile de séparer ce fluide des corps qui l'ont absorbé. Une simple évaporation ne suffit pas, & ce n'est réellement qu'après une forte calcination, qu'on peut répondre qu'une substance est réellement privée de toute son eau. C'est par cette raison que nous mettons en doute l'évaluation de M. B., & elle est d'autant plus difficile à faire, qu'en voulant entièrement évaporer

L'eau, on chasseroit nécessairement l'Air; en sorte que pour pouvoir prononcer sur ce point, il seroit essentiel d'avoir recours à une toute autre manipulation.

M. B. a présenté à la vapeur d'une dissolution de fer par l'acide nitreux des linges imbibés d'alkali fixe. Ces linges, exposés à la flamme, *brûloient mieux que s'ils n'eussent rien contenus, mais tranquillement & sans fusier*; d'où M. B. conclut que le nitre ne détonne qu'à la faveur de l'Air que contient son acide, & qu'il perd cette propriété, si l'acide nitreux est privé d'Air.

M. B. rejette le sentiment de M. Priestley, qui pense que *l'acide nitreux, uni à une terre, forme l'Air atmosphérique*, & après avoir communiqué ses réflexions à cet égard, il entre en quelques discussions sur le phlogistique, qui a trouvé des adversaires célèbres, surtout depuis qu'on fait jouer un si grand rôle à l'Air. Nous devons nous abstenir de rien avancer d'affirmatif sur ces objets, qu'il convient de regarder comme métaphysiques, jusqu'à ce que l'expérience ait elle-même décidé; mais, en attendant, on nous permettra de dire que la plus belle théorie ne vaut pas quatre faits; qu'il seroit à désirer qu'on ne se pressât point de renverser un ancien

système de fond en comble, & qu'il vaudroit beaucoup mieux le réformer à fur & mesure qu'on feroit quelques découvertes.

Cet Ouvrage est terminé par des remarques judicieuses sur la doctrine de *Stahl* & sur quelques autres objets intéressans. Comme ils ne sont point susceptibles d'analyse, nous nous bornerons ici à rapporter aux Lecteurs l'éloge que fait M. B. de la salubrité de l'Air. Plus l'Air est privé de phlogistique, plus il est propre à entretenir la respiration. N'est-ce point ce qui fait la salubrité & ce qu'on appelle la légèreté de l'Air des montagnes. J'ai quelquefois respiré l'Air contenu dans une vessie autant de temps que je le pouvois; je sentoie de l'inquiétude, de l'angoisse; une défaillance me menaçoit.

L'état de l'Air que nous respirons influe singulièrement sur notre santé & sur notre ame (a). Je me souviens encore du charme que j'ai senti au sommet des Alpes. Des fleurs sauvages, des eaux qui se précipitent en forme de nuage, quelques pâtres, qui jouent sur l'herbe nais-

(a) Je suis surpris que des bains de l'Air salubre & bienfaisant des montagnes ne soit pas un des grands remèdes de la Médecine & de la Morale.

536 OBSERVATIONS
fante, y font un spectacle plus délicieux
que tout ce que la nature, le luxe &
l'élégance peuvent étaler dans les jardins.

S U I T E

Des Observations sur l'Apoplexie.

Il peut se faire de même, soit dans l'intérieur du crâne, soit dans quelque partie du canal de l'épine, des points de compression de semblable cause, dont résultera la paralysie d'une seule partie, de la langue par exemple, d'une cuisse, d'une jambe, d'un pied, d'une portion même de ces parties, par la raison qu'il n'y aura que l'origine d'un seul nerf, ou d'un petit nombre de rameaux nerveux, qui sera affectée. C'est ce que les Anciens ont désigné sous la dénomination d'apoplexie d'une partie (a).

2°. L'épanchement de sang dans les cavités du cerveau entraîne les mêmes effets que les amas de sérosités, mais plus

(a) L'amas de lymphe ou de sérosité dans les cavités du cerveau n'entraîne pas toujours l'apoplexie ou la paralysie : on en a trouvé de considérables dans les cadavres de personnes qui n'avoient eu aucune atteinte de ces maladies ; ce qui a été observé en particulier dans des personnes qui ont succombé à certaines maladies chroniques qui intéressoient le cerveau. Cette circonstance paroît, du premier coup-d'œil, croiser nos

prompts, plus fâcheux, & même funestes en peu de temps, pour peu qu'il soit considérable. Quoique cette espèce d'épanchement ne soit pas rare, on s'étonne à la vue de la délicatesse des vaisseaux artériels qui se distribuent à la substance du cerveau, qu'ils ne soient pas plus fréquens.

Les artères carotides internes, après avoir traversé le canal osseux, creusé dans la partie pierreuse des os des tem-

idées; mais il est à remarquer que dans ces cas, le volume du cerveau généralement pris, se trouve diminué plus ou moins, par l'atonie de sa substance, par le rétrécissement du calibre des vaisseaux qui s'y distribuent, & par l'oblitération d'une infinité de capillaires de divers genres, qui entrent dans sa composition: ainsi l'on conçoit qu'une collection considérable de sérosités dans les grandes cavités du cerveau, n'entraînera pas l'apoplexie ou la paralysie, tant qu'elle ne fera qu'au point de compenser le déchet du volume qu'a ce viscère dans l'état naturel.

Il y a plus, les collections de lymphe ou de sérosités dans les cavités en question, qu'on trouve dans les cadavres de personnes mortes d'apoplexie, ne doivent pas être censées en avoir été la cause. Si la première invasion de la maladie est d'ancienne date, & qu'elle ait été suivie de langueur ou de quelque maladie chronique, on doit présumer que la collection est l'effet de la langueur, & la suite de l'atonie du cerveau, consécutive d'une autre cause. Quand l'apoplexie survient à cet état, elle est ordinairement précédée de la léthargie.

pes, se dépouillent, à leur entrée dans le crâne, de leur tunique musculieuse, & deviennent très-minces: il en est de même des artères vertébrales. Cette particularité tient aux loix admirables de l'économie animale. La sécrétion de la rosée fine, qui se fait dans la substance cortical du cerveau, doit être apportée à l'organe sécrétoire, par un mouvement doux & uniforme, & ce mouvement eût été trop impétueux, si les artères en question eussent conservé leur tunique musculieuse. Cet état néanmoins les eût exposées à des inconvéniens fâcheux, à la dilatation aneurismale, à la rupture même, par l'action supérieure du tronc de ces vaisseaux, avant leur entrée dans le crâne, jointe à celle du cœur, qui n'en est pas éloignée, si la sage Nature n'eût pourvu à leur défense d'une manière particulière, par la résistance que présente la boîte osseuse à la force expansive de ces vaisseaux dans tous les points de la circonférence du cerveau (a); les précautions de la Nature, à cet égard, sont assez souvent éludées par différentes causes morbiques. Une sé-

(a) Que l'on scie le sommet du crâne, ou qu'on enleve une partie d'icelui dans un animal vivant, si on laisse à l'écart un peu de temps la

couffe violente, ou une forte impulsion portée sur la masse du cerveau, peuvent causer un épanchement de sang dans ses cavités, par la rupture des vaisseaux qui y aboutissent, sans qu'il y ait de fracture au crâne.

Vers la fin de l'année 1766, je fus appelé pour une femme âgée de soixante-cinq ans, d'un tempérament robuste, qui, tout-à-coup avoit été frappée d'apo-

portion du crâne enlevée, il n'est plus possible de la remettre en place, de maniere à recouvrir entièrement la partie du cerveau qui a été mise à découvert, par la raison qu'elle a acquis un volume d'une plus grande étendue par l'expansion des vaisseaux du cerveau; c'est par cette raison que lorsqu'une portion considérable du crâne vient à être détachée du reste, soit par une carie, soit par l'enlèvement des esquilles à la suite d'une grande fracture, si l'on n'a soin de faire, sur la surface du cerveau, un point d'appui suffisant, il s'ensuit en peu de temps une hernie, qu'il n'est point possible de réprimer. Au reste nous croyons ne devoir pas omettre ici l'exposé des précautions particulières que la nature a prises à l'égard des artères vertébrales avant leur entrée dans le crâne, pour les mettre à l'abri des violences extérieures. Elle les a logées, de préférence aux carotides, dans une espee de canal osseux, percé dans la base des apophyses transverses des vertebres du col; c'est au cervelet que ces artères vont se terminer en entier. Cette circonstance vient, à l'appui de l'opinion que l'on a toujours eue, que le cervelet est plus essentiel à la vie que le cerveau.

plexie. A mon arrivée, l'on me dit qu'environ quinze jours avant l'invasion de cette maladie, la personne avoit fait une chute sur le côté droit de la tête ; & que cependant elle n'avoit ressentie, ni dans le moment de la chute, ni dans les jours suivans, aucun des accidens qui annoncent la lésion ou la commotion du cerveau. Deux ou trois saignées & les autres remèdes indiqués dans pareil cas, n'ayant apporté aucun soulagement, elle succomba trois jours après. Un examen exact du contour du crâne ne nous y fit appercevoir aucun indice de fracture ; il n'y avoit pas même de contusion aux tégumens. Le crâne ayant été scié, la surface du cerveau ne présenta aucune marque d'altération, non plus que la dure-mère ; mais après avoir pénétré dans les ventricules latéraux du cerveau, nous trouvâmes une grande quantité de sang noir & grumelé dans le ventricule droit : l'épanchement étoit si considérable, que la voûte de cette cavité en étoit amincie, au point qu'elle n'avoit pas plus de trois lignes d'épaisseur. Le sang épanché s'étoit glissé en partie dans le troisième ventricule. (a).

(a) Cet épanchement étoit sans doute l'effet de la violence faite aux vaisseaux du plexus choroïde,

De pareils épanchemens proviennent assez souvent d'un engorgement inflammatoire des vaisseaux artériels qui se distribuent à la substance interne du cerveau, & de ceux qui entrent dans la composition du plexus choroïde, porré au point qu'ils cedent à l'action redoublée du système artériel & se rompent. C'est le cas de l'apoplexie inflammatoire ; nous aurons occasion d'en citer ci-après des exemples.

Cette rupture peut-être aussi l'effet de la dilatation aneurismale des artères qui composent le plexus choroïde, & des diverses distributions des carotides internes, qui pénètrent dans les cavités du cerveau.

Une Dame Religieuse, âgée de cinquante - cinq ans , d'un tempérament sanguin , étoit depuis long-temps molestée de maux de tête violens & presque continuels , joints à des éblouissemens, des vertiges & des palpitations de cœur. Malgré la continuation & l'augmentation même de ces symptômes, elle voulut, dans la dernière année de sa vie, diminuer le nombre des saignées, aux-

par la commotion que le cerveau a souffert dans la chute, *qui a été la cause de l'apoplexie.*

quelles elle étoit habituée. Le 2 Septembre de l'année 1752, cette Dame fut prise tout-à-coup des symptômes précurseurs de l'apoplexie, qui fut déclarée immédiatement après une saignée du bras : on s'apprétoit à la saigner du pied, lorsqu'elle rendit le dernier soupir, demi-heure après l'invasion de l'apoplexie ; le crâne ayant été scié, nous trouvâmes sur la surface du cerveau, entre les méninges, un épanchement considérable de sang qui s'étendoit dans tout le contour du cerveau & de la moëlle allongée : l'épanchement se prolongeoit même dans le canal de l'épine. Les vaisseaux de la pie-mère, qui se distribuent à la surface du cerveau, & pénètrent avec elles dans les sillons de la substance verticale, étoient tellement dilatés par l'engorgement, qu'ils avoient écartés, en certains endroits, les parois de ces sillons, au point d'y pouvoir fourer aisément le bout du petit doigt. La dure-mère se trouvoit extrêmement épaisse : le sinus longitudinal supérieur ayant été ouvert, a présenté plusieurs points d'inflammation dans toute sa longueur, à l'endroit de son attache au crâne ; son calibre étoit élargi ; il en étoit de même des sinus latéraux, qui étoient vuides de sang ; il y avoit dans le troisième ventricule, un gros caillot de sang, qui se

prolongeoit dans l'aqueduc de Sylvius & jusque dans le quatrième ventricule. Cette dernière cavité étoit fort dilatée, & remplie d'une grande quantité de sang à demi caillé. Les vaisseaux, qui partent de la réunion des artères vertébrales, avec les branches postérieures des carotides, & pénètrent dans ces parties, se trouvoient sensiblement élargis & aneurismatiques. C'est donc à la rupture de ces vaisseaux que nous avons dû attribuer ce grand épanchement de sang. Il n'y en avoit point dans les ventricules latéraux, qui ont paru être dans leur état naturel, ainsi que le plexus choroïde.

Si l'on considère l'importance des parties du cerveau, qui se sont ici trouvées si considérablement intéressées, on ne fera pas surpris de la mort prompte du sujet.

L'épanchement de sang dans les cavités du cerveau, provient quelquefois de l'érosion des vaisseaux sanguins qui y aboutissent, par un sang fort acrimonieux, tel qu'il se trouve dans les scorbutiques & les atrabillaires, chez qui l'on voit le sang s'échapper des vaisseaux, en plusieurs parties du corps, à la moindre pression. On conçoit que les vaisseaux délicats de la pie-mère doivent être aisément corrodés par un liquide de cette

nature, sur-tout dans les endroits où ils sont comme flottans.

3°. Quoiqu'en général le sang épanché, dans les cavités du cerveau, par une cause quelconque, se change rarement en pus, l'expérience fait voir que celui qui a contracté une dégénération de la nature de celles dont nous venons de parler, y a le plus de pente. On a trouvé même dans les cadavres de quelques personnes mortes du scorbut, une partie des parois des ventricules du cerveau tombée en suppuration.

J'ai vu, avec étonnement, à l'ouverture du cadavre d'un enfant de douze à treize ans, mort d'une fièvre lente, qui avoit été l'effet du scorbut porté au plus haut degré, une collection très-considérable de pus dans le centre d'un des hémisphères du cerveau, provenant de la fonte de toute la partie blanche de ce côté, & même d'une grande partie de sa substance grise, dont l'écorce, réduite à l'épaisseur d'une pièce de trente sols, formoit une espèce de kiste renfermant le pus; le sujet, après avoir essuié quelques accès d'épilepsie, étoit mort apoplectique.

4°. Il est d'autres causes, capables d'affecter immédiatement la substance blanche du cerveau, au point d'intercepter l'influence de la rosée nerval, dans les organes

organes des sens & des mouvemens volontaires. Tout ce qui peut gêner cette substance & la comprimer à un certain point, est de cette classe ; par exemple, les tumeurs quelconques, soit dans la substance même du cerveau, soit dans les parties adjacentes. On a trouvé le cerveau en partie ossifié ou pétrifié ; la dure-mère a aussi été observée ossifiée. Il n'est pas rare de rencontrer des exostoses dans la surface interne du crâne, formant des espèces de coins enfoncés, pour ainsi dire, dans le cerveau ; on en a vu sur-tout à la base du crâne, & dans la selle sphénoïdale ; celles-ci le plus souvent sont l'effet de la vérole portée au plus haut degré. Celles qui sont à la base du crâne, font, sur la partie correspondante de la moëlle allongée, une compression proportionnée à leur volume ; elles peuvent enfin s'accroître au point d'entraîner l'apoplexie.

5°. La compression de cette partie du cerveau est encore assez souvent l'effet de la dilatation aneurismale du tronc des artères carotides & vertébrales. Nous avons déjà dit que ces artères, à leur entrée dans le crâne, se dépouillent de leur tunique musculieuse, de manière que leur tissu devient en tout semblable à celui des veines. Les deux carotides, après avoir

traverse le canal osseux de l'os des tempes & les sinus caverneux de la dure-mère, situés aux côtés de la selle sphénoïdale, se portent verticalement au sommet de cette éminence, & s'appliquent aux parties latérales moyennes de la moëlle allongée, un peu en arrière de la base des nerfs optiques; là elles se partagent chacune en trois branches, dont les postérieures vont s'unir & se confondre avec les artères qui partent du tronc vertébral, lequel est aussi dénué de la tunique musculuse. Ce tronc est collé, au moyen de la pie-mère, à la surface inférieure de la moëlle allongée; il en est de même du commencement de ses branches. Outre les communications des artères carotides avec celles-ci, il y en a encore des branches antérieures entr'elles, & avec les branches moyennes; de toutes ces communications ou anastomoses, il résulte sous la base de la moëlle allongée, un réseau en forme de cercle ou de couronne (a), qui est intimement attaché par l'intermède de la pie-mère, sans cependant pénétrer dans sa substance.

On conçoit que le mouvement expansif de ce tissu artériel, dans le temps de la diastole, doit faire une compression sur

(a) On l'a appelé le Cercle de Willis.

es points de la moëlle allongée auxquels il est collé. Elle est néanmoins peu considérable dans l'état naturel, par la raison que l'action systaltique de ces artères est très-foible: mais si leur calibre vient à être augmenté, elles recevront un surcroit de sang proportionné à leur dilatation, qui ne s'étendant pas dans leurs divisions ou distributions, toute la portion de sang admise dans les vaisseaux dilatés ne pourra être transmise dans les veines: de-là, la compression de la moëlle, & le cours du fluide nerval, gêné & intercepté jusqu'à un certain point.

D'un autre côté, l'action des artères dilatées se trouvant anéantie, le sang ne peut plus passer dans les capillaires & dans les veines, que par l'impulsion qu'il a reçue du cœur & des troncs artériels, avant leur entrée dans le crâne; impulsion trop foible pour suffire à cette transmission: de sorte qu'il s'ensuit des stases ou congestions dans les capillaires artériels, & encore plus dans les veines, dont le calibre est en conséquence porté à un point de dilatation plus ou moins considérable. Il en résulte une double cause de compression, & dans la moëlle allongée, & dans les autres parties du cerveau, qui à la longue entraîne l'apoplexie.

En l'année 1755, je trouvai dans le

cadavre d'un homme de cinquante ans, mort d'apoplexie, à la suite de quelques excès de boisson auxquels il étoit enclin, les artères vertébrales, après leur entrée dans le crâne, ainsi que le tronc qui résulte de leur union, dilatées au point qu'elles paroissent avoir le double de leur capacité ordinaire; ces mêmes vaisseaux étoient garnis de distance en distance d'anneaux saillans & de nature presque cartilagineuse, qui ressembloient aux valvules des intestins grêles. Il n'y avoit point d'épanchement dans les cavités du cerveau; mais on en a trouvé un d'une lymphe sanguinolente, entre la dure-mère & la surface de ce viscère, dont tout le système vasculaire étoit considérablement engorgé.

6°. D'un autre côté, l'apoplexie peut-être l'effet d'un état des artères cérébrales, bien différent de celui dont nous venons de parler, à sçavoir de ces artères devenues calleuses, cartilagineuses, osseuses même. Cet état doit ralentir considérablement la transmission du sang dans leurs distributions; il croupit dans les capillaires & s'y engoue; de-là l'engorgement, & enfin la rupture des vaisseaux engorgés, cause ordinaire de l'apoplexie incurable.

Vers la fin du mois de Mars, année

1752, on amena à notre Hôpital de Saint Sauveur, un homme de cinquante ans ou environ, attaqué d'un tétanos bien caractérisé; il avoit depuis quelque temps un côté du corps à demi paralysé, ce que l'on me dit être la suite d'une atteinte d'apoplexie, qu'il avoit autrefois essuyée. Il mourut apoplectique le 21 Avril suivant. L'ouverture du crâne nous fit voir une adhérence intime de la pie-mère à la dure-mère, par un état inflammatoire dans l'étendue de la moitié postérieure de la voûte du crâne. Les veines, qui du cerveau vont se rendre dans les sinus, étoient fort dilatées. Toute la masse du cerveau nous parut avoir une consistance plus ferme que dans l'état naturel; ses cavités renfermoient une assez grande quantité de lymphe. Le calibre des artères vertébrales & des principales branches des carotides, sembloit être élargi. Leurs parois étoient plus épaisses que dans l'état naturel; elles avoient même en quelques endroits une consistance cartilagineuse; mais ce qui nous surprit bien plus, fut de trouver le tronc des deux carotides ossifié, dans toute son étendue, & jusques dans le canal osseux qu'elles traversent: leur tunique externe étoit néanmoins resté membraneuse, de façon qu'elles formoient un

canal osseux renfermé dans un canal membraneux. Les tronc de ces artères étoit rempli d'un sang polypeux, ainsi que le tronc vertébral.

PRIX EXTRAORDINAIRE

*Proposé par la Société & Correspondance
Royale de Médecine.*

La Maladie épizootique, qui a dernièrement affligé la Picardie, & principalement le Gouvernement de Calais & Pays reconquis, l'Ardresis, le Boulonnois, l'Artois & partie de la Flandre, ayant été d'autant plus préjudiciable à ces contrées, que depuis quelque temps les épidémies s'y sont renouvelées avec peu d'intervalle, M. le Duc de Charost, Pair de France, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant-Général pour Sa Majesté des Provinces de Picardie & de Boulonnois, Gouverneur des Ville & Citadelle de Calais, &c. persuadé que la connoissance des caractères de cette épizootie & de toutes ses circonstances, pourroit peut-être conduire à trouver le moyen d'en éloigner ou d'en prévenir le retour, & voulant seconder les vues bienfaisantes que Sa Majesté

s'est proposée par l'établissement de la Société & Correspondance Royale de Médecine, a résolu d'accorder sur le revenu de ses émolumens de Gouverneur de Calais & Pays reconquis, un prix, qui sera une médaille d'or de la valeur de 300 livres au Mémoire concernant cette épizootie, qui, au jugement de la Société & Correspondance Royale de Médecine, remplira le mieux les vues renfermées dans la question suivante.

Déterminer par une description exacte des symptômes : 1°. à quel genre de maladie on doit rapporter celle des bêtes à cornes qui a regné en 1774, 1775 & 1776 dans la Flandre, l'Ardresis, le Calaisis, le Boulonnois & l'Artois, & en quoi elle differe de celles qui ont été observées depuis dix ans dans les mêmes lieux & sur les mêmes animaux : 2°. quelle a pu en être la source, & par quelle voie elle s'y est communiquée : 3°. s'il y a des faits bien constatés, qui prouvent que l'air ait contribué à sa propagation : 4°. quels sont les moyens curatifs qui ont eu le plus de succès.

Les Mémoires seront adressés, francs-de-port, à M. Vicq d'Azyr, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Commissaire général pour les épidémies, & premier Correspondant avec les Mé-

decins du Royaume, demeurant à Paris rue du Sépulcre, avant le premier Septembre 1777, avec des billets cachetés, contenant le nom de chaque Auteur & sa demeure. La Société Royale de Médecine fera la distribution de ce prix dans la Séance qu'elle tiendra le premier Mardi après la Saint Martin de la même année.

C O U R S

M. *Becquet*, Membre du College & Académie Royale de Chirurgie, ouvrira en faveur des Elèves & des Amateurs, le Lundi 2 Décembre à midi & demi, un Cours particulier, théorique & pratique de maladies des yeux, qu'il continuera les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi. Il exposera préliminairement la structure de cet organe, traitera des maladies qui l'affectent, & fera en même temps connoître les moyens relatifs à leur guérison, en sa demeure rue de la grande Truandrie, même maison que celle de feu M. *Deshaies Gendron* son oncle.

M. *Valmont de Bomare*, Démonstrateur d'Histoire Naturelle, avoué du Gouvernement, Censeur Royal, Membre de

plusieurs Académies de l'Europe, &c... ouvrira deux Cours d'Histoire Naturelle concernant les *minéraux*, les *végétaux*, les *animaux* & les *principaux phénomènes de la nature*, en son cabinet, rue de la Verrerie, vis-à-vis celle des Deux-Portes, le Vendredi 6 Décembre 1776, à onze heures très-précises du matin. Les Séances du premier Cours seront continuées les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure. Les Séances du second Cours seront continuées les Samedi, Mardi & Jeudi de chaque semaine, à onze heures & demi très-précises du matin. Il n'y a aucune différence dans ces deux Cours quant à l'exposition & à la manière de traiter les objets. La différence des jours est uniquement pour donner des momens aux personnes qui désireront prendre part aux Conférences du Démonstrateur, la facilité d'un choix qui puisse s'arranger avec leurs occupations. On invite ceux qui voudront suivre l'un ou l'autre Cours, d'entendre le *Discours sur le spectacle & l'étude de la Nature*, qu'on prononcera pour l'ouverture le Vendredi 6 Décembre, à l'heure indiquée ci-dessus.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES. OCTOBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	Azh. du soir.	Aph. du soir.	Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	10	17	11	27 9	27 10	27 10
2	8	16	12	27 11	28 0	28 0
3	9	14	12	28 0	28 1	28 0
4	11	15	11	27 11	27 11	27 10
5	8	14	9	27 9	27 9	27 8
6	7	13	8	27 8	27 8	27 9
7	3	13	10	27 10	27 10	27 10
8	8	13	12	27 10	27 11	27 11
9	8	15	10	28 1	28 2	28 2
10	10	15	11	28 2	28 2	28 2
11	11	13	11	28 1	28 1	28 1
12	8	13	6	28 1	28 2	28 2
13	5	12	9	28 2	28 2	28 1
14	8	13	10	28 1	28 1	28 1
15	6	12	8	28 0	28 0	28 0
16	6	15	10	28 0	27 11	27 11
17	8	15	9	27 11	27 11	28 1
18	6	16	10	28 2	28 2	28 0
19	7	14	11	27 11	27 11	27 10
20	9	16	12	27 10	27 10	27 11
21	9	16	10	28 0	28 0	28 0
22	8	16	11	28 0	28 0	28 0
23	6	14	9	28 0	28 0	27 11
24	6	9	5	27 11	27 11	27 11
25	3	9	4	27 10	27 9	27 9
26	2	10	8	27 9	27 9	27 9
27	6	12	8	27 9	27 9	27 11
28	3	10	6	27 11	27 11	28 0
29	3	9	7	28 0	28 0	27 11
30	2	9	4	27 11	27 10	27 9
31	0	7	2	27 9	27 9	27 10

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>3. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. couv.	S. couvert.	E. beau.
2	E. beau, br.	E. beau.	E. beau.
3	N-E. beau, br.	N-E. beau & ch.	N-E. beau.
4	N. nuages, br.	N. beau.	N-E. beau.
5	N. nuages, br.	N. beau.	N-E. beau.
6	N. couvert.	N. couvert, pl.	N-O. couv.
7	N-O. be. br.	S-O. couvert.	S-O. couv. v.
8	O. couvert.	S-O. couv. pl.	S-O. couv. v.
9	N-O. beau.	O. beau.	N-O. couv.
10	O. couv. ve.	N-O. couv. pl.	N-O. couv.
11	O. couv. pl.	N-O. couv. do.	N. couvert.
12	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
13	N-E. beau, br.	N-E. couvert.	N. couvert.
14	N. couvert.	N. couvert.	N. couvert.
15	N-E. beau, br.	N-E. beau.	N-E. beau.
16	N-E. beau, br.	S. beau.	S-E. beau.
17	S-E. nuages.	S-O. couv. pl.	S-O. nuages.
18	N. nuage, br.	E. couvert.	E. couvert.
19	S. convert.	S-O. nuages, pl.	S-O. beau.
20	S-E. beau.	S. couv. chaud, ton. au loin.	S. beau.
21	S-E. beau.	S-O. beau.	S-E. beau.
22	N-E. be. br.	S. beau.	S. beau.
23	N-E. be. br.	N-E. beau.	N-E. beau.
24	N-E. nua. fr.	N-E. beau.	N-E. beau.
25	N-E. beau, vent froid.	N-E. beau.	N-E. beau.
26	N-E. couvert brouill. fro.	N-E. nuages.	N. couvert.
27	N. nuages.	N. couvert.	N. couvert.
28	N-E. beau.	N-E. beau.	E. beau.
29	E. beau.	E. nuages.	S. nuages.
30	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
31	N. beau.	N-E. couvert.	N-E. beau.

556. OBS. MÉTÉOROLOGIQUES,
RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $17\frac{5}{8}$ deg.

Moindre degré de chaleur 0

Différence $17\frac{5}{8}$ deg.

Plus grande élévation du Mer-

cure 28 pou. $2\frac{3}{4}$ l.

Moindre élévation du Mercure 27 8

Différence 0 pou. $6\frac{1}{4}$ l.

Nombre de jours de Beau 17

de Couvert 10

de Nuages 4

de Vent 4

de Tonnerre 1

de Brouillard 11

de Pluie 6

Quantité de Pluie 2 lignes.

D'Evaporation 28

Différence 26

Le vent a soufflé du N. 6 fois.

N.-E. 11

N.-O. 2

S. 3

S.-E. 2

S.-O. 3

E. 3

O. 1

Température : très-seche & chaude , excepté les
derniers jours , où le froid a pris assez vivement.

COTTE , Prêtre de l'Orat.
Curé de Montmorency ,
Corresp. de l'Ac. Roy.
des Sciences de Paris , de
la Soc. Royale d'Agric.
de Lyon.

A Montmorency , ce 2 Novembre 1776.

OB3. MÉTÉOROLOGIGUES. 557

Maladies: nous avons eu quelques enfans attaqués de petite vérole bénigne. Un seul en est mort. Dans nos environs, il y avoit beaucoup de fievres tierces & double tierces; à ces fievres se joignoit dans plusieurs la putridité; quelques Malades en sont morts.

Faute à corriger dans le Journal d'Octobre.

Dans la note, au bas de la page 380: *le Barometre de feu M. Roux se tenoit $\frac{3}{12}$ de ligne, lisez 1 ligne $\frac{3}{12}$ plus élevé que le mien.*

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1776.

LES Maladies les plus fréquentes de ce mois ont été des rhumes difficiles, des diarrhées opiniâtres, même dysenteriques, & souvent suivies de fievres putrides, lors sur-tout qu'on se hâtoit de donner les astringens; des fievres intermittentes également rebelles, & prenant facilement le caractère de continues ardentes, qui exigeoient que le quinquina ne fût administré que très-tard. Il y eut aussi des fievres malignes gangreneuses, dont les symptômes, au commencement de la maladie, n'annonçoient guère l'issue funeste qu'elles devoient avoir. La couleur peu changée, le pouls & les évacuations presque naturelles, la langue humide, couverte d'une légère sabure blanche, le regard fixe sans être dur, la prunelle un peu dilatée, de la surdité, de l'absorption, jointe à un délire doux & fugace, qui n'empêchoit pas les malades de répondre juste aux questions qu'on leur faisoit; tel étoit leur état. Du six au sept de la maladie, la gangrene se manifesta sur tout le corps d'un malade: il fut couvert de larges échimosés, marbrées de violet & de jaune. Les cavités des yeux en

étoient toutes deux affectées : l'épiderme se détacha promptement ; toutes les places qui essuyoient le moindre frottement se dépouillèrent ainsi ; le drap , bien que d'une toile vieille & fort douce , occasionna cet accident au menton , au col & à la partie supérieure de la poitrine ; les parties de la génération sembloient macérées : en appuyant avec le doigt sur quelque partie du corps que ce fût , on étoit certain de faire naître à l'endroit pressé une escare , une échimose & le soulèvement de l'épiderme , dans l'étendue d'un écu de six livres autour de cette escare , & cela du jour au lendemain : les acides , les plus puissans antiseptiques , le quinquina à grande dose , ne procurèrent aucun bien. Le malade néanmoins vécut pendant six jours dans cet état de mortification. Chez un autre la gangrene se fixa au col de la vessie , produisit une rétention d'urine : les mêmes soins furent inutiles. Un troisième fut plus heureux , la gangrene se jeta pareillement sur les organes de la génération , & le ravage principal se fit sentir à l'extrémité même de la verge ; quatre onces de quinquina en décoction pour boisson ; une potion avec l'acide du citron , les eaux cordiales & le sel essentiel de quinquina à forte dose , furent les remèdes internes employés : pour l'extérieur , on mit en usage l'eau-de-vie camphrée & l'emplâtre de stirax simplement. La gangrene parcourut rapidement ses différens degrés ; en six jours le prépuce & le gland , qui avoient été spacelés , se détachèrent : l'épiderme , qui s'étoit soulevée dans toute l'étendue du scrotum , se régénéra sans qu'il y eût presque de suppuration. Après la chute de l'escare , la plaie étoit belle , & vint promptement à cicatriser : la tête parut libre dès le moment où la gangrene fut fixée : le sommeil & l'appétit se rétablirent en même temps : le malade ne prit plus que de la limonade , refusant absolument tout remède. La convalescence s'est parfaitement bien soutenue.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois d'Octobre, par M.
BOUCHER, Médecin.*

Le temps a été favorable ce mois pour la préparation des terres aux semailles d'Automne. Il y a eu très-peu de pluie, surtout après le 10 du mois. Aussi le mercure dans le baromètre a-t-il toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces, sans cependant s'éloigner de ce terme.

La liqueur du thermomètre s'est maintenue tout le mois à un état de température moyenne, si l'on en excepte les deux derniers jours. Il s'est porté, certains jours, à la hauteur d'environ 14 degrés.

Il y a eu des variations dans le vent; après le 23, il a été constamment au Nord.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord,	3 fois du sud,
5 fois du nord	6 fois du sud
vers l'est,	vers l'ouest,
4 fois de l'est,	6 fois de l'ouest.
6 fois du sud	3 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

7 jours de pluie, 8 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois d'Octobre.

La petite vérole a été moins répandue & bien moins fâcheuse ce mois que le précédent. Elle étoit presque bornée aux enfans , & aucune personne connue n'y a succombé.

La maladie dominante a été la fièvre tierce & la fièvre quarte , l'une & l'autre opiniâtre , comme il est ordinaire dans cette saison.

Il y a eu aussi nombre d'angines & de rhumatismes gouteux ; dans l'une & l'autre maladie , après les saignées suffisantes , on étoit obligé d'évacuer les premières voies , farcies de saburre ; avec des apozèmes aiguës par le séné.

On a vu des jaunisses & des hydropisies , suite d'affections du foie.

LIVRES NOUVEAUX.

BIBLIOTHEQUE Littéraire , Historique & Critique de la Médecine ancienne & moderne ; contenant l'Histoire des Médecins de tous les siècles & de celui où nous vivons ; celle des personnes savantes de toutes les nations , qui se sont appliquées à quelque partie de la Médecine , ou qui ont concouru à son avancement ; celle des Anatomistes , des Chirurgiens , des Botanistes , des Chymistes ; les honneurs qu'ils ont reçus , les dignités auxquelles ils sont parvenus , les monumens qui ont été érigés à leur gloire : le catalogue & les différentes éditions de leurs Ouvrages ; le jugement qu'on doit en porter ; l'exposition de leurs sentimens ; l'histoire de leurs découvertes ; l'origine de la Médecine , ses progrès , ses révolutions ,

lutions, ses sectes, son état chez les différens peuples: par M. *Joseph-François Carrere*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, Censeur Royal, ancien Inspecteur général des Eaux minérales de la province du Roussillon & du Comté de Foix, ci-devant Directeur-Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire Naturelle de l'Université de Perpignan, Professeur royal émérite de la Faculté de Médecine de la même Université. 2 vol. in-4°. à Paris, chez *Ruault*, Libraire, rue de la Harpe, 1776.

En publiant le projet de cet Ouvrage, l'Auteur déclaroit dans son *Prospectus*, que son but étoit de donner un abrégé de l'histoire de la Médecine & de ses différentes parties; d'indiquer l'état de cette profession chez les différens peuples qui l'ont autrefois cultivée, comme les CHINOIS, les JAPONOIS, les EGYPTIENS, les GRECS, les ARABES, &c.... de parler des Médecins les plus célèbres de tous les siècles; de tous ceux qui ont enrichi le Public de leurs Ouvrages, de tous ceux qui méritent d'être connus par quelque trait particulier. Les Chymistes, les Chirurgiens, les Botanistes, les Anatomistes devoient trouver leur place dans cet ouvrage, de même que les Médecins. On ne devoit pas oublier les Rois, les Princes, les souverains Pontifes, les Cardinaux, les Evêques & Archevêques, les Philosophes, les Savans de tout état, même les femmes, qui se sont appliqués à quelque partie de la Médecine, ou qui ont contribué à son avancement. Les détails relatifs à ces différens personnages ne devoient point être omis.

Ce plan est vaste, & devenoit également pi-

quant & intéressant, s'il étoit fidèlement & exactement exécuté. Cependant l'Auteur se proposoit encore de plus grandes vues; il vouloit donner le catalogue des Ouvrages, en indiquer les différentes éditions, en faire connoître le plan & la distribution, établir le jugement qu'on en doit porter, donner un précis des sentimens & des découvertes des différens Auteurs: il assuroit d'ailleurs que ses recherches avoient été faites *avec autant de soin que d'exactitude*, & qu'il les avoit portées *aussi loin qu'il lui avoit été possible*.

Mais ce plan si beau, si étendu, si magnifique, a-t-il été exécuté dans tous ses points? Nous devons être sinceres, & le monde médecin a droit d'exiger de nous la vérité; nous la dirons donc. Malgré les talens, l'esprit, les connoissances, les veilles, les recherches de l'Historien, on peut assurer qu'il manque dans cette bibliotheque bien des Auteurs; que beaucoup d'éditions n'y sont pas indiquées; qu'on n'y rencontre point, comme on s'y attendoit pourtant, ces notions importantes & désirées sur le plan & la distribution des ouvrages; qu'un très-grand nombre n'y sont pas jugés, & que les sentimens des Auteurs n'y sont pas fréquemment rapportés.

Il n'est point difficile de se convaincre de ce que nous avançons; il suffit de parcourir seulement ces deux Volumes; chaque page en donnera la preuve. Ce qui démontre qu'il est difficile aujourd'hui de faire une Bibliotheque universelle de Médecine. Il est bon néanmoins que des Ecrivains pleins de zele s'en occupent de temps en temps; leurs travaux ne seront jamais inutiles; car on trouvera constamment dans l'un, ce que l'on cherchoit inutilement dans un autre. Au reste, l'Ouvrage de M. C..... pourra avoir l'avantage d'instruire ceux auxquels leurs occupations

ne permettent pas de se livrer aux recherches biographiques & bibliographiques.

MÉTHODE éprouvée pour le traitement de la rage, publiée par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1776; in-4°. de 14 pages.

On doit cette Méthode curative à M. *Delassone*, premier Médecin de la Reine, & premier Médecin du Roi en survivance. Il l'a donnée à l'occasion d'un événement fâcheux qui jeta l'alarme dans plusieurs villages du Mâconnois, où parut en Décembre 1775 un loup enragé qui mordit plusieurs personnes. Les succès qu'on a éprouvés du mercure, pour empêcher la rage de se manifester chez ceux qui avoient eu le malheur d'être blessés par un animal attaqué de cette maladie, ont engagé M. *Delassone* à le prescrire dans les circonstances où M. le Contrôleur-général le consultoit. Il ne faut pas croire cependant qu'on obtienne ces heureux succès, par les frictions mercurielles seules, faites sur les plaies & sur les parties voisines; il est important que le blessé soit d'abord préparé, & que durant tout le temps des frictions, il prenne des remèdes internes, & qu'il observe un régime convenable. C'est sous ce double point de vue que M. *Delassone* a tracé le plan méthodique dont il s'agit; plan qui a été suivi avec avantage à l'égard de huit infortunés du Mâconnois, & qui par la suite servira de modèle. M. *Blais*, résidant à Cluny, est le Médecin qui a traité onze personnes par cette méthode, qu'on pourroit à la rigueur appeller nouvelle, bien que M. *Delassone* déclare très-formellement n'avoir pas cette prétention. On trouve après l'imprimé que nous venons d'annoncer, une Lettre de 11 pages adressée à M. l'Evêque de Mâcon, laquelle contient le détail de l'état de ces onze Malades

durant leur traitement : elle est datée du 19 Février 1776.

LETTRE d'un Médecin de Paris, à un Médecin de province, sur le traitement de la rage.

Quasitæque profunt artes.

A Saint-Hubert ; & se trouve à Paris, chez D'houry, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie ; 1776. in-4°. de 17 pages.

M. Duhaume donne d'abord une notice de trois Ecrits, dans lesquels les frictions mercurielles sont recommandées comme un moyen sûr d'éloigner & de prévenir la rage, chez les personnes mordues par un animal qui en est attaqué. Ces Ecrits sont, 1°. la Dissertation de M. Desault, qui parut à Paris en 1738 : 2°. celle de M. de Sauvage, imprimée en 1748 : 3°. une Thèse dont M. Duhaume lui-même est auteur, & qu'il soutint en 1759, dans les écoles de la Faculté de Paris.

Ce point historique & pathologique discuté, M. Duhaume propose de nouvelles vues pour traiter ceux qui auroient déjà eu des accès de rage. Il veut donc qu'on mette en usage les saignées vigoureuses, l'aspersion de l'eau froide, l'application des sinapismes, les lavemens purgatifs & les frictions répétées avec des doses extraordinaires de pommade mercurielle, en attendant qu'on puisse administrer, comme moyens coopérans, les antispasmodiques & les calmans.

Comme M. Duhaume n'a point fait mention de quelques autres Ecrivains qui ont admis les frictions mercurielles contre la morsure des animaux enragés, nous croyons devoir les rappeler ici. Ce sont :

1°. NOUVELLE MÉTHODE courte & facile pour le traitement des personnes attaquées de la

rage ; par le Frere *Claude Du Choisel*, de la Compagnie de Jesus, Apothicaire de la Mission de Pondichery. Paris, chez *L. H. Guerin*. & *L. F. Delatour*, rue S. Jacques, à S. Thomas, 1756 ; in-12 de xvj pag. pour l'Avertissement ; & de 23 pour la Méthode.

Le Frere *Du Choisel* avertit qu'il a employé avec un succès constant les frictions mercurielles, & qu'il s'y est déterminé d'après les expériences de *M. Default*. Celui-ci déclare dans sa Dissertation, qu'aucun Auteur ne lui a servi de guide. Cependant *M. Sauvry* avoit entrevu, dès 1699, que le mercure pouvoit être utile contre la rage ; voici comment il s'exprimoit : « Peut-être le mer- » cure en grande quantité forceroit-il les ob- » stacles que le resserrement des veines apporte » à la circulation ». Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1699. Le Frere *Du Choisel* rapporte la guérison d'une femme chez laquelle l'horreur de l'eau étoit bien marquée. Cette Méthode du Frere *Du Choisel* a été insérée dans le *Journal de Méd.* 1756, Tom. V.

2°. *Della Mania, della Frenesia, e della Rabbia Dissertazione del Signor Antonio Arri- gonj, Dottore in Medicina. In Milano, 1757. in-4°.*

Ce Médecin Italien, entr'autres remèdes contre la rage, prescrit aussi le mercure, suivant la méthode de *Default*.

3°. ESSAIS ANTIHYDROPHOBQUES, par *M. Baudot*, Docteur en Médecine à la Charité sur Loire.

Non desperandum, ob exempla jam ab aliis venenis constantia, de inveniendò hujus singularis veneni antidoto singulari. HERM. BOERHAAVE, Aphor. de cogn. & curand. morb. pag. 200, édit. 1738.

A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1770; in-4°. de 24 pages.

Les frictions mercurielles ont réussi parfaitement sous la main de ce Médecin, à l'égard de plusieurs personnes & de plusieurs animaux domestiques mordus par une bête enragée. Ainsi que le Frere *Du Choisel*, il a remarqué d'après l'observation, que la bave & la salive des hydrophobes n'est vénéneuse, que quand elle est immédiatement portée dans le sang.

4°. ESSAI & MÉMOIRE sur le Traitement de l'Hydrophobie, lequel a guéri dix personnes qu'un chien enragé avoit mordues. Par M. *Ignace Lotti*, premier Médecin de l'Istrie. In-4°. en italien : a Venise, chez *Palesè*, 1773.

Nous ne dirons rien actuellement de cet Ecrit, qu'il ne nous a pas encore été possible de nous procurer.

ÉTAT de Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe, & principalement en France; 1777; in-12.

Cet Ouvrage se distribuera dans le commencement de Janvier 1777. On fait que celui qui a paru en 1776, étoit rempli de personnalités & de sarcasmes indéçens contre beaucoup de Médecins; aussi excita-t-il l'indignation du Public & l'animadversion du Magistrat. Le privilège fut ôté aux Auteurs qui s'étoient permis ces sorties odieuses, & il a été donné à d'autres Médecins, incapables de se laisser aller à cet excès de licence; ce sont MM. *de Horne* & *de la Servolle*, dont l'honnêteté est connue. L'Ouvrage a pris dans leurs mains une nouvelle forme, qui ne nuit point au fond. Nous avons vu ce qu'il y a d'imprimé; nous sommes donc en état d'assurer par nous-mêmes qu'on y trouvera des choses neuves, écrites avec autant d'impartialité que d'intelligence. On

y trouvera d'abord un morceau curieux, la liste chronologique des premiers Médecins de nos Rois, & celle des premiers Chirurgiens. Nous croyons que cet Etat concourra à favoriser entre-tous les Ministres de la santé un commerce & une correspondance d'utilité inconnue jusqu'à nos jours.

An account of the Weather and diseases, &c.

Histoire des maladies & de la température de la Caroline méridionale, par le Docteur *Chalmers*. Londres, 1776, chez *Dilly*; 2 vol.

Nat. Jos. DE NECKER, Botan. seren. Elect. Historiogr. Palat. Ducat. Juliac ac Berg. Acad. Scient. ac Litterar. Holland. Brabant. Normann. Elector. Theodoro-Palat. Bavar. &c. Socii, Physiologia muscorum per examen analyticum de corporibus variis naturalibus inter se collatis continuu'tatem proximamve animalis cum vegetabili concatenationem indicantibus. Manhemii, impensis C. F. Schwau, Bibliop. aul. Elect. Pal. 1774. (in-8^o. de 343 pages; plus, 8 à la tête du Vol.)

L'Auteur, dans cet Ouvrage qui est divisé en quatre sections, traite de la propagation & de la fertilité des mousses; de la génération & de la fertilité des polypes & autres reptiles; de la génération & de la fertilité des plantes vivaces; de la structure des mousses, de l'organisation des polypes & autres reptiles; de l'organisation des plantes vivaces; de l'accroissement & de la nutrition des mousses; de l'accroissement & de la nutrition des polypes & autres reptiles; de la manière dont les plantes vivaces croissent & se nourrissent. *M. de Necker* examine ensuite si ces parties imaginaires des mousses qui ont été nommées fleurs mâles & femelles, méritent véritablement le

nom d'étamines & de pistils, que leur ont donné les systématiques ; il expose quelques légères observations sur le sexe & sur les œufs des polypes & autres reptiles ; il passe ensuite à l'examen du sexe des plantes vivaces, & de leur reproduction par les semences : il finit par faire la comparaison des différens corps naturels. Ses expériences l'ont assuré que la riccie crySTALLINE, qui est un véritable végétal, & le polype tubiforme qui est un animal, servent réellement à établir le chaînon qui unit prochainement les regnes végétal & animal.

L'Ouvrage de M. de Necker a été traduit en françois par M. Coste, Médecin de l'Hôpital de Calais ; il porte ce titre :

PHYSIOLOGIE des Corps organisés, ou Examen analytique des Animaux & des Végétaux, comparés ensemble à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens regnes de la nature. Edition françoise du Livre publié en latin, sous le titre de *Physiologie des Mousses*, par M. de Necker, Botaniste & Historiographe de l'Electeur Palatin, Associé de plusieurs Académies, &c. A Bouillon, aux dépens de la Société Typographique, 1775. (in-8°. de 340 pages.)

Cette Traduction manque en général d'exactitude & de fidélité ; M. de Necker lui-même la désapprouve fortement.



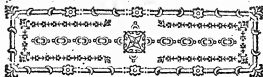
T A B L E

DU MOIS DE DÉCEMBRE.

<i>EXTRAIT: Recherches historiques & physiques sur les maladies épi-zootiques, par M. Paulet, Médecin.</i>	Page 483
<i>Lettre de M. Potel, Chirurgien, aux Auteurs de la Gazette de Santé, dans laquelle on répond aux objections & inculpations faites contre le sublimé pour le traitement de la vérole.</i>	505
<i>Observation d'un entéro-épiplo-omphale, guéri radicalement, malgré la perte de huit pouces & demi du canal intestinal, par M. Chemery Havé, Chirurgien.</i>	521
<i>Suite de l'Extrait des observations sur l'Air, par M. Berthollet, Méd.</i>	531
<i>Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. Boucher, Méd.</i>	536
<i>Prix extraordinaire proposé par la Société & Correspondance Royale de Médecine.</i>	550
<i>Cours de maladies des yeux & d'Histoire Naturelle.</i>	552
<i>Observations météorologiques faites à Montmorency, par le Pere Cotte.</i>	554
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1776.</i>	557
<i>Observations météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre 1776, par M. Boucher.</i>	559
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre 1776, par le même.</i>	560
<i>Livres nouveaux:</i>	560

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Decemb. 1776. A Paris, ce 26 Novemb. 1776.
Signé POISSONNIER DESPERRIERE,



T A B L E

G É N É R A L E

DES MATIÈRES

Contenues dans les six derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1776.

LIVRES ANNONCÉS.

M É D E C I N E.

- Les Oracles de Cos* ; par M. Aubry , Médecin ,
Pag. 95
- Observations sur les maladies des Negres* ; par
M. Dazille , Méd. 95
- Essai sur la santé des filles nubiles* ; par M. Vi-
rard , Méd. 95
- L'excellence de la méthode suttonienne d'inoculer
la petite-vérole* ; par Michel O-Ryan , Mé-
decin. 188
- Recherches sur la nature de l'homme* ; par
M. Fabre , Chirurgien. 188
- Le cri de la nature en faveur des enfans nou-
veau-nés* ; par M. Nicolas , Méd. 189
- Observations sur les maladies épidémiques* ; par
M. le Pecq de la Cloture. 273

TABLE DES MATIERES: 571

- Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge, trad. du latin de Stockhufen, par M. Gardane, Médecin.* Pag. 376
- Histoire de l'inoculation; par M. de la Condamine.* 478
- (Voyez aussi l'Errata du mois de Décembre.)
- Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne, &c.; par M. Carrere, Méd.* 560
- Méthode éprouvée pour le traitement de la rage; par M. Delassône, Méd.* 563
- Lettre d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province sur le traitement de la rage; par M. du Haume, Méd.* 564
- Nouvelle méthode pour le traitement des personnes attaquées de la rage; par le Frere du Choisel, de la Compagnie de Jesus.* 565
- Della mania, della frenesia, e della RABBIA Dissertazione del Signor Antonio Arrigoni.* 565
- Essais anti-hydrophobiques; par M. Baudot, Méd.* 566
- Essai & Mémoire sur le traitement de l'hydropestic, en italien; par M. Ignace Lotti, Méd.* 566
- Etat de Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe & principalement en France, 1777, in-12; par MM. de Horne, de la Servolle & Goulin, Médecins.* 566
- Histoire des maladies & de la température de la Caroline méridionale; par le Docteur Chalmers, en Anglois.* 567
- Nat. Jos. de Necker, &c. . . Physiologia muscorum.* 567
- Physiologie des corps organisés, &c. . . traduction de l'ouvrage précédent, faite par M. Coste, Méd.* 568

572 TABLE GÉNÉRALE
HISTOIRE NATURELLE,
PHARMACIE ET CHYMIE.

Flors Parisiensis , 2 ^e cahier ; par M. Bulliard.	Pag. 95
Flora Parisiensis , 3 ^e cahier.	189
Characteres generum plantarum quas in itinere ad insulas maris australis collegerunt , &c. J. K. & G. Forster.	188
Collection des planches gravées & peintes à la gouache ; par Mademoiselle de Meryan.	479
J. Adam. Pollich , Medici , historia plantarum in Palatinatu Electorali , &c.	479
Traité du seigle ergoté ; par M. Read , Méd.	95
Recueil des Mémoires & Observations sur la formation & la fabrication du salpêtre , par les Commissaires nommés par l'Académie.	478
Des pierres précieuses & des pierres fixes ; par M. Dutens.	95
Expériences & observations sur différentes especes d'air ; par M. Priestley , traduit de l'Anglois par M. Gibelin , Médecin.	376

E X T R A I T S.

Bibliothèque littéraire , historique & critique de la Médecine ancienne & moderne ; par M. Car- rere , Méd.	3
Les Oracles de Cos , par M. Aubry , Méd.	99
Recherches sur la nature de l'homme ; par M. Fabre , Chir.	195
Observations sur les maladies des Negres ; par M. Dazille , Méd.	216
Traité de la petite vérole ; par M. Duhaume , Méd.	301
Traité des mauvais effets de la litharge.	387
Recherches historiques & physiques sur les mala- dies épiçootiques ; par M. Paulet , Méd.	483

DES MATIERES. 573
M É M O I R E S.
M É D E C I N E.

<i>Mémoire sur une pleuro-péritonéonie érépiséla-</i> <i>teuse maligne ; par M. Planchon, Méd.</i>	Pag. 24
<i>Observations & Remarques sur le sublimé corro-</i> <i>rosif ; par M. Barbut, Méd.</i>	38
<i>Lettre à l'Auteur du Journal sur l'épizootie</i> <i>regnante ; par M. Brador, Chir.</i>	118
<i>Observation sur un abcès au cerveau, guéri par</i> <i>M. Barbut, Méd.</i>	178
<i>Dissertation sur le mouvement du cœur ; par</i> <i>M. Montfils, Méd.</i>	224
<i>Réponse à la question de M. Rebiere, Apoth. sur</i> <i>une observation de la petite-vérole inoculée ;</i> <i>par M. du Bouc, Méd.</i>	256
<i>Avantages des bains dans les convalescences</i> <i>difficiles ; par M. Desseffarts, Méd.</i>	327
<i>Observations sur l'Apoplexie ; par M. Boucher,</i> <i>Méd.</i>	363
<i>Suite des Observations sur l'Apoplexie, par le</i> <i>même.</i>	452
<i>Suite des Observations sur l'Apoplexie ; par</i> <i>M. Boucher, Méd.</i>	536
<i>Mémoire sur l'administration trop générale du</i> <i>Sublimé corrosif ; par M. de Horne, Méd.</i>	413
<i>Lettre de M. Potel, Chirurgien, aux Auteurs de</i> <i>la Gazette de Santé, dans laquelle on répond</i> <i>aux objections & inculpations faites contre le</i> <i>sublimé pour le traitement de la vérole.</i>	505
<i>Maladies qui ont regné à Paris pendant</i> <i>les mois de</i>	
Mai 1776.....92	Août 1776.....382
Juin 1776.....183	Septemb. 1776....475
Juillet 1776.....278	Octobre 1776....557

*Maladies qui ont été observées à Lille par
M. Boucher, Méd. pendant les mois de*

Mai 1776 94 Août 1776 manque . .
Juin 1776 187 Septemb. 1776 . . 477
Juillet 1776 280 Octobre 1776 . . 560

C H I R U R G I E.

*Mémoire lu à l'Académie Royale de Chirurgie
sur l'anéurisme de l'artere crurale ; par M. Sue
le jeune, Chir. Pag. 44*

*Suite du Mémoire de M. Sue sur l'anéurisme de
l'artere crurale. 168*

*Observation sur un empyeme ; par M. Morin,
Médecin. 138*

*Observations sur les accidens que causent les
cantharides ; par M. Orlaut, Chir. 242*

*Observations sur le catéchisme, sur l'art des
accouchemens de M. Augier du Fot, Méd. ;
par M. Boufquet, Méd. 266*

*Défense du lithotome caché ; par le Frere Cosme.
334*

*Observation sur une nouvelle maniere d'extirper
le polype du nez ; par M. Bescher, Chir. 348*

*Observation d'une brûlure très-grave guérie par
M. Renaud, Etudiant en Méd. 426*

*Observation d'une plaie de la crosse de l'aorte,
à laquelle le malade a survécu six jours ; par
M. Sallard, Chir. 435*

*Moyen d'arrêter les hémorrhagies du nez ; par
M. Audoin de Chaignebron, Méd. 438*

*Observation d'un entero-épiplo-omphale, guéri
radicalement, malgré la perte de huit pouces
& demi du canal intestinal ; par M. Chemery-
Havé, Chir. 521*

DES MATIÈRES. 575
HISTOIRE NATURELLE,
PHARMACIE, CHYMIE.

*Observations de Chymie relatives à l'analyse
animale ; par M. Rouelle , Apoth. Pag. 65*
*Analyse des eaux minérales de S. Martin ; par
M. Cadet , Apoth. 353*

*Observations sur l'air ; par M. Berthollet , Mé-
decin. 441*
*Suite des observations sur l'air , par le même.
531*

*Observations météorologiques faites à
Paris pendant les mois de*

Mai 1776 , par M. Roux.....92
Juin 1776.....185
Juillet 1776.....276
Août 1776 , par le P. CorTE.....378
Septembre 1776.....472
Octobre 1776.....554

*Observations météorologiques faites à
Lille par M. BOUCHER pendant les
mois de*

Mai 1776.....93
Juin 1776.....186
Juillet 1776.....279
Août 1776 manque.....
Septembre 1776 manque.....
Octobre 1776.....557

*Observations météorologiques faites à Aix en
Provence pendant les six premiers mois de
1776. 381*

A V I S D I V E R S.

*Etablissement de la Société de Correspondance
pour les épidémies. 189*

376 TABLE DES MATIÈRES.

<i>Détails sur ce nouvel établissement.</i>	Pag. 286
<i>Avis sur une manufacture de sparterie.</i>	376
<i>Cours d'Anatomie & de Chirurgie.</i>	383
<i>Prix proposé par la Société & Correspondance de Médecine.</i>	470
<i>Prix extraordinaire proposé par la Société & Correspondance de Médecine.</i>	550
<i>Cours d'Histoire Naturelle & de Chymie.</i>	478
<i>Cours de maladies des yeux & d'Histoire Naturelle.</i>	552

E R R A T A

Du Journal d'Octobre.

- Pag. 327, ligne 30, *repos*, lisez *repas*.
 Pag. 328, ligne 3, *repos*, lisez *repas*.
 Pag. 368, lig. 26, *inversions*, lisez *invasions*.
 Pag. 369, lig. 17, *Quoique le vertige, &c.* Ces mots devroient être *ad lineam*.
 Pag. 374, lig. 4, *Cette terrible, &c.* Cela doit être encore *ad lineam*, pour écarter l'équivoque : car c'est de l'apoplexie qu'il est question.

Fin de la Table.